Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/confrencesetdi02mass

DISCOURS SYNODAUX.

CONFERENCES
ET
DISCOURS SYNODAUX
SUR
LES PRINCIPAUX DEVOIRS
DES
ECCLÉSIASTIQUES,

AVEC UN RECUEIL DE MANDEMENS
sur différens sujets.

Par feu M. MASSILLON, *Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.*

TOME SECOND.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { LA VEUVE ETIENNE & FILS, à la Vertu;
ET
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

DISCOURS

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

DISCOURS à de jeunes gens, *Sur la vocation à l'état Eccléſiaſtique*, Page 1

Retraite pour des Curés, 19

Sur le zéle des Paſteurs pour le ſalut des ames, 40

Sur le caractere que doit avoir le zéle des Miniſtres contre les vices, 59

Sur l'exemple que les Paſteurs doivent donner à leurs Peuples, 112

Sur la modeſtie des Clercs, 131

Sur la maniere dont les Eccléſiaſtiques doivent converſer avec les perſonnes du monde, 152

Sur la néceſſité où ſont les Miniſtres de ſe renouveller dans l'eſprit de leur vocation, 175

DISCOURS SYNODAUX.

De l'inſtitution des Synodes, 180

De l'amour des Paſteurs pour leurs troupeaux, 194
De la néceſſité des Retraites pour ſe renouveller dans la grace du Sacerdoce, 199
Des Diviſions entre les Curés & les Prêtres des Paroiſſes, 209
Suites des Diviſions entre les Curés & les Prêtres des Paroiſſes, 217
Des ſuites funeſtes du déréglement des Paſteurs, 226
De l'excellence du Miniſtere, 233
De l'inſtruction des Enfans, 246
De l'avarice des Prêtres, 251
De la Priere publique, 262
De la décence des Cérémonies, 270
De la néceſſité de la Prieres, 283
De la compaſſion des Pauvre, 301
De l'inſenſibilité dans les voies de Dieu, 318
De la douceur néceſſaire aux Miniſtres. 339
De l'étude & de la ſcience néceſſaires aux Miniſtres, 363
De l'obſervance des Statuts & des Ordonnances du Diocèſe, 378
De la néceſſité de la Priere, 407
Du ſoin que les Curés doivent avoir pour les Maladcs, 423
Réponſe à la Réquiſition de M. le Promoteur, contre certains abus gliſſés dans le Clergé, 436

Remerciment de M. l'Evêque de Clermont à l'Académie Françoise, prononcé le jour qu'il y fut reçu à la place de M. l'Abbé de Louvois, 458

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier les *Conférences Eccléſiaſtiques* & les *Diſcours Synodaux* de feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont. L'excellence de l'état Eccléſiaſtique, les diſpoſitions qu'il exige de ceux qui y ſont conſacrés ont à remplir, ſont le ſujet de ces différens Diſcours. Une matiere auſſi importante ne pouvoit être traitée par une main plus habile; ce célébre Orateur parle de la grandeur & des obligations du Sacerdoce avec autant de dignité que d'exactitude; le détail inſtructif dans lequel il entre, & le zèle plein d'onction qui l'anime, répandent dans les eſprits des lumieres, & excitent dans les cœurs des mouvemens qui ne peuvent que produire les fruits les plus heureux. J'ai lû pareillement les Mandemens de cet illuſtre Evêque; tout m'y a paru mériter d'être préſenté au Public, & digne de ſes ſuffrages. A Paris, ce premier Septembre 1745.

MILLET, *Docteur en Théologie, de la faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

DISCOURS

DISCOURS

A

DE JEUNES GENS,

SUR

LA VOCATION A L'ETAT ECCLESIASTIQUE.

DANS le deſſein où vous êtes, mes chers Enfans, de vous conſacrer au ſaint Miniſtère, vous avez ſans doute examiné devant Dieu, ſi c'eſt lui-même qui vous appelle à un état où Jeſus-Chriſt lui-même n'eſt entré qu'avec la miſſion de ſon Pere, & où perſonne n'a droit d'entrer qu'avec celle de Jeſus-Chriſt : *Sicut miſit me Pater, & ego mitto vos.* Je ſuppoſe donc que des motifs humains ne ſont entrés pour rien dans une vocation, où tout ce qui ne vient pas de l'Eſprit de Dieu, la ſouille & la rend illégitime : je ſuppoſe que vos pre-

Joan. 20. 21.

mières mœurs ne vous ont pas annoncé par leur déréglement, que vous ne deviez jamais prétendre à vous ingérer dans le Sanctuaire, dont les portes formidables ne s'ouvroient autrefois qu'à l'innocence, & où elle-même n'entroit qu'en tremblant : je suppose enfin, que les Juges éclairés à qui vous avez confié dans le Tribunal, tout le détail de votre vie passée, & les dispositions les plus secrettes de votre cœur, ont cru découvrir en vous, autant qu'il est permis aux lumiéres bornées & toujours incertaines des hommes, d'en juger ; ont cru, dis-je, découvrir en vous des marques d'une vocation véritable ; qu'ils ont cru concourir aux desseins éternels de Dieu sur votre destinée, en concourant à votre installation dans le lieu saint ; qu'ils ont présumé qu'en vous offrant à l'Eglise, vous ne lui offriez que ce que le Seigneur lui-même avoit choisi ; & qu'ils vous ont dit avec une douce confiance, comme autrefois Laban à Eliezer : *Ingredere, benedicte Domini, cur foris stas ? Entrez, le beni du Seigneur, pourquoi demeureriez-vous au dehors.*

Gen. 24. 31.

Mais d'un autre côté, mes chers enfans, si ces conditions essentielles manquoient à votre vocation ; si avant de vous présenter ici, vous n'aviez pas examiné long-tems devant Dieu, si le dessein de vous consacrer au saint ministère venoit de lui ; si l'ordre de la naissance y a eu plus de part que l'ordre de Dieu, & les saintes impulsions de la grace ; si l'espérance de trouver dans le

Sanctuaire une situation plus douce, plus honorable, & plus commode, qu'au milieu de votre famille, a décidé de votre choix; si votre vocation ne doit sa premiére origine, qu'à la destination & à la cupidité de vos proches; s'ils ont plus consulté leurs intérêts que vos inclinations & les intérêts de votre salut, & que les besoins d'une famille & non ceux de l'Eglise vous ayent fait ministre des autels, votre vocation qui a commencé par la chair finira par la chair. C'est la cupidité qui vous a donné à l'Eglise; c'est elle qui souillera tout le cours de votre ministère: vous n'y serez plus le Ministre de Jesus-Christ qui ne vous connoît point, & ne vous a pas envoyé; vous n'y serez que le ministre de vos passions & de celles de vos proches, de qui seuls vous avez reçu votre mission. Quand les parens, selon la chair, de Jesus-Christ éblouis par des vues toutes charnelles, de ses premiers miracles, & du succès des commencemens de son ministère, fondent déjà là-dessus l'espérance d'une grande fortune selon le siécle; l'excitent de sortir des bourgades retirées, de se manifester au grand monde, & d'aller se montrer à Jérusalem au jour de la solemnité: *Si hæc facis, manifesta te ipsum mundo,* (car voilà l'objet ordinaire de nos proches selon la chair:) que leur répond Jesus-Christ? qu'ils sont toujours prêts à conseiller à ceux qui leur sont liés par le sang, des démarches & des ministères qui peuvent leur être glorieux & utiles à eux-mêmes; *Joan. 7. 4.*

qu'ils ne consultent là-dessus ni les desseins de Dieu, ni ceux qu'il a choisis, ni les tems même qu'il a marqués pour manifester son choix; que tous les tems sont bons pour eux, & toutes les personnes égales, pourvû qu'elles puissent contribuer à leurs projets terrestres d'ambition & de fortune. Tout est bon en effet à des parens charnels: qu'un enfant soit vicieux, né avec des inclinations toutes opposées à la sainteté du ministère, son sacerdoce leur promet pour lui & pour eux des avantages temporels; voilà leur tems & leur vocation; ils n'en connoissent point d'autre: *Tempus vestrum semper est paratum; tempus autem meum nondum advenit.* Mais le tems de Jesus-Christ est rarement le même que le leur: & malheur à ceux qui ne l'attendent pas; malheur à ceux qui le préviennent; malheur à ceux qui prennent la voix de la chair & du sang pour la voix du Ciel, & qui confondent le tems de la cupidité avec le tems de la grace: *Tempus vestrum, &c.* Première marque de vocation, la pureté des motifs.

Ibid. ℣. 6.

Mais quand vous n'auriez rien à vous reprocher sur la pureté des motifs, quand un goût né avec vous en auroit seul décidé; vous devez de plus vous demander à vous-même, si vos mœurs jusqu'ici vous ont comme annoncé que ce goût est une inspiration de la grace, plutôt qu'une impression seule de la nature; seconde marque de vocation, l'innocence des mœurs. Vous devez examiner, si une vie innocente vous

a préparé à cette sainte démarche : si ceux qui ont vécu avec vous, témoins de la candeur, de la sagesse, & de la pureté de vos premiéres mœurs, vous ont comme d'eux-mêmes destiné à l'autel ; s'ils ont comme prédit qu'une vie de bonne heure si sage, si innocente, montroit de loin en vous un bon Prêtre, comme saint Paul nous assure qu'on l'avoit prédit, dès son enfance, à son disciple Timothée : *Secundum præcedentes in te prophetias.* Car si vos mœurs ont désavoué jusqu'ici l'état saint que vous embrassez ; si vous ne portez pour toute marque de vocation aux fonctions divines du ministère, que les désordres d'une premiére jeunesse ; si votre conduite passée par ses excès & son dérangement, a bien paru plutôt vous destiner à la milice licencieuse du siécle, qu'à celle de l'Eglise ; si loin d'avoir pour vous l'approbation & les suffrages du public, comme l'Eglise l'exige pour l'ordination de ses Ministres ; vous avez donné lieu à ceux qui vous ont connu, de prédire de vous que vous seriez même un laïque déréglé, loin que vous puissiez jamais devenir un bon Prêtre ; n'approchez point du lieu saint : ne venez point présenter à l'autel d'où les victimes marquées de la plus légére tache étoient rejettées, un corps souillé de mille abominations : n'ayez pas l'affreuse témérité de venir porter dans le tabernacle saint, non-seulement un feu & un encens étranger, mais un feu criminel, la fumée impure de vos débordemens:

1. Tim. 1. 18.

ne venez pas dans le Temple de Dieu faire une union sacrilége de Jesus-Christ avec Bélial ; du Saint des Saints avec l'Idole honteuse de la volupté. Un feu vengeur ne sortira pas comme autrefois du Sanctuaire pour vous dévorer, & punir l'attentat de votre profanation : mais la main invisible de Dieu vous repoussera comme un intrus & un profanateur ; mais un feu secret & impur s'allumera avec encore plus de violence dans votre ame, la souillera, la rendra encore plus hideuse, y régnera jusqu'à la fin, y consumera peu à peu ces restes de foi & de crainte de Dieu que vos désordres avoient épargnés ; & vous serez jusqu'à la fin marqué d'un caractère de réprobation, & un anathême caché au milieu d'Israël.

Je ne vous dis pas que si vous avez eu le malheur jusqu'ici de perdre votre innocence, & qu'un repentir prompt & sincère vous ait rappellé à une vie plus fidéle, vous deviez absolument renoncer au dessein de vous consacrer à l'Eglise. C'étoit autrefois la régle rigoureuse qu'elle observoit : ceux qui étoient tombés, c'est-à-dire, qui avoient commis de ces fautes mêmes secrettes qui tuent l'ame, & pour lesquelles les Canons exigeoient des exercices publics de pénitence ; ces fidéles tombés, elle les excluoit pour toujours du saint ministère : c'étoit une flétrissure que les larmes avoient pu expier devant Dieu ; mais qu'elles n'avoient pas couverte aux yeux de l'Eglise. Elle ne vouloit pas que les pén itens mêmes les plus

fervens, qui avoient eu besoin de ses remèdes publics d'expiation, eussent jamais le droit de les appliquer aux autres : l'innocence seule étoit admise dans l'assemblée vénérable des Ministres de ses autels. Les besoins de l'Eglise & la dépravation générale des mœurs, l'ont depuis obligée de se relâcher un peu & à regret de cette première rigueur : sa discipline a changé ; mais son esprit & la sainteté qu'exige son ministère est encore le même. Il est donc toujours terrible pour nous d'avoir besoin là-dessus de son indulgence : il est terrible pour nous que la dépravation générale soit le seul titre qui nous ouvre les portes du Sanctuaire ; que le changement & la perversité des tems soit notre seul privilège ; & que nous soyons comme les enfans de la douleur & des gémissemens de l'Eglise, & les Ministres, non des beaux jours de sa liberté, mais de sa nécessité & de sa contrainte. Il faut que la réparation que vous avez faite de ces chûtes passagères, & le repentir vif & sincère qui les a suivies, vous tienne comme lieu aux yeux de l'Eglise d'une seconde innocence : il faut qu'un sentiment vif & profond de votre indignité, qu'une sainte frayeur, en vous présentant pour être associé aux Ministres de l'Eglise ; un zèle sincère & ardent pour la sanctification des peuples qui vous seront confiés ; un amour tendre pour l'Eglise, la dédommage des défauts de votre installation, remplace ce qu'elle exigeoit autrefois de

ceux qu'elle croyoit seuls dignes d'être choisis, & console en quelque manière sa douleur & la triste nécessité de son indulgence, par l'espérance que les suites de votre repentir de ces chûtes passagères, lui seront plus utiles que l'innocence qu'elle demandoit autrefois. N'augmentez pas ses regrets sur l'affoiblissement de sa discipline; & soyez d'autant plus exact à faire observer ses régles dans la conduite des ames, qu'elle a paru s'en relâcher, en vous en établissant le dispensateur. Mais je le répéte, si vos désordres n'ont été jusqu'ici qu'une dépravation continuelle depuis le premier âge; si vous n'avez compté vos jours que par vos crimes, & que le déréglement ait été, pour ainsi dire, l'état fixe & permanent de toute votre jeunesse; vous portez gravée dans la corruption de votre cœur en caractères ineffaçables, la sentence formidable qui vous éloigne à jamais du saint ministère. Dieu vous auroit-il préparé à ces fonctions divines, qu'il n'a pas même confiées aux Anges, par une vie toute impure? Auroit-il choisi lui-même un vase d'ignominie pour le placer sur son autel saint? conduiroit-il lui-même comme par la main un corps couvert de souillures, dans l'intérieur du Sanctuaire terrible pour y immoler l'Agneau sans tache en présence des Esprits célestes qui entourent alors l'autel? pourriez-vous vous le persuader à vous-même, à moins que la justice de Dieu ne veuille punir vos désordres par un aveuglement qui en seroit

la consommation & le dernier trait de sa vengeance ? Mais vous vous promettez de pleurer vos déréglemens, & de mener une vie toute nouvelle. Cherchez donc un azile parmi des Solitaires & des pénitens ; & ne choisissez pas pour l'expiation de vos crimes un ministère de sainteté & d'autorité, qui suppose des vertus acquises, & non des crimes à expier. Vous êtes le fumier & la balayure de la terre, & vous voulez en devenir le sel ? vous êtes, comme un autre Lazare, un cadavre pourri & infect, & vous voulez être le ministre de la résurrection & de la vie ? vous avez été lié jusqu'ici par des chaînes honteuses, & vous osez vous présenter pour en aller délier vos freres ? Mais faut-il désespérer de la miséricorde du Seigneur ? A Dieu ne plaise: repentez-vous sincérement de vos fautes ; faites-en pénitence, & Dieu vous les pardonnera : mais il ne vous pardonnera pas la témérité de votre intrusion dans le saint ministère ; mais votre repentir ne sera pas sincère, si malgré la connoissance des régles de l'Eglise qui vous rejette, vous la forcez de vous admettre au nombre de ses Ministres. Remettez-vous-en là-dessus ici au juge de votre conscience : confiez-lui avec sincérité l'état de votre ame, & toute la suite jusqu'ici de votre vie ; découvrez-lui sans feinte ce trésor ancien & nouveau d'iniquité. Ne vous contentez pas de lui exposer les dernières circonstances de votre vie, & de laisser tout le passé dans un silence

& dans un oubli affecté : vous l'avez choisi pour être devant Dieu le Juge de votre vocation ; faites-vous connoître tout entier, pour le mettre en état de juger ; montrez-vous à lui tel que vous êtes, & tel que Dieu vous connoît. Ecoutez tout ce qu'il vous annoncera de sa part : ne l'obligez pas de vous donner extérieurement un consentement qu'il vous a refusé en secret, & que sa piété, ses lumiéres, & les loix de l'Eglise vous refusent : ne le forcez pas à une condescendance que le secret de son ministère exige, & n'obtenez pas de lui qu'il laisse admettre un Ministre que Dieu rejette & vomit de sa bouche. Si malgré ses avis secrets & salutaires vous avez l'affreuse témérité de passer outre ; si comme Saül, persuadé que Dieu l'avoit reprouvé, vous exigez d'un autre Samuel obligé au secret qu'il vous honore devant les hommes, & qu'il vous laisse usurper un honneur qui ne vous appartient pas, & que Dieu vous refuse ; *Honora me coram senioribus populi* : 1. Reg. 15. 30. je n'ai plus rien à vous dire : votre réprobation va être écrite sur votre front avec le caractère sacré dont vous serez marqué, & tout ce que peut faire le Juge de votre conscience qui connoît votre indignité ; & l'arrêt du Seigneur qui vous a rejetté, c'est de pleurer le reste de ses jours le malheur irrévocable de votre destinée éternelle : Ibid. v. 35. *Et lugebat Samuel Saülem omnibus diebus vitæ suæ.* C'est donc l'innocence des mœurs, qui est la seconde marque de vocation.

Je ne parle pas de la troiſiéme marque qui ſont les talens. Le pere de famille n'appelle à ſa vigne que des ouvriers : quand il n'auroit confié qu'un talent à ſes ſerviteurs, il veut qu'on le faſſe valoir ; le ſerviteur inutile eſt jetté dans les ténébres extérieures : Jeſus-Chriſt ne nous a établis & ne nous a envoyés que pour faire du fruit : *Poſui vos ut eatis & fructum afferatis.* Dans le monde on ne deſtine pas à l'épée, à la robe, aux affaires, des perſonnes nées ſans aucun talent pour ces différens états. Que viendriez-vous faire dans l'Egliſe, ſi vous ne trouviez en vous aucun talent pour les différens emplois qu'elle doit vous confier ? Etre un ouvrier inutile & hors d'état de travailler à ſa vigne, c'eſt un titre irrévocable d'excluſion ; c'eſt n'avoir ni droit, ni vocation pour y entrer. Un Bénéfice poſſédé depuis long-tems par vos proches, & qui doit tomber ſur vous, vous y appelle, mais ce bénéfice eſt le denier que le pere de famille, c'eſt-à-dire, l'Egliſe ne prétend donner qu'à ceux qui ſont en état de défricher ſon champ : ce denier eſt la récompenſe du travail ; ce n'eſt pas le prix de la molleſſe & de l'oiſiveté : vous n'y avez droit qu'autant que vous travaillez, & que vous lui êtes utile. Si vous en jouiſſez ſans être d'aucun uſage à l'Egliſe, vous jouiſſez d'un bien qui ne vous appartient pas ; vous fruſtrez l'intention de ces anciens Fidéles, de ces pieux Fondateurs, qui autrefois ne l'ont donné à l'Egliſe que pour *Joan. 15. 16.*

fournir à l'entretien des Miniſtres occupés aux fonctions ſaintes. Ils n'ont pas prétendu fournir au luxe & à la molleſſe de ceux qui ſeroient revêtus de leurs largeſſes. Hélas ! ces pieux Fidéles ſe diſputoient à eux-mêmes toutes les profuſions du luxe & de la ſenſualité ; ils ſe retranchoient les commodités & toutes les ſuperfluités de la vie, pour enrichir l'Egliſe de leurs retranchemens : comment auroient-ils voulu ménager par-là à des Miniſtres d'un Dieu crucifié, les aiſes & les ſuperfluités dont ils n'avoient pas cru pouvoir jouir eux-mêmes ? Vous occupez la place & le revenu d'un Miniſtre qui auroit ſervi utilement l'Egliſe : vous la privez d'un ouvrier fidéle qui l'auroit conſolée par des fruits de ſalut, qui l'auroit aidée & honorée par ſes talens ; au lieu que n'en ayant pas vous-même, vous ne pouvez que la déshonorer & lui être à charge.

Et quand je parle des talens, je ſais que la meſure en eſt différente ; que l'Eſprit ſaint ne répand pas ſes dons également ; que tous ne ſont pas Apôtres ou Prophêtes ; que l'un ſe rend utile d'une maniére, & l'autre de l'autre : *Alius quidem ſic, alius verò ſic* ; qu'une étoile diffère en clarté d'une autre étoile ; & que comme il y a différens miniſtères dans l'Egliſe, il doit s'y trouver auſſi différens talens pour les remplir : mais je dis qu'il faut du moins être propre à quelqu'un. Si vous n'avez pas ces lumiéres rares, & cette ſcience qui

enfle, avez-vous du moins cette piété qui édifie, & assez de connoissance des vérités de la Religion pour en instruire vos freres ? Si vous n'avez pas assez de supériorité d'esprit & de capacité pour confondre les incrédules, & les esprits rebelles à l'Eglise; en avez-vous assez du moins pour affermir dans la foi & dans la piété les simples & les ignorans ? Si vous ne vous sentez pas assez de talent pour venir annoncer l'Evangile aux Grands & aux Puissans du siécle qui habitent les villes ; en avez-vous assez du moins pour l'annoncer aux pauvres & aux petits qui habitent les campagnes ? hélas ! votre talent aura moins d'éclat, mais aussi moins de danger & plus de fruit ; il sera plus sûr pour vous & plus utile pour vos freres : la parole sainte tombe d'ordinaire au milieu des Grands & des Riches, comme au milieu des ronces & des épines ; ce n'est que sur les cœurs des pauvres & des simples, qu'elle trouve une terre toute préparée qui rapporte au centuple. Si vous n'avez pas le don de gouvernement pour conduire en chef une grande Eglise, pouvez-vous du moins y travailler en second sous les yeux d'un chef saint & éclairé, ou vous charger tout seul d'un petit troupeau, moins difficile à conduire ? Enfin, si la nature vous a refusé tous les talens extérieurs pour l'instruction, quoique les lévres de tout Prêtre soient les dépositaires de la vérité & de la doctrine; pouvez-vous du moins la confier à l'oreille dans le Tri-

bunal, & remplacer par la prudence, la connoiſſance des régles, le diſcernement des maladies de l'ame, le zèle & la piété éclairée & ſolide qu'exige ce miniſtère, les talens extérieurs qui vous manquent : car la piété eſt l'ame de tous les talens ; elle ſeule en aſſure le fruit ; les plus médiocres, relevés par une grande piété, deviennent ſouvent les plus chers à l'Egliſe ; & ſans elle, les plus brillans reſſemblent à ces éclairs qui éblouiſſent & qui étonnent, mais qui ſont toujours ſuivis de près de la chûte & de la puanteur du tonnerre ; je veux dire, de chûtes publiques & honteuſes qui répandent une odeur de mort dans l'Egliſe, & qui ſont le ſujet de ſa douleur & de ſes larmes.

C'eſt donc à chacun de vous en particulier qui n'êtes ici aſſemblés que pour examiner votre vocation au ſaint Miniſtère, à vous demander devant Dieu ſi vous trouvez en vous ces trois marques eſſentielles à une vocation légitime : la pureté des motifs qui vous engagent, l'innocence des mœurs qui ont précédé, & les talens utiles à l'Egliſe. Si quelqu'une de ces trois marques manque à votre vocation, la régle commune eſt qu'elle eſt fauſſe, & que vous embraſſez un état où Dieu ne vous appelle point.

Or, mes chers enfans, comprenez-vous bien ce que c'eſt que d'entrer dans un état, quel qu'il puiſſe être, auquel Dieu ne nous avoit pas deſtinés. C'eſt ſortir de l'ordre

de sa Providence, qui dans les conseils éternels a marqué à chacun de nous, la voie par où nous devions fournir la carrière de notre pélérinage, & par conséquent la seule par laquelle nous pouvions arriver au salut. Nous sortons donc de cette voie où sa bonté nous avoit préparé des moyens infaillibles de salut : nous entrons témérairement dans une voie étrangère, où sa main qui ne nous y a pas conduits, ne nous soutient point ; où nous marchons tout seuls ; où tous les pas que nous faisons nous égarent de plus en plus, & deviennent de fausses démarches ; où nous ressemblons à un infortuné qui s'est égaré durant la nuit, qui trouve à chaque pas des précipices qu'il prend pour des chemins unis, exposé seul & au milieu des ténébres, à mille autres périls qu'il ne peut ni prévoir ni éviter, & comme cette nuit ne doit pas finir pour lui, sûr presque qu'il périra, ou du moins qu'il n'arrivera jamais au terme heureux vers lequel il marche, sans un de ces hazards & de ces miracles que la prudence ne permet pas de se promettre. Tel est celui qui entre témérairement dans un état & dans une voie que Dieu ne lui avoit pas destinée : il y marche seul, accompagné de ses seules foibleſſes ; il est dans un état où tout devient danger pour lui, où il est privé de ces lumiéres, de cette protection spéciale, c'est-à-dire, de ces graces singuliéres propres à cet état, avec lesquelles il en auroit évité tous les dangers, &

que Dieu n'a préparées qu'à ceux auſquels il avoit lui-même préparé & deſtiné cet état.

Or, mes chers enfans, ſi cette vérité ſi terrible, eſt pourtant inconteſtable en général pour le choix téméraire d'un état auquel Dieu ne nous appelle point; ſi ce choix attire toujours l'indignation de Dieu ſur nous, s'il nous rend indignes pendant tout le reſte de notre vie de ſa bienveillance; que ſera-ce de ceux qui ſe ſont appellés eux-mêmes à un miniſtère de gloire & de ſainteté, dont il n'a pas voulu même honorer les Eſprits céleſtes? que ſera-ce de ceux qui ſe ſont intrus dans le Sanctuaire, le ſeul lieu ſur la terre qu'il ſembloit s'être réſervé, la demeure de ſa gloire, l'azile ſacré & inviolable de ſes loix & de ſa doctrine, le dépoſitaire de ſon culte, des hommages qu'il exige des hommes, & de tous les ſignes précieux de ſon amour pour eux? de quel œil pourra-t'il regarder un téméraire qui vient s'y aſſeoir au milieu de l'aſſemblée vénérable de ſes Miniſtres, qui vient le forcer de l'établir ſon envoyé, & à la place de Jeſus-Chriſt ſur la terre; de lui confier malgré lui le ſang de ſon Fils, les fonctions divines de ſa méditation, de ſa rédemption, de ſon Sacerdoce, & de tout ce que ſa miſéricorde n'avoit ceſſé de préparer dès le commencement des ſiécles, de plus grand & de plus digne de ſa toute-puiſſance pour le ſalut des hommes? Quel tréſor de colére, & quels charbons de feu cet infortuné n'amaſſe-t'il pas ſur ſa tête?

quel caractère de réprobation n'imprime-t'il pas dans ſon ame avec l'onction ſainte dont il eſt oint ? Les mains que le Pontife & tout le Presbytère impoſe ſur ſa tête, que font-elles que dévouer comme une victime infortunée, rejettée de Dieu ; & comme deſtinée à un anathême éternel ?

Auſſi, mes chers enfans, un Prêtre vicieux, & qui contre l'ordre de Dieu s'eſt ingéré lui-même dans le ſaint miniſtère, ne ſe convertit preſque jamais. Plus il vieillit, plus il accumule ſur ſa tête ſes profanations & ſes ſacriléges : les remèdes divins eux-mêmes dont il eſt diſpenſateur, l'endurciſſent : chaque fonction eſt pour lui un nouveau crime, & ajoûte un nouveau degré à ſa réprobation ; & il meurt impénitent, comme il avoit vécu chargé de l'uſurpation ſacrilège de ſon Sacerdoce, & de toutes les profanations qu'il en a faites : c'eſt l'expérience de tous les jours. Les pécheurs dans les autres états ſe repentent & ſe convertiſſent ; nous en voyons tous les jours des exemples conſolans : un Prêtre déſordonné, & que le Seigneur n'avoit pas appellé meurt endurci ; & les exemples des converſions des mauvais Prêtres, n'ont pas encore conſolé l'Egliſe de la fin déplorable & de l'impénitence de tous les autres.

Ainſi, mes chers enfans, ne négligez rien dans l'examen que vous faites ici devant Dieu de votre vocation : les précautions ne ſauroient être exceſſives, où la faute eſt irréparable. Ne vous laſſez pas de

vous demander dans ce lieu d'épreuve & de retraite, deſtiné à conſulter la volonté de Dieu ſur vous ; ſi l'état ſaint auquel vous aſpirez convient à vos mœurs paſſées, à la pureté des motifs qui doivent vous y engager, & aux talens que l'Egliſe exige de vous : ſi l'une de ces conditions vous manque, c'eſt comme ſi vous manquiez de toutes. Priez ſans ceſſe ; & que votre priére la plus ordinaire ſoit celle du Prophête : Seigneur, montrez-moi vous-même la voie par où je dois marcher ; & apprenez-moi quels ſont les ſentiers que vous m'avez préparés, & qui doivent ſeuls me conduire au ſalut : *Vias tuas, Domine, demonſtra mihi, & ſemitas tuas edoce me.* Ce n'eſt pas trop d'une année d'examen, de priére, & de retraite, pour décider d'un choix qui doit décider lui-même de votre ſalut éternel, & de celui des peuples qui vous ſeront un jour confiés : c'eſt-à-dire, & ne l'oubliez jamais, qui doit donner à l'autel des Miniſtres du ſalut, ou de la perte des Fidéles : les opprobres de l'Egliſe, ou ſa gloire & ſon ornement ; des pierres de ſcandale, ou les colomnes & le ſoutien de l'édifice ſaint ; des profanateurs, ou des diſpenſateurs des choſes ſaintes ; en un mot, les inſtrumens de la miſéricorde, ou de la colére de Dieu ſur les hommes.

Pſ. 24.

RETRAITE

POUR

DES CURÉS

Noli negligere gratiam quæ est in te, quæ data est tibi cum impositione manuum Presbiterii.

Ne négligez point, ne laissez pas affoiblir la grace sacerdotale, que vous avez reçûe par l'imposition des mains. 1. Tim. 4. 14.

C'Est l'avis que l'Apôtre rappelle plus d'une fois à son Disciple Timothée ; & rien ne me paroît plus propre à prévenir cette négligence & cet affoiblissement dont parle l'Apôtre, que de consacrer comme vous faites, mes Freres, un certain tems de l'année, au recueillement & à la retraite. Les fautes sont inévitables dans les fonctions ; c'est ici où vous venez vous en rendre compte à vous-mêmes ; en gémir devant Dieu, & prendre des mesures pour les éviter à l'avenir ; premiére réflexion.

La ferveur se relâche, les forces spirituelles s'usent, l'homme prend peu à peu le dessus sur le Ministre : c'est ici où vous venez ranimer ce qui commençoit à languir, & vous renouveller dans le premier esprit de votre ministère ; seconde Réflexion. Enfin le Clergé de ce grand Diocèse a besoin d'exemples ; vous le leur donnez, en leur montrant par votre exactitude édifiante à venir vous recueillir dans cette maison sainte, les précautions qu'ils doivent prendre pour remplir dignement leur ministère ; dernière Réflexion.

Voilà, mes Freres, quels sont les avantages inséparables de la retraite dans cette maison sainte, où je vous vois avec tant de consolation assemblés.

I. REFLEX. NOs fonctions sont si saintes, mes Freres, vous le savez, elles demandent des dispositions si pures, si dignes des mystères que nous traitons ! il est difficile aux Ministres les plus fidéles de s'y présenter toujours avec cette foi, ce zèle, cette pureté d'ame sans quoi Dieu nous vomit, & ne nous souffre qu'avec dégoût aux pieds des autels sous les yeux de sa majesté sainte & terrible. Ce sont-là de ces fautes qui ne réveillent pas la conscience : elles nous ôtent une certaine bienveillance tendre de Dieu, & nous laissent pourtant toute notre tranquillité : elles nous dépouillent peu à peu de ces dons parfaits qui font les saints Ministres, & nous rendent pourtant insen-

ſibles à nos pertes. Je ne parle pas de la patience, de la douceur, de la charité que nos fonctions mettent ſouvent à l'épreuve, & où il eſt difficile d'être toujours en garde contre ſoi-même. Que de momens où l'humeur, la rudeſſe, l'impatience prennent la place du zèle & de la charité ! que d'occaſions, où le dégoût, la pareſſe, peut-être des antipathies ſecrettes, que ſai-je ? quelques mécontentemens perſonnels, nous font refuſer, ou rendre de mauvaiſe grace, & comme malgré nous, des ſervices à nos peuples, que leurs beſoins & nos fonctions exigent de nous ! combien d'autres, où la mauvaiſe honte, la crainte de paſſer pour ridicule & pour être de mauvaiſe compagnie, nous font approuver, imiter peut-être des abus que nous condamnons, & oublier juſqu'à un certain point la décence & la ſainte gravité de notre miniſtère.

Cependant les occupations extérieures & continuelles de nos fonctions, nous cachent à nous-mêmes cet état d'infidélité, ou ne nous laiſſent pas le loiſir d'en approfondir la difformité, & l'obſtacle qu'elles mettent aux bontés de Dieu pour nous, & au ſuccès de notre miniſtère. Nous amaſſons peu à peu un tréſor de colére que nous ne connoiſſons pas, un fonds oppoſé aux deſſeins de Dieu ſur nous, qui n'offrant rien de marqué par les crimes, ne trouble pas notre fauſſe paix ; & comme les ténébres ſont toujours la juſte peine de nos infidéli-

tés, plus nous les multiplions, plus nous nous calmons; parce que plus les lumières qui devroient nous avertir, & nous ouvrir les yeux, s'éteignent. Voilà, mes Freres, la source la plus commune du déréglement & de la défection entiére de ceux que Dieu appelle au saint ministère: il n'est presque point pour nous de faute légère; plus Dieu demande & attend de nous, plus il se refroidit & s'irrite, quand nous lui manquons; plus nous lui sommes consacrés, plus la moindre tache nous souille & nous rend difformes à ses yeux. Nous sommes la lumiére des peuples: le plus léger nuage obscurcit cet éclat, & nous rend comme ténébreux aux yeux de celui qui nous avoit établis comme des lampes ardentes & toujours luisantes: nos fautes deviennent comme des éclipses, qui renversent l'ordre de la grace sur les Fidéles, & laissent dans les ténébres cette portion de l'Eglise que nous étions chargés d'éclairer.

Or c'est ici, mes Freres, où ces infidélités qui avoient comme disparu au milieu du tumulte de nos fonctions, reparoissent à nos yeux. C'est dans ce saint loisir, que repassant dans la lumière de la foi, surtout le cours de notre ministère, nous découvrons les lieux, les occasions, les circonstances, où notre fidélité s'est démentie; nous sentons que malgré l'opinion des hommes, & les fausses louanges qu'ils donnent à quelque extérieur de régularité qu'ils voyent en nous, il s'en faut bien que nous

ſoyons de ces Miniſtres ſaints & fidéles, dignes de diſpenſer les myſtères de Dieu. L'éloignement que nous trouvons de ce que nous ſommes à ce que nous devrions être ; de la ſainteté ſublime de notre état, aux foibleſſes, aux misères, à la péſanteur de toute notre vie ; nous frappe, nous humilie, nous effraye. Nous gémiſſons ſur nos infidélités paſſées ; nous formons mille ſaintes réſolutions, mille projets d'une vie plus ſérieuſe, plus occupée, plus ſacerdotale : nous entrons dans les détails qui regardent toute notre conduite extérieure : nous examinons les lieux, les tems, les occaſions où notre fragilité s'eſt laiſſée ſurprendre : nous rentrons en nous-mêmes pour aller juſqu'à la ſource du mal, & découvrir quels ſont en nous les penchans qui ont aidé aux occaſions & facilité nos chûtes : nous préparons de loin les remédes & les précautions néceſſaires pour ne pas être de nouveau ſurpris : ainſi nous rentrons dans nos fonctions, dans cette ſainte milice, munis de nouvelles armes : nous y rentrons avec moins de cette confiance qui précéde toujours les chûtes, mais auſſi avec plus de sûreté. Un Pilote échappé du naufrage, eſt moins téméraire ; mais inſtruit par ſes propres malheurs, des écueils où il s'eſt baiſſé, il prend des meſures plus ſolides & plus sûres pour les éviter. Et ce qui doit encore plus nous conſoler, mes Freres, dans ce ſaint exercice, & vous faire mieux ſentir la prédilection de miſéricorde de Dieu

ſur vous, c'eſt que les infidélités ſont communes parmi ceux qui ſont appellés au ſaint miniſtère, & que ces regrets & ces changemens, que forme en nous une piété tendre & touchée, ſont fort rares. La plûpart vivent juſqu'à la fin de leur courſe comme ils avoient vécu en la commençant; s'ils y changent quelque choſe, c'eſt un empirant; c'eſt qu'ayant commencé avec quelque apparence de régularité & de zèle, ils continuent bientôt en découvrant toutes les inclinations vicieuſes que ces commencemens ſpécieux avoient cachées, & qui, laſſées pour ainſi dire, de ſe contraindre, s'échappent enſuite avec moins de retenue & plus de ſcandale. Nous voyons tous les jours dans le monde de ſimples Fidéles, qui touchés de Dieu, changent de vie & de grands pécheurs qu'ils étoient, deviennent l'exemple & l'édification d'une ville: mais nous ne voyons point de ces changemens parmi les Prêtres; ce qu'ils ſont une fois, ils le ſont toujours: il ſemble qu'élevés au-deſſus des Anges par nos fonctions, nos premiéres chûtes capitales, comme les leurs, ſont ſans retour. D'où vient, mes Freres? c'eſt que l'abus des choſes ſaintes étant preſque toujours une ſuite infaillible de nos égaremens, nous attire cet anathême de la part de Dieu, & cette malédiction ſecrette qui forme dans un Prêtre l'endurciſſement & l'impénitence; c'eſt une triſte expérience, qui nous a fait gémir plus d'une fois: les peines, les corrections deviennent

deviennent inutiles à ces miniſtres infidéles, & nous les voyons avec douleur, ſortir de ces retraites forcées que nous leur preſcrivons, ſans aucun ſentiment de piété & de repentir, & plus déterminés que jamais à continuer leurs égaremens & leurs ſcandales. Auſſi quand nous leur impoſons cette peine publique, c'eſt plus pour les couvrir de honte, que pour eſpérer un changement : pour réparer l'honneur de l'Egliſe par une improbation publique & éclatante de leurs ſcandales publics, nous voulons les punir ; nous n'eſpérons pas de les corriger.

II. REFLEX.

MAis, mes Freres, quand nous aurions été aſſez heureux pour vivre dans les fonctions du miniſtère, exempts de ces infidélités journalières inſéparables de la foibleſſe humaine & de la diſſipation même attachée à nos fonctions ; quand nous n'aurions pas beſoin de venir nous recueillir ici pour en gémir devant Dieu, & prendre des meſures pour lui être déſormais plus fidéles : n'éprouvons-nous pas tous les jours que notre premiére ferveur ſe relâche ; que ce goût tendre de piété s'uſe & ſe rallentit par l'uſage même des choſes ſaintes ; que la ſainteté de nos devoirs fait ſur nous chaque jour des impreſſions moins vives ; que ce qui nous avoit paru d'abord des obligations indiſpenſables, ne nous paroît plus qu'un état de perfection, où il n'eſt pas donné à chacun d'atteindre ; & qu'enfin nous ne

marchons plus que languiſſamment dans les voies où nous avions couru d'abord avec un zèle & une célérité ſi édifiante ? Or c'eſt ici, mes Freres, où nous avons puiſé les prémices de l'eſprit ſacerdotal ; c'eſt ici où nous devons venir les renouveller, les ranimer, quand elles commencent à s'affoiblir : c'eſt ma ſeconde Réflexion.

Oui, mes Freres, ce relâchement de piété & de ferveur inévitable aux Miniſtres les plus fidéles, eſt comme une maladie ſecrette qui nous mine, qui nous deſſéche, & qui peu-à-peu conduit au dépériſſement. Ce ſont de ces maux qui ne ſe manifeſtant point par des ſymptômes viſibles & marqués, & affoibliſſant néanmoins tous les jours les forces, & effaçant cette premiére fleur de ſanté, trouvent difficilement des remédes, & où l'art ne connoît d'autre reſſource que de renvoyer à l'air natal de pareilles langueurs. Or c'eſt dans cette ſainte maiſon, mes Freres, que nous ſommes nés dans la cléricature & dans le miniſtère ; c'eſt ici, pour ainſi dire, l'air natal du Sacerdoce, que nous devons venir reſpirer, quand nous ſentons que nos forces s'affoibliſſent ; que notre piété languit ; que notre zèle ſe relâche ; que tout notre intérieur dérangé nous menace d'un dépériſſement entier. Plus nous différons, plus le mal gagne : tout ce qui nous environne dans le monde, loin d'y remédier, l'augmente, & l'aigrit : l'uſage lui-même de nos fonctions ſaintes, loin de nous réveiller de notre aſſoupiſſe-

ment, n'eſt plus qu'une reſſource uſée à laquelle nos maux ſont accoûtumés, & qui preſque toujours au lieu de les guérir les aggrave; & par le défaut des diſpoſitions & de cet eſprit de piété qui doit les ſanctifier, les change en abus, & tourne contre nous ces reſſources de ſalut. Cet état, mes Freres, a ſes dangers, & d'autant plus grands, qu'il n'a rien qui nous effraye: nous nous endormons dans cette habitude d'affoibliſſement & de langueur; nous croyons la mort de l'ame encore bien loin de nous; nous nous calmons ſur certains déſirs d'une vie plus fervente & plus fidéle, qui échappent quelquefois à notre létargie, & qui nous y laiſſent retomber un moment après. Nous penſons de nous ce que les Apôtres penſoient de Lazare, que notre maladie n'eſt qu'un ſommeil paſſager, & que notre ſalut eſt en ſûreté: *Si dormit: ſalvus erit*; mais Jeſus-Chriſt qui nous voit tels que nous ſommes, en juge peut-être bien différemment: *Tunc dixit eis manifeſtè Jeſus: Lazarus mortuus eſt.* Ce ne ſont pas les grands crimes tout ſeuls, que nous devons le plus craindre; un fonds de Religion, une éducation ſainte, une réputation établie de régularité, le reſpect pour la ſainteté de notre miniſtère, ſuffit pour nous préſerver de ces chûtes honteuſes: ce qu'il y a de dangéreux pour nous, c'eſt de laiſſer éteindre cette premiere ferveur, cet eſprit de piété ſi eſſentiel à nos fonctions; c'eſt de nous endormir dans une vie toute naturelle, molle, Joan. 11. 12. ✠. 14.

insensible aux choses du Ciel, accompagnée d'une régularité apparente, & destituée d'esprit & de vie intérieure. Nous n'y voyons point de crime marqué ; & nous ne voyons pas que ce fonds de vie dans un Prêtre sur-tout, sans cesse occupé des plus saints ministères, est un grand crime aux yeux de Dieu ; nous ne voyons pas que cet état éloigne de nous la bienveillance particulière de Dieu, & ces graces spéciales qu'il réserve aux Ministres fidéles, & que si nous nous défendons encore des chûtes grossières, c'est peut-être un artifice du démon qui craindroit par-là de réveiller les remords de la conscience, & qui aime mieux nous laisser périr plus sûrement dans un sommeil de mort, où il nous a plongés. Le tumulte du monde au milieu duquel nous vivons, nous étourdit, loin de nous réveiller, & de nous rappeller à nous-mêmes : nous y voyons jusques parmi ceux qui nous sont associés au saint ministère, des égaremens qui augmentent notre fausse paix, , parce que nous nous en trouvons exempts nous-mêmes : nous croyons que Dieu est content de nous, parce que les hommes le sont, ou qu'ils ont lieu de l'être. Témoins des excès de quelques-uns de nos confreres, nous nous disons en secret comme le Pharisien, que nous ne sommes pas faits comme tels & tels : ce parallèle secret nous calme, peut-être même qu'il flâte notre orgueil ; & dépourvûs au-dedans de cette vie de la foi, de cet es-

prit de zèle & de ferveur qui ne nous anime plus, l'amour-propre ne ceſſe de nous rappeller nos mœurs irrépréhenſibles, de nous préſenter un phantôme de vertu & de régularité qui nous endort & nous raſſure. C'eſt donc à nous, mes Freres, que s'adreſſe cette parole de l'Eſprit ſaint : *Surge, qui dormis, & illuminabit te Chriſtus.* Venez dans ce lieu de réveil & de lumière, où vos yeux ſe r'ouvriront à des vérités autrefois connues, mais qui peu à peu commençoient à s'effacer de votre cœur : Jeſus-Chriſt vous y manifeſtera de nouveau tout ce qu'exige de vous, de piété, de ferveur, de charité, de déſintéreſſement, votre conſécration, & la ſublimité de vos miniſtères: vous vous trouverez ſi loin aux yeux de Dieu de la ſainteté qu'il demande de vous ; vous regarderez cette régularité apparente, qui vous raſſuroit, cette écorce de vertu, comme un linge ſouillé : *quaſi pannus menſtruatæ.* Vous vous trouverez vuides, ſans ſuc, ſans vie devant Dieu : ces nouvelles lumières commenceront à réchauffer le froid dangereux de votre ame ; Dieu vous parlera, & ces os arides ſe ranimeront, comme ceux que vit le Prophète, à ſa ſeule parole : *Oſſa arida, audite verbum Domini.* Vous deviendrez comme des hommes nouvellement créés : vous ſortirez de ce lieu ſaint, de ce nouveau cénacle, embraſés d'un feu tout nouveau : une ſainte ivreſſe, une plénitude de l'Eſprit de Dieu vous fera mépriſer tous les reſpects humains, qui

Epheſ. 5. 14.

Iſ. 64. 6.

Ezech. 37. 4.

avoient comme enchaîné votre zèle & retenu la vérité captive ; vous fera rompre toutes les liaisons inutiles qui vous déroboient à vos devoirs ; vous affermira contre tous les exemples & les occasions qui avoient affoibli votre piété : le succès de vos fonctions répondra à la nouvelle ferveur avec laquelle vous les remplirez : vous verrez votre troupeau se réveiller, pour ainsi dire, & se renouveller avec vous ; & l'Esprit de Dieu répandu sur le Pasteur & sur son peuple pourra dire encore : *Ecce nova facio omnia.* Quelle consolation, mes Freres, pour un bon Prêtre, de voir fructifier la parole de l'Evangile dans cette portion du champ de Jesus-Christ qui lui est confiée ; d'y voir chaque jour quelques ames délivrées de la servitude du démon & du péché, & rendues à Jesus-Christ ! & au contraire quels retours effrayans pour un Ministre à qui il reste encore quelquefois, de voir, que pendant le cours d'un long ministère, il n'a pas retiré une seule ame des voies de la perdition ; il n'a corrigé aucun désordre ni public ni particulier dans sa Paroisse ; il n'y a opéré aucun changement ! Sa vie irréprochable d'ailleurs aux yeux des hommes, peut-elle le rassurer sur la longue inutilité de ses fonctions ? & ne doit-il pas en chercher la cause plus dans sa tiédeur, dans le relâchement de sa piété, dans le vuide de l'Esprit de Dieu, qu'il a laissé éteindre en lui, faute de venir l'y renouveller ici, que dans l'endurcissement de son

Apoc. 21. 5.

peuple ? C'eſt au ſortir de la ſainte retraite du cénacle ; que les Apôtres auparavant foibles, timides, jaloux des premiéres places, encore à demi charnels, parurent de nouveaux hommes ; & que ſe répandant parmi les peuples, comme des lampes ardentes & luiſantes, ils embrâsèrent tout l'univers de ce feu divin que Jeſus-Chriſt étoit venu porter ſur la terre. C'eſt en deſcendant de ſa retraite ſur la montagne, qu'Elie alloit reprocher avec une ſainte fermeté aux Rois d'Iſraël l'abomination de leurs veaux d'or ; qu'il purgeoit le peuple de la multitude des faux Prophêtes, qu'il faiſoit deſcendre à ſon gré la pluie du Ciel ſur la terre ; qu'il rendoit la vie aux morts, & qu'il mérita d'être tranſporté dans un char de lumière, & réſervé pour venir encore s'oppoſer à la fin des tems aux preſtiges de l'homme de péché. C'eſt au ſortir du déſert & de la retraite que Jeſus-Chriſt lui-même commença ſon miniſtère ; c'eſt en ſe retirant de tems en tems ſeul pour prier ſur la montagne, qu'il le continua, & qu'il fit des œuvres que perſonne avant lui n'avoit faites. Il n'avoit pas beſoin ſans doute de ces précautions ; mais il vouloit nous laiſſer des modéles de conduite, & pouvoir dire à tous ſes Miniſtres, en la perſonne des Apôtres : Je vous ai laiſſé l'exemple, afin que vous faſſiez un jour ce que vous m'avez vû pratiquer à moi-même.

Et certes, mes Freres, tous les ſaints Fondateurs des Ordres réguliers ; dans ces

régles ſages & ſaintes qu'ils ont laiſſées à leurs Diſciples de l'un & de l'autre ſexe, ont tous ordonné, comme un article eſſentiel de leur régle, un certain tems chaque année de recueillement & de retraite, pour ranimer leur ferveur & ſe renouveller dans l'eſprit de leur état. Hélas, mes Freres, ces hommes inſpirés de Dieu, ces ſaints Patriarches des Ordres monaſtiques, ont cru que des hommes aſſujettis à une régle auſtère, ſéparés du monde, conſacrés à la prière & à la pénitence; dépouillés de tout, de leurs biens, de leurs eſpérances mondaines, & de leur liberté même par le ſacrifice de l'obéiſſance; ils ont cru, que ces hommes dans le fond de leur retraite, au milieu de tous les ſecours dont ils étoient environnés, couroient riſque de ſe relâcher, de décheoir de leur premiére ferveur, de languir dans la carrière ſainte où ils étoient entrés, ſi on ne leur preſcrivoit chaque année un tems d'une retraite & d'une ſéparation encore plus entière pour rentrer en eux-mêmes, pour réveiller leur langueur, pour prévenir des chûtes plus dangereuſes, & renaître, pour ainſi dire, dans le premier eſprit de leur ſaint Inſtitut. Et nous, mes Freres, expoſés ſans ceſſe à la contagion du ſiécle; nous, environnés de mille périls; nous, obligés de vivre au milieu de tant de ſcandales, de tant d'exemples qui nous affoibliſſent ou qui nous ſéduiſent; nous, ſouvent au milieu des campagnes livrés à nous-mêmes; ſeuls, ſans ſe-

cours, sans aucune société sainte qui nous soutienne, n'ayant pour tout appui que nous-mêmes, nos langueurs, notre indolence, nos penchans de chair & de sang, ne voyant rien autour de nous qui nous rappelle à nous-mêmes ; nous, mes Freres, nous passerions toute notre vie sans rien craindre dans cet état ? nous croirions que la précaution d'un certain tems de recueillement jugé si nècessaire aux ames les plus retirées, nous est inutile ? & nous la regarderions comme une de ces pratiques indifférentes, où il entre plus de zèle que de nécessité ? Nous, mes Freres, occupés à des fonctions dont la sainteté souvent nous touche peu, & dont le tumulte & la variété nous dissipe ; nous, sans cesse obligés de sonder les playes & la corruption des consciences, & de nous prêter à des récits honteux qui laissent en nous mille images dangereuses ; nous, en un mot, chargés de ministères dont les Anges trembleroient, & nous trouvant tous les jours par leur long usage même, moins touchés de ce qu'ils ont de saint & de terrible, & par conséquent nous en acquittant avec moins de recueillement & de piété ; nous laisserions les remèdes de la retraite à des Solitaires qui devroient n'en avoir pas besoin, & au milieu des périls infinis de notre état, nous nous croirions en sûreté, sans prendre du moins quelque tems, ou pour les connoître, ou pour examiner si notre fidélité ne s'y est jamais démentie ? nous, mes Fre-

res, établis pour être les Pasteurs & les modéles des Réguliers; nous, élevés par notre ministère à un degré supérieur de grace & d'autorité, qui exige de nous plus de perfection & de sainteté; nous enfin, les Pasteurs & les chefs du troupeau dont ils ne sont que les membres & les ouailles.

IV. REFLEX. ET enfin, mes Freres, à des motifs si intéressans, & si capables de toucher tous les Ministres consacrés aux fonctions saintes, permettez-moi d'ajouter encore une nouvelle Réflexion qui vous regarde en particulier. Plus ce Diocèse est vaste plus il est à craindre que cet ancien esprit sacerdotal ne s'y éteigne peu-à-peu. La distance des lieux nous ôte la connoissance de beaucoup de maux, & suspend les remèdes que nous y pourrions apporter: l'éloignement de la source fait que les branches les plus écartées languissent souvent dans la sécheresse: le mal gagne insensiblement, & avec d'autant plus de danger, qu'il gagne en secret, qu'il gagne loin de nos yeux, & qu'il faut qu'il soit poussé jusqu'à des scandales & à des imprudences d'éclat, pour nous en instruire. Quel remède à un malheur qui peut devenir général, & infecter peu-à-peu toute la masse? c'est que Dieu qui veille sur ce vaste Diocèse, sur cette ancienne & illustre portion de son Eglise, sur laquelle il ne faut pas douter que les prieres de tant de saints Evêques nos prédécesseurs, prosternés devant le trône de sa gloire, & sans

ceſſe occupés des beſoins du troupeau qui leur a été ſi cher, n'attirent des regards particuliers de la protection & de la miſéricorde divine ; c'eſt que Dieu, dis-je, y conſerve toujours un certain nombre de Paſteurs fidéles, reſpectables par leur âge & par leur piété, fidéles à venir ſe recueillir ici, & à s'y renouveller dans l'eſprit de leur vocation : c'eſt leur exemple qui anime les nouveaux Miniſtres, & qui leur montre le modèle & la régle de conduite, à laquelle ils doivent ſe conformer. Vous êtes donc, mes Freres, ce précieux levain que Dieu conſerve dans ce vaſte Diocèſe, non-ſeulement pour empêcher toute la maſſe d'aigrir & de ſe corrompre, mais pour la ſanctifier peu à peu, pour l'étendre, l'augmenter & en multiplier la bénédiction ; c'eſt de vous que l'eſprit ſacerdotal coule ſur les nouveaux Miniſtres. Ils trouvent, entrant dans le miniſtère, ce déſaveu public & reſpectable de la conduite peu édifiante de beaucoup de Miniſtres, dont l'exemple auroit pu les ſéduire : c'eſt une barrière inébranlable que la bonté de Dieu nous conſerve, & qui ne permet jamais à la contagion de devenir générale. Diſperſés par l'ordre ſecret de la Providence dans les différens lieux de ce grand Diocèſe, vous êtes comme placés-là de la main de Dieu pour préſerver votre voiſinage, & contenir par votre exemple ceux de vos confreres qui vous environnent. S'ils ne vous imitent, ils ont du moins ſans ceſſe

devant les yeux ce qu'ils devroient imiter ; si votre exemple ne les convie pas à remplir les devoirs de leur miniſtère, du moins il ne leur permet pas de les ignorer. La honte d'une conduite ſi diſſemblable à la vôtre ; la grace de leur ordination, qui peut-être n'eſt pas encore tout-à-fait éteinte ; leur éducation dans ces maiſons ſaintes, & les vérités dont on les a nourris : tout cela ſe réveille tôt ou tard, & ils commencent à ſuivre de loin vos traces ; par-là, l'eſprit du ſacerdoce ſe conſerve, & ſe perpétue dans ce Diocèſe. Oui, mes Freres, il en eſt de la milice ſainte comme de celle du ſiécle : dans celle-ci il ne faut qu'un petit nombre de ſoldats aguerris dans certains corps fameux, pour communiquer aux nouveaux venus, & y perpétuer ce premier eſprit de valeur & cette réputation militaire qui les diſtingue des autres troupes ; en y entrant il ſemble qu'on ſe ſent d'abord ſaiſi du même eſprit qui anime les anciens : il en eſt de même dans un Diocèſe ; un petit nombre d'anciens & de vénérables Paſteurs y conſerve & y perpétue ce premier eſprit ſacerdotal, & cette réputation de régularité & de diſcipline qui le diſtingue ; il ſemble que les nouveaux venus ſont ſaiſis & animés de cet eſprit en y entrant : ils craindroient de dégénérer & d'être regardés comme l'opprobre de la milice ſainte, s'ils s'écartoient de l'eſprit général qui paroît dominer dans leur corps. Nous vous regardons donc, mes Freres,

comme chargés du précieux dépôt de l'esprit sacerdotal qui se conserve entre vos mains dans ce Diocèse, & qui de-là doit passer à ceux que nous associons tous les jours au saint ministère. Continuez donc, mes chers Freres, & ne vous lassez point dans cette carrière apostolique, où vous avez paru jusqu'ici à la tête des Ministres qui doivent la remplir comme vous : souvenez-vous que vous êtes les principales colomnes de ce grand édifice qui nous est confié ; & que pour peu qu'on vous voye mollir ou chanceller, votre affoiblissement seul ébranleroit tout le reste. Nous vous parlons ici, comme disoit saint Cyprien à la plus illustre portion de son troupeau, aux vierges saintes, nous vous parlons plus avec la tendresse d'un pere qu'avec l'autorité d'un supérieur : *Plus affectione quàm potestate.* S. Cypr. Vos infidélités paroîtroient un modèle sûr à ceux de vos Confreres qui ne cherchent qu'à se justifier de leur défection : plus votre réputation annonce la régle, plus votre conduite doit l'exprimer & la manifester : on rabat pour toujours des devoirs, ce qu'on vous en a vû négliger une seule fois. Aidez-nous donc, mes Freres, à soutenir le poids de la sollicitude pastorale, sous lequel nous succomberions, si vous, qui êtes nos coopérateurs, ne portiez avec nous une partie du fardeau : retournez dans vos Eglises remplis de cet esprit qui vous anime depuis long-tems, & dans lequel vous venez encore de vous

renouveller : répandez-y encore avec plus d'abondance les dons de grace & de piété dont vous êtes remplis. Ne bornez pas à vos peuples seuls le zèle de la maison de Dieu ; animez vos Confreres par vos exemples, & par ces douces insinuations de la charité qui gagnent les cœurs : qu'ils ne vous regardent plus comme leurs censeurs, mais comme leurs amis & leurs freres : ne vous prévalez au-dessus d'eux de votre régularité, que pour être plus doux, plus charitables à leur égard, plus prêts à excuser leurs foiblesses, & à louer tout ce qu'ils peuvent avoir encore de louable ; c'est ainsi qu'on rend la vertu aimable à ceux-mêmes qui en paroissent les plus éloignés. Attirez-vous par les douceurs de l'amitié & d'un support charitable, la confiance des Ministres dont la conduite ne répond pas à la sainteté de leur ministère : qu'ils vous deviennent plus chers, à mesure que vous voyez qu'ils s'égarent : ne vous rebutez pas, quoiqu'ils paroissent rebuter eux-mêmes vos douces remontrances ; la charité est patiente, & souffre tout : forcez-les, pour ainsi dire, de vous aimer s'ils ne peuvent encore vous imiter : songez qu'en ramenant un seul de vos Confreres, vous sauvez tout un peuple. On se fait quelquefois une espèce de devoir de rompre tout commerce avec certains Ministres moins édifians ; on les fuit comme des anathêmes ; on évite avec une manière de hauteur tout ce qui pourroit nous obliger de

communiquer avec eux ; il ſemble qu'on veut leur faire ſentir avec oſtentation la différence qu'il y a d'eux à nous : ce n'eſt pas-là l'Eſprit de Jeſus-Chriſt ; c'eſt l'eſprit de ces deux diſciples peu inſtruits, qui vouloient faire deſcendre le feu du Ciel ſur une ville infidéle. Je ſais qu'il ne faut pas autoriſer les égaremens de nos Confreres par une aſſiduité de ſociété qui ſemble les approuver : mais il y a de l'orgueil & de l'inhumanité à les abandonner, parce qu'on voit qu'ils ſe perdent : notre tendreſſe pour eux doit, pour ainſi dire, redoubler à meſure que leurs maux empirent : il faut leur faire ſentir par des prévenances & des démonſtrations d'amitié, qu'il y a encore de la reſſource pour eux, & qu'on ne regarde pas leur état comme déſeſpéré. Les cœurs inſenſibles à la vérité ne le ſont pas toujours aux tendres témoignages de la charité ; on aigrit ſouvent le mal en le condamnant ſans réſerve ; on raméne quelquefois le malade en le ſupportant avec bénignité. Je me ſuis étendu là-deſſus, mes Freres, parce qu'il m'a paru que la différence de mœurs & de conduite, mettoit preſque toujours une eſpèce de cahos entre les bons & les mauvais Paſteurs ; que l'unique reſſource pour ceux-ci, étoit la fréquentation des Miniſtres fidéles ; & qu'il étoit eſſentiel de la leur faciliter, afin que vos exemples puſſent leur devenir utiles.

DISCOURS

SUR LE ZELE

DES PASTEURS

POUR

LE SALUT DES AMES.

Quis infirmatur, & ego non infirmor? quis scandalisatur, & ego non uror?

Qui est foible, sans que je le sois avec lui? qui est scandalisé, sans que je brûle? 2. Cor 11. 29.

VOILA, mes Freres, le modèle du zèle que doit avoir un Ministre de Jesus-Christ pour le salut des ames qui lui sont confiées : voilà les sentimens dont ses entrailles paternelles doivent être sans cesse émues. Un Pasteur qui voit tranquillement les désordres de son peuple; qui ne travaille qu'avec nonchalance, & plus par bienséance que par un véritable zèle, à le

retirer de ces égaremens ; qui borne tout ſon miniſtère à ne pas applaudir aux vices dont il eſt témoin ; en un mot, qui ne ſent pas la perte des ames qui lui ſont confiées, & qui ne peut pas dire avec l'Apôtre, que la chûte des foibles l'accable de triſteſſe, & que les ſcandales qui peuvent les ſéduire, allument dans ſon cœur un feu dévorant de zèle & d'une ſainte indignation ; un Paſteur de ce caractère a perdu la foi & la grace de ſa vocation, & peut-être même qu'il ne l'a jamais reçûe. Le zèle du ſalut des ames eſt donc comme le premier devoir d'un Paſteur : c'eſt le devoir de tous les jours & de tous les momens ; c'eſt lui qui doit animer toutes ſes fonctions, adoucir tout ce qu'elles ont de laborieux & de pénible, régler l'uſage de ſon autorité, être la meſure de ſes ſoins & de ſes peines, devenir le point de vûe fixe & unique de ſes démarches ; en un mot, qui doit être comme l'ame & toute la conſolation de ſon miniſtère.

En vain ſes mœurs ſeroient d'ailleurs irrépréhenſibles : il ne nous ſuffit pas de mener une vie ſage & réglée aux yeux des hommes : ſi, avec ces dehors infructueux de régularité, nous ne ſommes pas pénétrés d'une vive douleur de voir périr des ames qui nous ſont confiées ; ſi nous ne nous armons pas du zèle de la foi & de la charité, & du glaive de la parole ſainte, pour les retirer des voies de l'égarement ; ſi nous n'exhortons pas ; ſi nous ne conju-

rons pas ; ſi nous ne reprenons pas à tems & à contretems ; ſi contens de notre propre juſtice, nous nous croyons en ſûreté, en déſapprouvant par notre exemple, ou en condamnant mollement les vices de nos peuples ; nous ne ſommes pas des Paſteurs, nous ſommes des Idoles : notre prétendue vertu indolente, immobile, létargique, eſt un crime & une abomination devant Dieu : nous ne ſommes plus chargés des intérêts de Dieu ſur la terre ; nous n'y vivons que pour nous-mêmes : nous ne ſommes plus les envoyés de Jeſus-Chriſt, pour accomplir ce qui manque à ſes ſouffrances en rendant à nos peuples le prix de ſon ſang & de leur rédemption utile ; nous ſommes des ſpectateurs tranquilles & inutiles de ſes opprobres ; & par notre ſilence & notre inſenſibilité, nous conſentons au crime de ceux qui le crucifient. Non, mes Freres, déſabuſons-nous : la régularité des mœurs non-ſeulement n'excuſe pas l'indolence d'un Paſteur, mais la rend plus criminelle, puiſqu'elle prive ſes peuples d'un zèle que ſes exemples auroient rendu plus utile. Mais d'ailleurs, je l'ai déjà dit, & je le répéte ; quelque réglée que paroiſſe ſa vie, il n'a que l'apparence de la piété ; il n'en a pas le fonds & la vérité : il paroît vivant, & il eſt mort aux yeux de Dieu : les hommes peut-être le louent, & Dieu le maudit : ſa régularité l'endort ; mais un ſon terrible & les clameurs des ames qu'il laiſſe périr, le réveilleront un jour : il ſe calme,

parce qu'il se compare en secret à des Ministres qui ne vivent pas si régulièrement que lui ; mais il verra que sa justice n'étoit que la justice du Pharisien, que la charité seule forme la véritable vertu ; & qu'il n'aura point d'autre sort que celui des serviteurs inutiles & des hypocrites.

Eh ! quoi, mes Freres, un Ministre de Jesus-Christ envoyé pour faire son œuvre sur la terre, pour aggrandir son Royaume, pour avancer l'édifice de la cité éternelle, & la consommation des Saints, verroit le régne du démon prévaloir sur celui de Jesus-Christ, dans la portion du troupeau qui lui est confiée ; & sa foi, & sa charité, & sa prétendue piété le laisseroient tranquille? & satisfait sur ce que sa conscience ne lui reproche rien de personnel, il n'auroit point des remords sur les désordres qu'il souffre dans ceux dont il est chargé ? & il verroit outrager Jesus-Christ dont il tient la place, & il croiroit l'aimer, & être un Ministre selon son cœur, en le voyant de sang froid tous les jours crucifier de nouveau à ses yeux par un peuple dont il doit lui répondre ? mais quand ces scandales se passeroient ailleurs que parmi son peuple, s'il en étoit témoin, & qu'il lui restât une étincelle de foi & d'amour pour Jesus-Christ, il devroit du moins en gémir en secret ; s'adresser à Dieu dans l'amertume de son cœur pour obtenir à ces profanateurs un esprit de componction & de pénitence : que dis-je ? il devroit user de

l'autorité que donne toujours la dignité du Sacerdoce pour s'efforcer d'inſpirer des ſentimens plus dignes de la Religion à ces hommes pervers & corrompus ; & il ſeroit un lâche, un prévaricateur, un Miniſtre qui trahiroit ſon miniſtère, ſi une criminelle inſenſibilité, ou une prudence charnelle & timide, lui fermoit alors la bouche : & il ſe croiroit innocent ? & ſa prétendue régularité le calmeroit ? ſi témoin des mêmes ſcandales au milieu de ſon peuple, il y paroiſſoit également inſenſible ? Un pere veut-il voir périr ſans douleur ſes enfans à ſes yeux ? un Paſteur voit-il ſes brebis ſe précipiter dans le gouffre, ſans courir après, & leur faire du moins entendre ſa voix ? mais quand une ſeule viendroit à s'égarer, il devroit traverſer les montagnes, & eſſuyer les travaux les plus pénibles pour la ramener ſur ſes épaules. Non, mes Freres ; ce n'eſt pas ici un pere, c'eſt un étranger ; ce n'eſt pas un Paſteur, c'eſt un mercénaire ; ce n'eſt pas un Miniſtre de Jeſus-Chriſt, c'eſt un uſurpateur qui porte à faux ce titre honorable ; & malgré ſa fauſſe juſtice, c'eſt un vaſe de réprobation & d'ignominie, placé dans le temple de Dieu.

Mais les peuples de la campagne ſont ſi durs, ſi féroces, ſi peu traitables, qu'un Paſteur s'expoſeroit à bien des inconvéniens, s'il vouloit entreprendre de réformer les abus qui ſe paſſent parmi eux. Quoi, mes Freres, l'extrêmité du mal

peut-elle devenir l'excuſe & l'apologie de notre indifférence ? vos peuples ſont durs & peu traitables ? mais c'eſt pour cela même qu'il faut redoubler de ſoins, de charité, de travail pour les adoucir & amollir leur cœur ; le zèle ſeroit inutile, ſi vous n'aviez que des ames juſtes & dociles à conduire : c'eſt parce que vous voyez vos peuples rebelles à la vérité, que vous ne devez vous permettre, ni repos, ni conſolations, tant que vous le verrez dans ces diſpoſitions criminelles. Quoi ! parce qu'ils ont plus de beſoin de votre ſollicitude paſtorale, vous vous croiriez quitte de tout à leur égard ? ce qui devroit réveiller votre zèle, le refroidit, & l'éteint ? & vous devenez un ouvrier inutile & oiſeux, parce que la moiſſon eſt plus abondante ? L'Evangile ſe ſeroit-il répandu dans l'univers, & la Croix de Jeſus-Chriſt auroit-elle triomphé des peuples & des Céſars, ſi les hommes apoſtoliques qui nous ont précédé avoient eu égard aux oppoſitions que nos peres, que nos peuples, que tout l'univers payen devoit mettre aux progrès de la parole ſainte ? Où en ſerions-nous, ſi les difficultés inſurmontables à la prudence humaine avoient rallenti leur zèle & ſuſpendu leurs travaux ? & ſi dans la perſuaſion de nous trouver, comme nous l'étions, feroces & rebelles, ils nous euſſent malheureuſement laiſſés dans les ténébres de notre premiére ignorance ? Vous craignez les inconvéniens : mais qu'y a-t'il à craindre

pour un Pasteur qui remplit avec édification son ministère ? Quoi ! les mépris, les calomnies, les contradictions ? mais c'est sa gloire, & la récompense la plus consolante de son zèle. Quoi ! les mauvais traitemens, les outrages ? ils deviendroient le sceau le plus honorable de votre apostolat. Mais graces à la foi qui est montée depuis l'origine de la Monarchie avec nos Rois sur le trône, vous n'avez pas à résister jusqu'au sang, comme les premiers ministres de l'Evangile : nous ne vivons plus au siécle des Tyrans ; & le zèle peut faire de saints Pasteurs, mais il ne fait plus de Martyrs.

D'ailleurs, mes Freres, parlons de bonne foi : ces pauvres peuples que vous nous représentez comme si féroces & si rebelles, ne le sont pas long-tems pour un Pasteur édifiant & charitable. Ils respectent la vertu d'un homme de Dieu : il y a dans ces ames rustiques & grossières, malgré leurs vices, une crainte de Dieu, un fond de Religion plus simple, plus vrai, plus réel, que dans les riches & les puissans : leur cœur & leur esprit ne sont pas gâtés par les maximes de l'irréligion & de l'incrédulité, qui infectent toutes les sociétés des villes : ils craignent & respectent encore le Dieu qu'ils offensent ; & la vérité, & les saintes instructions, trouvent en eux mille fois plus de ressource que dans les Grands & les Puissans du siécle. Loin donc de vous excuser sur les désordres, & l'insensibilité prétendue de ces pauvres peu-

ples ; vous devez vous estimer heureux de n'avoir à évangéliser que les pauvres & les petits : parce qu'ils ont plus de droit que les riches au Royaume des Cieux ; parce que les promesses ne semblent faites que pour eux ; parce que Jesus-Christ n'a paru envoyé que vers eux : *Evangelizare pauperibus misit me* ; & que la semence sainte trouve en eux bien moins d'opposition du côté des attachemens de la chair & du sang, que dans les Grands & les Riches du siécle, dans ces ames toutes plongées dans la volupté & la molleſſe. Luc. 4. 18.

Et ne nous dites pas, mes Freres, que les mœurs ont fort changé ; que cette ancienne simplicité des peuples a dégénéré en une licence effrenée ; que la corruption a si fort passé des villes aux campagnes ; qu'on ne sait comment s'y prendre pour y rétablir l'ordre & l'amour des devoirs de la religion ; qu'autrefois à peine se trouvoit-il deux ou trois pécheurs scandaleux dans une Paroisse ; qu'alors le zèle de l'Apôtre contre un seul incestueux pouvoit être d'usage, & qu'un Curé pouvoit espérer quelque succès de ses soins : mais qu'aujourd'hui que tous presque ont corrompu leurs voies, & que le désordre au milieu des champs a gagné tous les âges & tous les états, un Curé se sent découragé & rebuté de rien entreprendre. Mais si cela étoit vrai, mes Freres, je pourrois vous demander d'abord ; d'où vient donc ce malheur ? d'où vient ce débordement

ce malheur ? d'où vient ce débordement général de vices parmi vos peuples ? d'où vient que les campagnes ne sont plus comme autrefois le séjour de la simplicité & de l'innocence ? Hélas ! mes Freres, n'est-ce pas peut-être à nous seuls, que nous devons nous en prendre ? n'est-ce pas à l'incurie, à la dissipation, au peu de soin des Pasteurs qui les gouvernent ? Vous vous plaignez que le désordre est général dans vos Paroisses : mais examinez-vous aux pieds de Jesus-Christ ; & voyez si ce ne seront pas là les plaintes les plus foudroyantes qui sortiront un jour de sa bouche contre vous-mêmes ? & où voit-on les peuples sans Religion, sans crainte de Dieu, sans aucune retenue dans le désordre, que dans les Paroisses régies par un mauvais Prêtre ? Mais graces aux miséricordes du Seigneur sur ce vaste Diocèse, il s'en faut bien que nous ayons la douleur de croire ce malheur si général. Non, mes Freres, nous avons vû par nous-mêmes, & nous avons vû avec consolation, que le vice, loin d'être universel dans les Paroisses gouvernées par un saint Pasteur, y est au contraire fort rare : nous avons vû que la piété y est en honneur ; qu'un grand nombre de ces ames simples y consolent leur Pasteur par une vie innocente ; que tous les exercices de la Religion y sont pratiqués avec empressement ; que les Sacremens y sont fréquentés ; que la parole de Dieu y est écoutée avec édification ;

cheur ſcandaleux, il y eſt diſcerné de la foule; qu'on l'y regarde avec une eſpèce d'horreur, & que ſes exemples, loin d'entraîner les autres dans le vice, leur en donnent encore plus d'éloignement. Voilà ce que nous avons vû, & ce que la préſence de beaucoup de bons Paſteurs qui m'écoutent, me rappelle encore ici avec une nouvelle conſolation.

D'ailleurs, mes Freres, s'il étoit vrai que vous euſſiez le malheur de gouverner une Paroiſſe où le déſordre fût devenu public & général; ah! c'eſt pour cela même que vous devriez croire que Dieu ne vous a choiſi & envoyé vers ce pauvre peuple, que pour le corriger & le convertir. Eh, pourquoi ſommes-nous donc le ſel de la terre & la lumiére du monde, que pour remédier à ce qui eſt pourri & infecté, & éclairer ceux qui vivent dans les ténébres? La multitude des pécheurs qui multiplie nos devoirs, nous autoriſeroit-elle à les mépriſer tous? & la crainte molle & humaine que les remédes à un mal général, remédes que Dieu nous met en main, ne ſoient inutiles, nous tiendra-t'elle lieu devant lui des ſoins plus empreſſés qu'il exige alors de notre miniſtère? Moyſe refuſa-t'il ſon zèle & ſes avis à tout un peuple immenſe, quand il le vit tout entier ſouillé d'idolâtrie, & proſterné aux pieds du veau d'or? Le ſaint Prêtre Eſdras crut-il que ſon zèle & ſes inſtructions ſeroient inutiles, quand il trouva tout le peuple, & les Prêtres eux-

mêmes souillés par des mariages illicites ; qu'un abus général avoit autorisés ; & se rebuta-t'il, se découragea-t'il, crut-il qu'à un désordre si universel, il seroit inutile de chercher des remèdes ? il ne cessa d'annoncer les saintes ordonnances de la Loi, jusqu'à ce que le repentir & les larmes de tout Jérusalem lui eussent appris le succès de ses travaux & de son zèle. Tout l'univers étoit corrompu, & le culte lui-même étoit devenu une prostitution publique, quand les premiers Ministres de l'Evangile y furent envoyés : délibérérent-ils s'ils iroient attaquer des vices & des passions que l'usage autorisoit parmi tous les peuples, & qu'un culte impie même avoit consacrés ? C'est à cette corruption générale, qu'ils reconnurent la divinité & la nécessité de leur mission : ils se regarderent comme des Ministres & des instrumens de salut, que la miséricorde de Dieu, que le sang de Jesus-Christ venoit offrir à toute la race des hommes infectée & corrompue. N'avons-nous pas succédé à leur mission & à leur ministère ? Croyons-nous donc que Dieu veut perdre tous les pécheurs vers lesquels il nous envoye ? que sa miséricorde en nous envoyant, en nous chargeant du même ministère que les premiers Disciples, n'ait pas eu en vûe de leur envoyer des instrumens & des Ministres de salut ? & qu'il approuve que nous demeurions dans une tranquillité barbare, en attendant qu'il ait consommé leur réprobation &

accompli sur eux ses jugemens de colère & de vengeance ? Nous ne serions donc pas envoyés vers eux pour être leurs Pasteurs & leurs peres, mais comme ces officiers lugubres de la justice humaine vers les criminels condamnés à la mort, pour être les témoins & les approbateurs publics de leur supplice ; & notre ministère, loin d'être un ministère de vie & de salut, ne seroit plus qu'un ministère affreux de mort & de condamnation.

Mais de plus, mes Freres, quand de cette multitude de pécheurs dont nous nous plaignons, nous ne ramenerions qu'une seule ame à Jesus-Christ, ce gain précieux ne devroit-il pas suffire pour nous dédommager des peines & des travaux d'une vie entiére ? ne serions-nous pas assez payés de pouvoir la présenter un jour à Jesus-Christ, & d'entendre cette ame nous en rendre durant tous les siécles des actions de graces dans la sainte Jérusalem, devant toute l'assemblée des Anges & des Elus? Eh ! pourquoi nous défierions-nous de la puissance de la grace sur les pécheurs les plus endurcis ? c'est-là que Dieu aime à faire éclater la force de son bras & les richesses immenses de ses miséricordes. Vous auriez raison de vous décourager à la vûe des désordres de votre peuple, si vous ne comptiez que sur vous-même : mais par la grace de notre mission, ce n'est plus nous, c'est Jesus-Christ qui agit en nous & par nous : les instrumens les plus foibles sont ceux

tres souvent par qui il se plaît d'opérer les plus grandes choses : rempliſſez votre miniſtère ; c'eſt tout ce qu'il demande de vous ; c'eſt à lui à faire le reſte.

Et en effet, mes Freres, nous parlons souvent des vices & des déſordres de nos peuples comme ſi tout étoit perdu ; comme ſi c'étoient des gens inconvertibles, & qu'il n'y eût plus rien à eſpérer d'eux. Mais mes Freres, qui nous a appris à mettre des bornes aux miſéricordes infinies du Seigneur ? à lui ſeul appartient le jugement comme la vengeance ; & pourquoi condamnons-nous ſans retour ceux que le Seigneur peut en un moment abſoudre ? Et nous eſpérons bien nous, que le Seigneur nous fera un jour miſéricorde ; qu'il nous touchera ; qu'il changera notre pareſſe en zèle ; notre vie toute humaine en une vie ſacerdotale, de priére, de mortification, de retraite ; & nous l'eſpérons malgré nos infidélités, que nos lumiéres, nos remords, & les devoirs ſi ſaints de notre état rendent encore plus criminelles. Nous eſpérons que Dieu ne nous livrera pas à l'impénitence & à l'endurciſſement, malgré l'abus que nous avons fait tant de fois de ſes graces & de nos fonctions, & quoique l'endurciſſement juſqu'à la fin ſoit le châtiment le plus ordinaire que Dieu exerce envers les Prêtres infidéles ; & nous déſeſpérerions du ſalut, & nous regarderions comme incapable de retour, un pauvre peuple que l'ignorance, & le

malheur d'une mauvaise éducation, plus qu'un fond de malice & d'irréligion fait tomber tous les jours dans des excès criminels ? & nous croirions que les entrailles d'un Dieu toujours miséricordieux sont d'airain comme les nôtres, pour ces hommes simples & grossiers, qui ménent une vie pénible, pauvre, laborieuse ; & qu'après les avoir rendus malheureux sur la terre, il leur prépare encore un malheur éternel après la mort ? Ah ! c'est envers eux principalement, qu'il n'en use pas selon toute la rigueur de sa justice ; c'est pour eux, que touché de leur misère & de leur vie dure & pénible, il réserve toute son indulgence : *Parcet pauperi & inopi, & animas pauperum salvas faciet.* Il maudit les riches ; & par les obstacles que leur état met au salut, il semble ne leur en laisser aucun spoir : nous au contraire nous ménageons les riches & les puissans : nous leur passons leurs foiblesses, leur luxe, leurs passions ; nous leur laissons tout espérer malgré leurs vices, des miséricordes du Seigneur. Nous n'avons pour eux au Tribunal & ailleurs, que des paroles de douceur & de charité : quelques incorrigibles qu'ils nous paroissent, nous nous trouvons honorés de leur accorder les soins de notre ministère ; & jamais l'inutilité de ces soins n'a été pour nous une raison de les rebuter & de les leur refuser : & nous réservons toute notre dureté pour les pauvres & les petits ; c'est envers eux tout seuls, que *Ps. 71. 13.*

nous faisons valoir toute la sévérité de l'Evangile ; c'est à eux seuls, que nous ne passons rien ; c'est pour eux seuls, que nous nous rebutons, & que nous croyons nos soins inutiles, pour peu qu'ils tardent d'y répondre.

Vous nous direz peut-être enfin, que ce ne sont pas ces motifs qui vous retiennent, & vous ont empêché jusqu'ici d'user de l'autorité de votre ministère pour tâcher de détruire les abus publics & trop communs que vous voyez regner parmi vos peuples. Mais on craint, dites-vous, de n'être pas soutenu, de passer pour imprudent, & de ne retirer point d'autre fruit de son zèle que la haine de ses Paroissiens & le blâme de ses Supérieurs.

Je conviens, mes Freres, qu'il y a un zèle d'humeur & de tempérament qui n'est jamais loin de l'imprudence. Mais le zèle qui prend sa source dans la charité, est un zèle doux & patient : il ne s'irrite point, il ne s'enfle point : il hait les vices ; mais il aime les pécheurs : il n'entreprend rien légèrement & à contre-tems ; il ne se rebute point ; il oppose la patience à l'insensibilité ; il attend les momens de Dieu sans dégoût, sans inquiétude : il ne compte pas ses peines & ses soins ; & il est moins touché de travailler en vain, que du danger de ses brebis qui rendent ses travaux inutiles : il revient avec plus de ferveur & de charité, après avoir été mille fois rebuté ; il essaye de tout, des priéres, des menaces, de la

douceur, d'une ſainte colère : la charité eſt ingénieuſe ; elle nous ouvre mille voies nouvelles, mille artifices innocens pour ramener ceux qui s'égarent. Non, mes Freres, ne mettons point l'humeur à la place du zèle : montrons à nos peuples plus de charité que d'autorité : ne nous faiſons pas un faux point d'honneur de l'emporter ſur eux quand nous les trouverons rebelles à nos projets les plus louables ; cherchons à les gagner plutôt qu'à les ſoumettre : ne mêlons point les emportemens, les vivacités, les duretés de l'homme au zèle du Miniſtre : n'entreprenons pas tout à la fois, de peur de tout manquer : que l'amour-propre ne nous faſſe pas trop preſſer une œuvre qu'une ſage patience peut finir : n'oppoſons aux contradictions qu'un zèle encore plus doux & plus tranquille. L'œuvre de Dieu eſt toujours le fruit des peines & des obſtacles : ne regardons pas le ſuccès comme une gloire qui doit nous appartenir ; la gloire en eſt à Dieu ſeul ; & tout ce que nous y mettons du nôtre, eſt plutôt capable de faire échouer l'œuvre ſainte que de la conſommer. Alors nous attendrons le ſuccès avec la tranquillité de la foi & de la confiance ; nous le hâterons plus par nos priéres & par nos gémiſſemens, que par l'impétuoſité de nos mouvemens & de nos démarches. Attendons-nous à ſoulever des malades auſquels nous ne préſentons que des remèdes douloureux ; mais ſouvenons-nous que ces mala-

des ſont nos enfans, & que notre amour pour eux doit croître à meſure que leur oppoſition aux remèdes rend leurs maux plus dangereux. Notre zèle alors ne ſera point taxé d'imprudence : nos bonnes intentions trouveront la protection qui leur eſt dûe : nous partagerons avec vous vos peines & vos dégoûts ; & quand, ce qu'à Dieu ne plaiſe, nous ſerions aſſez injuſtes pour vous blâmer, comme ce n'eſt pas pour nous & pour nous plaire, mais pour la gloire de Jeſus-Chriſt, que vous travaillez, & pour remplir le miniſtère qui vous a été confié, vous aurez de quoi vous conſoler en ſecret devant Dieu, témoin plus fidéle & rénumérateur plus équitable de vos peines, que l'injuſtice des hommes.

Souffrez donc que je finiſſe en vous diſant avec l'Apôtre : Je vous conjure, mes Freres, reſſuſcitez en vous cette grace du miniſtère, ſi vous avez eu le malheur de la laiſſer affoiblir, ou peut-être même éteindre : cette grace de zèle, de charité, de patience, de vigilance, de travail. Ne ceſſez point de corriger ceux qui par les ſuites d'un eſprit léger & inquiet, non-ſeulement paroiſſent incapables de goûter les vérités ſaintes, mais en dégoûtent même les autres ; & par une habitude de murmure & de revolte, ſont un obſtacle continuel aux ſoins & aux bonnes intentions d'un Paſteur : faites leur ſentir les jugemens de colére qu'ils s'attirent ſur leur tête : *Rogamus vos, fratres, corripite in-*

1. Theſſ. 5. 14. & ſeq.

quietos. Uſez de plus de douceur & d'indulgence envers ceux en qui la foibleſſe & la fragilité ont plus de part à leur chûte, qu'un fond de malice & de mépris de la Religion ; & ſoyez plus touchés qu'aigris de leurs misères ; animez leur molleſſe & leur puſillanimité par l'eſpérance des ſecours de la grace : & faites-leur entendre que plus ils ſe ſentent foibles, & que moins ils comptent ſur leurs propres forces, plus ils doivent tout attendre de celui qui ſe plaît toujours à faire éclater dans notre foibleſſe la force de ſa grace : *Conſolamini puſillanimes.* Portez ſur vos épaules, comme le bon Paſteur, les maladies, qui en ſouhaitant leur guériſon, ne laiſſent pas d'aimer toujours leurs maux : ſoutenez les bons déſirs qu'ils mêlent ſans ceſſe à leurs chûtes : cultivez cette étincelle de vie que la grace laiſſe encore dans leur cœur : montrez-leur les remèdes, & travaillez à les leur rendre aimables : les maux ne ſont jamais déſeſpérés, tandis que les malades eux-mêmes les ſentent & ſouhaitent la délivrance : *Suſcipite infirmos.* Sur-tout que la différence des ſoins & des perſonnes ne change jamais rien à l'égalité de votre charité & de votre patience : qu'elle ſoit la même envers les pauvres qu'envers les riches ; envers ceux qui vous réſiſtent, qu'envers ceux que vous trouvez plus dociles à vos inſtructions : *Patientes eſtote ad omnes.* Montrez-leur à tous la même ſérénité ; laiſſez-leur voir à tous dans la ſainte joie

de votre visage, ou l'espérance de leur conversion s'ils sont pécheurs, ou l'applaudissement que mérite leur fidélité dans les voies de la justice, s'ils y sont rentrés : qu'ils retrouvent toujours en vous cette joie d'un pere toujours aise de voir ses enfans : qu'il leur paroisse à tous que leur présence fait votre plus douce consolation ; & ne rebutez jamais les pécheurs même qui vous approchent, par cet air de chagrin & de noirceur, qui semble leur annoncer que leur salut est désespéré : *Semper gaudete.* Enfin, accompagnez vos soins de vos priéres : parlez encore plus souvent à Dieu des désordres de vos peuples qu'à eux-mêmes : plaignez-vous plus souvent à lui des obstacles que vos infidélités mettent à leur conversion, que de ceux que leur obstination peut y mettre : prenez-vous en à vous seul, à ses pieds, du peu de fruit de votre ministère, comme un pere tendre, excusez en sa présence les fautes de vos enfans, & n'en accusez que vous-même : portez-les sans cesse dans votre cœur en vous présentant devant lui ; que votre douleur & vos gémissemens sur leurs maux, assurent le succès de vos soins & de vos instructions ; & souvenez-vous que vous travaillerez toujours en vain, si vos priéres continuelles n'attirent sur vos travaux cette onction & ces graces, qui seules peuvent les rendre utiles : *Sine intermissione orate... Ipse autem Deus pacis sanctificet vos per omnia.*

Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR

LES CARACTERES

QUE DOIT AVOIR

LE ZELE DES MINISTRES.

CONTRE LES VICES.

Æmulationem Dei habent, sed non secundùm scientiam.

Ils paroissent avoir du zele pour Dieu ; mais leur zele n'est pas selon la science. Rom. 10. 2.

NOus vous exposâmes dans notre dernier entretien la nécessité du zèle dans un Prêtre ; & vous demeurâtes persuadés que le zèle contre les vices, est le devoir le plus essentiel du Sacerdoce, & le premier effet de la grace sacerdotale. Mais comme le zèle a ses régles & ses défauts, & qu'il y a un zèle selon la science,

& un zèle d'ignorance & de témérité ; il importe de les marquer tous deux par leurs propres caractères ; & en vous exposant tout ce qui doit sanctifier le zèle & le rendre utile à nos freres, vous prémunir en même tems contre tout ce qui est capable de le souiller & d'en anéantir tout le fruit.

Or, comme le zèle n'est que la charité elle-même qui nous presse, qui met en nous non-seulement un désir sincère que nos freres soient sauvés, mais encore une volonté vive & empressée de travailler à leur salut ; pour connoître si notre zèle est véritable, il n'y a qu'à examiner si nous pouvons lui appliquer tous les caractères que saint Paul croit inséparables de la charité. Car tout zèle qui ne ressemblera pas à la charité, qui ne sera pas la charité elle-même agissante, compatissante, humble, douce, patiente, désintéressée ; ne sera pas le zèle selon la science, le zèle qui honore le ministère, & que l'Eglise attend & exige de ses Ministres.

Je sais que le zèle, comme l'Esprit de Dieu dont il est le fruit, prend différentes formes selon les différens caractères de ceux dont il embrase le cœur. Dans les uns il est plus vif ; dans les autres, plus doux & plus insinuant ; dans quelques-uns, plus terrible & plus menaçant. Mais cette diversité se réunit toujours au point fixe de la charité : ce ne sont là que des voies différentes qui mènent à la même fin, & qui

toutes portent le caractère divin du principe d'où elles partent. Chacun a son don & son talent : mais comme c'est la charité qui les forme tous, il n'en est aucun qui ne soit marqué de ses traits ineffaçables. Parcourons donc par des réflexions simples tous les caractères que l'Apôtre attribue à la charité ; ce sont les mêmes, trait pour trait, qui forment un zèle véritable.

Le zèle formé par la charité est un zèle patient, *patiens est* ; premier caractère. Oui, mes Freres, quelque desir que nous ayons du salut des pécheurs, il faut le souhaiter & l'attendre dans l'ordre de Dieu. L'orgueil secret se lasse & se rebute dès que le succès ne répond pas à ses soins : il voudroit souvent faire servir la grace à sa gloire propre : il cherche dans les fonctions cette complaisance humaine attaché aux bénédictions promptes & visibles que Dieu y répand quelquefois : dès que cet appui manque, son zèle, que ce feu secret & étranger tout seul animoit, s'affoiblit & s'éteint ; le travail du ministère n'offre plus rien que de dégoûtant & d'insipide ; on le croit inutile, parce que l'amour propre n'y est plus payé comptant de ses peines : premier défaut contre ce premier caractère, le dégoût.

Quelquefois avec des motifs, ce semble, plus épurés, on s'en prend à l'endurcissement des pécheurs du peu de succès de la parole sainte. Nous les croyons indignes de nos soins : ce n'est plus qu'à regret, que

nous leur accordons notre miniſtère : leur inſenſibilité excite plus nos murmures & notre impatience, que notre pitié & notre charité : nous nous refroidiſſons à leur égard à meſure que leurs beſoins devroient nous rendre plus ſenſibles & plus ſecourables. Ce n'eſt pas qu'il faille voir d'un œil tranquille la dureté des pécheurs, & tous nos ſoins inutiles à leur égard. Mais c'eſt de leur triſte ſituation toute ſeule, que nous devons être touchés ; & ce ſentiment de compaſſion réveille plutôt nos ſoins & notre zèle, qu'il ne les rallentit.

On voit tous les jours des Paſteurs qui ſe plaignent de l'indocilité de leur peuple, qui en parlent trop aux hommes & pas aſſez à Dieu : c'eſt une impatience d'orgueil & d'amour-propre, & un ſecond défaut oppoſé au premier caractère du zèle. On veut réuſſir, parce que le ſuccès nous flâte, & que nous nous l'attribuons toujours à nous-mêmes ; & nous nous irritons contre ceux qui nous privent de cette conſolation humaine : il ſemble qu'ils nous enlévent une gloire qui nous étoit dûe, & qu'ils nous refuſent une docilité que notre vanité croyoit être en droit d'attendre d'eux : & là-deſſus nous les mépriſons ; nous les abandonnons preſque avec complaiſance à leur cœur endurci ; nous nous vengeons, pour ainſi dire, de leur inſenſibilité par la nôtre à leur égard, & nous paroiſſons auſſi peu touchés de leurs misères, qu'ils le ſont eux-mêmes de nos ſoins.

Mais, mes Freres, le zèle de la charité *reprend, conjure, corrige*, dit l'Apôtre : sa patience croît & augmente avec le progrès du désordre, & à de nouveaux obstacles, il n'oppose que la *patience qui produit l'espérance*; c'est-à-dire, de nouveaux soins, & de nouvelles instructions : *In omni patientiâ & doctrinâ.* Il attend le succès de Dieu seul : ses larmes, ses soupirs, ses priéres le sollicitent sans cesse, plus la justice de Dieu semble le différer, plus il travaille à l'obtenir en redoublant ses travaux & ses gémissemens; il s'en prend à lui seul du peu de succès de son ministère, à ses infidélités secrettes, à son peu de foi, aux foiblesses humaines qu'il craint de mêler à ses fonctions. 2. Tim. 4. 2.

Les Pasteurs à qui Dieu refuse un succès visible dans leur ministère, doivent entrer dans les dispositions où étoient les Apôtres sur la mer : *Seigneur*, disoient-ils à Jesus-Christ, *en vain nous avons travaillé toute la nuit; tous nos efforts ont été inutiles : mais puisque vous nous ordonnez de continuer, votre parole divine nous suffit, & nous allons de nouveau jetter les filets.* Voilà le langage d'un zèle que la charité rend toujours patient : Seigneur ! jusques ici tous mes soins envers le peuple que vous avez daigné me confier n'ont rien opéré : son endurcissement semble croître avec mes peines : je ne cesse de jetter les filets, & ils reviennent toujours vuides, & je n'ai pas la consolation de retirer une ame seule de la pro- Luc. 5. 5.

foudeur des eaux & de l'abîme de l'iniquité. Cependant vous m'ordonnez de travailler encore & de ne pas me laſſer; vous voulez que j'imite votre patience & votre bonté paternelle, qui ne ſe laſſe point de heurter à la porte d'un cœur rebelle, & qui après en avoir été mille fois repouſſée, y revient encore avec de nouveaux empreſſemens. Sur ce modèle conſolant je n'abandonnerai point l'œuvre ſainte: vous me l'ordonnez, & vos ordres répondent toujours du ſuccès: vous l'accordez, quand il vous plaît; & notre impatience, loin de le hâter, le recule: vous trouvez mauvais que l'homme veuille prévenir l'ordre ſecret & adorable de la diſpenſation de vos graces: vous voulez nous faire ſentir que nous n'en ſommes pas les diſtributeurs, que celui qui arroſe n'eſt rien, & que l'accroiſſement & le changement des cœurs eſt l'ouvrage de votre miſéricorde & de votre puiſſance.

Premier caractère du zèle formé par la charité, un zèle patient: *Patiens eſt.*

De la patience naît la douceur: & c'eſt le ſecond caractère du zèle que forme la charité; il eſt doux & bienfaiſant: *Benigna eſt.*

Mais quand l'Apôtre met la douceur parmi les caractères du véritable zèle, il ne faut pas entendre par la douceur cette molleſſe, cette puſillanimité, cette bénignité outrée qui nous rend ſi doux, ſi complaiſans envers nos freres, ſi attentifs à éloigner tout ce qui pourroit les contriſter, à nous

concilier leur affection, à les rendre contens de nous-mêmes, à ne leur parler jamais qu'un langage de paix, de confiance, de miſéricorde, de ſorte que loin de les effrayer ſur leur état de crime, nous les raſſurons, & leur ménageons dans notre douceur une reſſource contre les allarmes ſecrettes de leur conſcience. Ce défaut peut venir de deux ſources : ou d'un caractére de foibleſſe & de timidité né avec nous, ou de l'ignorance de l'exactitude & de la ſévérité des régles ſaintes : c'eſt-à-dire, ou parce que notre douceur ne nous permet pas de faire uſage de nos lumiéres, ou parce que nos lumiéres elles-mêmes ſont fauſſes, & puiſées dans des ſources infidéles. Dans le premier rang il faut placer certains Miniſtres, d'ailleurs inſtruits, éclairés, nourris dans les plus ſaines maximes de la morale chrétienne; mais avec cela ſi incapables par leur caractère foible, de rien de ferme, de grand, de généreux, qu'à peine ont-ils la force de dire à un pécheur : *Vous êtes cet homme.* Ils craignent, ce ſemble, de l'affliger en lui expoſant toute l'horreur de ſon état : la douceur du miel ſort de leur bouche, tandis qu'il devroit en ſortir des foudres & des éclairs. Ce n'eſt pas là ce que l'Apôtre appelle la douceur du zèle & de la charité ; c'eſt plutôt une baſſeſſe de courage que rien ne réveille & n'éleve, & que les grands intérêts de la gloire de Dieu & du ſalut de nos freres, laiſſent auſſi froide, & auſſi immobile qu'ils l'avoient trouvée :

c'eſt une diſpoſition de timidité & de pareſſe, où l'on craint également tout ce qui pourroit altérer notre repos ou troubler celui des autres, & où nos corrections & nos inſtructions portent toujours le caractère mou & paiſible de l'inſenſibilité, & de l'inquiétude de notre ame. Rien de tout cela ne reſſemble à la douceur du zèle & de la charité qui eſt le fruit de l'Eſprit-ſaint, au lieu que le reſte eſt l'ouvrage tout pur du tempérament & de la nature.

On ſe méprendroit encore davantage ſi l'on confondoit cette ſainte douceur avec cette condeſcendance molle, qui, appuyée ſur une vaine ſcience, ſubſtitue de fauſſes régles de conduite à la ſévérité des régles de l'Evangile ; & qui préfére des opinions nouvelles & humaines, aux maximes des Saints, à la doctrine ancienne, & à l'eſprit du Chriſtianiſme. Cette bénignité eſt une douceur cruelle qui tue, loin de guérir : c'eſt une ſcience ténébreuſe qui cherche plus à pallier les crimes qu'à les corriger, & qui ſous prétexte de ne pas déſeſpérer les pécheurs : les autoriſe à eſpérer contre l'eſpérance, c'eſt un triſte rafinement de ces derniers ſiécles, qui ne pouvant allier la ſévérité des régles anciennes avec la corruption des mœurs d'aujourd'hui, a ſi fort ſubtiliſé ſur la ſimplicité de l'Evangile, qu'il s'eſt perſuadé avoir trouvé de nouvelles régles plus favorables aux paſſions & plus à la portée de nos mœurs. Ainſi il a changé les régles qui ſont immuables, à meſure

que les mœurs ont changé, & a réconcilié avec l'Evangile le monde, contre qui l'Evangile ne ceſſe de prononcer des malédictions & des anathêmes. Tout adouciſſement qui ne tend qu'à juſtifier la corruption des hommes, eſt une barbarie que la charité abhorre : ce neſt pas aimer nos freres, que de les flâter dans leurs déſordres ; c'eſt leur déguiſer & leur adoucir le poiſon afin qu'ils puiſſent l'avaler ſans crainte ; c'eſt laiſſer au fond de leur cœur l'ulcère qui le pourrit & le gangréne, & n'y appliquer que des remédes adouciſſans & palliatifs qui n'empêchent pas le mal de gagner, & ôtent ſeulement tout ſentiment de douleur au malade.

Ce n'eſt pas qu'il ne faille également éviter cette ſévérité outrée qui ſemble ne montrer que le déſeſpoir aux pécheurs par l'excès & l'impoſſibilité des réparations qu'elle en exige : ce zèle toujours armé de terreur & de dureté, qui outre & l'énormité des crimes & la difficulté du pardon, & qui eſt tout propre à confirmer un pécheur dans le vice par l'idée impraticable qu'il lui donne de la vertu. C'eſt une rigueur indiſcrette, qui décourage les foibles, & qui fournit des motifs de ſécurité aux libertins : c'eſt faire de la vérité qui doit être une conſolation & un remède, un épouvantail qui éloigne & un joug qui accable : c'eſt ne connoître ni la fragilité de l'homme, ni les miſéricordes infinies du Seigneur : c'eſt oublier enfin que Jeſus-Chriſt n'eſt pas venu

appeller les Juſtes, mais les pécheurs. Auſſi ce n'eſt pas ainſi qu'il attiroit à lui les Publicains & les femmes péchereſſes. Un malade a beſoin de ménagement ſans doute; il faut même quelquefois ne pas lui découvrir toute l'extrêmité de ſon mal pour ménager ſes frayeurs & ſa foibleſſe: il eſt vrai que c'eſt une prévarication de le traiter comme un homme ſain, quand la playe eſt invétérée, & qu'il n'y a plus que des remédes violens qui puiſſent la guérir: c'eſt à la ſageſſe du zèle, à meſurer ſes ſoins & ſon miniſtère, de ſorte que le pécheur ne ſoit ni flâté ni rebuté; qu'il connoiſſe tout le danger de ſon état, & qu'il ne déſeſpére pas du remède; en un mot, qu'il ſente tout ce qu'il doit à Dieu, & qu'il voie avec conſolation dans les reſſources de l'Egliſe, & dans le prix du ſang de Jeſus-Chriſt, de quoi le ſatisfaire.

Le zèle de la charité prend donc différentes formes, ſelon les différens beſoins de ſes freres. Tantôt il ménace, il effraye, il ne montre que des objets terribles & accablans: d'autre fois il conſole, il s'inſinue, il raſſure les défiances, il calme les frayeurs. Mais c'eſt toujours la douceur de la charité, qui lui fournit les expreſſions, ou de conſolation, ou de terreur: c'eſt toujours elle qui emprunte tantôt les armes d'une ſainte indignation, tantôt celles de la tendreſſe: c'eſt ſa douceur, qui forme toute ſa ſévérité; & c'eſt de ſa ſévérité elle-même, que naît toute ſa douceur. Les emportemens,

es hauteurs, les duretés que l'on honore du nom de zèle, elles les désavoue ; elle n'y reconnoît pas ses traits divins : ce sont les saillies de l'homme ; c'est une fougue de tempérament ; c'est une imprudence du Ministre ; ce n'est pas la fonction sainte du Ministère. Le zèle qui veut perdre, déshonorer, rendre publique l'infamie des pécheurs qu'il ne peut corriger, n'est pas le zèle qui prend sa source dans la charité : elle fait des désordres de ses freres le sujet de ses gémissemens secrets, & non de ses déclamations & de ses censures publiques ; elle ne cherche pas à les couvrir d'opprobre devant les hommes, mais à leur inspirer cette confusion sainte & secrette qui conduit au repentir devant Dieu ; tout ce qui peut jetter de l'aigreur & de l'amertume dans le cœur de ses freres, lui paroît étranger au zèle dont elle est le principe.

Souvent en effet, par un faux prétexte de zèle, on se croit tout permis contre les pécheurs endurcis & obstinés : on se livre à leur égard à toute l'impétuosité d'un naturel ardent ; on les décrie dans les entretiens particuliers ; on les montre presque au doigt dans les instructions publiques ; on les caractérise par des traits si marqués & si frappans que personne ne peut les méconnoître ; & l'on s'applaudit comme si un ministère de charité & de réconciliation pouvoit devenir, sans profanation, un ministère public d'animosité & de satyre.

Les Pasteurs chargés de l'instruction de

leurs peuples, ne fauroient être trop en garde contre ces excès. Ils rendent par-là leur miniſtère, non-ſeulement inutile, mais odieux; ils ajoûtent à l'éloignement que les pécheurs ont de la vertu, la haine de celui qui la leur annonce : en les aigriſſant, ils leur font du crime une eſpèce de point d'honneur affreux; de ſorte que ce n'eſt plus leur fragilité ſeule qui les y retient; c'eſt une oſtentation de rage, & un pleiſir ſecret de morguer & de contriſter celui qui les condamne & qui les cenſure publiquement.

Le zèle de la charité ſe fait aimer & reſpecter de ceux-mêmes qu'il reprend & qu'il corrige. S'il ne leur rend pas le vice odieux, il ne leur rend pas du moins le Miniſtre mépriſable; s'il ne les retire pas du déſordre, il leur fait du moins eſtimer la vertu : ſes entrailles ſont ſi tendrement émûes ſur le malheur de ſes freres qui périſſent, qu'il n'eſt rien de touchant & d'attirant qu'il ne mette en œuvre pour les ſauver; s'il excéde quelquefois, c'eſt plûtôt un excès de douceur & de tendreſſe, que de rigueur & de dureté. C'eſt une mere qui enfante tous les jours ſes enfans à Jeſus-Chriſt, qui eſt ingénieuſe à éloigner tout ce qui pourroit même bleſſer leur foible délicateſſe, & qui garde pour elle ſeule le travail, les douleurs & les peines. Si le ſuccès ne répond pas à ſes ſoins, ſes larmes & ſes ſoupirs ſont la ſeule vengeance qu'elle tire de leur ingratitude; ſon amour

même pour eux semble croître avec leurs égaremens : plus elle les voit sur le point de périr, plus sa tendresse s'allarme & se réveille : errans ou revenus à elle, elle les porte toujours dans son sein : elle ne les perd point de vûe ; leur péril la touche bien plus que leur dureté à son égard : elle consentiroit même sans peine à devenir à leur égard une espèce d'anathême, pourvû qu'ils ne le fussent pas eux-mêmes à l'égard de Jesus-Christ : ce n'est jamais l'humeur & le chagrin, c'est l'amour seul, qui lui dicte ses remontrances ; & pour peu qu'on ne soit pas barbare & dénaturé, il est difficile qu'un Pasteur de ce caractère ne trouve des cœurs sensibles à ses soins & à sa tendresse, & ne voye son ministère & ses travaux consolés par des succès qu'il n'auroit osé même attendre. Telle est la douceur du zèle qui prend sa source dans la charité : *Benigna est.*

Mais en troisiéme lieu, ce zèle formé par la charité, non-seulement éteint dans nos cœurs tout ce que l'humeur & l'impétuosité pourroient mêler d'aigre & de dur dans nos remontrances ; tout ce que l'endurcissement des pécheurs, & l'inutilité de nos soins à leur égard, pourroit jetter dans notre ame d'impatience & de découragement : mais de plus il nous fait voir avec plaisir & sans jalousie le zèle de nos Confreres plus heureux avec ces pécheurs, & leur ministère accompagné de plus de succès & de bénédictions que le nôtre :

Non æmulatur ; le zèle de la charité n'eſt point jaloux, troiſiéme caractère.

Cette baſſe jalouſie, non-ſeulement dèshonore le zèle, mais le ſuppoſe éteint dans nos cœurs. C'eſt une diſpoſition honteuſe qui s'afflige de la converſion même des pécheurs, du progrès de l'Evangile, de la gloire de Jeſus-Chriſt & de ſa grace, quand c'eſt par le miniſtère d'autrui que Dieu opére ces prodiges : ce n'eſt pas le ſalut de nos freres que nous nous propoſons alors ; c'eſt le vain honneur d'en être nous-mêmes les inſtrumens & les miniſtres. La gloire de Dieu ne nous intéreſſe qu'autant que notre gloire propre ſe trouve mêlée avec la ſienne : nous ſouffrons avec chagrin que Dieu ſoit glorifié : nous voudrions ſuſpendre le cours de ſes miſéricordes infinies ſur nos freres ; & oſerai-je l'ajoûter ici ? nous les verrions périr avec plaiſir plutôt que de les voir ſauvés par d'autres ſoins & d'autres talens que les nôtres. Pourvû que Jeſus-Chriſt fût annoncé, ſaint Paul ſe réjouiſſoit de voir l'Evangile fructifier par le miniſtère même de ceux qui cherchoient à le décrier parmi les Fidéles : Moyſe ſouhaitoit que tous ſes freres puſſent recevoir l'eſprit de prophétie, & tous les autres dons miraculeux dont le Seigneur l'avoit favoriſé ; & nous voulons être ſeuls, & ne partager avec perſonne la gloire & le ſuccès du ſaint miniſtère : tout ce qui brille à nos côtés, ou qui nous efface, nous eſt inſupportable, & nous regardons

gardons les dons de Dieu dans nos freres, comme notre confusion & notre opprobre. C'est une grande playe dans l'Eglise, que cet esprit de jalousie parmi ses Ministres; & cette plaie est d'autant plus triste, qu'elle est plus ancienne & plus commune. Hélas! les commencemens même de la prédication de l'Evangile, ces siécles si purs & si fervens, n'en furent pas exemts. Oui, mes Freres, ces siécles où le martyre étoit comme la récompense sûre du ministère, furent eux-mêmes infectés de ce venin : la jalousie suscita de nouvelles rigueurs aux chaînes du grand Apôtre; & les succès éclatans & immenses de son apostolat, trouverent des Ministres ravis de les voir arrêtés par ses liens; comme si la parole de Dieu avoit pu être enchaînée avec lui. Est-il donc étonnant que cette playe qui a pu souiller le cœur des hommes apostoliques, & naître au milieu de tous les prodiges de zèle, de sainteté, de courage, de désintéressement, de charité, de patience, qui honoroient alors le ministère, soit devenue plus commune dans la corruption de nos mœurs? On se la cache à soi-même; mais elle jette au-dehors des fruits d'autant plus amers que sa racine est plus profondement cachée dans le cœur : on se la déguise sous les noms spécieux du zèle & de la charité; mais quel zèle, que l'accroissement de la gloire de Dieu & de la connoissance de son nom remplit de tristesse & d'amertume? quelle charité, que

les dons de Dieu dans nos freres aigriſſent & révoltent ?

Voilà cependant le ſcandale dont l'Egliſe gémit tous les jours : c'eſt une ſorte d'abomination dans le lieu ſaint. Les travaux ſemblables du miniſtère qui devroient, ce ſemble, réunir les ouvriers deſtinés aux mêmes fonctions, les diviſent : on ſe regarde d'un œil jaloux : on exténue, on dépriſe mutuellement les talens & les ſuccès les uns des autres ; les ſuccès de nos freres ne ſont plus dans notre bouche qu'une prévention populaire : nous écoutons leurs éloges avec un air qui les déſavoue ; on ne connoît de bien que celui que l'on fait ſoi-même : il ſemble que l'Eſprit de Dieu ne ſouffle plus où il veut, & qu'il ne peut répandre les dons extérieurs qui font fructifier le miniſtère que ſur nous ou ſur les nôtres : on s'empreſſe, on s'intrigue pour s'attirer à ſoi ou aux ſiens les ſuffrages publics ; & on croit avoir rendu gloire à Dieu, quand on les a ſouſtrait à ceux à qui ſans nos artificieuſes précautions ils auroient été déſtinés : comme ſi les applaudiſſemens publics, plutôt que les effuſions ſecrettes de la grace ſur le cœur de ceux qui nous écoutent, décidoient de nos ſuccès aux yeux de Dieu. Que dirai-je encore, puiſque notre opprobre là-deſſus eſt devenu trop public pour le cacher ? Le ſcandale va plus loin : on ſe déchire ; on rend ſuſpect le zèle de ſes freres ; on s'impute mutuellement des excès, ou de rigueur ou de

relâchement, opposés également à la sainte sagesse de l'Evangile; un ministère de paix devient un spectacle de guerre & de dissension: on répand parmi les Fidéles cet esprit de division; la prévention & la jalousie des Ministres passe jusqu'à leurs disciples; les uns sont à Céphas, & les autres à Paul, & l'on fait si bien, qu'aucun n'est à Jesus-Christ. Quel sujet d'affliction pour l'Eglise & de triomphe pour ses ennemis! Ne seroit-il pas moins triste pour elle de manquer d'ouvriers, que de les voir se croiser, se décrier, se contredire, & ne convenir, ce semble, qu'à détruire mutuellement le bien que Dieu pourroit opérer par leur ministère? O mon Dieu! quand finiront donc ces jours de trouble & de contention? quand réunis tous dans le même esprit de paix & dans le seul désir de votre gloire, vous offrirons-nous des travaux & des vœux unanimes pour le salut de nos freres?

En effet, mes Freres, le véritable zèle voit avec de saints transports de joie, l'œuvre de l'Evangile fructifier entre les mains de tous les Ministres employés par l'Eglise: pourvû que Jesus-Christ soit annoncé, ses désirs sont également satisfaits. Il est même persuadé que les talens de ceux qui sont chargés comme lui des fonctions saintes, sont bien plus propres à servir d'instrumens aux miséricordes de Dieu sur les pécheurs, parce qu'il ne les croit pas souillés des mêmes foiblesses que les siens.

Il demande sans cesse à Dieu comme Moyse, d'envoyer ceux qu'il doit envoyer, ne se croyant pas digne lui-même d'être choisi pour un ministère si sublime : il consent, comme le précurseur, de diminuer, d'être obscurci, d'être oublié, pourvu que les autres croissent, & fassent croître Jesus-Christ dans les cœurs. Il se livre à une joie bien plus pure & plus pleine sur le succès d'autrui que sur les siens ; parce qu'il ne craint pas alors qu'une complaisance toute humaine & un orgueil secret en soit le principe. Rien ne l'attriste que de voir la moisson abondante, & très-peu d'ouvriers capables d'y travailler avec fruit : ses priéres ne montent devant le trône de Dieu que pour le solliciter d'en former tous les jours à son Eglise : & quand la bonté de Dieu daigne en susciter quelques-uns & les remplir de ces dons excellens, il joint ses actions de graces à celles de l'Eglise ; il bénit le Pere des lumiéres & l'auteur de tous les dons ; sa joie, son amour pour l'Eglise, ses désirs ardents pour la conversion des pécheurs, le font d'avance entrer en part de toutes les bénédictions que le Seigneur va opérer par le ministère de ces hommes choisis qu'il vient de montrer à son peuple. Tout ce qui honore l'Eglise, l'honore lui-même : & il montre par-là que rien n'est plus grand & plus digne de la Religion qu'un zèle que la charité seule anime ; & qu'au contraire rien n'est si bas, si mépriſable, si ignominieux au saint mi-

niſtère, qu'un zèle que la jalouſie ſouille & avilit.

Mais ce ſeroit peu de préſerver notre zèle du poiſon de la jalouſie, ſi nous n'étions en même-tems en garde contre l'écueil de la témérité & de l'imprudence. Auſſi en quatriéme lieu, le zèle de la charité n'eſt point téméraire & n'agit point en vain : *Non agit perperam* ; quatriéme caractère. Or agir en vain, c'eſt n'avoir égard ni aux tems, ni aux lieux, ni aux perſonnes, ni aux manières, ni à toutes les attentions auſquelles le ſuccès de notre zèle eſt d'ordinaire attaché.

Le zèle eſt une charité ſage & éclairée ; c'eſt un ſaint déſir de ſe rendre utile à ſes freres, mais un déſir rempli de lumiére & de prudence, qui nous dirige lui-même dans le choix des moyens. Tout ce qui lui paroît bon, ne lui paroît pas pour cela convenable ; tout ce qui eſt permis, ne lui ſemble pas toujours expédient. Le cœur de la plûpart des hommes, mes Freres, eſt ſi corrompu ſi paîtri d'orgueil, de malignité, de perverſité ; & par-là né avec des penchans ſi inalliables avec les régles & les devoirs, que le plus léger contretems de notre part, lorſque nous nous efforçons de les y rappeller, devient pour eux une raiſon de s'en éloigner encore davantage ; il faut pour ainſi dire, leur applanir toutes les voies. C'eſt bien aſſez qu'ils ayent à combattre leurs inclinations perverſes, ſans que nous les obligions en-

core de nous pardonner nos contre-tems & nos imprudences. Si vous prévoyez que votre zèle irritera le malade loin de le guérir, attendez que le Seigneur ménage des momens plus favorables à sa parole : n'exposez pas la vérité au mépris & à la dérision : ne cherchez pas à vous décharger de votre zèle, comme d'un fardeau qui vous pése, sans prendre garde si le lieu où vous voulez le déposer, est disposé à le recevoir ; ce seroit plutôt chercher à soulager votre impatience, que les infirmités de votre frere.

L'Apôtre, il est vrai, veut que nous reprenions à tems & à contre-tems : c'est-à-dire, qu'il ne faut pas que la résistance & l'endurcissement des pécheurs nous rebutent, & que l'inutilité de vos soins & le défaut de succès nous fassent abandonner les fonctions saintes du ministère : c'est-à-dire, que lorsque le mal presse & gagne, il ne faut pas avoir égard à la répugnance du malade, & qu'il n'y a pas un moment à perdre pour l'arrêter : c'est-à-dire, qu'il y a quelquefois de saints excès nécessaires qui paroissent imprudence aux yeux des faux sages de ce monde ; mais des excès que la charité ordonne & sanctifie, que l'ordre du Ciel autorise, & dont le succès consolant & inespéré justifie toujours la sagesse. Voilà ce que l'Apôtre appelle reprendre à tems & à contre-tems : mais il ne prétend pas que le zèle dont il nous recommande tant la sage sobriété, doive nous

dispenser des régles de la prudence chrétienne ; & que la sainteté prétendue de nos intentions, puisse excuser l'irrégularité & la témérité de nos démarches. Ainsi il y a des bienséances & des mesures de sagesse, dont le zèle ne doit jamais s'écarter : il régle ses instructions sur le caractère de ceux qui l'écoutent ; il choisit ses momens pour parler utilement & à propos ; il ne précipite pas des corrections que la patience & la lenteur auroient rendu plus efficaces : son grand objet est d'être utile à ses freres ; & le même zèle de la charité qui forme en nous ce saint désir, est toujours ingénieux à nous fournir des expédiens qui en assurent le succès.

On voit tous les jours des Ministres qu'un zèle inconsidéré jette dans des inconvéniens capables d'anéantir tout le fruit de leurs fonctions, & où l'honneur même de leur caractère est avili. Ils entreprennent tout ; tout ce qui a l'apparence du bien les anime & les met en mouvement ; rien ne leur paroît impossible, & rien ne leur semble à la place où il doit être : ils voudroient tout changer, tout déplacer : ils commencent par mettre une confusion universelle à tout ce qu'ils touchent, sous prétexte d'y rétablir l'ordre. Esprits inquiets, bornés, téméraires, entreprenans, pourvu qu'ils s'agitent, ils sont contens d'eux-mêmes, & croyent remplir toute justice : ils vont hardiment heurter de front à tous les inconvéniens les plus dé-

licats, les plus dignes d'être ménagés, les plus exposés à des suites grandes & fâcheuses, les plus capables d'arrêter la prudence & l'habileté la plus consommée : & au sortir de cet écueil, où ils viennent de se briser, & de donner au public une scène toujours désagréables au ministère, ils vont avec la même sécurité tenter une autre entreprise qui ne leur offre pas moins de péril, & ne leur promet pas moins de confusion. Cependant ce sont-là des ouvriers édifians d'ailleurs, laborieux, irrépréhensibles, & que la piété elle-même jette dans cet excès : en quoi il est d'autant plus triste pour l'Eglise, que parmi le petit nombre de Ministres qu'elle compte, qui peuvent la servir avec fruit par leurs talens & par la sainteté de leurs mœurs, il s'en trouve encore que l'indiscrétion & la témérité lui rendent inutiles & souvent même nuisibles. Car si l'irrégularité de leur zèle ne retomboit que sur eux-mêmes, & se bornoit à anéantir le fruit de leurs fonctions ; le succès des Ministres sages pourroit consoler l'Eglise de l'inutilité de leurs soins. Mais ce qui la remplit d'amertume, c'est que le zèle imprudent décrie dans l'esprit des hommes mondains le zèle le plus mesuré & le plus sage ; c'est qu'il suffit qu'un Ministre en voulant remédier aux vices & aux scandales, ait donné dans des excès qui lui ont attiré des dérisions ou des censures, pour rendre tout zèle ridicule ou mépriſable aux pécheurs. Le monde est

ravi de pouvoir se persuader qu'on ne peut le condamner sans se jetter dans des extrêmités que le simple bon sens désavoue : il redit alors avec ostentation qu'il n'y a que du ridicule & de la foiblesse d'esprit dans nos invectives contre le vice ; il triomphe, quand il voit la doctrine sublime de l'Évangile, dont nous lui vantons tant la sagesse, défigurée par les procédés peu sensés du ministère. Nous avons beau nous présenter à lui avec les armes de la modération & de la prudence chrétienne; le seul appareil de la doctrine & de l'instruction excite son mépris ou sa risée : il ne voit plus rien de sérieux & de sensé dans des vérités hors desquelles tout est vanité & folie ; & confondant la Religion avec le Ministre qui l'annonce, il fait de l'un & de l'autre un sujet affreux de dérision & de censure.

Tels sont les inconvéniens d'un zèle indiscret & mal placé. Nous devons traiter les vérités divines avec la même circonspection & la même Religion que nous touchons les choses saintes : ce n'est pas respecter son ministère, que de le commettre : exposons à la bonne heure notre vie, notre santé, nos biens, pour le salut de nos freres, & pour la gloire du Seigneur dont nous sommes les Ministres ; mais n'exposons pas sa gloire elle-même dont les intérêts sont confiés à notre sagesse : souvenons nous que le zèle inconsidéré du Ministre fait presqu'autant blasphémer son saint

nom, que ſes mœurs diſſolues & ſcandaleuſes. Car du moins ſes ſcandales, l'impie ne les attribue pas à l'Egliſe qui en gémit, qui les abhorre, qui les punit : mais les excès & les incongruités de ſon zèle, l'impie les croit autoriſés par la Religion : il s'en prend à elle de l'imprudence de ſes Miniſtres : il ſe perſuade que tout eſt outré & exceſſif dans la morale de Jeſus-Chriſt ; & qu'une doctrine dont les Maîtres & les Miniſtres ſont ſi peu ſenſés, ne peut former que des Diſciples & des ſectateurs qui leur reſſemblent.

Mais, mes Freres, la jalouſie & la témérité dans le zèle ſont d'ordinaire les ſuites & les triſtes fruits de l'orgueil : voilà pourquoi l'Apôtre, pour bannir plus ſûrement ces deux vices du zèle, ajoûte qu'il en faut bannir l'orgueil ; cinquiéme caractère du véritable zèle, il ne s'enfle point : *Non inflatur.*

En effet, il ne s'enfle ni de ſes talens, ni de ſes ſuccès, ni de la médiocrité des talens & des ſuccès de ſes freres, ni des vaines louanges des hommes, ni de leurs cenſures, ni de la faveur des Grands, ni de leurs perſécutions & de leurs mépris ; en un mot, le vent empoiſonné de l'orgueil trouve toutes les avenues de ſon cœur fermées par la charité, & n'y vient point infecter les dons de Dieu. Le zèle de la charité ne s'attribue rien à lui-même : ſa premiere impreſſion eſt d'anéantir en nous tout retour vers nous ; c'eſt d'établir le

ſaint amour dans notre ame ſur les ruines de notre amour propre ; c'eſt de l'y faire regner en ſouverain, d'y effacer l'homme, pour ainſi dire, & d'y mettre Dieu ſeul en ſa place : de ſorte qu'alors unis à Dieu ſeul, nous ne voyons que Dieu ſeul ; nous n'agiſſons que pour Dieu ſeul ; nous n'avons plus de joie, de triſteſſe, de complaiſance, que par rapport à Dieu ſeul.

Ainſi le zèle de la charité ne s'enfle point de ſes talens : il les a reçus de Dieu ; comment s'éléveroit-il des dons qui ne ſont pas à lui, qui ne viennent pas de lui, & qui ne lui ſont donnés que pour ſes freres ? des dons qui n'ajoûtent rien à ſa propre vertu, & qui le chargent ſeulement d'un plus grand compte qu'il en faudra rendre ? Il ne s'enfle pas plus de ſes ſuccès : c'eſt Dieu ſeul qui les opére dans les cœurs ; & ſi l'homme y met quelque choſe du ſien, ce ſont peut-être ſes foibleſſes qui en diminuent les progrès, & qui mettent des obſtacles ſecrets aux miſéricordes du Seigneur ſur ſes freres.

Qu'il eſt rare cependant qu'on ne ſe laiſſe pas éblouir de ce vain éclat ! *Ne vous glorifiez pas*, diſoit Jeſus-Chriſt à ſes Diſciples, *de ce que les démons vous obéiſſent ; mais rejouiſſez-vous plutôt de ce que vos noms ſont écrits dans le ciel.* Hélas ! il n'eſt que trop vrai qu'on s'applaudit des ſuccès de ſon miniſtère qui ne ſont pas à nous, & nous ne ſommes point touchés des infidélités qui nous appartiennent, & qui, Luc. x. 20.

lorſque nous contribuons à faire écrire les noms de nos freres dans le livre du ciel, en effacent peut-être le nôtre. Quel ſuccès peuvent jamais égaler ceux de l'apoſtolat de ſaint Paul ? que des villes, que de provinces, que de nations entiéres appellées par ſon miniſtère à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt ; que d'Egliſes floriſſantes établies par ſes ſoins ! il craint cependant qu'en travaillant à inſtruire & à ramener les autres ſous l'empire de Jeſus-Chriſt, il n'en
1. Cor. 9. 27. ſoit lui-même rejetté : *Ne cùm aliis prædicaverim, ipſe reprobus efficiar.* Ses grands ſuccès l'allarmoient, loin de le raſſurer. Ce n'eſt pas qu'il s'en fit honneur à lui-même ; il nous avoit ſouvent averti que celui qui plante & qui arroſe n'eſt rien : mais il craignoit que les dons de Dieu ne lui fiſſent oublier la foibleſſe & l'impuiſſance de l'homme.

Le zèle de la charité ne s'enfle donc ni de ſes talens, ni de ſes ſuccès éclatans : mais il ne s'enfle pas auſſi de la médiocrité des talens & des ſuccès de ſes freres. Il eſt perſuadé que Dieu ne leur refuſe ces dons extérieurs, que pour les enrichir plus abondamment des dons intérieurs & ſeuls eſtimables de la charité & de la grace : loin donc de s'élever au-deſſus d'eux par ces comparaiſons ſecrettes de l'orgueil, il reſpecte, il envie la plénitude de leur ſainteté & de leur juſtice, tandis qu'il ſe regarde lui-même comme un canal qui demeure ſouvent vuide, après avoir enrichi de ſes

eaux les terres & les campagnes. Non, mes Freres, ce ne ſont pas toujours les grands talens, qui ſuppoſent en nous les plus grandes vertus ; ils nous rendent plus utiles aux hommes ; mais ils ne nous rendent pas toujours plus agréables à Dieu : ils avancent ſon œuvre dans les autres ; mais ils la retardent ſouvent en nous-mêmes. La ſageſſe de Dieu employe quelquefois pour la conſommation de ſes Elus des inſtrumens qu'il rejette après s'en être ſervi, & qu'il n'avoit deſtinés qu'à ce ſeul uſage. Ce n'eſt pas ce que le Seigneur opére par nous, qui doit nous raſſurer ; c'eſt uniquement ce qu'il opére en nous. Quand nous parlerions le langage des Anges, nous pouvons n'être devant Dieu qu'un airain ſonnant : il ſemble même que le juſte diſtributeur des dons & des graces, en a tellement ménagé la diſpenſation, que ceux qu'il ſemble le plus combler de ces dons éclatans & extérieurs, ne ſont pas d'ordinaire ceux en qui il verſe plus abondamment les richeſſes intérieures & ſecrettes de la grace ; & qu'au contraire ceux à qui il refuſe ces dons brillans, il ſemble les dédommager par une abondance de ſainteté, connue de lui ſeul, & mille fois plus digne d'être admirée, que tout ce vain éclat qui nous attire les applaudiſſemens des hommes, & qui par-là nous laiſſe ſouvent plus vuides de graces & plus pleins de nous-même devant Dieu.

Enfin, le zèle de la charité ne s'enfle ni

des louanges ni des mépris, ni de la faveur ni de la contradiction des hommes. Un Miniſtre ſaint, qui dans ſes fonctions ne ſe propoſe que le ſalut de ſes freres, ne ſent en lui de joie, de chagrin, de crainte, d'eſpérance, que par rapport à ce ſeul objet : tout ce qui ne lui annonce pas ce fruit unique de ſes peines, ne le touche pas : les louanges des hommes qui ne ſont pas les ſignes conſolans de leur retour à Dieu, ne ſont pour lui que comme les clameurs de ces enfans dont parle l'Evangile, qui n'ont de ſérieux que les jeux puériles de ce bas âge. Il ſait que ces applaudiſſemens n'ont pour principe que l'orgueil, la prévention ou l'inconſtance des hommes ; qu'ils fouleront demain aux pieds l'idole qu'ils viennent d'élever aujourd'hui ; qu'ils louent plutôt pour s'honorer eux-mêmes, que pour honorer la vertu ; que la bizarrerie & le peu de ſolidité de leurs ſuffrages leur ôte tout ce qui pourroit même ſatisfaire l'orgueil ; qu'ils envient ſouvent & mépriſent en ſecret ceux qu'ils ſemblent admirer tout haut ; & qu'il eſt rare que leur cœur ratifie les louanges de leur bouche.

Le zèle de la charité ne s'enfle point des louanges ; mais il ne s'éleve pas auſſi des mépris & des perſécutions. Il eſt vrai qu'elles ſont promiſes à la piété, & propoſées comme la gloire & la récompenſe du miniſtère ; & par-là, dès qu'on s'en attire de la part des hommes, il ſemble qu'on eſt en droit de ſe croire marqué du

ceau de l'Apoſtolat ; ainſi on s'applaudit de leurs contradictions comme d'un honneur inſéparable de la prédication de l'Evangile ; on croit ſuccéder au zèle des premiers hommes apoſtoliques, parce qu'on ſuccéde à leurs tribulations ; & on ſe perſuade avoir rempli glorieuſement ſon miniſtère, quand on l'a rempli avec le mépris & les mauvais traitemens de ceux envers qui nous l'exerçons. Mais d'où ſavez-vous que vous ne devez pas à votre imprudence plutôt qu'à leur malice, les contradictions que vous eſſuyez de leur part ? L'humeur, l'emportement, l'indiſcrétion n'ont-ils pas ôté à votre zèle tout ce qu'il auroit eu de reſpectable, & fait retomber ſur vous ſeul les mépris & les perſécutions que vous rejettez avec complaiſance ſur votre miniſtère ? n'eſt-ce pas la maniere peu meſurée ou peu décente d'annoncer la vérité, qui l'a rendue dans votre bouche odieuſe ou ridicule ? Vous glorifier de ces contradictions, c'eſt vous glorifier ſouvent de l'abus que vous avez fait de votre miniſtère. Ainſi, ni les louanges ni les mépris des hommes dans nos fonctions ne doivent pas flâter notre orgueil ; leurs louanges, parce qu'elles ne nous ſont pas dûes ; leurs mépris, parce que ſouvent ils nous ſont dûs.

On voit tous les jours des Miniſtres contens d'eux-mêmes, quand ils ont réuſſi à s'attirer la haine des pécheurs : il ſemble que c'eſt-là le ſeul ſuccès qui les flâte, &

qu'ils se proposent dans leurs fonctions : il semble que la vérité dont ils sont les Ministres, cette vérité si aimable & si digne de respect, ne doit jamais qu'aigrir & révolter tous ceux qui l'écoutent. J'avoue que le monde, ce monde pour lequel Jesus-Christ n'a pas prié, ne sauroit la goûter ; il est composé de cœurs endurcis & rebelles qui la rejettent, d'esprits superbes & incrédules qui se font une gloire affreuse de la traiter de puérilité & de foiblesse. Mais il s'y trouve aussi des cœurs lesquels, quoique prévenus de mille passions honteuses, ne laissent pas de sentir sa force, sa majesté, sa nécessité, sa sagesse ; & de respecter des maximes qu'ils ne sont pas encore en état de suivre & de goûter, que dis-je, de les respecter ? de souhaiter même de s'y conformer, de les aimer d'un amour à la vérité encore foible & impuissant, & sur-tout lorsqu'elles leur sont annoncées avec la sagesse & la dignité qu'exige le ministère : or les pécheurs de ce caractère forment toujours le plus grand nombre de ceux qui nous écoutent.

Non, mes Freres, ne mettons rien du nôtre au zèle de la charité ; n'y mêlons point les défauts de l'homme : & alors les vérités que nous annonçons, révolteront à la vérité les passions ; mais elles se feront respecter de ceux-mêmes que les passions entraînent : leur cœur corrompu les rejettera, les mépriſera en apparence ; mais leur raison & leur conscience leur rendront un

hommage secret : ils les combattront tout haut ; ils en décrieront la prétendue rigueur excessive ; mais ils en sentiront tout bas l'équité, la modération & la sagesse : en un mot, ils se feront honneur de nous condamner ; ils nous traiteront de déclamateurs outrés ; mais au-dedans, ils nous justifieront & se condamneront eux-mêmes. Tel est le zèle de la charité ; il ne s'enfle point, *non inflatur* ; rien ne l'énorgueillit, parce que ce qu'il met du sien dans les fonctions, le seul endroit par où il pourroit s'élever, c'est uniquement ce qui l'humilie.

Mais si ce zèle n'est pas susceptible du plus léger orgueil, il l'est encore moins de cette ambition criminelle, qui est comme la consommation & l'excès le plus marqué de l'orgueil : *Non est ambitiosa* ; sixiéme caractère.

Quand je parle de l'ambition qu'il faut éviter dans le zèle, je ne prétends pas combattre ce zèle absolument faux & hypocrite, qui regarde les fonctions saintes du ministère comme la voie des honneurs & des dignités, & qui ne travaille en apparence au salut de ses freres, que par le seul motif de s'élever lui-même, & de parvenir à un lieu de repos & de prééminence dans l'Eglise. C'est un scandale dont notre siécle a gemi plus d'une fois : les honneurs du Sanctuaire destinés au travail & à la piété sous un Prince religieux, ont pu multiplier les zèlés hypocrites dans l'Eglise ; & la même attention du Souverain à ne choisir que des

ouvriers pieux & fidéles, a pu en former qui ont emprunté les dehors & les apparences de la piété pour avoir part à ſes choix. La corruption des hommes abuſe de tout, de la piété des Grands comme de leurs vices : leurs ſcandales multiplient les déſordres ; & leurs ſaints exemples n'enfantent ſouvent parmi nous que de fauſſes vertus.

Ce n'eſt donc pas cette ambition baſſe & groſſiére de l'hypocrite, qui corrompu dans le cœur, & vivant dans le crime, ſe dévoue à des fonctions ſaintes comme à la voie la plus sûre de la fortune & de l'élévation ; ce n'eſt pas, dis-je, cette ambition qui me paroît la plus à craindre pour ceux qui m'écoutent ici : il faut être né ſans aucun ſentiment d'honneur & de religion pour en être capable ; il faut pouvoir ſe jouer tranquillement de tout ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré, ſoutenir de ſang-froid le perſonnage d'impoſteur public, & faire de mille profanations ſacrilèges, les moyens affreux de ſoutenir ce perſonnage avec ſuccès : or il ſe trouve peu d'ames d'un caractère aſſez horrible pour avoir perdu à ce point toute pudeur, & toute crainte de Dieu & des hommes.

Mais une ambition plus dangereuſe eſt celle que nous nous diſſimulons à nous-mêmes ; celle qui eſt pourtant le motif ſecret & caché qui anime à notre inſçu, & qui par conſéquent infecte tout le détail de nos fonctions les plus ſaintes. Voilà quelle eſt l'ambition à craindre pour le miniſtère ; &

d'autant plus qu'elle bannit tout ce qu'il y a de groſſier & de frappant, avec quoi la conſcience auroit de la peine à ſe familiariſer. On n'eſt point impoſteur public : les mœurs ſont réguliéres ; on a horreur du crime ; on ſe livre de bonne foi aux fonctions du miniſtère ; on ſe propoſe d'être utile à ſes freres ; mais un point de vûe plus éloigné nous anime & nous ſoutient. Tant d'autres avant nous ont réuſſi par cette voie; on ne déſeſpére pas d'atteindre où ils ſont parvenus ; on enviſage de loin la récompenſe. On n'oſe en convenir avec ſoi-même : mais dès que nos eſpérances ſont tombées, & que ce phantôme qui nous ſoutenoit a diſparu, le dégoût ſuccéde au zèle ; la ſanté commence à devenir un prétexte qui nous éloigne des fonctions ; le ſalut de nos freres ne nous touche plus que foiblement; & l'on ceſſe d'être zélé, dès qu'on ceſſe d'eſpérer & de prétendre.

Une autre ambition encore aſſez ordinaire dans le miniſtère, eſt celle du ſuccès. Les Miniſtres les plus pieux ne ſont pas à l'épreuve de cette tentation : on veut réüſſir & entraîner après ſoi par la force de la parole ſainte, les Grands & le peuple : c'eſt la gloire de Dieu, & l'utilité publique, qui pallie l'orgueil & l'injuſtice de ce deſir : on s'afflige, on ſe rebute quand le ſuccès ne répond pas à nos eſpérances : un fruit ſecret & ſolide que Dieu peut opérer par notre miniſtère ne dédommage point notre vanité ; on veut de l'éclat & des ap-

plaudiſſemens ; on ſonhaiteroit preſque comme l'orgueilleux Hérode, entendre ceux qui nous écoutent, s'écrier : *C'eſt la voix de Dieu & non celle de l'homme.* Dès que ce ſpectacle de vanité ne nous environne point, on porte impatiemment le ſilence & la ſolitude qui nous ſuit, on ne voit plus rien d'attirant dans les fonctions ; on n'en ſent plus que le poids & le travail : on s'y cherchoit ſoi-même ; dès qu'on n'y trouve plus que Dieu ſeul, on croit avoir perdu ſon tems & ſes peines.

Act. 12. 22.

Auſſi le ſeptiéme caractère du zèle, animé par la charité, eſt de ne pas chercher ſes propres intérêts : *Non quærit quæ ſua ſunt.*

Un Miniſtre ſaint ne ſe propoſe de travailler que pour Dieu, dans l'ordre de Dieu, & ſous la main de Dieu. Il ſait que ſon Eſprit ſouffle où il veut ; qu'il y a différens dons & divers talens dans l'Égliſe ; & que les plus applaudis ne ſont pas toujours les plus utiles : il ſe ſouvient que s'étant conſacré à l'Egliſe, tous ſes dons & tous ſes talens ne ſont plus à lui, & qu'il eſt tout à ſes freres : ainſi pourvu qu'il conſacre à leur ſalut ſes ſoins, ſon travail & ſes veilles, il croit avoir rempli les deſſeins de Dieu ſur lui. Il ne choiſit pas même le genre du travail le plus conforme à ſon goût : il ſe livre à celui que l'Egliſe lui deſtine ; il n'en examine ni les avantages, ni les incommodités : ce qui le regarde lui ſeul, n'eſt compté pour rien dans un miniſté-

e qui doit être tout pour Dieu & pour ſes reres. Il ſe regarde comme un inſtrument utre les mains de l'Egliſe, prêt à tout, à oſer les fondemens, ou à élever & orner 'édifice; en un mot, ſans autre deſtination que celle des premiers Paſteurs qui le mettent en œuvre. Auſſi aiſe d'être employé aux miniſtères les plus obſcurs, qu'aux plus éclatans; auſſi zélé quand il faut, comme Jeſus-Chriſt, laiſſer venir à lui les petits & les enfans, que lorſqu'il s'agit de porter ſa parole devant les Rois & les Grands de la terre: ſon unique gloire eſt que Dieu ſoit glorifié, & que lui-même puiſſe être oublié.

Voilà, mes Freres, le fonds & l'eſprit du véritable zèle: un déſintéreſſement univerſel de tout ce qui ne ſe rapporte qu'à nous ſeuls; c'eſt-à-dire, non-ſeulement de notre gloire propre & de nos commodités, mais même de nos goûts, de nos prejugés, & de nos vûes particuliéres. Car ſouvent on veut ſe choiſir à ſoi-même des fonctions que Dieu ne nous a pas réſervées; on regarde le goût qui nous y porte comme une diſtinction qui vient d'en haut: le dégoût, la répugnance qu'on ſent pour tout autre travail, nous paroît une raiſon légitime qui nous en diſpenſe. En vain l'ordre de ceux qui ont droit de diſpoſer de nous, nous y applique; nous trouvons mille prétextes de ſanté, d'inſuffiſance, d'impoſſibilité, pour nous y ſouſtraire: nous ne faiſons pas attention que ce n'eſt

pas à nous à nous envoyer nous-mêmes qu'il ne suffit pas de se proposer le bien qu'il n'est tel pour nous que lorsque l'Eglise le demande de nous ; & que l'ordre de Dieu sur nous est plus souvent marqué dans nos répugnances que dans nos goûts. Moyse ne trouvoit en lui qu'une opposition infinie à la conduite du peuple à laquelle Dieu l'appelloit : sa douceur, sa timidité, l'embarras de sa langue lui paroissoient des raisons légitimes pour se dispenser d'aller porter sa parole devant Pharaon, & lui ordonner de la part du Seigneur de laisser sortir ses freres de l'Egypte : sa répugnance étoit encore plus forte que ses raisons fondées sur la peine qu'il avoit à s'énoncer, & sur d'autres craintes qui le regardoient tout seul : cependant il les sacrifie l'une & l'autre à l'ordre de Dieu ; & ses succès prodigieux furent en même-tems & la preuve éclatante de sa mission, & la récompense de sa soumission & de son sacrifice. L'histoire des Saints nous fournit mille pareils exemples : mais à la plûpart de ceux qui se consacrent au saint ministère, il faut quelque chose de sensible & d'humain qui les dédommage de leurs peines ; si ce n'est pas la gloire, ou un vil intérêt, c'est le goût. Ce n'est pas qu'il faille s'interdire toutes les fonctions pour lesquelles nous sentons plus d'attrait ; & que le goût qui nous y porte, doive être regardé comme une raison légitime de nous en éloigner : ce seroit une illusion encore plus

dangereuſe. Car le talent pour un miniſtère ſe manifeſte ſouvent par le goût qui nous y détermine : mais il ne faut pas que lui ſeul décide de nos choix ; ſa déciſion toute ſeule eſt toujours ſuſpecte ; & s'il ſeroit injuſte de l'en exclure tout-à-fait, il ne l'eſt pas moins de l'en rendre le ſeul arbitre. En effet, ſi nous y prenons garde, nos goûts ne vont gueres à ce qu'il y a de plus pénible, de plus abject, de moins ſatisfaiſant pour l'amour propre : comme c'eſt lui ſeul qui d'ordinaire les forme en nous, il n'a garde de nous propoſer des objets qui le mortifient, & ne lui laiſſent aucune reſſource : il ne cherche qu'à ſe ſoutenir & à revivre, pour ainſi dire, de ſes cendres, & par les œuvres mêmes deſtinées à l'éteindre ; & comme il n'oſeroit nous attaquer par les attraits du vice, il nous prend plus ſûrement par les apparences de la vertu.

Le zèle de la charité ne ſe cherche donc pas lui-même : *Non quærit quæ ſua ſunt* ; il ne ſe propoſe point de conſolations humaines : mais il ne s'irrite pas auſſi des tribulations : *Non irritatur* ; huitiéme caractère.

La vérité dont nous ſommes les Miniſtres eſt l'ennemie du monde, de ce monde que Jeſus-Chriſt a réprouvé, & ce monde eſt l'ennemi le plus implacable de la vérité. Ce ſont deux puiſſances, dit ſaint Auguſtin, qui travaillent mutuellement à ſe détruire : la vérité fait une guerre continuelle au monde ; & le monde raſſemble tous ſes

traits les plus dangereux & les plus violens contre la vérité : c'eſt-là la guerre que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter ſur la terre ; il eſt donc inévitable à ceux qui ſont chargés du ſoin d'annoncer la vérité, de trouver le monde armé contre eux ; & comme tous ſes efforts contre elle ſont inutiles, il eſt réduit à s'en prendre preſque toujours à ſes Miniſtres. Il les calomnie, il les charge d'opprobres ; il les traite de ſéducteurs & d'hypocrites ; il en fait le ſujet impie de ſes dériſions & de ſes cenſures ; il leur ſuſcite des obſtacles & des contradictions ; il met tout en œuvre, afin que le ſaint miniſtère leur devienne auſſi dégoûtant qu'il eſt odieux à lui-même. Telles ſont les amertumes & les tribulations attachées ſouvent aux fonctions du zèle le plus ſage & le plus modéré : mais alors ce zèle toujours ſoutenu par la charité, ne s'irrite ni contre le monde qui le charge d'outrages, ni contre ſon miniſtère qui les lui attire. Au contraire, comme nous l'avons déjà dit, plus il voit les pécheurs révoltés contre la vérité, plus ſa charité pour eux s'attendrit & s'enflâme ; plus ils lui laiſſent voir de fiel & d'aigreur, plus il leur montre de douceur & de tendreſſe ; plus leur ſalut lui paroît déploré, plus ſes entrailles ſont déchirées de mille douceurs cuiſantes & ſecrettes : ce ſont les douleurs d'une mere qui ſent qu'on arrache les enfans de ſon ſein. Le zèle de la charité prend ſeulement toutes les meſures de ſageſſe, de peur que

ſon

ion imprudence ne lui attire de contradic-
ions de la part des pécheurs ; mais lorſque
nalgré ces ſages ménagemens, il les éprou-
e, ſa douceur & ſa charité pour eux n'y
erdent rien. Premiére épreuve du zéle ; les
ontradictions de la part du monde.

Mais il eſt encore d'autres épreuves plus
élicates & plus dangereuſes : auſſi il ne
'irrite pas, en ſecond lieu, contre les Su-
périeurs qui l'appliquent à un travail ingrat
& ſtérile. Il ne les accuſe pas de manquer
le diſcernement & de lumiére ; il ne s'érige
as au cenſeur de leur conduite : il ne les
oupçonne pas de prédilections injuſtes :
de réſerver à d'autres plus favoriſés, des
fonctions ou plus conſolantes ou plus ho-
norables, tandis qu'ils ſemblent le con-
damner à ce qu'il y a de plus pénible &
de plus obſcur. Il reſpecte l'ordre de Dieu
dans ceux qui lui tiennent ici-bas ſa place ;
il entreprend même avec plus de confiance
les œuvres qu'il n'a pas lui-même choiſies,
perſuadé que s'il n'y trouve pas la conſo-
lation du ſuccès, il y trouvera toujours du
moins le mérite de la ſoumiſſion & de l'o-
béiſſance. Rien n'eſt capable de troubler ſa
tranquillité, parce que rien ne lui paroît ar-
river que par les ſages ménagemens de la
Providence : ſeconde épreuve. Enfin, il
en trouvera même dans les Collégues de
ſon miniſtère, dans la diverſité des doctri-
nes & des opinions, dont le démon ne ſe
ſert que trop heureuſement pour mettre un
obſtacle funeſte au progrès de l'Evangile.

Auſſi un Miniſtre ſaintement zélé ne s'irrite pas, ne s'emporte pas, contre ceux de ſes confreres, qui renverſent par leur indiſcrétion ou par leur fauſſe doctrine, le fondement qu'il avoit poſé : il demande ſeulement à Dieu qu'il leur manifeſte ſa vérité ; que cette lumière divine diſſipe leurs erreurs & triomphe de leurs préjugés afin que la voix unanime des Miniſtres donne à la vérité la force & l'efficace que leurs diviſions leur ôtent : il n'aigrit pas la playe & la douleur de l'Egliſe en les décriant, & n'ajoûte pas au ſcandale de leur infidélité, celui de ſon emportement & de ſa haine : il ſait que ces triſtes invectives contre les Miniſtres retombent toujours ſur le miniſtère ; qu'en nous condamnant les uns les autres, nous autoriſons le monde à nous refuſer à tous également ſon reſpect & ſa docilité ; qu'il ſuffit de rétablir ce que les Miniſtres ignorans ou infidéles ont détruit, ſans vouloir les détruire eux-mêmes; & d'effacer les taches dont ils ont pu défigurer la vérité, ſans noircir & défigurer leur perſonne.

Voilà les épreuves que le monde ſuſcite tous les jours à notre zèle : voilà celles qui nous viennent même du fond du ſanctuaire, d'où nous ne devions attendre que des ſecours & des conſolations. Le zèle n'auroit plus de mérite, s'il ne trouvoit des contradictions & des épreuves : mais ces contradictions, la ſageſſe de Dieu ne les ménage pas à notre zèle pour l'irriter,

mais pour l'éprouver & le couronner : s'en prendre alors aux hommes des contradictions dont ils traverſent l'œuvre de Dieu ; c'eſt s'en prendre à Dieu même qui ſe ſert de leur malice pour des fins qui nous ſont inconnues. Il veut peut-être que ſa gloire éclate davantage par les difficultés mêmes qui ſembloient y mettre un obſtacle inſurmontable : il a toujours conduit ſes deſſeins par les voies les plus capables en apparence de les renverſer ; il ordonne le ſacrifice d'Iſaac quand il veut faire naître de lui un peuple innombrable ; il ſouléve le monde entier comme les Apôtres dans le tems même qu'il veut le ſoumettre à la foi par leur miniſtère. Les contradictions que permet ſa ſageſſe, ont toujours annoncé le ſuccès ; toutes ſes œuvres ont toujours été marquées par ce divin caractère : il veut par-là non-ſeulement éprouver notre foi, mais humilier notre orgueil. Nous voudrions pouvoir attribuer le ſuccès des entrepriſes ſaintes à la ſageſſe de nos meſures : il les déconcerte ; il permet que la malice des hommes les tourne contre nous-mêmes ; il ne nous laiſſe plus voir d'eſpérance de réuſſir, afin que le ſuccès devienne ſon ouvrage ſeul, & que nous lui en rapportions toute la gloire. Si tout réuſſiſſoit d'abord au gré de notre zèle ; ſi toutes les voies s'applaniſſoient devant nous, un ſuccès ſi prompt, ſi continuel, ſi facile, nous laiſſeroit peut-être croire que nous y avons la meilleure part : nous en ferions

peut-être un honneur secret à nos talens, & à la sagesse de notre conduite ; nous n'y verrions pas assez le doigt de Dieu. Mais quand les obstacles eux-mêmes nous facilitent son œuvre ; que le bien que nous nous proposons, semble sortir du sein même des contradictions qui auroient dû l'étouffer dans sa naissance ; & que tout s'accomplit lorsque tout paroissoit le plus désespéré, alors nous nous écrions avec le Prophête : *C'est le Seigneur, & non l'homme, qui a fait toutes ces choses.* Nous rentrons dans le néant de notre foiblesse & de notre impuissance : nous ne nous confions plus dans un bras de chair, dans des talens foibles & humains : nous ne regardons plus les contradictions des hommes comme les amertumes du ministère : elles nous consolent loin de nous aigrir ; elles relévent notre espérance, loin de l'abattre ; elles raniment notre zèle, loin de le refroidir ; plus elles augmentent, plus nous nous croyons près du moment, où celui qui se plaît à tirer la lumière des ténébres, va les anéantir & les faire même servir à son œuvre : nous ne nous en prenons plus aux hommes des obstacles qui paroissent différer ce moment, & le suspendre, où si nous nous en prenons à quelqu'un, c'est à nos foiblesses secrettes, qui seules peuvent retarder l'œuvre de Dieu sur nos freres. Mais ce sentiment même de nos propres misères ne nous décourage point ; il excite seulement en nous de nouvelles

attentions sur nous-mêmes ; il renouvelle notre fidélité dans les devoirs ; il rallume notre tiédeur & notre paresse ; & nous nous présentons au combat avec plus de ferveur & des armes plus propres à détruire toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu.

De ce caractère du zèle il en naît un autre qui sera le dernier dont nous parlerons ici : non-seulement il ne fait pas s'irriter contre les pécheurs ; mais il ne fait pas même penser le mal d'eux : *Non cogitat malum.*

C'est un défaut assez ordinaire aux personnes qui ont du zèle, de croire tout désespéré pour certains pécheurs sur-tout, qu'ils trouvent insensibles aux instructions, aux avis, aux remontrances ; plus ils desirent leur salut, moins ils l'espérent. Ils croyent voir l'abandon de Dieu écrit dans le caractère de leur cœur & de leurs passions : leur langage confirme la témérité de leurs pensées ; ils les plaignent tout haut comme des hommes déjà jugés ; ils gémissent de leur perte ; & comme s'ils étoient déjà entrés dans les conseils du Seigneur, ou que ses miséricordes ne fussent pas plus abondantes que nos malices, ils pleurent comme perdus, ceux que Dieu est peut-être sur le point de sauver. C'est déjà une témérité, de prévenir les jugemens secrets de sa justice ; c'est un outrage fait à la puissance de sa grace, de soustraire ici-bas les cœurs les plus rebelles à son

empire ; c'eſt vouloir borner les exemples éclatans de bonté dont il conſole tous les jours ſon Egliſe dans la converſion des plus grands pécheurs ; c'eſt regarder comme inutile le ſang de Jeſus-Chriſt qui coule encore pour eux dans les canaux des Sacremens ; c'eſt faire du tems de cette vie, qui eſt le tems du repentir & de la miſéricorde, c'eſt en faire le tems de la colére & des vengeances ; c'eſt mépriſer les gémiſſemens des Saints, & les ſupplications de toute l'Egliſe qui prie encore pour eux.

Lorſque Saul perſécutoit l'Egliſe de Dieu, & qu'il faiſoit ſouffrir tant de maux aux Fidéles aſſemblés à Jéruſalem, on n'eût pas cru qu'il y eût de la témérité à le regarder comme un fléau de Dieu deſtiné à purifier ſes Saints, & à être jetté enſuite dans un feu éternel pour y expier ſes perſécutions & ſes cruautés envers les diſciples : cependant lorſqu'il a encore les armes à la main contre Jeſus-Chriſt, un coup ſoudain & inattendu de ſa grace, d'un perſécuteur en fait un Apôtre. Juda au contraire appellé par Jeſus-Chriſt même à l'apoſtolat, le compagnon de ſes courſes, le défenſeur de ſa doctrine, le témoin de ſes prodiges, paroiſſoit ſans doute devoir être aſſis un jour ſur un des douze trônes deſtinés aux Collégues de ſon apoſtolat pour y juger les douze tribus d'Iſraël : cependant il eſt jugé lui-même avant ce grand jour ? il devient un *enfant de perdition*, le premier apoſtat du Chriſtianiſme, & meurt

Joan. 17. 12.

en réprouvé. Les enfans du Royaume peuvent être rejettés ; & Dieu peut susciter des pierres mêmes, des cœurs les plus durs & les plus insensibles, des enfans à Abraham. La conversion de Satan seul & de ses Anges, est la seule qu'il est défendu d'espérer : mais pour nos freres, qui vivent encore parmi nous, & pour lesquels Jesus-Christ est mort ; quelque abondante que soit leur malice, le sang du véritable Abel peut encore crier pour eux vers le Ciel, & demander non leur punition, mais leur salut & leur délivrance.

Et certes, vous qui jugez votre frere avant que Dieu même l'ait jugé, que savez-vous, dit saint Paul, si vous qui paroissez si ferme dans la voie de Dieu, ne tomberez pas pour ne vous plus relever : & si votre frere que vous croyez tombé sans ressource, ne se relevera pas pour ne plus tomber ? Qui vous a revelé les secrets adorables de la miséricorde & de la justice du Seigneur sur les hommes ? La persévérance du Juste & la conversion du pécheur, ne sont-elles pas également les purs bienfaits de sa grace & les dons d'une bonté toute gratuite ? Pourquoi donc croiriez-vous être en droit d'espérer le premier pour vous, & de désespérer de l'autre pour votre frere : Gardez-vous, dit l'Apôtre, de juger avant le tems : il y a dans les trésors de la miséricorde divine tant de ressources qui nous sont inconnues, & dans les terreurs de sa justice tant d'abimes qu'il nous,

eſt défendu d'approfondir, que nous devons toujours opérer notre ſalut avec crainte & attendre celui de nos freres avec confiance. Monique pleuroit Auguſtin diſſolu, & infecté des erreurs les plus monſtrueuſes : mais Monique ne le pleuroit pas comme perdu ; & ſon eſpérance pour le retour de cet enfant de ſa douleur donnoit un nouveau crédit auprès de Dieu, à ſes larmes & à ſes priéres. Samuel pleura Saül tout le reſte de ſa vie ; & quoique le Seigneur ſemblât avoir rejetté ce Prince infortuné, les larmes du ſaint Prophête ne laiſſerent pas de ſolliciter toujours ſa converſion & ſon ſalut auprès du Dieu de ſes peres. Le plus haut point de l'iniquité eſt ſouvent le premier moment de la grace ; & quand l'enfant prodigue paroît le plus éloigné, ſans eſpoir de retour, & comme perdu dans des régions étrangères ; c'eſt alors qu'il dit : Je retournerai vers mon pere ; qu'il revient en effet ; qu'on lui donne le baiſer de paix & de réconciliation ; & qu'il eſt rétabli dans tous ſes droits. C'eſt ainſi que le véritable zèle de la charité ne déſeſpére jamais : *Omnia ſperat.* Mais ſouvent on ne ſe contente pas de regarder comme déſeſpéré le mal qui eſt, & que l'on voit ; on croit encore voir le mal où il n'eſt pas : autre défaut plus eſſentiel du zèle, contre le caractère dont nous parlons, de ne penſer point le mal : *Non cogitat malum.* Oui, mes Freres, de tous les reproches que le monde toujours calomniateur de la vertu

fait aux gens de bien, ce n'eſt pas ici le plus injuſte : l'idée que nous avons de la dépravation des hommes fait que tout nous paroit criminel en eux : nous gémiſſons de leurs déſordres avant d'en être aſſurés, comme ſi l'air de piété que nous mêlons à nos gémiſſemens pouvoit juſtifier la témérité de nos ſoupçons : c'eſt un titre odieux que nous attirons à la vertu, qui fait que le monde la qualifie de ſatyrique & de maligne : nous ne faiſons point de grace aux actions des mondains ; & il ſemble que la piété nous autoriſe à violer à leur égard les régles de la charité ; nous nous érigeons un tribunal ſévère au-dedans de nous, où un faux zèle ſe croit en droit de juger le reſte des hommes. Tout en eux réveille l'idée du vice aux yeux de notre fauſſe vertu : des manières trop libres avec un ſexe différent, quoique ſouvent un pur effet de la légèreté, nous les croyons des deſſeins de crime ; un entretien que le hazard ſeul aura ménagé, jette à l'inſtant dans notre eſprit le ſoupçon d'un rendez-vous honteux ; nous croyons voir dans une ſimple indécence de parure, un cœur corrompu & livré à la paſſion ; un extérieur moins recueilli dans une perſonne conſacrée à Dieu, eſt pour nous un ſigne infaillible que l'eſprit du monde a pris dans ſon cœur la place de l'eſprit de ſon état : nous voyons une ambition criminelle & un deſir profane des dignités ſaintes, dans des démarches où ſouvent il n'y a que du zèle & de la charité : nous taxons en ſecret d'or-

gueil, d'oſtentation, d'envie de faire parler de ſoi, des entrepriſes d'éclat, où l'on ne ſe propoſe que la gloire de Dieu & l'utilité de l'Egliſe : nous prêtons légèrement aux actions les plus ſaintes des motifs tout humains. Loin de nous affermir dans cette charité qui excuſe tout, nous nous livrons à ce faux zèle qui envenime tout ; nous nous faiſons un pieux mérite de voir plus clair que les autres dans le défaut de nos freres. La charité couvre tout, & voit à peine le mal que tout le monde voit ; & nous voulons voir tout ſeuls celui qui eſt inviſible au reſte des hommes : la charité couvre ce qu'elle ne peut excuſer ; & nous n'excuſons pas même ce que les apparences juſtifient, & rendent du moins incertain. Il ſemble que nous rendons gloire à Dieu, lorſque nous jugeons nos freres plus foibles, plus imparfaits, plus remplis de deſirs humains, qu'ils ne le paroiſſent ; nous nous applaudiſſons d'une découverte qui vient confirmer nos ſoupçons. Or rien ne reſſemble moins à la charité, que cet œil malin, qui ne s'ouvre que pour chercher les foibleſſes de nos freres. : car la même charité qui nous fait déſirer leur ſalut, nous montre en eux mille reſſources qui nous le font eſpérer. Elle voit dans leurs paſſions mêmes des eſpérances de retour à la juſtice & à la régle ; elle démêle un cœur droit, ſenſible, ſuſceptible un jour de grace, à travers les plaiſirs frivoles auſquels il ſe livre encore ; elle voit dans ſes chûtes mê-

nes, plutôt le malheur de l'âge & des occasions, que la dépravation entiére d'une ame abîmée dans le vice ; elle trouve plus de légèreté, que de noirceur & de profonde malice, dans des égaremens où le torrent des exemples & la fougue du tempérament précipitent ses freres. Les signes les plus éloignés de bien, qu'elle découvre en eux, loin de les flétrir par la malignité de ses conjectures, elle les regarde comme les gages & les préjugés d'un changement à venir ; elle ne sait pas se défier des apparences de la piété, & soupçonner de l'hypocrisie où il ne paroît que de la vertu : une sainte crédulité la prévient toujours en faveur de ses freres. Simple & incapable elle-même d'artifice, elle est encore moins capable de le soupçonner dans les autres : elle n'est pas en garde contre l'erreur, qui nous fait juger trop favorablement de notre frere : c'est une erreur de piété qui honore la Religion : elle ne craint que la témérité qui soupçonne le mal où il n'est pas, parce que c'est une malignité qui justifie les censures du monde contre la piété, & qui la déshonore. De tous les événemens, dont les faces différentes font porter des jugemens divers, elle ne voit jamais que le bon côté ; & cette pieuse disposition est bien plus propre à gagner nos freres, & à les retirer des voies de l'iniquité. Quand ils nous voyent malgré leurs désordres, tout espérer de leur salut, leur parler un langage qui semble adoucir les crimes dont ils sont

eux-mêmes honteux, leur faire remarquer en eux des reſſources de grace dans le tems même qu'ils ſe croyoient abſolument rejettés de Dieu, découvrir dans le caractère de leur cœur juſques-là livré au monde & aux paſſions, des penchans qui les ramènent au devoir; quand ils nous voyent prendre le change, pour ainſi dire, en leur faveur; cette charité, ce zèle tendre, & preſque aveugle à force de tendreſſe, les tranſporte, les attendrit, les couvre d'une ſainte confuſion, & leur fait aimer la vérité en leur rendant aimables ceux qui la leur annoncent.

Laiſſons au monde, mes Freres, la malignité des jugemens & la témérité des ſoupçons & des penſées: comme la haine, l'envie, la jalouſie ſont les grands reſſorts de tous ſes jugemens, il n'eſt pas étonnant qu'ils ſoient tous marqués à ces triſtes caractères. Pour nous, deſtinés par notre état à des fonctions de charité, Vicaires & Miniſtres de la charité de Jeſus-Chriſt envers les hommes, il faut que nos penſées & nos jugemens portent le caractère de nos fonctions & de notre miniſtère. Ce zèle mordant, cruel, ſatirique; toujours prêt à cenſurer plus qu'à inſtruire; toujours clairvoyant à découvrir le mal qui échappe à tous les autres yeux; toujours difficile à ſe perſuader le bien; toujours conſtant à donner à preſque toutes les actions des pécheurs, des motifs de crime; toujours inacceſſible à l'indulgence, & aux interprétations favorables à ſes freres: ce zèle qui

ſe donne toute licence ſur les défauts d'autrui ; qui en fait le ſujet de ſes ſatires plus que de ſes larmes & de ſes priéres ; qui voit d'avance le mal qui n'eſt pas encore ; qui ſe vante d'avoir prédit les chûtes les plus honteuſes, & ſe fait honneur de la prédiction ; qui ſe glorifie tout haut de n'avoir pas été la dupe des apparences qui avoient abuſé le reſte des hommes, & qui paroît bien plus joyeux d'avoir prophêtiſé juſte ſur la chûte de ſon frere, que touché de le voir tombé : ce zèle n'eſt pas la charité qui ne ſe réjouit pas du mal, qui eſpére tout, qui excuſe tout, qui ſupporte tout ; c'eſt la vanité qui ſe fait honneur de tout ; c'eſt la malignité qui voit le mal par-tout, & qui s'autoriſe de la piété pour donner un air de crime à tout.

Soyons donc en garde, mes Freres, contre nous-mêmes dans des fonctions où il ſemble que nous ne cherchons que la gloire de Dieu & le ſalut de nos freres : la ſainteté de l'objet nous raſſure d'ordinaire ſur le vice des diſpoſitions : il eſt ſi difficile que l'homme ne mêle quelque choſe du ſien dans tout ce qui ſe paſſe par ſes mains ; c'eſt un canal infecté, & tout ce qui en coule de plus pur, y contracte toujours quelque ſouillure. Mais ce qui doit réveiller encore plus nos attentions, c'eſt que nous ſommes chargés de l'honneur & des intérêts de la Religion ; & que ce que nous mêlons d'humain dans nos fonctions, l'avilit & la déshonore. Le monde ne nous pardonne rien ; il eſt charmé de pouvoir récriminer à notre

égard, & de se venger des foiblesses que nous lui reprochons, en nous reprochant sans indulgence les nôtres. Notre zèle contre ses désordres lui est déjà assez odieux, sans que nous y ajoutions des défauts qui suffisent seuls pour le rendre haïssable : loin de le ramener nous ne réussissons par-là qu'à lui fournir de nouveaux prétextes d'impénitence ; nous le révoltons contre la vérité ; nous la lui présentons sous une forme hideuse & rebutante, & nous en ôtons tout ce qu'elle a d'aimable & de propre à gagner les cœurs.

Souvenons-nous donc pour recueillir tout ce que nous venons de vous dire : souvenons nous, mes Freres, que le zèle de la charité, comme la charité elle même, est patient ; *patiens est* ; qu'il est doux, *benigna est* ; qu'il n'est point envieux, *non æmulatur* ; point téméraire, *non agit perperam* ; point vain, *non inflatur* ; point ambitieux, *non est ambitiosa* ; point intéressé ; *non quærit quæ sua sunt* ; point chagrin, bizarre & paîtri d'humeur, *non irritatur* ; en un mot, point soupçonneux & toujours prêt à penser le mal de ses freres, *non cogitat malum*. Banniſſons ces caractères odieux de notre zèle : dépouillons-nous de notre propre esprit, & que l'esprit de Dieu tout seul parle & agisse en nous : il a vaincu le monde dans la bouche des premiers Ministres de l'Evangile ; il le vaincra encore dans la nôtre, si c'est lui seul qui nous inspire & qui nous fait parler : si la vérité fait

i peu de progrès parmi les hommes, ce n'eſt pas à elle qu'il faut s'en prendre, c'eſt à nous. Le monde lui étoit encore plus oppoſé autrefois, quand elle commença à paroître avec la prédication de l'Evangile: la fureur des Tyrans, la puiſſance des Céſars, la vaine ſageſſe des Philoſophes, les anciennes ſuperſtitions du monde entier, les paſſions les plus honteuſes autoriſées par un culte que la majeſté des loix rendoit reſpectable; tous ces obſtacles ſi inſurmontables en apparence diſparurent cependant devant elle, les ténébres les plus profondes ne purent tenir contre la force & l'éclat de ſa lumiére: elle ſeroit encore honorée des mêmes triomphes, ſi elle étoit confiée aux mêmes Miniſtres. Entrons dans l'eſprit de nos ſaints Prédéceſſeurs; & nous entrerons dans le ſuccès de leurs travaux: imitons leur zéle; & nous en recueillerons le même fruit: la parole du Seigneur n'eſt pas liée; c'eſt notre langue qui l'eſt par les ſouillures & les chaînes inviſibles de notre cœur: le bras du Seigneur n'eſt pas raccourci; c'eſt notre charité qui eſt foible & languiſſante: le monde n'eſt pas plus vicieux; c'eſt nous ſeuls qui ſommes moins ſaints & moins fidéles. Rendons-nous dignes d'être les Miniſtres & les Docteurs de la vérité; & nous ſerons bientôt dignes de lui former des Diſciples, & de délivrer encore une fois le monde par elle.

DISCOURS

SUR L'EXEMPLE QUE LES PASTEURS DOIVENT DONNER A LEURS PEUPLES.

Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate.

Rendez-vous l'exemple & le modèle des Fidèles, dans les entretiens, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté. 1. Tim. 4. 12.

LA puissance sacrée, mes Freres, qui nous éléve au-dessus du reste des Fidéles, n'est pas une puissance de domination, mais une puissance de charité. Nous ne sommes pas établis sur les peuples comme des maîtres impérieux, qui ne cherchent qu'à leur faire sentir leur autorité; mais comme des guides charitables que l'Eglise

l'Eglise a mis à leur tête pour les précéder & leur montrer les voies du salut : *Neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo.* C'est principalement en y marchant nous-mêmes les premiers, & animant les Fidéles par notre exemple, que nous remplissons le titre auguste de chefs & de conducteurs du peuple saint. Jesus-Christ lui-même n'est pas descendu de sa gloire pour venir la retrouver parmi les hommes ; il n'est venu que pour devenir notre exemple ; & quel exemple, mes Freres ? de peine, de travail, de mansuétude, de charité, d'humiliation, de souffrance : *Exemplum dedi vobis* ; il ne nous a laissés à sa place que pour continuer à l'être nous-mêmes du reste des Fidéles : *Ut quemadmodum ego feci vobis, ita & vos faciatis.*

1. Petr. 5. 3.

Joan. 13. 15.

L'exemple est donc le premier devoir de notre état : sans lui, ou toutes nos fonctions deviennent inutiles, ou elles sont une occasion de chûte & de scandale aux peuples que le Seigneur nous a confiés dans sa colère.

I. REFLEX.

JE dis, premiérement, que toutes les fonctions d'un Pasteur & d'un Prêtre peu édifiant, deviennent inutiles. Ce n'est pas que j'ignore, mes Freres, que la vertu des Sacremens ne dépend pas de celle du Ministre : je sais que les graces dont ils sont les canaux, découlent infailliblement &

ſans interruption du ſang de Jeſus-Chriſt, & non du miniſtère de l'homme. Hélas ! mes Freres, les bienfaits ineſtimables de Dieu ſur ſon Egliſe, ſeroient bien peu ſolides & peu certains, s'il les avoit fait dépendre de la fidélité de ſes Miniſtres, & ſi nos foibleſſes pouvoient en arrêter ou ſuſpendre le cours.

Mais je dis que la piété, les inſtructions, les priéres d'un Paſteur fidéle préparent les peuples à recevoir ces graces de l'Egliſe, avec les diſpoſitions auſquelles le fruit de ces graces eſt attaché ; au lieu qu'un Paſteur qui n'édifie pas ſon peuple, diſpenſe à la vérité les mêmes tréſors & les mêmes graces, mais elles tombent ſur une terre en friche, ſur des cœurs que ſes exemples non-ſeulement ont mal préparés, mais ont fermés à toutes les influences de la grace : il ſéme, & il ne recueille point ; il arroſe, & il ne voit point d'accroiſſement, & le champ ſacré qui lui eſt confié eſt toujours frappé de malédiction & de ſtérilité. Je dis que les pécheurs ſortent des pieds de ſon tribunal auſſi peu touchés de leurs égaremens, qu'il l'eſt lui-même de ſes égaremens propres : je dis qu'ils approchent de la table ſainte avec la même irrévérence, les mêmes foibleſſes, avec auſſi peu de fruit, qu'ils l'en voyent tous les jours approcher lui-même ; je dis que la parole de l'Evangile dans ſa bouche, s'il fait tant que de l'annoncer, n'eſt plus qu'un airain ſonnant, & que ſes inſtructions ne ſauroient

trouver que des auditeurs tout déterminés à n'en faire aucun usage : je dis que s'il va consoler de pauvres affligés, il n'a plus le don d'essuyer des larmes que la Religion seule adoucit, & dont la piété seule du consolateur peut suspendre le cours : s'il exhorte des mourans, hélas ! par sa seule présence il leur montre plutôt le monde que l'éternité ; l'amour de la vie présente, bien plus que l'attente, & le désir de cette vie qui ne doit plus finir : je dis enfin, que tout son ministère est un vuide affreux, son Eglise un champ sec & stérile qui ne produit que des ronces ; lui-même un sel affadi incapable de préserver de la corruption, & inutile à tous les usages auxquels il étoit d'abord destiné. Quel malheur pour un peuple à qui Dieu dans sa colère a donné un tel Pasteur ! quel malheur encore plus grand, si ce peuple sent les autres calamités passagères dont Dieu l'afflige quelquefois, les grêles, les stérilités, les dérangemens des saisons ; & s'il ne sent pas le fléau le plus durable & le plus terrible dont Dieu puisse frapper un peuple, qui est de le laisser conduire par un mauvais Prêtre !

Et ce qu'il y a ici encore de plus triste, mes Freres, comme un Pasteur de ce caractère n'aime ni l'étude, ni la prière, ni la retraite, il faut qu'il se répande sans cesse au dehors ; & plus il se montre à son peuple, plus il se rend inutile ; plus il se montre, plus il manifeste ce qui peut anéantir le fruit de ses fonctions. Car, mes Freres,

que peut-il revenir à son peuple de ses conversations & de sa présence ? que voyent-ils en le voyant ? ils ne voyent rien qui les porte à Dieu, rien qui soutienne leur foi, rien qui leur rappelle les devoirs de la Religion, rien qui les détrompe des erreurs & des préjugés des passions répandus dans le monde, qui damnent la plûpart des Chrétiens ; enfin, la présence d'un Pasteur qui leur tient la place de Jesus-Christ, n'est pas pour eux un spectacle de Religion, c'est un spectacle ordinaire du siécle.

Et voilà, mes Freres, le bien inestimable que fait dans une Paroisse l'exemple & la présence seule d'un saint Pasteur. Qu'il se montre seulement, sa vie, ses mœurs deviennent une instruction continuelle pour son peuple : il ne se passe pas de jour où cet exemple vivant & respectable, n'arrête quelque pécheur sur le point de se livrer au crime, n'inspire à quelqu'autre des désirs de conversion, ne fasse rougir en secret le libertin ; & s'il ne le corrige pas de ses vices, ne l'oblige du moins d'en cacher le scandale, ne soutienne les ames foibles & chancelantes, ne console & n'encourage la piété des Justes, ne fasse enfin respecter la vertu à ceux même qui vivent dans le vice. Que de biens, mes Freres, ne pouvons-nous pas faire quand nous sommes fidéles à notre vocation ! & quel compte terrible le souverain Pasteur ne nous demandera-t'il pas, si nos mœurs peu

cerdotales ont mis un obſtacle aux fruits
infinis qu'il attendoit de notre ſacerdoce,
& qu'un ſaint Paſteur à notre place lui au-
roit offerts ? Rappellons-nous ſouvent cette
vérité ſi terrible & ſi humiliante pour nous :
ſi un ſaint Prêtre eût été à la tête du trou-
peau que je conduis, & au milieu duquel
mon miniſtère n'a opéré juſqu'ici aucun
changement en mieux, aucun renouvelle-
ment de piété, que d'ames n'auroit-il pas
gagnées à Jeſus-Chriſt ? que de crimes
n'auroit-il pas prévenus ? que de playes in-
vétérées n'auroit-il pas guéries ? que de
conſciences ſéduites, & tranquilles dans
leurs erreurs, n'auroit-il pas éclairées ?
que d'ames ſur le point de tomber n'au-
roit-il pas préſervées ? quelles glorieuſes
dépouilles ſur le Prince du ſiécle, n'auroit-
il pas préſentées au ſortir de la vie devant
le trône de l'Agneau ? qu'il y auroit paru
avec une ſainte confiance, accompagné de
toutes ces ames, qui lui auroient dû leur
ſalut, & qu'il auroit rendues à Jeſus-Chriſt,
à qui elles appartenoient par tant de titres ?
C'eſt ainſi qu'un ſaint Paſteur à notre place,
à l'exemple du ſouverain Paſteur, ſeroit
monté dans le ciel, & auroit paru devant
Dieu environné des dépouilles précieuſes
qu'il auroit remportées ſur toutes les puiſ-
ſances des ténébres, menant avec lui en
triomphe les ames qu'il auroit délivrées de
la captivité du péché : *Expolians principa-* *Coloſſ.*
tus & poteſtates, aſcendens in cælum cap- *15.*
tivam duxit captivitatem. *Epheſ.*
4. 8.

Mais, hélas ! comment y paroîtra un Pasteur inutile, & dont les exemples loin d'édifier son peuple ; en ont augmenté, comme nous dirons bien-tôt, les déréglemens ? comment paroîtra-t'il devant son Juge, seul, humilié, confondu, revêtu d'un caractère saint, qui deviendra alors le titre le plus affreux de sa condamnation ? Et s'il est suivi des ames qui lui avoient été confiées, ce seront des ames qu'il avoit négligées, affermies dans l'erreur par ses exemples ; des ames qui demanderont justice contre lui, & qui représenteront au tribunal redoutable, que si le Seigneur dans sa miséricorde leur eût envoyé un Prêtre selon son cœur, un Pasteur qui eût été en même-tems leur guide & leur modèle, elles auroient fait pénitence, comme Tyr & Sidon, dans la cendre & dans le cilice.

Ainsi, mes Freres, c'est déjà, comme vous venez de le voir, un grand malheur, qu'un Pasteur dont les exemples n'édifient pas son peuple, rende par-là toutes ses fonctions inutiles ; c'est un grand malheur, que combattant par ses mœurs, comme dit saint Grégoire, les vérités qu'il annonce, il en énerve la force & la vertu dans l'esprit de ses peuples ; & que la prédication de l'Evangile, le principal moyen établi de Dieu pour le salut des Justes & la conversion des pécheurs, devienne inutile dans sa bouche à tous ceux qui l'écoutent : c'est un grand malheur, que tous les autres secours de la Religion, dont il est le dispen-

ateur, perdent entre ses mains tout ce qui auroit pu les rendre utiles & salutaires à un pauvre peuple.

II. REFLEX.

MAis ce n'est-là que le commencement des maux & des calamités de ce peuple infortuné : *Initium dolorum hæc.* Non-seulement les exemples de ce Pasteur peu édifiant rendent à son peuple toutes ses fonctions inutiles ; mais elles deviennent encore un piége, &, comme parle un Prophête, une occasion perpétuelle & comme inévitable de chûte & de déréglement à ce malheureux troupeau : *Propheta laqueus ruinæ.* Non-seulement c'est un ouvrier inutile dans le champ de Jesus-Christ ; mais il le détruit, il le ravage, il en fait la demeure des démons : c'est peu de n'être d'aucun secours à son troupeau, il l'infecte, il y répand une odeur de mort, il l'empoisonne. Car, de bonne-foi, mes Freres, quelle impression doit faire sur un peuple simple & grossier, la vie peu édifiante d'un Pasteur qu'il a sans cesse sous les yeux ? eh ! où voulez-vous que ce pauvre peuple au fond des champs découvre des traces d'une Religion & des devoirs qu'elle impose ; si le seul homme chargé par son état des intérêts de la vertu auprès de lui, chargé de l'inspirer, de l'annoncer, de la protéger, devient par ses mœurs un objet de séduction & une molesse de vice ? L'ignorance & la corruption justifient déjà

Marc. 13. 8.

Oséc. 9. 8.

assez aux peuples leurs propres désordres; & un Pasteur fidéle voit tous les jours ses soins, ses instructions, ses exemples, échouer long-tems contre la force de ces malheureux préjugés : quel remède y peut-il rester, quand un Pasteur infidéle les justifie par sa conduite ? Les peuples attendoient de lui des exemples de pudeur, de charité, de modestie, de tempérance; ils le regardoient comme un censeur pieux & sévère, incapable de souffrir au milieu d'eux des désordres publics opposés à ces vertus ; ils comptoient les dérober à ses yeux, & se cacher de lui en s'y livrant, pour ne pas réveiller son zèle, & s'exposer à sa juste indignation : quelle surprise agréable de le trouver, non-seulement spectateur tranquille, mais approbateur public, & complice par ses mœurs de leurs vices ! quelles traces de Religion & de piété peut-il rester alors au milieu de ce peuple ? le crime s'y montre sans ménagement : on le permet sans scrupule : tous se persuadent qu'on peut sans danger suivre un guide qui en sait plus qu'eux, & qui doit être plus instruit de ce que la Religion défend ou ordonne : tous les remords de la conscience se calment, & cédent à cette persuasion. Ce mauvais Pasteur devient une apologie vivante & continuelle du vice : & si la corruption des hommes est telle, qu'un Ministre fidéle qui la combat sans cesse au milieu de son peuple ne peut en arrêter le cours, quel débordement de

crimes

crimes & de dépravations ne répandra pas ur toute une Paroiſſe, l'exemple qu'un nauvais Paſteur en donne ?

Hélas ! mes Freres, ſi les peuples ſe candaliſent ſouvent de nos actions les plus nnocentes ; s'ils ſont plus ſévères, plus critiques, plus clairvoyans à notre égard qu'envers le reſte des hommes ; ſi nous ommes obligés ſouvent de nous abſtenir les choſes les plus permiſes & les plus indifférentes, de peur de bleſſer leur foible ſe ; ſi tout ce qui n'eſt pas vertu en nous leur paroît un crime, ſi nous leur paroiſſons coupables, dès que nous ne ſommes pas des ſaints à leurs yeux ; ſi les reas innocens de Jeſus-Chriſt le faiſoient paſſer dans l'Eſprit des Juifs pour un homme adonné au vin & à la bonne chère ; ſi la charité qui converſoit avec des hommes chargés de crimes & de concuſſions, pour les rappeller à la pénitence, lui faiſoit donner par les Phariſiens le titre injuſte d'ami des Pécheurs & des Publicains ; ſi l'innocence, ſi la piété elle-même n'eſt pas à couvert de la malignité des ſoupçons ; & ſi les peuples vont chercher juſques dans la conduite la plus ſainte & la plus irréprénſible des Miniſtres, des motifs criminels d'avarice, d'orgueil, d'animoſité, pour ſe juſtifier à eux-mêmes leurs propres crimes ; de quel ſcandale ne ſeront-ils pas frappés par les familiarités ſuſpectes par les liaiſons publiques & criminelles, par la crapule & l'intempérance, par l'avarice

ſordide d'un mauvais Paſteur ? Si les ſoupçons injuſtes tous ſeuls qu'ils forment contre la vertu d'un bon Prêtre, les autoriſent dans le vice, & leur rendent toutes ſes inſtructions inutiles ; de quel poids ſera cette parole ſainte dans la bouche d'un Paſteur ſcandaleux ? c'eſt peu qu'elle ne ſoit comptée pour rien ; elle devient mépriſable ; elle perd, non-ſeulement ſa force, mais ſa divine vérité ; non-ſeulement elle ne touche pas les pécheurs ; elle les révolte même contre ſon autorité, & fait des impies & des incrédules, où elle auroit dû confirmer la foi & inſpirer la piété. Un peuple groſſier & corrompu regarde comme des fables, des vérités & des maximes qu'un Prêtre qui ne les pratique pas lui annonce : il ſe perſuade que ſon Paſteur les regarde de même ; & que ſa place ſeule qui l'oblige de les annoncer, eſt une fonction de pure bienſéance, & une momerie établie pour tromper les ſimples : il s'arrête aux mœurs & à la conduite peu édifiante de ſon Paſteur ; c'eſt-là ſa Religion & ſon Evangile ; cet article ſeul lui paroît ſans réplique, & le décide ; toutes ſes exhortations après cela, ne lui paroiſſent plus que des clameurs de théâtre ; il tourne en riſée & le miniſtère & le Miniſtre ; il en parle comme d'un vil acteur qui a bien joué ſon rôle ; il s'affermit dans ſa manière groſſière & brutale de penſer ſur la Religion. L'autel profané par un Paſteur ſcandaleux ne lui paroît pas plus ſérieux & plus reſpec-

ble que la chaire dèshonorée : toute la eligion ne lui paroît plus qu'une inven- ou humaine, établie pour le profit de ceux ui en sont les Ministres, & qui ne pren- ent de ses maximes que ce qui les accom- ode, & leur attire de la considération & es honneurs.

Ces blasphêmes vous font horreur, mes reres ; mais c'est nous seuls qui y don- ons occasion, quand la sainteté de nos œurs ne répond pas à celle de notre ca- actère. C'est par les scandales tous seuls, ue donnent les mauvais Prêtres, que la eligion tombe, & que l'impiété se ré- and parmi les peuples : *Per vos nomen Dei* Rom. 2. 24. *blasphematur inter gentes.* Tous les impies, ous les pécheurs les plus dissolus & les lus endurcis, ne nous donnent point d'au- re garant de leur sûreté dans cet état dé- lorable, & point d'autre apologie de leurs ices, que les exemples d'un mauvais Prê- re : c'est-là, vous le savez, le grand re- rein d'un monde impie & dépravé ; & ce lisours si universel, si dèshonorant pour e ministère, si affligeant pour les Ministres idéles, doit nous faire sentir les suites im- enses & affreuses de la vie peu édifiante l'un Prêtre. Hélas ! peut-être il ne se com- et aucun crime dans le monde qui ne soit é de cette source fatale : peut-être tou- es ces ames malheureuses qui nous ont précédés avec le signe de la foi, & qui dans le lieu des tourmens sont séparées de Dieu pour toute une éternité, ne doivent

leur malheur qu'au déréglement & aux exemples pernicieux des Miniſtres avec qui elles ont vécu : peut-être, je le dis en gémiſſant, s'en trouve-t'il actuellement dans ce lieu d'horreur qui ne doivent leur infortune éternelle qu'à nos exemples mêmes. Tous ces fléaux de dépravation & de crime qui inondent le peuple de Dieu, ſont ſortis, dit un Prophête, du fond même du Sanctuaire. Et il faut, mes Freres, que les miſéricordes du Seigneur ſoient bien grandes & bien particulières ſur une Paroiſſe conduite par un Paſteur ſcandaleux, il faut que la force de ſon bras s'y déploye bien viſiblement, lorſqu'une ame ſeule peut s'y préſerver de la contagion, & de toutes les ſuites funeſtes inſéparables de ſes mauvais exemples.

Hélas ! mes Freres, on ſe plaint quelquefois que ceux qui ſont ici prépoſés à l'éducation des Clercs & à l'examen de leur vocation, uſent de trop de ſévérité dans l'examen de ceux qu'ils nous préſentent pour être admis aux ſaints Ordres. Mais, mes Freres, ſi vous pouviez comprendre les ſuites affreuſes qu'ont parmi les peuples les exemples & les déréglemens d'un mauvais Prêtre ; ſi le voile qui nous couvre ce qui ſe paſſe dans le ſecret des conſciences pouvoit nous être ouvert ; ſi ce miſtère d'iniquité qui s'opére en ſecret, pouvoit nous être ici-bas dévoilé ; que de crimes, que de blaſphêmes, que de dériſions ſacrilèges de la Religion ! que

de pécheurs timides affermis dans le désordre ! que d'ames nées avec des sentimens de vertu, précipitées dans le vice ! que de Justes mal affermis, rentraînés dans leurs premiers égaremens ! que de cœurs innocens, empoisonnés dès les premiéres années de leur vie ! que de doutes impies sur la sainteté de la doctrine de Jesus-Christ & sur les devoirs qu'elle nous impose ! que de maximes affreuses d'impiété & de libertinage ! que dirai-je encore ? nous verrions tous ces monstres & tant d'autres que l'œil n'a pas vûs, & que la langue auroit horreur de nommer, nous les verrions naître & se répandre par-tout de cette source fatale. Quelles précautions pourroient donc paroître excessives pour épargner de si grands malheurs à l'Eglise, & ne lui pas donner des Ministres que Dieu rejette, & qui en sont toujours les infortunés auteurs ? Eh ! quoi, mes Freres, des considérations frivoles & humaines pourroient l'emporter auprès de nous sur des intérêts si grands & si sérieux ? une fausse pitié pourroit-elle prévaloir sur la perte inévitable de tant d'ames que le choix d'un mauvais Prêtre entraîne toujours avec lui dans un malheur éternel ? & ne serions-nous pas dignes de tous les anathêmes du Ciel, si la premiére source de tous ces scandales affligeans, & de tous ces maux de l'Eglise, ne se trouvoit que dans notre funeste condescendance, & dans nos égards indignes pour des sol-

ſollicitations de la chair & du ſang?

Non, mes Freres, telle eſt la deſtinée d'un Prêtre, où il faut qu'étant élevé de la terre par l'éminence de ſa dignité, il attire tout après lui comme Jeſus-Chriſt le véritable ſerpent d'airain; ou que comme ce dragon de l'Apocalypſe, il précipite avec lui dans l'abîme toutes les étoiles qui lui ſont attachées, c'eſt-à-dire, toutes les ames qui lui ont été confiées. Il n'y a pas preſque de milieu, pour un Paſteur ſur-tout: s'il n'édifie pas, il ſcandaliſe; s'il ne vivifie pas, il tue & donne la mort; ſi ſes mœurs ne ſont pas un modèle, elles deviennent un écueil; s'il n'annonce pas la piété par toute ſa conduite, il inſpire, il autoriſe, il multiplie le vice. Cependant le miniſtère qui nous charge du ſoin des ames, & nous établit ſur une portion du troupeau, n'effraye perſonne; on le ſouhaite, on le ſollicite, on eſt bien aiſe quand on l'a obtenu; on employe ſouvent pour l'obtenir des moyens que les loix de l'Egliſe condamnent, puiſque toute recherche & tout déſir même ſont contraires à ſon eſprit, & qu'elle les a toujours regardés comme une intruſion. Quiconque s'appelle lui-même, eſt un *intrus*; il n'eſt pas entré par la porte: il n'y a de véritablement appellés que ceux que l'Egliſe appelle; & la plus ſûre marque de leur vocation, eſt une ſainte frayeur de ſuccomber ſous le fardeau qu'elle leur impoſe. Hélas! mes Freres, nous ne regardons dans les places du miniſtère que

des avantages terreſtres & temporels; nous ne les ſouhaitons que comme des ſituations qui nous aſſurent enfin un état fixe & commode, & le terme d'un travail toujours ſubordonné, & toujours incertain : nous ne faiſons pas attention à quoi nous nous engageons, & quelles obligations nous contractons envers les peuples que l'Egliſe confie à nos ſoins. Nous devenons comme les dépoſitaires du ſalut de toutes ces ames que Jeſus-Chriſt met entre nos mains : ſi une ſeule vient à périr, il nous en demandera un compte rigoureux, & ce ſera à nous à lui prouver qu'il n'a tenu ni à nos ſoins, ni à nos inſtructions, ni à nos exemples, ni à nos priéres, que cette ame dont il nous avoit confié le dépôt n'ait pas péri, nous tenions ſa place au milieu de ce troupeau; & pourrions-nous lui dire comme il le diſoit à ſon Pere, que de tous ceux qu'il nous avoit confiés, il n'en eſt péri aucun par notre faute?

Souffrez donc, mes Freres, que je finiſſe en vous diſant avec l'Apôtre : Cela étant ainſi, mes Freres, & vos exemples devant décider & du ſuccès de vos fonctions, & de tout le fruit de votre miniſtère, & du ſalut de vos peuples & du vôtre : *Itaque, fratres mei dilecti, ſtabiles eſſote & immobiles*; vous ſur-tout, mes Freres, qui rempliſſez avec édification les devoirs de votre miniſtère, ne vous relâchez jamais de cette premiere ferveur : que les exemples de la négligence & de la conduite 1. Cor. 15. 58.

peu ſacerdotale de quelques-uns de vos Confreres, n'ébranle point la ſolidité de votre foi, & ne vous faſſe rien rabattre du zèle & de l'exactitude de vos fonctions ; que les abus autoriſés ſouvent par le plus grand nombre de Miniſtres, ne prévalent jamais auprès de vous contre les régles ſaintes qui les condamnent, que la tiédeur, la diſſipation, la nonchalance, l'attachement aux biens périſſables, qui ſemblent infecter preſque par-tout le miniſtère ; loin de vous faire oublier la ſainteté de votre état vous la rappellent ſans ceſſe ; que les abus dont vous êtes témoins, vous rendent les régles plus préſentes, plus chères & plus reſpectables. Loin de regarder autour de vous, où vous ne voyez ſouvent dans vos Confreres que des ſujets de douleur ou de ſéduction, ne perdez jamais de vûe ces premiers miniſtres qui vinrent nous annoncer Jeſus-Chriſt ; ces anciens & vénérables modèles, au zèle, au travail, & à la vertu deſquels nous ſommes encore ſi loin d'oſer nous flâter d'atteindre : *Itaque, fratres mei dilecti, ſtabiles eſtote & immobiles ; abundantes in opere Domini ſemper.* Ne regardez jamais dans quelque tems que ce ſoit, votre miniſtère comme le terme heureux de votre travail, & comme une place d'un honorable repos : ſouvenez-vous que vous ne perdez pas un moment, où vous n'euſſiez pu gagner une ame à Jeſus-Chriſt : ne vous contentez pas même de remplir ces fonctions publiques & ordinaires, après leſquelles

un Pasteur se croit quitte de tout le reste ; tant que vous verrez dans votre peuple des pécheurs à ramener ; des abus à corriger, des foibles à soutenir, ne croyez pas vos obligations acquittées : que le zèle & la charité vous imposent des soins, que la lettre grossiére de la loi ne semble pas exiger, mais que son esprit exige : ne mesurez pas votre sollicitude pastorale sur les régles communes, mais sur les besoins des peuples qui vous sont confiés : *Abundantes in opere Domini semper.* Que l'âge lui-même ; que la longue durée des fonctions, où vous avez vieilli, ne vous paroisse pas une raison légitime de cesser le combat, & de goûter enfin le repos que tant d'années de travail semblent vous accorder : renouvellez plutôt votre jeunesse comme celle de l'aigle ; la charité donne les forces que la nature semble refuser ; ces restes précieux de votre caducité sont honorables au ministère : soyez les Eléazars de la nouvelle Loi ; & que votre vieillesse elle-même vous devienne un motif de ne vous rien permettre qui puisse paroître indécent à une longue vie consommée dans les fonctions, & devenir un exemple de négligence & de relâchement aux jeunes Ministres, qui n'ayant pas été témoins de votre fidélité passée, ne prendroient pour modèle que votre relâchement présent : *Abundantes in opere Domini semper.* Ainsi plus vous approchez du terme, plus votre zèle doit se ranimer : nous touchons vous & moi, mes Freres,

au moment qui va consommer notre course ; quel malheur si vous manquiez de forces & de courage sur le point d'arriver, & si vous alliez perdre par un repos prématuré le fruit d'une vie entière de travail & d'assiduité à vos fonctions !

DISCOURS

SUR

LA MODESTIE

DES CLERCS.

Modestia vestra nota sit omnibus hominibus.

Que votre modestie frappe & édifie tous les hommes. Philip. 4. 5.

PENSEZ que le Seigneur, dont nous sommes les Ministres nous regarde, nous observe, est sans cesse près de nous; & comme nous sommes chargés des intérêts de sa gloire, ses regards sont continuellement sur nous, de peur que la plus légère indécence ne l'avilisse & ne la déshonore.

Aussi, mes Freres, rien n'est plus recommandé, & dans les Livres saints, & dans les régles de l'Eglise, que la modestie des Ministres consacrés au Seigneur. La

même décence, la même circonspection, la même majesté qui les accompagne à l'autel, doit les suivre par-tout ; & comme ils sont par-tout les envoyés de Jesus-Christ, & que par-tout ils représentent sa personne, ils doivent par-tout soutenir la dignité de ce caractère dans la sagesse de leurs discours, dans la décence de leurs vêtemens, dans le sérieux de toutes leurs actions.

REFLEX. JE dis dans la sagesse de leurs discours. Vous savez, mes Freres, ce qu'exige là-dessus l'Evangile même des simples Fidéles : Jesus-Christ leur déclare à tous qu'ils rendront un compte rigoureux, non-seulement de ces paroles de licence, qui ne doivent pas même être nommées parmi eux, comme dit saint Paul ; non-seulement de ces discours de bouffonnerie, qui, selon le même Apôtre, ne conviennent pas à des Saints ; non-seulement de ces paroles de malignité, de haine, d'amertume, de médisance qui éteignent en nous l'esprit de charité, & nous rendent homicides de nos freres ; non-seulement de ces paroles de colère, de fureur, d'emportement, qui nous privent de cette douceur & de cette mansuétude à laquelle seule est promise la possession éternelle de la terre des vivans ; mais encore d'une seule parole oiseuse : *De quocumque verbo otioso.* Ce n'est point ici une exhortation pour nous animer à sanctifier nos conversations ; c'est une régle à l'infraction de laquelle est attachée la menace qui

nous obligera un jour d'en rendre compte: ce n'eſt pas un conſeil : Jeſus-Chriſt ne dit pas à ce jeune homme qui n'avoit pas renoncé à tous ſes biens pour le ſuivre, qu'il lui demanderoit un jour compte de ce refus ; mais il le dit à tout Fidéle qui perdra ſon tems à des paroles oiſeuſes & inutiles ; une ſeule lui ſera reprochée, & ſera inſcrite dans ce compte redoutable que le ſouverain Juge exigera de chacun de nous. Mais d'où vient une ſévérité ſi peu convenable en apparence à la foibleſſe de l'homme & aux liens les plus innocens de la ſociété? elle vient du fonds même de la vocation chrétienne, elle vient du premier principe, que tous les Chrétiens ſont ſaints ; que leur converſation doit être dans le Ciel ; que ſoit que nous parlions ou que nous agiſſions, tout doit être au nom de Jeſus-Chriſt & pour ſa gloire ; que le tems de la vie préſente n'eſt qu'un moment rapide, deſtiné à nous aſſurer un poids immenſe & éternel de gloire ; & que nous ne pouvons ſans prévarication en diſtraire un ſeul inſtant, pour vacquer à des actions ou à des diſcours qui ne ſe rapportent pas au ſalut.

Or, mes Freres, ſi la régle, qui ſeule peut rendre innocens les entretiens des ſimples Fidéles eſt ſi ſévère, ſi l'Evangile exige tant de circonſpection, de réſerve, de modeſtie dans leurs diſcours, juſqu'à leur faire un reproche & une tranſgreſſion d'une parole même oiſeuſe, que n'exigera-t'il pas des Miniſtres de Jeſus-Chriſt ?

La bouche d'un Prêtre sanctifiée par les paroles redoutables qu'il prononce tous les jours à l'autel, consacrée par le corps & le sang de Jesus-Christ dont il vient de se nourrir, peut-elle s'ouvrir au sortir de là à des discours badins, insensés ou profanes ? il vient de porter sa langue jusques dans le ciel, jusques dans le sein de Dieu, pour en faire descendre son Verbe fait homme sur l'autel ; & un moment après, il ira la traîner dans la boue & dans l'ignominie par des paroles terrestres, vaines, indécentes ? *Posuerunt in cælum os suum, & lingua eorum transivit in terra.* Que devroit-il sortir d'une bouche encore toute fumante, pour ainsi dire, du sang de Jesus-Christ ; d'une bouche qui descend du ciel, & qui en a attiré sur la terre l'Agneau saint avec tous les millions d'Esprits célestes qui le suivent & qui l'adorent ? que devroit-il en sortir : que des paroles saintes, célestes ; que le cantique des Esprits qui sont sans cesse autour de l'Agneau ; que des paroles de louange, de bénédiction, d'actions de graces ? D'ailleurs, mes Freres, les lévres du Prêtre, vous le savez, sont les dépositaires de la science : la loi de Dieu est mise comme en dépôt dans sa bouche, pour y être sans cesse annoncée aux peuples ; & quand l'Esprit de Dieu nous appelle au saint ministère, il nous dit, comme autrefois au Prophête : Voilà que je viens de mettre mes paroles dans votre bouche, afin que vous plantiez le ciel, & que vous

Ps. 72. 9.

fondiez la terre : *Ecce posui verba mea in ore tuo, ut plantes cœlas, & fundes terram, & dicas ad Sion : Populus meus es tu* : c'est-à-dire, afin que vous fassiez comme un nouveau ciel & une nouvelle terre du peuple qui vous est confié ; que vous l'accoutumiez à me regarder comme le seul Dieu qui mérite ses affections & ses hommages ; qu'il apprenne à se regarder comme un peuple saint qui m'est uniquement consacré ; que le ciel & la terre qu'il voit sont à la vérité les bienfaits de ma main libérale, mais qui ne méritent ni leur amour ni leurs hommages, & que je leur destine un ciel plus brillant & plus durable, & une terre plus sainte & éternelle, où ils jouiront avec mes Elus des délices que l'œil n'a jamais vûes, qu'aucun mortel n'a jamais goûtées. Que s'ensuit-il de-là, mes Freres ? que notre langue n'est plus à nous ; qu'elle est consacrée à la loi de Dieu & à l'édification des peuples ; que les inutilités, les boufonneries, les discours peu décens, peuvent être des amusemens illicites dans la bouche des Fidéles ; mais qu'ils sont, comme dit un Pere, des blasphêmes & des profanations dans la nôtre. Ce n'est pas que nous voulions vous interdire ici les délassemens d'une innocente société ; mais ce que je veux dire, mes Freres, c'est que nos entretiens doivent toujours être marqués d'un caractère particulier de piété, de gravité, de modestie ; ce que je veux dire est, qu'en conversant avec vos

Isa. 51. 16.

Confreres, vous devez avec une sainte joie vous édifier, & vous animer les uns les autres par des paroles de charité, de vérité, de bénédiction ; ce que je veux dire est, que vous devez bannir de vos entretiens la joie profane & immodérée, les basses plaisanteries, l'indécence des discours des gens du monde, & ne pas croire, comme il arrive souvent, que parceque vous n'êtes assemblés qu'avec vos Confreres, & qu'il n'y a point de Laïque présent qui puisse s'en scandaliser, il vous soit permis de vous livrer à des excès de discours & de joie que vous rougiriez de vous permettre devant le monde, comme si vous ne vous devez rien à vous-mêmes, & au caractère qui vous consacre ; comme si Jesus-Christ qui vous voit, étoit un spectateur moins à craindre & à respecter que les hommes ; comme si vos discours devenoient plus innocens & plus dignes de la sainteté de votre caractère, parce qu'ils n'ont point d'autres témoins que ceux-mêmes qu'ils dèshonorent ; comme enfin s'il vous étoit plus permis de tenir parmi vous & loin du monde, des discours indécens que le monde lui-même par respect pour votre caractère n'oseroit se permettre devant vous : ce que je veux dire ; c'est qu'en vous accoutumant à ne point mesurer vos paroles en conversant avec vos Confreres, vous portez la même indiscrétion & la même licence devant le monde ; on va même quelquefois jusqu'à se faire un

honneur déplorable de cette ignominie; on se croit d'un meilleur commerce, en déposant cette réserve & cette sainte gravité que le monde lui-même attend de nous. Oui, mes Freres, on voit des Prêtres plus mondains, plus libres, plus indiscrets dans leurs discours, que les mondains eux-mêmes : rien de sérieux, rien de digne de leur état; rien d'édifiant ne sort jamais de leur bouche: le monde, la vanité, le déréglement peut-être qu'ils portent dans le cœur, s'exhale, pour ainsi dire, se manifeste par tous leurs entretiens. Sont-ce là, mes Freres, les organes du saint Esprit? sont-celà des bouches consacrées à Jesus-Christ, & destinées à porter son nom & sa loi devant les peuples? sont-ce là ces voix qui crient dans le désert de ce monde? ces héraults du Ciel envoyés pour préparer les voies au Seigneur, & rendre droit les sentiers obliques des pécheurs? est-ce là ce sel de la terre répandu pour la purifier & la préserver de la corruption? sont-ce les envoyés de Jesus-Christ, dispersés dans le monde pour y porter la parole de réconciliation? ou les envoyés de son ennemi, du Prince de ce monde, pour lui former des sectateurs & aggrandir son malheureux empire? Quel crime, mes Freres, pour un Prêtre, de profaner sa langue destinée à des ministères si saints & si sublimes! quel crime de faire de l'instrument vénérable du salut des Fidéles, l'occasion funeste de leur perte ou de leur scandale! quel crime de

changer le glaive de la parole de Dieu met dans la bouche de ſes Miniſtres pour percer juſques dans le fond des ames corrompues, en faire ſortir la pourriture & leur aſſurer la vie, de le changer, dis-je, en un glaive meurtrier & vénimeux qui les infecte & leur donne la mort : *Et poſuit os meum quaſi gladium acutum.* Et quoi, mes Freres; & au ſortir de ces entretiens bouffons, licencieux, un Miniſtre ira monter à l'autel, & y prononcer les paroles redoutables qu'il n'eſt pas permis aux Anges mêmes de prononcer ? & il montera dans la tribune ſainte annoncer à ſon peuple la loi chaſte du Seigneur & les vérités graves & triſtes de l'Evangile ? cette bouche mille fois profanée par l'indécence & la ſcurrilité des diſcours, oſera s'ouvrir à des paroles de ſalut & de ſainteté ? Mais quelle grace aura-t'il à exercer un miniſtère ſi ſérieux & ſi divin? que pourra-t'il ſortir d'une bouche auſſi dèshonorée, qui puiſſe édifier les Fidéles ? le langage de la piété eſt pour elle un langage étranger. Hélas ! peut-être portera-t'il dans la chaire les indiſcrétions de ſes diſcours accoutumés ; peut-être dèshonorera-t'il la majeſté de la parole ſainte par des boufonneries profanes ; peut-être mêlera-t'il la baſſeſſe, l'indécence, la mondanité de ſes expreſſions ordinaires, aux vérités ſublimes qu'une bouche ſeule purifiée comme celle d'Iſaïe par le feu du ſaint Eſprit eſt digne d'annoncer ; & nous n'avons que trop ſouvent gémi de pareil ſcandale, qui plus

Iſ. 49. 2.

d'une fois eſt venu juſqu'à nous ; & il n'eſt arrivé que trop ſouvent, que des Paſteurs d'une converſation baſſe, bouffonne, indécente, ont porté le même langage dans la chaire de la doctrine & de la vérité, & y ont paru plutôt comme des hiſtrions & des bateleurs, que comme des Miniſtres reſpectables de l'Evangile : de ſorte que la parole ſainte deſtinée à confondre les pécheurs, & à conſoler & animer les Juſtes, n'eſt plus dans leur bouche qu'un ſcandale affligeant pour les uns, & une dériſion de mépris & ſouvent d'impiété pour les autres. Rappellons-nous ſouvent, mes Freres, les avis que l'Apôtre donnoit là-deſſus aux premiers Miniſtres de l'Evangile. Comme nos fonctions nous mêlent néceſſairement avec les perſonnes du monde ; qu'elles ne ſortent jamais de nos entretiens ſans en rapporter quelque parole d'édification, ſans un nouveau reſpect pour la Religion & pour ſes Miniſtres, ſans quelque nouveau déſir d'une vie plus chrétienne : qu'elles apprennent, en converſant avec nous, comment on peut ſanctifier les liens de la ſociété ; qu'une ſainte joie, qu'une circonſpection de ſageſſe & de charité dans les diſcours, qu'une indulgence aimable pour les défauts du prochain, que les maximes ſaintes ſur le bonheur des gens de bien, ſur les malheurs des paſſions, ſur le faux & le vuide du monde, rendent les commerces plus doux ; les entretiens plus aimables, les ſociétés plus déſirables, que

les médisances, les libertés, les indécences : les inutilités des entretiens ordinaires. Ne craignons pas, mes Freres, d'éloigner de nous les gens du monde en observant ces régles ; ils les attendent de nous. Ils ne nous chercheront pas pour nous mettre de part à leurs amusemens, je l'avoue ; & c'est une occasion de chûte & de scandale de moins pour nous : mais il nous chercheront, quand ils voudront s'édifier ; quand lassés du monde & des passions, ils formeront la résolution de commencer une vie plus réguliére ; quand accablés par des adversités, ils auront besoin de consolation ; quand frappés de la main de Dieu par des infirmités dangereuses, ils chercheront notre ministère pour appaiser sa colère, & expier les crimes qui la leur ont attirée : nous ne serons pas de leurs plaisirs ; mais nous leur deviendrons plus utiles dans leurs besoins. Telle doit être la modestie des Clercs dans leurs discours.

II. REFLEX. IL seroit inutile d'ajoûter qu'en vain ils édifieroient les Fidéles par leur langage, si la mondanité de leur extérieur devenoit pour les peuples un nouveau sujet de scandale. On regarde d'ordinaire les régles de l'Eglise, & les précautions des saints Canons sur la modestie des vêtemens ordonnée aux Clercs, comme des minuties & des détails peu importans, plutôt que comme des devoirs sérieux & essentiels ; on se fait une espèce de force d'esprit de les mé-

priſer ; on renvoye aux ſcrupules & à la rigidité des Séminaires, la rigoureuſe obſervance de ces régles. Mais, mes Freres, les aſſemblées reſpectables de tant de Conciles qui nous les ont laiſſées, ont-elles été capables de s'occuper de minuties ? l'Eſprit de Dieu, cet Eſprit de ſageſſe & de vérité qui préſidoit à leurs délibérations, a-t'il pu nous laiſſer des régles inutiles qu'on puiſſe ſans crime traiter avec indifférence & avec mépris ? ces Paſteurs vénérables qui les compoſoient, dépoſitaires de la foi & de la diſcipline de leur ſiécle, & dont l'Eſprit ſaint s'eſt ſervi pour les tranſmettre juſqu'à nous ; ces Paſteurs qui ont enrichi l'Egliſe de leurs ouvrages, qui nous ont laiſſé tant de précieux monumens de leur ſcience & de leurs talens éminens ; étoient-ils donc des eſprits ſimples & bornés, capables de s'attacher à des détails puériles, & de nous en faire des devoirs, ſérieux & des régles canoniques ? Mais, mes Freres, Dieu lui-même dans l'ancienne loi n'avoit-il pas reglé la forme, la figure, & tout l'appareil extérieur des vêtemens du Pontife, des Prêtres du commun & des Lévites ? étoit-il digne de la majeſté ſuprême d'entrer dans ce détail ? que pouvoit importer à ſa gloire une telle ou une autre forme de vêtement ? Le culte qu'on lui doit n'eſt-il pas trop élevé & trop ſublime, pour dépendre d'un objet auſſi mince & auſſi arbitraire ? Cependant cet objet ſi mince faiſoit un point eſſentiel de ſon culte ;

& un Miniſtre qui auroit paru aux pieds de l'autel, ou en public, ſans être revêtu des ornemens preſcrits, auroit été regardé comme un profanateur, & peut-être lapidé comme un ſacrilège. D'où vient cela, mes Freres ? c'eſt que tout ce qui donne atteinte à la décence de ſes Miniſtres inſulte le culte & la Religion elle-même ; c'eſt qu'un Prêtre doit paroître par-tout ce qu'il eſt, & qu'il ne peut dépoſer l'extérieur du Sacerdoce ſans un mépris criminel, & ſans en dépoſer l'eſprit & la dignité ; c'eſt-que l'habit clérical apprend aux peuples à reſpecter le Miniſtre ; & au Miniſtre à reſpecter ſon caractère ; c'eſt qu'il eſt comme un moniteur toujours préſent qui le retient & le feroit rougir, de ſe permettre des indécences peu convenables à la gravité que ſes vêtemens annoncent ; c'eſt enfin, que l'habit clérical eſt, pour ainſi dire, l'uniforme de la milice ſainte, le ſignal ſacré & commun qui nous unit & qui nous honore ; qu'en rougir & le dépoſer, c'eſt être un déſerteur ; un transfuge, & ſe déclarer indigne de le porter. Hélas ! mes Freres, tous les autres états ſe font un honneur de porter les marques extérieures de leur profeſſion ; les Princes, les Grands, l'Homme de guerre, le Magiſtrat, tous ſont jaloux d'étaler aux yeux du public les marques qui les diſtinguent des autres hommes. Les Cénobites regardent comme un devoir eſſentiel de ne jamais dépouiller l'habit que leurs fondateurs leur ont preſcrit ; & ils

'en font une gloire : ils en reſpectent juſques aux plus légères reſſemblances ; & celui d'entr'eux qui ſe montreroit en public ous un vêtement étranger, ſeroit regardé comme un apoſtat, & puni comme l'opprobre de ſes Freres. Ce ſont à la vérité, es pieux Fondateurs, des hommes d'une piété rare qui leur ont preſcrit cette forme de vêtement ; mais enfin ce ſont des hommes particuliers, dont les loix ne ſemblent tenir leur force que de l'acceptation libre de ceux qui ont bien voulu s'y ſoumettre & en vouer l'obſervance. Et pour nous, mes Freres, c'eſt l'Egliſe en corps qui nous impoſe la forme de l'habit clérical ; ce ſont les régles & les Canons de l'Egliſe ; ce ne ſont pas ici des pratiques de piété particuliéres à une Congrégation ; ce ſont des loix que l'Egliſe impoſe à tous les Clercs : quoi de plus ſérieux & dont l'obſervance doive être plus réligieuſe & plus sévère ? Cependant, mes Freres, tandis que tous les autres états ſe font un honneur de porter les marques extérieures qui les diſtinguent des autres hommes ; tandis qu'un pieux Cénobite regarderoit comme un ſacrilège & une apoſtaſie de dépouiller les vêtemens que ſa régle lui preſcrit ; nous regardons comme un vain ſcrupule, l'obligation qu'on veut nous impoſer de ne pas dépouiller le vêtement clérical que toutes les loix anciennes & nouvelles de l'Egliſe nous preſcrivent : nous nous diſtinguons de tous les autres états par le mépris des marques extérieures

qui annoncent le nôtre, le plus grand, le plus sublime, le plus honorable de tous.

Il semble que l'honneur que l'Eglise nous a fait de nous associer au nombre de ses Ministres, nous est à charge; nous retranchons l'appareil le plus respectable; & nous avons meilleure opinion de nous, quand nous paroissons revêtus d'un extérieur qui nous attire moins le respect & la vénération des Fidéles. Oui, mes Freres, on voit des Prêtres ne conserver presque plus aucun vestige sur leur personne de l'habit Ecclésiastique, ni dans la forme, ni dans la couleur; se montrer en public, dans les campagnes & dans les Villes, comme des séculiers, & en prendre avec l'habit toutes les manières: on les voit se glorifier de cette insulte publique qu'ils font à leur état & aux régles de l'Eglise, & regarder comme des esprits simples & grossiers, ceux qui n'osent imiter leur scandaleuse indécence: on en voit d'autres, lesquels en conservant la forme de l'habit clérical y ajoûtent une affectation de luxe, de mondanité, de recherche, aussi opposée à la modestie sacerdotale, que l'extérieur tout séculier des premiers: enfin, il s'en trouve qui donnant dans un excès opposé dèshonorent le Sacerdoce par une malpropreté, un extérieur, si vil, si crasseux, si peu décent, qu'à peine les distingue-t'on de ces nécessiteux qui ne se montrent que pour solliciter les largesses de ceux qu'ils abordent. Nos campagnes ne voyent que trop souvent

vent de ces spectacles honteux à la dignité du caractère des Prêtres qu'une avarice sordide, ou une bassesse d'éducation laisse couverts de haillons, exposant ainsi leur personne & leur dignité au mépris & à la risée publique. Les régles de l'Eglise, mes Freres, gardent un juste milieu : elles bannissent également & cette affectation mondaine, & cette sordidité mépriſable : elles nous prescrivent une décence modeste, une noble simplicité, une gravité respectable ; un extérieur, où rien ne se fasse remarquer, où l'on oublie le vêtement pour ne s'occuper que de la personne, où rien ne frappe dans l'habillement que la sainteté de celui qui le porte. Ce qu'il y a ici d'inconteſtable, c'est qu'un Prêtre qui dépouille sans scrupule l'extérieur de son état, en a dépouillé depuis long-tems l'esprit intérieur & la piété ; c'est que cette décence de vêtemens ne l'embarrasse & ne lui est à charge, que parce qu'elle lui seroit incommode, & dans les occupations peu Ecclésiastiques où il vacque, & dans les sociétés qu'il fréquente ; c'est que vivant avec le monde, & voulant être de tous ses plaisirs, un extérieur grave & décent annonceroit trop qu'il n'est pas où il devroit être ; c'est qu'un Ministre qui ne veut se permettre que des occupations conformes à son état, n'est jamais incommodé d'en porter les marques. Si nos mœurs, mes Freres, étoient aussi sérieuses & aussi sacerdotales qu'elles doivent

l'être ; si nos fonctions faisoient notre occupation de tous les jours ; si le soin de nos peuples nous étoit cher, & qu'attendris sur leurs besoins, nous ne nous permissions qu'à regret de les perdre de vûe ; si après leur avoir donné quelques momens rapides, nous n'allions pas chercher à nous délasser ailleurs de l'ennui de la résidence : si nous aimions à vivre au milieu du troupeau que l'Eglise nous a confié, le garder, le conduire, le soulager, le servir, l'habit & l'extérieur de Pasteur ne nous seroit point à charge : n'en quittant jamais les fonctions, nous ne nous aviserions pas d'en déposer les marques.

III. REFLEX. ET c'est ici une derniére réflexion sur la modestie sacerdotale. Nos délassemens mêmes doivent avoir je ne sais quoi de décent, de réservé, de sérieux, qui n'y donne aucune atteinte. Je sais que l'esprit & le corps ont besoin de relâche ; mais ces momens que nous donnons à la nature ne deviennent utiles & permis, que lorsqu'ils nous disposent à nos devoirs & nous en facilitent la pratique. Le repos n'est établi qu'afin de nous donner une nouvelle force pour continuer la carrière : tous les délassemens qui nous en éloignent, qui nous reculent, qui nous découragent, qui nous inspirent du dégoût pour nos fonctions, l'Eglise nous les interdit comme des indécences ou des crimes : la chasse, le jeu habituel, les so-

ciétés de la table, les compagnies, ou dangereuſes, ou ſuſpectes ; voilà ce que les régles de l'Egliſe ſur la modeſtie cléricale nous ont rigoureuſement interdit ; ce ne ſont pas là des délaſſemens accordés au travail, ce ſont des occupations indécentes qui le dèshonorent & le rendent inutile. Car, mes Freres, outre l'immodeſtie inſéparable d'une occupation auſſi indécente pour un Prêtre que la chaſſe : eſt-ce-là un exercice convenable à la douceur & à la gravité de notre caractère ? un Prêtre, les armes à la main, ne reſpirant que le ſang & le carnage, repréſente-t'il le divin Paſteur occupé à conduire paiſiblement ſon troupeau, ou le loup préparé à le dévorer & à le détruire ? Les armes de notre milice, dit ſaint Paul, ſont des armes ſpirituelles, deſtinées à combattre l'orgueil, l'avarice, la volupté, & toute hauteur qui s'éléve contre la ſcience de Dieu : la foi eſt notre bouclier ; le zèle du ſalut des ames, notre glaive ; voilà les armes que l'Egliſe nous met en main en nous aſſociant au Sacerdoce. Or quelle indécence à un Prêtre & à un Paſteur, de dépoſer ces armes ſaintes, & de ſe revêtir des armes de la milice du ſiécle! Il néglige ſon troupeau ; il ne daigne pas aller au ſecours de celles de ſes brebis qui périſſent ; & il court comme un inſenſé après des animaux : il s'attache à une proie vile ; & il mépriſe la proie ſainte d'une ame qu'il pourroit gagner à Jeſus-Chriſt & l'enlever à la puiſ-

fance du démon. Mais au sortir d'un exercice si tumultueux & sanguinaire, est-il plus en état de s'aller recueillir aux pieds des autels, d'aller immoler la victime de paix & de propitiation; d'offrir le sang mystique de l'Agneau, & de lever au ciel des mains pures, des mains qu'il vient de souiller tant de fois d'un sang profane? le recueillement, la gravité, le respect, la ferveur sainte nécessaires aux fonctions, ne souffrent-elles pas de la dissipation bruyante qui les a précédées? ne porte-t'il pas jusqu'à l'autel saint, jusqu'au calme respectable du Sanctuaire, cet air militaire & guerrier dont il vient de déposer les marques? Quelle vénération peuvent avoir les peuples pour un Pasteur qu'on voit tenir en ses mains le signe & le gage de notre salut, le pain de vie, le Sacrement de la paix & de la réconciliation, des mystères que les Anges ne regardent qu'en tremblant, & que la piété la plus recueillie ne sauroit toucher avec assez de révérence; après avoir vû, il n'y a qu'un moment, ces mains destinées à des usages si divins, employées à manier des armes meurtrières, & dressées à porter la mort & la terreur à des vils animaux.

Ce que je viens de dire de la chasse, on doit le dire de même d'un jeu habituel. Un Prêtre joueur de profession est une espèce d'opprobre dans l'Eglise: il y perd un tems destiné au salut & à la sanctification de son peuple; il y perd un argent saint qui

n'eſt pas à lui, & qui appartient aux pauvres, dès qu'il ne lui eſt pas néceſſaire ; il y perd le goût de tout ce qu'il y a de ſaint & de ſérieux dans ſon état ; il y perd ſon ame par les paſſions inſéparables des événemens du jeu ; il y perd le reſpect & la confiance de ſes peuples ; il y perd le calme & la tranquillité de l'eſprit : que dirai-je encore ? & que n'y perd-il pas, puiſqu'il y perd l'eſprit de ſa vocation, & tout le fruit de ſon miniſtère ? voilà des pertes qui ne peuvent plus ſe réparer, & mille fois plus importantes que celles de ſon argent.

Pour vous, mes Freres, ſouffrez que je finiſſe cet entretien avec ces paroles de l'Apôtre ; pour vous, dis-je, qui êtes notre gloire & notre conſolation, ce n'eſt pas ainſi que vous dèshonorez votre miniſtère ; ce n'eſt pas ainſi que vous tournez en ſcandale pour les peuples, le caractère ſacré que vous avez reçu de Jeſus-Chriſt pour les ſauver ; ce ne ſont pas les maximes ſaintes qu'il a gravées dans votre cœur & dont vous avez été nourris dans ces maiſons de retraites : *Vos autem non ita didiciſtis Chriſtum.* Continuez donc, mes Freres, à vous conduire devant vos peuples d'une manière digne de la ſainteté & de la gravité de votre vocation : *Videte itaque, fratres, quomodo cautè ambuletis, non quaſi inſipientes, ſed ut ſapientes . . . . . quoniam dies mali ſunt.* La réſerve, la circonſpection dans toute votre conduite ne *Epheſ.* 4. 20. *Epheſ.* 5. 15. 16.

ſauroient être exceſſives : tout ce qui peut vous être permis, n'eſt pas toujours expédient : regardez les peuples qui vous environnent, comme autant de cenſeurs, qui, les yeux toujours attachés ſur vous ne vous pardonnent rien, & ſont bien plus portés à vous faire un crime de la plus légère diſſipation, qu'à l'excuſer comme un délaſſement néceſſaire. Nous ſommes dans des tems où la foi preſque éteinte parmi les Fidéles, où les ſcandales que donnent ſi ſouvent au public les Miniſtres infidéles, où la licence des mœurs publiques, ne nous laiſſe plus pour éviter la malignité des ſoupçons & le mépris des peuples, qu'une vie ſérieuſe, ſacerdotale ; qu'une piété, une gravité, une modeſtie reſpectable, ſoutenues dans tout le détail de nos mœurs : *Videte quomodo cautè ambuletis, ... quoniam dies mali ſunt.* L'irréligion eſt montée à un point, que le monde eſt charmé de trouver un Prêtre coupable : il ſemble que c'eſt un gain & une victoire pour lui, quand il peut ſe perſuader que nous foulons aux pieds les devoirs de notre état : *Videte quomodo cautè ambuletis . . . . quoniam dies mali ſunt* : il ne voit pas que le déréglement des Miniſtres conſacrés à la Religion, quand il eſt vrai, eſt le plus terrible fléau dont Dieu puniſſe les crimes des peuples : ce ſont des reſſources qu'il leur rend inutiles ; ce ſont des voix qu'il rend muettes, & qui devroient crier pour les rappeller à la pénitence ; ce ſont

des médiateurs devenus inutiles, qui auroient pu les réconcilier avec Dieu, & appaiſer ſa juſtice qu'ils irritent eux-mêmes. N'augmentons pas, mes Freres, l'aveuglement du monde en le confirmant dans ſes erreurs par nos exemples : *Videte quomodo cautè ambuletis . . . quoniam dies mali ſunt* : ne devenons pas des pierres d'achoppement à des peuples dont nous devons être les guides dans les voies du ſalut, & ne ſoyons pas la playe la plus douloureuſe qui afflige l'Egliſe ; nous qu'elle avoit honorés de ſon choix, de ſon autorité & de ſa confiance, pour être les diſpenſateurs de ſes tréſors, & les dépoſitaires de ſes ſecrets & de ſes myſtères.

DISCOURS

SUR

LA MANIERE

DONT LES ECCLESIASTIQUES

DOIVENT CONVERSER

AVEC

LES PERSONNES DU MONDE

Converſationem veſtram inter gentes habentes bonam, ut in eo, quod detrectant de vobis tanquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos conſiderantes, glorificent Deum.

Conduiſez-vous parmi les perſonnes du monde d'une manière digne de la ſainteté de votre caractère, afin qu'au lieu qu'ils ſont naturellement portés à mal parler de vous, les bonnes œuvres qu'ils vous feront faire les portent à rendre gloire à Dieu, & à reſpecter la Religion dont nous ſommes les Miniſtres. 1. Pet. 2. 1.

C'Est ſur cet avis de l'Apôtre ſaint Pierre que je me propoſe, mes Freres, de faire quelques réflexions ; rien ne

me paroiſſant d'une plus grande conſéquence pour la dignité de notre miniſtère, que la manière dont nous devons vivre & converſer avec les perſonnes du monde.

Il eſt vrai, mes Freres, que notre état & nos fonctions nous ſont une néceſſité inévitable de vivre au milieu du monde. C'étoit le privilège & la conſolation de ces heureux ſolitaires, que leur vocation & leur premiére inſtitution conſacroit à la retraite & à la pénitence, de vivre ſéparés entiérement de lui. Effrayés des iniquités & des contradictions de cette cité perverſe, ils cherchoient un azile dans la ſolitude des Cloîtres; & là ſous les loix d'une diſcipline ſévère, & uniquement occupés des miſéricordes du Dieu qui les avoit ſéparés de la corruption générale, ils lui chantoient enſemble jour & nuit des Cantiques d'actions de graces, & intercedoient pour tous les enfans de l'Egliſe, expoſés aux périls & à la dépravation du ſiécle.

Pour nous, mes Freres, deſtinés à être le ſel de la terre, il faut que nous ſoyons, pour ainſi dire, mêlés avec elle; que nous ne formions qu'une maſſe & qu'un corps de ſociétés avec ceux qui l'habitent; & qu'au lieu de chercher au loin un azile contre la contagion de leurs vices, nous leur en préſentions ſans ceſſe les remédes. Cette ſituation qui devroit avoir de ſi grandes utilités pour le monde, n'a ſouvent que des périls pour nous; & établis pour nous oppoſer au torrent des déſordres & des erreurs qui l'i-

nondent, nous nous y laissons souvent entraîner nous-mêmes. Pour éviter donc ce malheur auquel nous sommes tous les jours exposés, il n'y a qu'à établir les régles de prudence & de Religion que nous devons observer dans notre commerce avec les personnes du monde ; régles dont l'observation peut seule en sanctifier les périls, & dont le mépris ne peut que les multiplier sans cesse.

I. REFLEX. La premiére régle est le choix des personnes avec qui il nous est permis de lier quelque société ; & par-là vous sentez d'abord que la société de la plus grande partie de ceux qui composent ce qu'on appelle le monde, nous est interdite. Je ne parle pas seulement des commerces inutiles & fréquens, avec un sexe dont la bienséance seule, & les loix même du monde doivent nous éloigner. Quand nous y porterions les intentions les plus pures ; quand nous pourrions nous répondre que notre œil y sera toujours simple & sans tache ; quand nous croirions n'avoir rien à nous reprocher jusqu'ici là-dessus devant Dieu ; le frivole seul de ces sociétés assidues convient-il à la gravité d'un Prêtre & au sérieux de notre ministère ? De plus le monde qui vous voit déplacés dans ces sociétés, jugera-t'il de vous par une innocence de cœur qu'il ne voit pas, ou par une conduite indécente qui le blesse ? excusera-t'il une imprudence visible sur une vertu qui lui est inconnue, lui, toujours enclin à mal penser de nous, lui

qui empoisonne nos démarches les plus innocentes, & qui nous fait souvent un crime de nos vertus mêmes. Or, un Prêtre, un Pasteur dont la réputation est si précieuse à l'Eglise, & doit être si chère à lui-même, puisque tout le fruit de son ministère en dépend, peut-il persévérer tranquillement dans un genre de vie qui la flétrit & la rend suspecte ? doit-il être écouté, quand sur les murmures & les clameurs publiques qui sont venus jusqu'à nous, & que nous lui reprochons, il nous répond que ce sont des calomnies inventées par ses ennemis pour le perdre, & qu'il prend Dieu à témoin de son innocence ? De son innocence, mes Freres ? mais quand il n'y auroit que de l'imprudence, peut-il être innocent ? mais quand il n'auroit donné lieu qu'à des soupçons, seroit-il excusable de n'avoir pris aucune précaution pour lever le scandale ? mais suffit-il à un Prêtre d'être exempt de crime, ne doit-il pas l'être de l'apparence & du soupçon ? mais est-il innocent quand il sacrifie l'opinion publique si respectable pour un Pasteur, & l'honneur de l'Eglise, à des assiduités dont le frivole, l'indécence & l'inutilité font toujours le moindre crime ?

Mais faut-il, dira-t'on, sur des bruits ridicules, & au premier mauvais discours d'un libertin, s'interdire des sociétés que la bienséance, ou des liens anciens de connoissance ou d'amitié avoient formées ? & n'est-ce pas s'avouer coupable, & déclarer soi-même au public que ces liaisons n'é-

toient pas innocentes, de les rompre au premier bruit qui nous en vient? C'eſt ainſi qu'on ſe fait une illuſion groſſiére à ſoi-même : car, mes Freres, n'eſt-ce pas déjà un grand mal, & un préjugé honteux à un Prêtre, que ces liaiſons ayent été d'une nature à donner lieu à de tels diſcours? un ſaint Prêtre, un bon Paſteur tout occupé de ſes fonctions, ne trouve pas beaucoup de tems de reſte pour des liaiſons aſſidues & inutiles; des bienſéances inévitables ſeules, des devoirs de charité, & l'exercice de ſes fonctions le produiſent en public; le ſérieux de ſon miniſtère l'y accompagne par-tout. Les inutilités & les aſſiduités d'un commerce dont on peut parler, & qui peut paroître ſuſpect, ne conviennent guéres qu'à un Paſteur oiſeux, & dont la vie peu grave & peu ſacerdotale, loin de prévenir la témérité des ſoupçons, y donne lieu & les fait naître. Mais il les autoriſe, dit-on, en y ayant égard, & ſe retirant; c'eſt-à-dire, qu'il confond la malice de ceux qui ont été capables de les former : c'eſt-à-dire, qu'il ferme la bouche à la calomnie; qu'il déclare ne tenir à rien de plus cher qu'à ſon devoir & à ſa réputation; qu'il ne lui en coûte rien d'arracher l'œil qui ſcandaliſe le moindre de ſes freres : c'eſt-à-dire, en un mot, qu'il reſpecte ſon caractére, & qu'il force à les reſpecter ceux-mêmes qui cherchoient à le flétrir : voilà comment il ſe déshonore en faiſant ceſſer l'occaſion du ſcandale. Et! plût à Dieu qu'il ne ſe déſho-

norât pas davantage en ſe roidiſſant contre les bruits publics ! plût à Dieu qu'en perſévérant dans ces liaiſons ſuſpectes ; il ne déclarât pas lui-même tout haut qu'il y tient par des liens où il n'eſt pas poſſible de ſuppoſer de l'innocence ! qu'il ne donnât pas lieu de dire qu'un malheureux penchant l'emporte ſur la ſainteté de ſon état, & ſur l'amour de ſa réputation, & qu'il ne mépriſe, & n'oublie les diſcours publics, que parce que depuis long-tems il s'eſt oublié lui-même !

Hélas ! mes Freres, que de larmes ont coûté, & coûtent encore tous les jours à l'Egliſe affligée, les ſcandales & les chûtes publiques, où la prétendue innocence de tes ſociétés a conduit les Miniſtres ! de quel opprobre public n'ont-ils pas couvert cette chaſte Epouſe de Jeſus-Chriſt ! quel mépris humiliant n'ont-ils pas attiré ſur tout le ſaint miniſtère ! & quelle occaſion n'ont-ils pas donné aux ſectateurs impies du vice, de blaſphémer le nom du Seigneur, & de s'en prendre à la Religion même des déſordres de ſes Miniſtres ! Mais laiſſons un voile éternel ſur ſes horreurs ; & ne renouvellons pas notre douleur devant des Miniſtres fidéles, qui la partagent avec nous, & dont la préſence même l'adoucit & la conſole.

Par la ſuite de la même régle, toute ſociété dans le monde avec les amateurs publics du vice, & les contempteurs de la vertu, nous eſt interdite ; avec ces hommes dont le plaiſir fait l'unique occupation,

& qui se font un honneur insensé de leurs excès & de leur intempérance. Hélas ! mes Freres, quel pourroit être le prétexte d'un Prêtre, d'un Ministre consacré à la piété & à la défense de ses maximes, dans de pareilles assemblées ? s'il s'y plaît, il participe à leurs œuvres de ténébres : s'il ne les désapprouve que foiblement & comme par une espèce de honte, c'est un hypocrite qui n'a honte que de lui-même, & non des excès dont il est témoin ; c'est un déserteur de l'Evangile ; & sa modération simulée & connue pour telle, ne sert que de nouvel aiguillon à la débauche, & à attirer de nouvelles dérisions à la vertu. Quel scandale, mes Freres, & quelle honte pour le Sacerdoce, qu'un Prêtre & un Pasteur puisse être cité dans le récit d'une assemblée, dont la licence & la crapule ont fait tout l'honneur; qu'on le cite peut-être comme celui qui s'y est le plus signalé, & qui a fait des excès, où personne que lui n'a pu atteindre ! Car, mes Freres, tel est d'ordinaire le sort malheureux d'un Prêtre qui sort des bornes de son état, d'aller toujours plus loin que les gens du monde en fait de licence, & de joindre au mépris des régles, celui même de la modération & des bienséances.

On nous dira sans doute que toutes les sociétés avec les personnes du monde ne sont pas de ce caractère ; qu'on a besoin de délassement ; & qu'il s'y trouve des gens sages & réglés avec lesquels on peut vivre sans danger, & sans que la Religion, ni les

bienſéances du caractère en ſouffrent. J'en conviens, mes Freres ; mais avant de vous expoſer les régles qui doivent vous conduire dans ces liaiſons mondaines, je vous dis que dans la ſociété des mondains, ſages mêmes ſelon le monde, on y reſpire toujours un air du monde & de ſes maximes, qui ſe répand peu à peu ſur tout notre extérieur, & qui y prend inſenſiblement la place de ce maintien ſacerdotal ſi recommandé par les ſaints Canons, & ſi digne de notre miniſtère : je vous dis qu'en vivant avec ce monde qu'on appelle ſage, on s'y nourrit de ces maximes que la fauſſe ſageſſe du monde approuve, toujours infiniment éloignée des maximes de l'Evangile ; qu'on y laiſſe éteindre peu à peu le premier eſprit de ſon état, & qu'on y ſubſtitue l'eſprit faux & étranger du ſiécle : je vous dis, qu'il n'eſt que la conformité des goûts & des penchans qui lie les ſociétés & les commerces ; & que ſi ceux du monde vous ſont néceſſaires, c'eſt une preuve certaine que ſes goûts ſont les vôtres, & que vous n'êtes à votre place qu'avec lui.

Mais on a beſoin de délaſſement, dites-vous, & on ne peut pas toujours vaquer à des occupations ſérieuſes. Mais, mes Freres, ſouffrez que je vous réponde ici ce que ſaint Paul reprochoit autrefois à des Diſciples, qui loin de s'adreſſer à leurs freres pour finir leurs conteſtations, s'adreſſoient à des Juges Gentils : *Sic non eſt inter vos ſapiens quiſquam* ? Quoi ! vous ne ſauriez 1. Cor. 6. 5.

trouver parmi vos Confreres des Miniſtres ſages & aimables pour vous délaſſer avec eux du ſérieux de vos occupations. *Sic non eſt inter vos ſapiens quiſquam* ? Eſt-il poſſible qu'au milieu de tant d'Eccléſiaſtiques d'une ſociété douce, édifiante, honorable pour vous, vous ayez beſoin d'appeller le monde à votre ſecours, & chercher des délaſſemens où vous ne devriez porter que vos fonctions & vos peines ? Hélas ! mes Freres, un bon Prêtre, un Prêtre rempli de foi, peut-il aller chercher des délaſſemens au milieu du monde ? & que trouvera-t'il parmi ſes amateurs les plus réglés mêmes aux yeux du monde ? des erreurs & des abus que l'uſage a conſacrés & que la Religion déteſte ; les paſſions honorées des éloges qu'on refuſe à la vertu ; Jeſus-Chriſt outragé dans ſes maximes, dans ſon culte, ſouvent dans ſes ſerviteurs ; la charité éteinte par les haines, par les intérêts, par les jalouſies ; les entretiens ſouillés par des médiſances noires & publiques ; Dieu offenſé & oublié preſque par-tout ; & le monde entier devenu preſque auſſi diſſolu, auſſi plongé dans les ténébres, auſſi payen dans ſa doctrine, qu'il étoit avant le bienfait de ſa converſion & la lumiére de l'Evangile. Voilà le monde, mes Freres, & un Miniſtre de Jeſus-Chriſt chercheroit un délaſſement au milieu de ces horreurs ? Mais pourroit-il y retenir ſes larmes ? mais ne ſe ſentiroit-il pas, comme Paul au milieu des déſordres & des ſuperſtitions d'Athénes,

déchirer le cœur par les plus vives impressions de l'Esprit de Dieu ? *Incitabatur spiritus ejus in ipso* ; & seroit-il capable d'un moment de joie au milieu de tant d'objets si capables de l'accabler de douleur & de tristesse ? Non, mes Freres, le monde ne peut être qu'une vallée de larmes pour un Ministre de Jesus-Christ : il éloigne de lui le spectacle affligeant de cette multitude de Fidéles qui y périssent ; il en fait le sujet continuel de ses gémissemens & de ses priéres : & comment iroit-il chercher à se réjouir sur leurs ruines & la désolation de la sainte Jérusalem, sur les cadavres, pour ainsi dire, de ses freres, qu'il voit tous les jours périr aux yeux de Dieu ? Act. 17. 16.

Et ce qu'il y a ici de plus injuste pour les Ministres qui nous alléguent l'innocence & la nécessité des délassemens qu'ils vont chercher dans le monde ; c'est que d'ordinaire ce sont ceux qui en ont le moins de besoin, & qui négligent plus leurs devoirs & les occupations les plus pénibles attachées à leur état. Oui, mes Freres, il n'est que les Ministres oiseux, ennemis de l'étude & de la retraite, peu fidéles à leurs fonctions, qui se traînent dans le monde, non pour se délasser du travail, mais pour le fuir, & pour y occuper un loisir & une oisiveté qui leur est à charge : ce sont eux seuls, qu'on voit donner à des commerces oiseux, & inutiles, un tems qu'ils dérobent à leurs peuples ; précipiter la sainte gravité de leurs

fonctions, & se hâter d'aller déposer au milieu des dissipations du monde, le personnage sérieux de Ministre qui les gêne. Toute leur vie est une désoccupation éternelle : on n'y voit rien de sérieux, pas même les saintes fonctions du ministère, avilies presque toujours par un air d'ennui, de vitesse & d'indécence ; ce qui devroit les consoler, les ennuie & les fatigue, & au sortir de-là ils courent dans le monde, se délasser d'une prévarication par des prévarications nouvelles.

II. REFLEX. JE l'ai déjà dit, mes Freres, un Pasteur fidéle à ses devoirs, qui respecte son état, qui aime son peuple, ne trouve pas bien des momens de reste pour les aller sacrifier aux inutilités & aux dissipations des commerces du monde. Il y paroît rarement, parce que les occasions inévitables des devoirs & des bienséances qui l'y engagent quelquefois, n'étant pas multipliées par le goût ni par de vains prétextes, sont rares ; & c'est ici une seconde régle aussi essentielle que la premiére, la rareté de nos communications avec le monde. Nous ne pouvons que perdre & nous y avilir en nous y mettant trop souvent : tout corrompu qu'il est, il exige de nous une vertu sans tache, sans nuages, & sans même aucune de ces foiblesses inséparables de l'humanité.

Plus il est indulgent pour lui-même, plus il devient sévère à notre égard : il croit

pouvoir tout se permettre, & il croit aussi ne devoir rien nous passer : il a sans cesse sur nous des yeux censeurs & malins ; une parole moins mesurée, une simple inattention, une démarche moins décente, une complaisance accordée sans réflexion, deviennent pour nous des crimes qu'il ne pardonne pas ; il les grossit, il en tire des conséquences odieuses, & il n'oublie rien dans les momens où nous semblons nous relâcher un peu en sa faveur de la gravité de notre caractère, pour y découvrir plus de goût de notre part que de condescendance pour lui. Il nous exhorte à l'imiter dans la licence de ses joies & de ses plaisirs ; il traite de minutie & de petitesse d'esprit nos précautions là-dessus, & nos réserves ; & pour peu que nous en rabattions pour lui plaire, il retombe au sortir de-là sur nous, & nous paye de notre complaisance par des dérisions outrageantes, & par les jugemens les plus insensés & les plus dèshonorans.

Ainsi, mes Freres, c'est se tromper, de croire qu'on s'assure l'estime & la bienveillance du monde en se familiarisant avec lui & s'y montrant sans cesse. Plus il nous voit, moins il nous respecte & nous estime : il nous méprise, dès qu'il sent que nous ne pouvons nous passer de lui : devenons-y rares, alors nous y paroîtrons avec plus de dignité, & il nous verra avec plus de respect : attendons que des bienséances inévitables, que des devoirs de charité,

que des œuvres saintes, que des sollicitations pour le soulagement des pauvres nous y appellent; paroissons-y environnés de tout le saint appareil de notre caractère, comme des envoyés de Jesus-Christ, comme y tenant sa place; c'est alors que notre ministère tout seul, & l'ordre de Dieu, nous y tiendront lieu de sauve-garde. Quand on cherche le monde pour le monde même, il faut se conformer à ses goûts & à ses manières: on y seroit mal reçu, si l'on vouloit y porter cette gravité, cette retenue sacerdotale, qui doit toujours nous accompagner: nous dérangerions ses Plaisirs; nous déconcerterions ses assemblées & la licence de ses entretiens; nous lui serions à charge; notre présence seule seroit pour lui un contre-tems, & il diroit de nous ce que les ennemis de la vertu disoient autrefois du Juste dans la Sagesse:
Sap. 2. 15. *Gravis est nobis etiam ad valendam.* Ou il ne faut pas chercher le monde, ou il faut vivre comme lui.

III. REFLEX. AInsi, mes Freres, si nous sommes fidéles à la régle qui nous prescrit d'y paroître rarement, il nous sera facile d'y porter la gravité, l'édification, & le zèle qui forment la derniére régle sur la maniére dont nous devons converser avec les personnes du monde; car ce sont les caractères qui doivent annoncer aux personnes du monde un Ministre de Jesus-Christ.

Je dis la gravité. Nos manières, nos

démarches, notre langage, tout notre extérieur doit y soutenir la sainte dignité de notre état : les délassemens les plus autorisés dans le monde, les familiarités les plus usitées, les discours de joie & de plaisanterie les plus reçus y deviennent pour nous des indécences : tout ce qui n'est pas digne de notre ministère, est indigne de nous. On se persuade souvent qu'il faut s'accommoder au goût, au langage, & aux maximes du monde, pour n'y pas paroître de mauvaise compagnie ; mais, mes Freres, un Prêtre n'est à sa place & décemment dans le monde, que lorsqu'il y est, ce qu'on appelle, de mauvaise compagnie pour le monde : dès que le monde le recherche, l'adopte, l'associe, se plait avec lui, c'est une preuve décisive que ce Prêtre ne respecte plus les bienséances de son état. Est-ce que nous voyons tous les jours, mes Freres : tous ces Prêtres que le monde recherche, que le monde applaudit, avec lesquels il est vrai d'être en société, sont des Prêtres mondains qui ne conservent de leur état que le nom : cet esprit du monde sort de tous côtés de leur extérieur : il se manifeste dans l'indécence de leurs vêtemens, dans la légèreté de leurs discours & de leurs démarches, & souvent même dans le peu de gravité de leurs fonctions les plus saintes. Si vous étiez du monde, disoit Jesus-Christ à ses Apôtres, le monde vous aimeroit, vous chercheroit, parce qu'il n'aime que ce qui

Joan. 15. 19. est à lui : *Quod suum erat, diligeret* ; mais il vous hait, parce que vous ne l'aimez point. Non, mes Freres, le monde ne court point après un Prêtre saint & respectable : il ne s'empresse point de l'associer à ses assemblées. C'est quand il a besoin de consolation dans les afflictions dont Dieu le frappe : c'est quand les approches de la mort lui font voir de près l'éternité ; ah ! c'est alors qu'il a recours à un saint Prêtre. Il laisse là ceux dont il paroissoit faire tant de cas : il sent bien qu'ils ne sont d'aucun usage pour lui, & pour les seules fonctions auxquelles leur état les destinoit ; & que s'ils étoient bons pour les choses du monde, ils sont inepres & inutiles pour celles du Ciel. Désabusons-nous, mes Freres ; il en coûte toujours quelque chose à la dignité & à la sainte gravité de notre ministère, pour acheter l'amitié & les suffrages du monde : ce n'est pas lui qui rabat de ses préjugés & de ses fausses maximes pour s'unir à nous ; c'est nous seuls qui rabattons de la sévérité des régles saintes pour être admis à ses sociétés. Ne déposons donc jamais aux yeux des gens du monde la sainte gravité de notre état, & le personnage respectable de Ministre de Jesus-Christ : qu'ils ne distinguent pas le Ministre aux pieds des autels, & le Ministre dans le commerce des hommes : qu'ils ne méconnoissent point dans leurs assemblées, celui qu'ils viennent de quitter dans le Temple saint ; qu'ils le retrouvent

par-tout le même, par-tout reſpectant ſon caractère, & le faiſant reſpecter aux autres ; par-tout, comme dit ſaint Paul, annonçant la piété par ſa ſeule préſence : *Promittentes pietatem.* 1. Tim. 2. 10.

Alors, mes Freres, ſi nous ſommes témoins de ces abus que l'uſage juſtifie dans le monde, nous ſommes en droit de les condamner : alors ſi on permet devant nous de ces diſcours ſi ordinaires où la charité, où la pudeur eſt offenſée, notre caractère nous autoriſe à les blâmer : alors le monde lui-même ne trouve pas mauvais que nous tâchions de ſanctifier ſes entretiens par des diſcours d'édification. Car, mes Freres, comme diſoit autrefois le ſaint homme Tobie, le Seigneur ne nous a diſperſés parmi les gens du monde, qui ne connoiſſent point Dieu, qu'afin que nous leur manifeſtions les merveilles de ſa loi ſainte : *Ideò diſperſit vos inter gentes ; ut enarretis mirabilia ejus.* Tob. 13. 4. Non, mes Freres, il ne convient pas à un bon Prêtre de ſortir d'un entretien avec les gens du monde, ſans y avoir mêlé quelques paroles d'édification : quand on eſt touché des vérités de la foi ; qu'on les médite tous les jours aux pieds de Jeſus-Chriſt ; qu'on eſt pénétré d'un ſaint déſir pour le ſalut de ſes freres, il eſt bien difficile de les voir s'égarer & périr, ſans les plaindre du moins quelquefois, ſans prendre occaſion de leurs erreurs & de leurs préjugés pour y placer à propos une parole de ſalut : on n'eſt pas le maître de ſe

contenir, de s'imposer un silence de timidité ou d'indifférence. Et que savez-vous si une réflexion simple & édifiante, placée dans un tems où l'on ne s'y attendoit pas, ne deviendra pas pour votre frere une parole de vie ou de salut ? Dans les instructions publiques, les gens du monde y viennent, comme en garde, pour ainsi dire, & prévenus contre les vérités que nous leur allons annoncer ; mais dans un entretien familier, la vérité prend, pour ainsi dire, le pécheur au dépourvu, l'amitié, la douceur, la simplicité, donnent à la vérité ni préparée, ni attendue, une force que les autres discours n'ont pas d'ordinaire ; c'est un trait imprévu qui porte plus sûrement son coup : mais d'ailleurs quand le caractère de ceux qui nous écoutent, le rendroit inutile, nous avons du moins honoré notre ministère ; nous avons édifié ceux que nous n'avons pu détromper : & fidéles à l'avis de l'Apôtre, nous avons sanctifié
1. Petr. 1. 15. tous nos entretiens : *In omni conversatione sancti sitis.*

Mais ne doit-on pas craindre de se rendre importun, ou d'exposer la vérité au mépris & à la dérision de ceux qui nous écoutent. Non, mes Freres, un Prêtre dissipé & mondain, auroit mauvaise grace, je l'avoue, de venir porter des discours d'édification au milieu des personnes du monde : il est déchu de ce droit par sa conduite ; il se rendroit ridicule de venir rappeller aux autres, des vérités qu'il paroît

roît avoir oubliées pour lui-même. La doctrine de la piété rougiroit dans sa bouche : on l'écouteroit avec mépris, & on se demanderoit encore depuis quand Saül s'avise de faire le personnage de Prophête : *Num & Saül inter prophetas* ? Mais un saint Prêtre fait respecter ses avis sages & édifians : le monde lui-même les attend de lui ; il peut en être ennuyé, mais il n'en est pas surpris ; il peut rejetter la vérité, mais il estime en secret celui qui l'annonce. Je conviens que la prudence doit ici conduire la régle ; & qu'il ne faut pas rendre la vérité méprisable à force de la rendre importune, & de la placer à contre-tems : la charité qui ne cherche qu'à se rendre utile, veut qu'on choisisse ses momens ; & combien s'en présente-t'il à un saint Ministre dans l'inutilité des entretiens des personnes du monde ? Ils l'entretiennent de leurs affaires de leurs projets, de leurs embarras, de leurs sujets de plainte contre leurs ennemis ou leurs concurrens, de leurs contre-tems & de leurs chagrins ; or l'Esprit de Dieu dans un Prêtre ne trouve-t'il pas en tout cela mille occasions de déplorer la vie triste & agitée de ceux qui aiment le monde ; de leur rappeller la paix, la douceur, les consolations d'une vie sainte & chrétienne ; & de les plaindre, sur ce qu'ils sont bien malheureux de ne jouir d'aucun bonheur en ce monde, & de se préparer à travers mille agitations & mille peines, un malheur éternel dans l'autre ?

1. *Reg.* 10. 12.

D'ailleurs, mes Freres, il eſt des occaſions où il ne s'agit plus de craindre qu'on ſe rende importun, & où le zèle ſeul doit tenir lieu de prudence à un ſaint Miniſtre : dernier caractère ; le zèle. Oui, mes Freres, un Prêtre eſt un Miniſtre public, chargé des intérêts de la gloire de Dieu, & de l'honneur de la Religion, parmi les hommes ; il ne doit jamais ſouffrir que devant lui les perſonnes du monde, quelles qu'elles puiſſent être, ſe permettent des diſcours où le reſpect dû à la majeſté de la Religion eſt bleſſé, où les maximes de l'Evangile ſont mépriſées, où les doutes impies ſur la foi ſont propoſés avec audace, où nos plus auguſtes Myſtères ſont traités avec dériſion, où le vice eſt juſtifié, où la vertu eſt tournée en ridicule ; enfin, où le libertinage & l'impiété des diſcours déshonorent notre préſence. Ah ! c'eſt alors que la piété & la dignité d'un Miniſtre ne doit plus ſe preſcrire de meſures & de bornes que celles de ſon zèle : c'eſt alors que chargé par ſon état des intérêts de la Religion, il ne doit plus connoître perſonne ſelon la chair ; oublier les noms, les titres, les diſtinctions de ceux qui s'oublient eux-mêmes ; ſe ſouvenir ſeulement qu'il eſt établi de Dieu, leur maître & leur docteur, & qu'il tient de l'Egliſe une autorité qui lui donne droit d'abattre & de terraſſer avec une ſainte fierté tout orgueil impie & mépriſable, qui veut s'élever contre la ſcience de Dieu : *Deſtruentes ora-*

2. Cor. 10. 4. 5.

nem altitudinem extollentem se adversùs scientiam Dei. Quiconque ne ménage point devant nous ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, ne doit point être ménagé; nous devons l'écouter avec la même indignation que Dieu l'écoute : la vivacité du zèle, un saint courroux, sont alors les seules bienséances que notre caractère nous impose : il ne s'agit plus d'y mêler des adoucissemens & de politesses : il faut répondre au fou, comme nous l'ordonne l'Esprit de Dieu, selon sa folie; humilier son ostentation & son ignorance, & venger la gloire du Dieu très-haut, des outrages que lui fait la vile créature : on ne doit plus de mesures à des pécheurs qui n'en connoissent plus eux-mêmes. Eh ! quoi, mes Freres, on se fait un honneur dans le monde de soutenir avec vivacité les intérêts d'un ami qu'on outrage en notre présence : on impose, avec fermeté, silence au calomniateur : on seroit déshonoré, & l'on passeroit pour un faux ami, & pour un cœur bas & lâche, si l'on avoit laissé outrager son ami, sans prendre sa défense; & nous n'aurions pas le même zèle pour fermer la bouche à l'impie, & soutenir tout haut les intérêts de Jesus-Christ? & nous croirions, nous qu'il a appellés ses amis, en nous associant au saint ministère : *Jam non dicam vos servos, sed amicos*; nous croirions avoir rempli tout ce qu'un titre si tendre & si honorable exige de nous, en dissimulant, en nous conten- *Joan. 15. 15.*

tant d'éprouver par un lâche silence les outrages dont on le charge, & sacrifiant par une foiblesse dèshonorante, à des égards humains, son nom & sa gloire ? Non, mes Freres, nous ne sommes plus les amis que Jesus-Christ s'est choisis, & ce titre nous dèshonore, quand son nom outragé ne réveille plus notre amour & notre zèle.

Voilà, mes Freres, de quelle manière nous devons vivre & converser avec les personnes du monde ; les sociétés qu'il y faut éviter ; la rareté de nos communications avec celles-mêmes qui nous sont permises ; la gravité, l'édification, & le zèle qui doivent nous y accompagner par-tout.

C'est ce que l'Apôtre recommandoit à son disciple Timothée : il s'élévera parmi nous, lui disoit-il, des Ministres de l'Evangile, inquiets, dissipés, mondains, plus occupés d'eux-mêmes, que de l'œuvre de l'Evangile ; & nous en voyons déjà de ce caractère, qui se font un accès familier dans toutes les maisons des Fidéles, se montrent par-tout, entrent dans tous les démêlés & toutes les affaires de nos freres, passent tout leur tems à des entretiens & des commerces inutiles, parlent sans cesse, & toujours mal-à-propos, & de ce qu'ils savent, & de ce qu'ils ne savent pas ; abusent de la foiblesse d'un sexe toujours prêt à se laisser gouverner, & se rendent maîtres des maisons qu'ils fréquentent. Pour vous, ô homme de Dieu, ajoûtoit l'Apôtre, ne suivez

pas des exemples si honteux au saint ministère, & si capables de faire blasphêmer par les Gentils l'Evangile du salut que nous annonçons : *Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge.* 1. Tim. 6. 11.

Et je finis, mes Freres, en vous adressant les mêmes paroles : *Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge.* Si vous étiez les hommes du monde, ses intérêts, ses erreurs, ses préjugés, ses inutilités devroient être votre partage ; vous seriez chargés de vous conformer à ses maximes & à son langage, de les justifier, & de vous élever contre tous ceux qui osent les condamner. Mais vous êtes chacun les hommes de Dieu sur la terre : *Tu autem, ô homo Dei ;* c'est-à-dire, chargés au milieu du monde, des intérêts de Dieu, du soin de sa gloire, de l'honneur de son culte, du dépôt de ses loix & de sa doctrine. L'homme du Roi parmi les peuples, ne parle qu'au nom de son maître ; fait respecter ses ordres ; ne connoît personne, quand il s'agit de l'autorité & des intérêts du maître qu'il représente : il dépose l'homme privé ; il ne montre que l'homme public, que l'homme du Roi. Et nous, mes Freres, qui sommes les hommes de Dieu au milieu du monde : *Tu autem, ô homo Dei* ; nous déposerions ce caractère saint & public, dont nous sommes revêtus, ce caractère qui nous éleve, & nous consacre, pour devenir les hommes du monde ? Et nous, mes Freres, nous rougirions de parler le langage de celui qui nous envoye; nous le laisserions outrager à nos yeux sans

ſoutenir ſes intérêts & ſa gloire ; ſans uſer de l'autorité dont il nous a revêtus, pour nous élever avec un ſaint zèle contre les contempteurs de ſon nom, de ſes loix, & de ſon culte ? *Tu autem, ô homo Dei.* Et nous, mes Freres, oubliant la majeſté de celui que nous repréſentons, & l'honneur qu'il nous a fait de nous confier ſon autorité, nous autoriſerions même par notre conduite, les maximes du monde ſon ennemi, & nous paroîtrions d'intelligence avec lui pour faire prévaloir ſes erreurs & ſes préjugés, ſur les loix & ſur les maximes ſaintes dont il nous a chargé d'être les dépoſitaires publics & les défenſeurs ? *Tu autem, ô homo Dei.* Non, mes Freres, portons ce titre auguſte ſur notre front & dans tout le détail de notre conduite : ſoyons partout les hommes de Dieu : que nos actions les plus communes, nos entretiens, nos ſociétés, nos commerces ſoient ennoblis & ſanctifiés par ce caractère ſaint & honorable : ne nous aviliſſons jamais en le dépouillant ; & ſouvenons-nous que le monde le reſpectera toujours en nous, tant que nous le reſpecterons nous-mêmes.

DISCOURS

SUR

LA NECESSITÉ

OU SONT LES MINISTRES

DE

SE RENOUVELLER DANS L'ESPRIT

DE LEUR VOCATION.

Renovamini ſpiritu mentis veſtræ.

Renouvellez-vous dans l'eſprit de votre vocation. Eph. 4. 5.

A Quels hommes, mes Freres, l'Apôtre adreſſoit-il autrefois cette parole d'exhortation? à des Miniſtres de l'Evangile qui mouroient tous les jours pour celui qui les avoit envoyés, à qui la mort paroiſſoit un gain, perſécutés, humiliés, foulés aux pieds, & ſouffrant tout avec joie pour les Elus; aux premiers Prédicateurs de la

foi parmi lesquels les uns étoient Apôtres ; les autres Prophêtes, les autres avoient reçu le don des langues & des miracles ; & à la sainteté desquels, l'univers entier, avec toute sa vaine ostentation de science, de sagesse, de philosophie, d'incrédulité, n'avoit pu résister.

Voilà les hommes à qui l'Apôtre recommandoit autrefois de se renouveller dans l'esprit de leur vocation ; eux qui étoient encore remplis des prémices de cet esprit depuis peu descendu du Ciel ; eux qui comme leur maître, le répandoient de leur plénitude sur les peuples & sur les nations.

Tant il est vrai que les dépérissemens & les diminutions de ce premier esprit de notre ministère, sont la plus grande playe de l'Eglise, & la source de la perte & de l'avilissement de ses Ministres.

C'est cette même parole que je vous adresse, & que je m'adresse à moi-même aujourd'hui, mes Freres ; à nous, qui appellés au ministère dans la décadence & le relâchement des siécles, en avons, pour ainsi dire suivi l'esprit & la destinée : à nous qui dans le refroidissement général de la foi, à peine nous soutenons-nous encore, loin de donner la main à ceux qui périssent.

Souffrez donc que dans ces commencemens de mon Episcopat, dont vous devez être toute la consolation & la force, je vous exhorte, en m'exhortant moi-même, à nous rappeller au premier esprit de notre

vocation. Ranimons-nous enſemble comme chargés du même fardeau : & puiſque la Providence par des jugemens peut-être rigoureux ſur moi, & ſur les peuples qui me ſont confiés, m'a établi ſur cette Egliſe ſi reſpectable, & vous a aſſociés à moi comme les coopérateurs de mon Epiſcopat & de mon miniſtère ; allons à la ſource de nos maux, & tâchons d'en découvrir les remèdes.

I. REFLEX.

LA premiere ſource de nos affoibliſſemens dans les fonctions du miniſtère, c'eſt que ſouvent ſans conſulter la voix du Ciel, nous nous y ſommes appellés nous-mêmes : c'eſt un vil intérêt, c'eſt l'ambition, c'eſt une deſtination domeſtique, c'eſt la chair & le ſang, ce ſont des mains humaines, qui nous ont ouvert les portes terribles du ſanctuaire ; c'eſt elles qui nous ont inſtallé dans le lieu ſaint : nous n'y ſommes plus les envoyés de Dieu ; nous n'y ſommes que l'ouvrage des paſſions, & nous en devenons bientôt les jouets & les miniſtres.

De quel œil, mes Freres, Dieu peut-il regarder les uſurpateurs de ſon Sacerdoce & de ſa gloire ? quel accroiſſement peut-il donner aux travaux des ouvriers qu'il ne connoît point, & qu'il réprouve ? Tout ſera pour eux un écueil ; l'autel ſaint, les myſtères redoutables, la confiance des Fidéles, l'autorité du miniſtère, les revenus du Sanctuaire, les talens même de la nature, ils abuſeront de tout : la ſource empoiſonnée

répandra son venin sur tout les cours de leurs fonctions. Ils n'étoient pas, dit l'Ecriture, de la race de ces hommes, par le ministère desquels Israël devoit être sauvé ; ils n'avoient point été destinés de Dieu pour conduire & défendre son peuple : le premier choc les a renversés, ils sont devenus le jouet & la dérision des ennemis du peuple saint ; Ils ont fait blasphémer son nom par le scandale de leur vie ; ils ont été l'écueil des ames dont ils auroient dû être les guides & les sauveurs ; & n'étant point entrés par Jesus-Christ qui est la voie & la vie, leur ministère a été un ministère d'égarement, de mort & de condamnation : *Ipsi autem non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israël.* 1. Mach. 5. 62.

Que de Ministres l'Eglise nourrit dans son sein, que l'ordre de Dieu n'avoit pas destinés pour elle ? A cela quelle ressource ? les remèdes sont rares ; & il est difficile qu'une voie qui n'est pas la vôtre, devienne pour vous une voie de salut.

Mais les talens utiles aux Fidéles, sembloient être la voie de Dieu qui vous appelloit à les conduire ? Ce n'est pas à vous à régler l'usage de vos talens ; c'est au pere de famille qui vous les a confiés : ils deviendront eux-mêmes la source & l'occasion de vos chûtes. Le premier & le grand talent, dit l'Apôtre, c'est la piété qui est utile à tout ; & vous n'étiez pas de la race de ces hommes par le ministère desquels Israël devoit être sauvé : *Ipsi autem non erant de se-*

mine vivorum illorum per quos salus facta est in Israël.

Mais le succès dans les fonctions ne peut-il pas ratifier le défaut des motifs qui ont pu nous y conduire ? En vain prophétiseriez-vous au nom du Seigneur, dit Jesus-Christ; en vain chasseriez-vous les esprits impurs de l'ame des Fidéles par le ministère de la parole ; en vain vous verroit-on opérer des prodiges, & auriez-vous les suffrages de tous les hommes, le Seigneur ne vous connoît pas : ces louanges elles-mêmes corrompront votre cœur : elles deviendront la vaine récompense de vos vains travaux. Vous êtes des ouvriers d'iniquité, dit l'Evangile : la chair & le sang ont pu vous ouvrir les portes de l'Eglise, de ce Royaume de Dieu ; mais elles ne le posséderont jamais à juste titre, & vous n'êtes pas de la race de ces hommes par le ministère desquels Israël devoit être sauvé : *Ipsi autem non erant, &c.*

Que conclure de cette premiére réflexion ? qu'il faut rendre sa vocation certaine par ses bonnes œuvres ; que la sainteté de la vie est la marque la plus décisive d'une sainte vocation ; & que la grace qui nous soutient dans le ministère, est toujours l'effet heureux & presque infaillible de la grace qui nous l'a confié.

II. REFLEX. PRemiére source de nos affoiblissemens, le défaut de vocation. Mais je la suppose légitime ; & je dis que la familiarité des choses saintes devient pour nous une seconde source de relâchement & de chûte.

La premiére fois que les Prêtres & les Lévites virent dans le désert le Tabernacle saint que Moyse venoit de construire, la nuée miraculeuse qui le précédoit, la majesté de Dieu qui couvroit ce lieu terrible, les oracles qui sortoient du fond du Sanctuaire, la magnificence & l'appareil auguste des sacrifices & des cérémonies, ils n'en approchoient qu'avec une sainte horreur : rien n'étoit omis des purifications & de tous les autres préparatifs que la loi prescrivoit aux Ministres. Mais peu à peu la vûe journalière du Tabernacle les familiarisa avec ce lieu saint ; les précautions cessérent avec le respect ; le prodige de la colomne de feu que Dieu y opéroit tous les jours, s'avilit par le long usage ; les profanations suivirent de près : des Ministres téméraires oserent présenter un feu étranger ; d'autres usurperent des fonctions réservées au seul Pontife ; enfin, les filles de Madian leur devinrent bientôt une occasion de chûte & de scandale ; & à peine dans toute la Tribu de Lévi se trouva-t'il un Phinées, un seul Prêtre saint & zèlé, qui osât venger l'honneur du Sacerdoce & la sainteté de la Loi, indignement dèshonorée devant un peuple infidéle.

Voilà notre hiſtoire. Dans ces jours heureux, où nous commençâmes à approcher de l'autel ſaint, la majeſté des myſtères terribles, le prodige qui s'opére entre les mains du Prêtre, la préſence du Dieu qu'on immole, le ſilence & la terreur des Anges mêmes qui environnent le Sanctuaire, tout cela frappoit nos cœurs d'un ſaint ſaiſiſſement ; nous tremblions ſous le poids des vêtemens ſacrés, & de l'honneur du Sacerdoce ; les taches les plus légères nous couvroient de confuſion ; nous croyions voir comme autrefois l'Ange du Ciel, le glaive de feu à la main, qui nous défendoit l'entrée de ce lieu ſaint ; l'appareil des plus légères cérémonies, nous paroiſſoit myſtérieux & reſpectable.

Mais inſenſiblement nous nous ſommes raſſurés : le reſpect a diminué avec la crainte : nous nous ſommes familiariſés, & avec nos foibleſſes, & avec les myſtères terribles qu'elles déshonorent : la priére, le recueillement, la ſuite des occaſions ne nous ont plus paru des précautions utiles ; une conſcience douteuſe, embarraſſée, ſouillée par conſéquent, ne nous a plus effrayé, & nous l'avons portée dans le Sanctuaire : les fonctions les plus ſaintes & les plus terribles, n'ont plus été pour nous que des fonctions vulgaires ; à peine ont-elles réveillé notre attention, loin de réveiller nos frayeurs & notre foi : l'ennui même, le dégoût criminel, a été la diſpoſition la plus innocente qui les ait précédées ; & l'autel

qui auroit dû être le lieu de notre consolation & de notre force, est devenu le lieu & la source de nos malheurs & de nos crimes.

Et de-là tant d'indécence dans les fonctions les plus saintes de notre ministère; de-là tant de Ministres paroissent à l'autel, ou au milieu du Temple saint, avec moins de sérieux & de précaution que dans une assemblée profane : de-là les louanges du Seigneur, ces cantiques sacrés qui sont le langage de la foi & de la piété de tous les siécles, se chantent avec autant d'irrévérence & d'immodestie, que les chants mêmes de dissolution & de débauche.

Aussi la piété des fidéles se refroidit, & ne les rassemble plus qu'avec peine dans nos temples. Ces assemblées saintes où les louanges du Seigneur étoient célébrées avec tant de foi, de componction & de majesté, faisoient toute la consolation des premiers Chrétiens : ils partageoient avec les Ministres les heures du jour par ces chants divins ; & au milieu des persécutions, c'étoit la plus douce ressource de leurs peines.

Aujourd'hui hélas ! les jours les plus solemnels mêmes, les attirent à peine au pied des autels : ils n'entendent plus qu'avec ennui des cantiques saints que l'ennui & le dégoût, plutôt que la religion & la piété, semblent chanter.

Ceux de Babylone autrefois, malgré leur idolâtrie, & quoiqu'ils ne connussent pas le

Dieu d'Iſraël, touchés de la majeſté des cantiques du peuple ſaint, captif ſur les bords de leurs fleuves, venoient les prier de chanter les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* Dégoûtés des chants fabuleux & bizarres de leurs Prêtres, pénétrés de la magnificence & de la ſublimité des louanges du Seigneur, ils ne pouvoient ſe laſſer d'entendre le récit de ſes merveilles & de ſes grandeurs, publiées par la ſainte harmonie des hymnes & des cantiques : ces chants ſacrés attiroient en foule les idolâtres ſur les bords de leurs fleuves, où gémiſſoient les tributs ; & ils venoient pleurer avec elles ſur les malheurs de Jéruſalem : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* Pſ. 136. 3.

Et le peuple de Dieu lui-même aujourd'hui fuit ces cantiques divins ; & la nation ſainte laiſſe ſans regret les Miniſtres ſacrés dans la ſolitude de nos Temples, chanter les louanges du Dieu de leurs peres ; & ce devoir ſi conſolant eſt devenu un devoir vil & vulgaire, qu'on regarde comme le partage du ſimple peuple.

D'où vient ce malheur, de l'indécence & du peu de recueillement des Miniſtres : les louanges du Seigneur, mes Freres, ſe ſont avilies dans nos bouches. Mais vous n'en êtes pas plus excuſables, gens du monde : la ſainteté du miniſtère n'eſt pas attachée à celle des Miniſtres : les paroles de la vie éternelle dans des bouches mêmes profanes, ſont toujours dignes de votre

amour & de votre respect ; & dans cette Eglise principale sur-tout, où la majesté des cérémonies, & le recueillement des Ministres semble encore rappeller la piété & la gravité des premiers tems, & devroit aussi rappeller la foi, le zèle, & la ferveur des premiers Fidéles.

Voilà où nous méne la familiarité des choses saintes : au relâchement, à l'ennui ; à traiter les mystères saints sans précaution, sans foi, sans aucune des dispositions néçessaires ; & de-là le crime de l'abus devient inévitable. Derniére source de nos affoiblissemens & de nos malheurs : l'abus des choses saintes.

III. REFLEX. ABîme affreux, d'où le retour est presque impossible : un mauvais Prêtre s'est-il encore converti ? aussi le Prophête appelle les playes du Sanctuaire, des playes désespérées : *Desperata est plaga ejus.* *Mich. 1. 9.*

Et de quoi n'abuse pas un Ministre infortuné, quand une fois il en est venu à ce point d'abandon & de malheur ? l'autel saint devient le lieu de ses profanations & de ses crimes ; la dispensation des Sacremens & des Mystères, un trafic honteux d'avarice & de cupidité ; l'autorité du ministère, un piége dont il se sert pour surprendre la Religion & l'innocence des Fidéles ; l'instruction des peuples un avilissement public de la parole sainte, & sa propre condamnation prononcé par sa bouche. Allant de crime en crime, à me-

ſure qu'il paſſe de fonction en fonction c'eſt un homme de péché dans le Temple de Dieu ; ce que la Religion a de plus ſaint, conſomme tous les jours ſa réprobation & les remèdes deviennent ſes maux les plus affreux & les plus incurables.

Et de-là quel ſcandale pour les Fidéles ! la foi des peuples s'éteint ; la piété des Juſtes chancelle ; les foibles n'ont plus rien qui les ſoutienne ; les libertins s'autoriſent de nos exemples ; la Religion s'avilit avec ceux qui en ſont les dépoſitaires.

Malheur au peuple infidéle auquel Dieu dans ſa colère a donné de tels Paſteurs ! il faut que les crimes du peuple ayent bien irrité la juſtice divine, lorſqu'elle permet que ces loups entrent dans la bergerie.

Vous en triomphez ſouvent, gens du monde ; vous faites des chûtes & des foibleſſes des Miniſtres, le ſujet le plus vif & le plus ordinaire de vos dériſions & de vos cenſures : & vous ne voyez pas que leur déréglement eſt la peine de vos crimes : vous ne voyez pas que la plus terrible punition que Dieu puiſſe exercer envers un peuple, c'eſt de lui ſuſciter un Paſteur infidéle, & des Miniſtres ſcandaleux.

Il avoit puni autrefois les prévarications des Juifs par la captivité, par la priſe & la déſolation de Jéruſalem, par des calamités publiques, par la ſtérilité des ſaiſons, par les tributs exceſſifs que l'Egypte & l'Aſſyrie

imposoient sur le peuple de Dieu ; tous ces fléaux ne les rappelloient pas à l'obéissance de la loi : il sembloit que la justice de Dieu étoit épuisée, & qu'elle n'avoit plus de châtiment à exercer sur son peuple ; mais elle s'en réservoit un plus terrible que tous les autres.

» Puisque j'ai visité en vain Israël dans » ma colère, dit le Seigneur, & que tous » mes châtimens lui ont été inutiles ; je » lui susciterai de faux Prophêtes ; je lui » susciterai des Pasteurs qui le séduiront » par leurs exemples, & qui lui feront » une occasion de scandale : ma colère ne » sauroit aller plus loin.

Tremblez, Chrétiens, que Dieu ne tienne à votre égard la même conduite. Il vous a châtiés par des calamités publiques, par le fléau des guerres & le dérangement des saisons, par les charges excessives que la nécessité des affaires publiques vous imposoit, par une misère presque générale ; tous ces fléaux ne vous ont pas rappellés au Seigneur ; vos crimes ont semblé croître avec vos malheurs : Quel nouveau châtiment, dit le Seigneur, pourrois-je exercer sur mon peuple, puisqu'il ne cesse d'ajoûter de nouvelles prévarications aux anIs. 1. 5. ciennes ? *Super quo percutiam vos ultra, addentes prævaricationem* ? je lui susciterai des Chefs sans vigueur, des Pasteurs infidéles, des Ministres scandaleux ou mercenaires, qui leur aideront à se perdre, & à m'ouIbid. ℣. 5. 23. blier tout-à-fait : *Omne caput languidum*,

principes tui infideles, socii furum, omnes diligunt munera, sequuntur retributiones? C'eſt la dernière vengeance que Dieu dans ſa fureur exerce ſur les crimes de la terre, & dont il eſt peut-être ſur le point d'uſer à notre égard.

Mais non, grand Dieu, vous ne l'exercerez pas ſur cette Egliſe, que le ſang de tant de martyrs qui en ont jetté les fondemens, qui repoſent ſous ces autels, & qui crient ſans ceſſe vers vous en faveur de leurs freres, vous rendra toujours chere & précieuſe. Si l'indignité du Paſteur principal, que vous avez peut-être dans votre colère ſuſcité à cette Egliſe, armoit votre bras contre le peuple fidéle, la foi de tant de ſaints Evêques qui l'ont autrefois gouvernée le retiendroit : vous vous ſouviendriez toujours de vos ſerviteurs, de ces hommes vénérables qui ont ſanctifié la terre que nous habitons : les pierres de nos Temples, où leurs cendres repoſent, parleroient pour nous; & vous ne permettrez pas que votre héritage qu'ils ont acquis par leur ſang, ou ſanctifié par leurs travaux, devienne jamais la proie de l'infidélité ou du libertinage.

Grand Dieu ! regardez donc du haut du ciel; & jettez des yeux de miſéricorde ſur cette Egliſe, ſur cette vigne ſi chérie que votre main elle-même a plantée; ſoyez-en toujours jaloux comme de votre plus ancien héritage, renouvellez en elle ces premiers jours de ferveur & de beauté, qui la ren-

doient si agréable à vos yeux ; réparez ce que les tems & les années lui ont fait perdre de son ancienne splendeur : *Respice de cœlo, & vide, & visita vineam istam, & perfice eam quam plantavit dextera tua.* *Ps. 79. v. 16.*

Purifiez ses Ministres ici assemblés : renouvellez en eux les prémices de cet esprit qui vous les a consacrés par l'onction sainte: animez-les d'un feu nouveau ; & qu'au sortir de ce Temple, comme d'un autre Cénacle, ils en aillent embraser les peuples qui leur sont confiés : *Et perfice eam quam plantavit dextera tua.*

Etendez sur-tout le bras de votre protection sur le Fils de l'homme que vous vous êtes choisi, sur le premier Pasteur qui vous adresse ici ses supplications & ses priéres : *Et super filium hominis quem confirmasti tibi.* Fermez les yeux à ses foiblesses ; revêtez-le de force & de vertu ; soutenez-le afin qu'il soutienne ses freres : faites-en le modèle du troupeau dont vous l'avez déjà établi le conducteur & le guide: *Et super filium hominis quem confirmasti tibi.* Afin que marchant tous dans vos voies, nous puissions tous arriver à cette patrie, où nos peres & nos premiers Pasteurs nous ont déjà précédés.

Ainsi soit-il.

DISCOURS SYNODAUX.

PREMIER DISCOURS

De l'inſtitution des Synodes.

JE n'ajoûterai qu'un mot aux inſtructions ſages que vient de vous donner M. le Promoteur. 1723.

Il ſeroit ſans doute à ſouhaiter que dans ces Aſſemblées ſynodales nous n'euſſions qu'à nous animer enſemble, & nous conſoler des travaux du ſaint miniſtère, en racontant, comme les premiers Diſciples, les graces & les merveilles que la parole de l'Evangile opére parmi les peuples dont le ſalut nous eſt confié. Ce devroit être ici le ſpectacle édifiant & le témoignage public du zèle des Paſteurs, & non pas la cenſure affligeante de leurs infirmités & de leurs déſordres;

& ces Assemblées saintes ont été plutôt établies pour pourvoir aux besoins des Fidéles, que pour remédier aux foiblesses & aux prévarications des Ministres Oui, mes Freres, nos saints Prédecesseurs appelloient auprès d'eux en certains tems, comme le remarque saint Cyprien, les Prêtres répandus dans les campagnes, & ceux qui dans la Ville épiscopale travailloient sous leurs yeux, pour se fortifier ensemble contre les séductions & les persécutions du monde, contre les ennemis de la foi, contre les périls dont ils étoient environnés : ils les appelloient pour délibérer avec eux sur les besoins de l'Eglise, pour écouter leurs sages avis, pour éclaircir leurs doutes ; de sorte que c'étoit le même esprit qui, du premier Pasteur, se répandoit sur tout le ministère, & gouvernoit tout le troupeau.

Le zèle s'est refroidi ; les abus se sont multipliés ; le relâchement des Fidéles, loin de ranimer les Ministres, les a affoiblis ; & l'affoiblissement des Ministres a achevé la corruption des Fidéles.

Je dis l'affoiblissement des Ministres, & je ne dis pas assez ; car plût-à-Dieu que nous n'eussions qu'à ranimer leur tiédeur, & non pas à déplorer leurs chûtes.

On vient de vous marquer la premiere source de leurs infidélités, c'est un vil intérêt. Dès que vous regardez le saint ministère comme une occasion sordide de gain ; que vous faites servir le don de

Dieu à une infâme avarice ; que vous êtes plus touchés d'un profit mercénaire, que du salut des ames ; que vous exigez de vos peuples avec une basse âpreté au-delà de ce qui vous est dû, en oubliant tous les jours ce que vous leur devez vous-mêmes ; que vous mesurez les fruits de votre mission sainte, non par l'accroissement de la foi & de la piété dans vos Eglises, mais par celui de vos indignes profits ; que vous ne distinguez pas l'art des arts, un ministère redoutable aux Anges mêmes, les fonctions saintes & terribles du sacerdoce, d'une profession vile & mercénaire ; en un mot, que vous êtes de ces vendeurs infâmes que Jesus-Christ chassa du temple : vous n'êtes plus les Ministres des miséricordes du Seigneur envers les peuples ; vous anéantissez autant qu'il est en vous les fruits de ses mystères ; vous êtes de ces nuées sans eau, dont parle un Apôtre, de ces hommes de chair & de sang auxquels un jugement sévère est réservé.

Et de-là, tant de chûtes qui nous affligent, & qui scandalisent les Fidéles ; de-là, tant de prévarications dans le ministère ; de-là, les plus saintes ordonnances de nos Prédecesseurs violées, & toutes les régles méprisées. Dès que le cœur est corrompu, les œuvres en manifestent bientôt la corruption : dès que la source est souillée, la mauvaise odeur se répand bientôt sur toute la conduite. Vous en êtes témoins, vous, mes Freres, qui êtes fidéles

dans le miniſtère ; vous en gémiſſez avec nous ; & vos exemples, s'ils ne corrigent pas le mal, du moins ils le confondent & le condamnent.

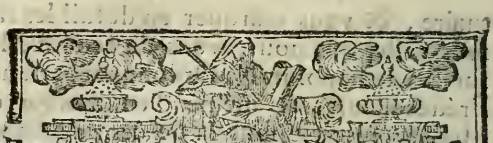
C'eſt une conſolation que je ne ſaurois vous refuſer, ni me refuſer à moi-même ; la multitude des Paſteurs édifians & zèlés que j'ai trouvé dans mes viſites, m'a infiniment adouci l'amertume de l'infidélité, d'un petit nombre. J'ai ſenti que le ſang, que les mérites de tant de mes ſaints Prédéceſſeurs dont nous honorons la mémoire, protégeoient & gouvernoient encore cette grande Egliſe ; que leur eſprit vivant encore dans leurs cendres ſacrées, ne s'étoit pas encore éteint ; & que la main & la protection de Dieu ne s'étoient pas encore retirées de deſſus nos peuples.

Conſervons, mes Freres, les reſtes précieux de ce premier eſprit ; & tâchons de le tranſmettre à nos Succeſſeurs, comme nous l'avons reçu de ceux qui nous ont précédés.

Parmi les principaux abus que nous avons remarqués dans nos viſites, il y en a deux auſquels nous ſommmes réſolus de remédier. Le premier, ce ſont les perſonnes d'un ſexe différent que vous employez à votre ſervice, & dont l'âge n'eſt point conforme aux régles des Canons & aux Statuts de ce Diocèſe. Le ſecond, c'eſt le peu de précaution qu'on apporte à confeſſer ſur-tout les perſonnes du ſexe. Il ſeroit trop affligeant de dévoiler ici la honte du Sanctuaire,

tuaire, & vous marquer en détail les raisons triſtes que nous avons de renouveller ſur ces deux points les Ordonnances de nos Prédéceſſeurs, & même d'en ajouter de plus ſévères. Ce ſont-là de ces plaies qu'il faut guérir en les cachant : il ſuffit de vous dire que le bon ordre du Diocèſe, l'honneur de l'Egliſe, l'édification des peuples, exigent de vous cette précaution.

Nous ordonnons donc, &c.



SECOND DISCOURS

De l'amour des Pasteurs pour leurs troupeaux.

1724. VOus venez d'entendre ce que M. le Promoteur vient de vous dire avec beaucoup de zèle. Les fautes des Prêtres ne sauroient être légères ; la négligence dans vos devoirs, & l'endurcissement se suivent de près. Dès que vous avez perdu cette piété tendre qui fait qu'on est effrayé du ministère terrible, & qu'on ne s'y croit jamais assez disposé, vos fonctions deviennent vos crimes ; & l'abus des fonctions saintes méne à tout, excepté au repentir. L'Autel, où les Fidéles trouvent d'ordinaire une ressource, est l'écueil où vous achevez de périr ; & tout ce que Jesus-Christ a établi dans l'Eglise pour le salut, n'est plus que votre jugement & le sceau de votre réprobation. Et de-là, tant de scandales qui nous affligent, qui dèshonorent l'Eglise, qui font blasphêmer le nom du

Seigneur, & autorisent les dérisions des impies contre son culte; de-là, puisqu'il faut le dire ici, le mépris des Ministres & du ministère. Nous voyons tous les jours avec douleur les brebis révoltées contre leur Pasteur; elles qui devroient être, comme dit saint Paul, votre consolation & votre couronne, deviennent vos témoins & vos accusateurs. Il se peut faire que le zèle qui censure le vice, vous attire quelquefois la haine des méchans; c'est une persécution qui a toujours été la récompense & la gloire des Ministres fidéles; nous devons la partager avec vous, & notre autorité alors doit être votre soutien & votre azile; nous ne vous la refuserons jamais, & nous nous croirons même trop heureux, quand il se présentera des Pasteurs de ce caractère qui viendroit l'implorer: nous avons la consolation d'en compter plusieurs parmi vous, & leur fidélité nous adoucit la peine que cause toujours à un premier Pasteur la négligence & l'infidélité des Pasteurs subalternes. Paissez donc le troupeau qui vous est confié, avec la tendresse d'un pere, avec la vigilance d'un guide, avec le désintéressement d'un disciple des Apôtres, avec la décence & la sainteté d'un Ministre de Jesus-Christ: instruisez-les de leurs devoirs; que vos exemples assurent le fruit & le succès de vos instructions; ne paroissez occupés & touchés que de leur salut; oubliez vos intérêts temporels, & ne les mettez jamais en balance

avec l'intérêt de leurs ames : ne faites pas un gain sordide d'un ministère saint : n'abusez pas de votre autorité pour satisfaire vos animosités personnelles, & que la dispensation des Sacremens qui doit être l'exercice de votre charité, ne le soit pas de vos vengeances. C'est déjà un scandale, qu'un Pasteur soit aliéné de ses brebis ; mais c'est une profanation & le comble du désordre, qu'il s'autorise là-dessus à leur refuser les saints mystères : nous sommes résolus d'arrêter & de punir un abus si criant & si odieux que nous avons remarqué en gémissant, dans nos visites ; & les plaintes journalières nous font juger qu'il n'est que trop commun dans ce Diocèse. Jugez-les au Tribunal, à la bonne heure ; & si vous les trouvez indignes, suivez les régles de l'Eglise, & éloignez-les pour quelque-tems de la Table sainte ; mais ne refusez pas de les recevoir à la piscine mystérieuse. Jesus-Christ y fit entrer un Paralytique de trente-huit ans. L'Eglise ouvre ce bain sacré aux pécheurs les plus invétérés ; & de quel droit le leur fermeriez-vous, vous qui n'êtes là que ses Ministres, & qui n'avez d'autre autorité que celle qu'on vous confie, & qu'elle ne vous confie que pour le besoin des Fidéles ? Vous êtes à eux ; votre vocation, votre mission, vos fonctions ne sont que pour eux : donnez-vous donc tout à eux, puisque vous n'êtes que pour eux. La foi, n'est déjà que trop éteinte dans les Fidéles,

le culte trop avili, les Sacremens trop négligés, sans que vous les aidiez encore à s'endurcir dans cet état, & que vous les autorisiez à confondre le mépris du ministère avec celui du Ministre : nous ne sommes pas surpris après cela du peu de fruit que vous faites dans vos Eglises. On voit des Pasteurs vieillir dans le ministère, sans avoir tiré une seule ame de l'égarement, & aller paroître devant Jesus-Christ non-seulement les mains vuides, mais chargés de leurs iniquités & de celles de leurs peuples. Rendez la piété respectable en vous le rendant vous-mêmes ; inspirez la crainte & la terreur des saints mystères par le profond recueillement dont vous le traiterez ; rendez les devoirs aimables en les pratiquant. Quelle que puisse être la grossièreté de vos peuples, la vie sainte d'un Pasteur fait toujours son effet ; plus même ils sont grossiers, plus un exemple qu'ils ont sans cesse devant les yeux, les frappe ; toute leur religion est dans leurs sens ; les nations les plus sauvages ont quitté toute leur férocité devant des hommes Apostoliques. Il n'arrive guères qu'un Pasteur fidéle ne s'attire l'amour, le respect, la confiance de son troupeau ; & sans ce respect ; & cette confiance votre ministère devient inutile. Ne vous en prenez donc qu'à vous-même, si vous ne l'avez pas ; méritez-la par une vie irrépréhensible, par une charité tendre, par un zèle prudent, par une gravité affable, par une con-

duite toujours soutenue : ne vous aviliſſez pas juſqu'à imiter la groſſiereté de leurs mœurs ; soyez leur modèle, & non pas leur compagnon : en un mot, ne leur reſſemblez point, & vous les rendrez ſemblables à Jeſus-Chriſt.

TROISIÉME

DISCOURS

De la néceſſité des Retraites pour ſe renouveller dans la grace du Sacerdoce.

IL ſeroit inutile de faire de nouvelles réflexions ſur les vérités que vous venez d'entendre : ce n'eſt pas pour vous inſtruire, mes Freres, que nous vous parlons ici : c'eſt pour vous rappeller à vos propres lumières : tout ce que nous voulons vous apprendre de nouveau, c'eſt de faire plus d'uſage pour vous-mêmes de ce que vous apprenez aux autres. Ce ne ſera pas l'ignorance des devoirs de notre état, qui nous perdra ; ce ſera de les avoir toujours connus, & de les avoir toujours négligés ; ce ſera de nous être familiariſé depuis les premiers tems de notre miniſtère avec les plus grandes vérités de la Religion ; & à force de les avoir connues & annoncées aux autres, de n'en avoir preſque plus été touchés nous-mêmes. 1725.

Autrefois le Prêtre & le peuple vivoient dans une ignorance égale de nos devoirs & de nos myſtères : c'étoient des aveugles qui conduiſoient d'autres aveugles ; & le miniſtère n'étoit preſque plus dans l'Egliſe, qu'une occaſion de chûte pour ſes enfans, & de ſcandale & de dériſion pour ſes ennemis. La lumière a depuis reparu ſur le Sanctuaire : de longues épreuves de ſcience & de piété ont ſeules conduit au Sacerdoce : les premiers Paſteurs n'ont impoſé légerement les mains à perſonne ; & les lévres du Prêtre ſont redevenues les dépoſitaires de la doctrine. Mais cet accroiſſement de lumière dans le miniſtère n'a pas été ſuivi long-tems d'un accroiſſement de zèle & de ferveur parmi les Miniſtres : nous avons la conſolation de les trouver plus inſtruits ; mais nous ne l'avons pas toujours de les voir plus fidéles ; & d'autant plus que rien n'eſt plus à craindre que de connoître la vérité, de rompre ce pain céleſte à nos freres, & de ne pas s'en nourrir ſoi-même.

C'eſt cette ſéchereſſe & cette inſenſibilité qui ſe forme & s'augmente chaque jour au milieu de toutes les lumières & de toutes les erreurs les plus capables de réveiller la piété, qui fait la ſituation la plus dangereuſe & la plus ordinaire de notre état. Le Fidéle qui vit dans l'ignorance & dans l'oubli de Dieu, trouve dans nos inſtructions & dans les vérités qu'il ignoroit, une reſſource qui le rappelle à lui-même :

nous n'y trouvons nous qu'un langage accoutumé, qui sort de notre bouche sans que le cœur y ait aucune part, qui nous laisse tels que nous sommes, & qui par-là achéve de nous endurcir : nous nous perdons par les mêmes secours dont nous nous servons pour faciliter le salut à nos freres.

Aussi nous voyons tous les jours de simples Fidéles touchés de Dieu se convertir, & mener une vie plus réguliére & plus sainte ; mais avons-nous souvent la consolation de voir un Prêtre scandaleux & déréglé revenir à lui, & édifier par une conversion sincère l'Eglise qu'il avoit scandalisée ? Nous avons beau dans le cours de nos visites leur indiquer des maisons de retraite, pour y reprendre l'esprit de leur vocation : ils en sortent comme ils y étoient entrés ; ce sont pour eux des jours d'ennui, de contrainte, d'hypocrisie souvent ; mais jamais de repentir ; ils regardent le remède comme une peine ; ils ont plus de honte de l'expédient charitable, dont nous usons pour les retirer de leurs déréglemens, que de leurs déréglemens mêmes : ils sont punis ; ils ne sont pas changés. Mais que nous sert de les punir & de les affliger, comme disoit autrefois l'Apôtre, si cette affliction ne les conduit pas à une sincère pénitence : *Gaudeo, non quia contristati estis, sed quia contristati estis ad pœnitentiam.* C'est faire un usage bien triste de notre autorité, que de l'employer contre ceux qui en sont les coopérateurs & les 2. Cor. 7. 9.

soutiens ; qui devroient la partager avec nous, en partageant nos sollicitudes, & être notre consolation & notre force. Et cet usage est d'autant plus triste pour nous, qu'ils ne sentent d'ordinaire que le coup qui les aigrit, & qu'ils ne sont pas touchés de la disposition & de la tendresse du cœur qui ne cherche qu'à les guérir & à les ramener.

D'où vient ces malheurs, mes Freres ? c'est que nos infidélités, toujours suivies de l'opprobre de la religion & du scandale des Fidéles, arment contre nous toute l'indignation de Dieu, & nous attirent toujours le châtiment le plus terrible dont il frappe ici-bas les hommes dans sa colère, je veux dire, l'endurcissement. Et ne croyez pas qu'on n'en vienne-là que par des excès grossiers & un dérangement absolu de conduite ; ce ne sont pas les grands crimes, qui sont le plus à craindre pour nous. L'éducation pieuse & ecclésiastique que vous avez reçue dans cette maison, & la sainteté des ministères que vous exercez tous les jours, vous défendent la plûpart contre ces chûtes marquées, où l'innocence & la piété font un déplorable naufrage : ce que nous avons le plus à craindre, c'est cette négligence dans les devoirs, cet usage familier & infructueux des choses les plus saintes ; c'est cet abus des fonctions par la tiédeur des dispositions qui nous y accompagnent, cette insipidité au milieu de tout ce qui seroit le plus ca-

Le Séminaire.

pable de ranimer nôtre piété ; c'eſt enfin cette habitude de Sacremens & de fonctions divines, & en même-tems de vie diſſipée, toute humaine, toute dans les ſens ; c'eſt-à-dire, un état où l'on allie les miniſtères les plus ſublimes & les plus ſaints avec les mœurs les plus communes, les plus baſſement attachées à toutes les choſes d'ici-bas, les plus éloignées de ces ſentimens nobles de zèle & de ferveur, qui ſont toute la sûreté de notre état & tout le fruit de nos fonctions.

Voilà, mes Freres, ce qui eſt de plus à craindre pour nous, & d'autant plus que nous nous trouvons la plûpart dans cette dangereuſe ſituation ſans inquiétude, ſans remords, ſans en connoître le danger. Les chûtes groſſières allarment, & peuvent quelquefois rappeller au repentir : mais cet état d'inattention ſur nous & ſur nos devoirs, cette habitude d'indolence dans l'exercice de nos fonctions ne nous frappe point, ne nous effraye point, n'offre rien de marqué qui jette le trouble & les remords dans la conſcience, & nous laiſſe d'autant moins d'eſpérance de retour, qu'elle nous laiſſe plus tranquilles.

Pour éviter donc de retomber dans ce malheur, ou pour en ſortir, ſi nous ſommes aſſez malheureux que d'y être tombés, je ne vois qu'un remède ; c'eſt de venir tous les ans dans cette maiſon de retraite vous rendre compte à vous-mêmes de vous-mêmes ; c'eſt d'y venir examiner devant

Dieu si vous rempliſſez les devoirs donc on vous y a autrefois inſtruit ; ſi vous êtes fidéles aux réſolutions que vous y formâtes, quand vous fûtes aſſociés au ſaint miniſtère ; ſi vous n'êtes pas déchûs depuis de cet eſprit de zèle & de ferveur, dont vous étiez alors embraſés ; en un mot, ſi vous n'avez pas violé l'alliance ſolemnelle que vous contractâtes ici avec Jeſus-Chriſt & avec ſon Egliſe, en vous conſacrant à ſes miniſtères. La triſte diſtance que vous trouverez entre vos ſentimens paſſés & votre ſituation préſente vous allarmera, s'il vous reſte encore de la foi : les murs tout ſeuls de cet édifice ſaint, témoins autrefois de vos promeſſes, vous reprocheront tout bas votre infidélité ; tout vous rappellera aux premieres effuſions de l'eſprit du Sacerdoce que vous reçûtes ici aux pieds des autels.

Oui, mes Freres, il y a un eſprit de diſſipation inévitable dans les fonctions publiques, qui conduit toujours à l'inſenſibilité, ſi la priére & le recueillement ne préviennent ce malheur : il y a même un dégoût attaché à ce qui ſe trouve de gênant, de continuel, d'aſſujettiſſant dans nos miniſtères, qui aboutit toujours à un éloignement criminel des devoirs, ſi un renouvellement dans l'eſprit de notre vocation ne vous rend le goût & la conſolation, qui non-ſeulement adoucit les peines de notre état, mais qui nous les rend aimables. Ce ſont-là les deux écueils, où

viennent toujours échouer les plus saintes dispositions que vous aviez d'abord apportées au ministère, & qui nous faisoient espérer de trouver en vous des coopérateurs fidéles de notre Episcopat, & une ressource dans les besoins infinis de ce grand Diocèse. Ne rendez donc pas inutiles, mes Freres, ces espérances de grace qui accompagnerent votre ordination; venez les ressusciter ici de tems en tems, & les tirer de cette létargie & de cet assoupissement, qui n'est jamais loin de la mort, & de l'extinction entiére de l'esprit saint. L'Apôtre craignoit ce malheur pour son Disciple Timothée lui-même; ce Disciple dont l'enfance avoit été si sainte, la jeunesse si pure, & accompagnée des témoignages si publics & si honorables des Fidéles; il l'exhorte cependant à ressusciter de tems en tems la grace qu'il avoit reçue par l'imposition des mains.

Non, mes Freres, quelque pure qu'ait été votre vocation, quelques innocentes qu'ayent été les mœurs qui ont précédé votre ordination, quelques saintes qu'ayent pu être les dispositions qui vous ont conduit au ministère, vous ne vous y soutiendrez pas; vous sentirez toutes ces résolutions s'affoiblir, s'effacer, & de nouveaux sentimens plus humains, plus charnels, prendre la place de ces premiers sentimens de grace & de ferveur, si vous ne vous rappellez de tems en tems à vous-mêmes. Ce sera dans ces jours de silence

& de retraite, que vous sentirez vos pertes passées, que vous reconnoîtrez combien vous êtes déchûs de votre première charité, les voies qui vous ont conduit à cet affoiblissement, & celles que vous devez prendre pour vous rétablir. Hélas ! mes Freres, il n'est que trop vrai qu'en travaillant à sauver les autres, nous avons presque toujours le malheur de nous oublier nous-mêmes. Cependant notre travail deviendra infructueux pour nos freres, si nous ne sommes pas remplis de cet esprit de foi, de piété, de ferveur, qui fait tout le succès de nos fonctions ; nous sémerons, & Dieu ne donnera pas l'accroissement ; nous instruirons, & nous ne serons qu'un airain sonnant ; nous cultiverons le champ, & nous n'y verrons croître que des ronces. Il faut, à l'exemple de Jesus-Christ, que nous donnions de notre plénitude : si le cœur est vuide, nos discours & nos instructions le seront aussi ; si nous ne sentons pas ce zèle & cet amour du bien, ceux qui nous écoutent n'y seront pas plus sensibles ; en un mot, si l'esprit de Dieu est comme éteint au-dedans de nous, comment le ranimerons-nous dans le cœur de nos freres ? Un Pasteur tiéde & infidéle répand, pour ainsi dire, cette tiédeur & ce découragement sur tout son peuple ; il instruit froidement & par habitude, & on l'écoute de même : rien ne le réveille, ni ses fonctions, ni la sainteté de ses ministères ; & rien ne re-

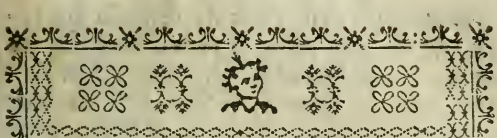
veille ſon troupeau, ni ſes exemples, ni ſes inſtructions : il n'a pas de grands vices, je le veux ; mais n'eſt-ce pas un grand vice pour un Prêtre de n'avoir point de vertu ? On pourroit dire qu'il ne fait pas de grands maux, ſi ce n'étoit pas un grand mal pour un Paſteur de ne faire aucun bien. Nous ne recevons pas contre lui de plainte marquée dans le cours de nos viſites ; mais quelle plainte plus triſte & plus honteuſe pour un Miniſtre de la Religion, que de ne s'attirer aucune louange? On nous rend témoignage qu'il n'eſt point ſcandaleux, & qu'il n'y a rien à dire dans ſa conduite ; mais n'eſt-ce pas un ſcandale qu'il n'y ait rien à en dire d'édifiant, que le ſilence ſur ſa conduite ſoit le ſeul éloge dont il ſoit digne ? & qu'y a-t'il de plus ſcandaleux pour un homme conſacré à Dieu, que ſa plus grande vertu ſe termine à ne donner aucun ſcandale ?

Vous donc, ô homme de Dieu, évitez ce malheur : *Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge.* Vous l'homme de Dieu ſur la terre, ſon miniſtre, ſon envoyé, ſon coopérateur dans le ſalut des ames ! rempliſſez toute la ſublimité de ces titres auguſtes. Vous êtes l'homme de Dieu ; ne ſoyez pas l'homme de la terre, l'homme de la chair & du ſang, un homme ſemblable aux autres enfans des hommes : & pour cela venez vous rappeller ici quelquefois à tout ce qu'exige la ſainteté de votre conſécration & le miniſtère que Dieu vous a confié. Il a mis

1. Tim. 6. 11.

dans la plûpart d'entre vous des inclinations louables & dignes du Sacerdoce ; ne les laiſſez pas éteindre dans la diſſipation & dans la négligence ; cultivez ces ſemences de grace & de vocation, avant que l'homme ennemi les étouffe : vous en avez vû, & vous en voyez tous les jours de triſtes exemples parmi vos confreres : rendez-vous leur malheur utile par les précautions que vous prendrez pour l'éviter : *Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge.* Vous ſerez d'autant plus coupable que par des mœurs réguliéres, par les principes de foi & de religion qui ſont en vous, par les talens mêmes propres au miniſtère, vous étiez plus en état de ſervir & d'édifier l'Egliſe, & que faute de précaution vous aurez rendu toutes ces eſpérances de bien inutiles. Les affoibliſſemens ſont inévitables dans les fonctions ; je vous l'ai déjà dit : venez donc reprendre de nouvelles forces dans la retraite ; je ſuppléerai avec plaiſir aux beſoins de ceux qui n'alléguent point d'autre excuſe que leur pauvreté : mais je ne ceſſerai de vous exhorter à cette pratique, & ce conſeil doit d'autant plus faire impreſſion ſur vos cœurs, qu'il vous eſt plus honorable, qu'il part d'un fonds d'eſtime & de tendreſſe pour vous, & qu'il ſuppoſe que vous êtes la plûpart capables d'en retirer tout le fruit que nous ſouhaitons.

QUATRIÉME



QUATRIÉME DISCOURS

Des divisions entre les Curés & les Prêtres des Paroisses.

S'IL étoit nécessaire d'ajoûter quelque chose aux sages avis qu'on vient de vous donner, mes Freres, ce seroit pour vous rendre ce témoignage, que plus je connois par moi-même l'état des Eglises que la Providence m'a confiées, plus je suis édifié de la soumission & du zèle de la plûpart des Pasteurs qui les gouvernent. 1726.

Tout ce qui resteroit à souhaiter, ce seroit que cet esprit d'ordre & de subordination se répandit sur les Prêtres assemblés dans vos Paroisses, établis pour travailler sous votre conduite, plutôt que pour partager votre autorité; pour subvenir aux besoins des Eglises, & non pour vous en disputer les droits; pour être votre secours & votre consolation, & non vos concurrens, & souvent la plus affligeante croix de votre ministère.

Nous nous réservons de rétablir les régles de la discipline si renversées sur ce point dans ce Diocèse ; de rendre aux Pasteurs toute l'autorité inséparable de leur ministère, & si nécessaire pour le succès de leurs fonctions ; & en remettant chacun à sa place de conserver cette harmonie & cette subordination, qui seule peut rendre les membres de tout le corps utiles les uns aux autres, & sans quoi tout est scandale & confusion dans l'Eglise.

Il est déjà très-affligeant, mes Freres, comme le disoit autrefois saint Paul, qu'il y ait entre nous des contentions & des disputes sur les droits & sur les préséances. Hélas ! le droit dont nous devrions être plus jaloux, est celui de nous sacrifier pour le salut des peuples. Notre ministère, vous le savez, n'est pas un ministère de domination, mais de travail, de douceur & de charité. Les titres de notre apostolat, disoit l'Apôtre, ne sont pas notre autorité sur les Eglises, mais les peines & les travaux que nous supportons par l'accroissement de l'Evangile : nous ne sommes élevés au-dessus des autres, que pour leur être plus redevables ; notre autorité n'est qu'une servitude plus universelle ; nos titres sont nos fonctions, & nos fonctions sont toutes renfermées dans la charité. Or la charité est douce, patiente, modeste ; elle n'envie pas la gloire de ses freres, qui devient sa gloire propre ; son émulation se borne à imiter les vertus ; elle ne cher-

che que les intérêts de Jesus-Christ & de son Eglise ; & la place la plus honorable pour elle, est celle où elle peut rendre plus d'honneur à Dieu, & devenir plus utile à son peuple.

Si cet esprit nous animoit tous, nous verrions bientôt tomber toutes les dissentions qui divisent si scandaleusement les Pasteurs & les Prêtres de la plûpart de nos Paroisses ; on ne verroit plus le trouble & les contestations se perpétuer parmi ceux qui sont destinés à porter la paix aux Fidéles ; les divisions du Sanctuaire n'en aviliroient plus les fonctions & l'autorité : nous ne gémirions plus de voir des Prêtres faire éclater jusqu'aux pieds des Autels, en la présence des peuples, leurs animosités & leurs querelles ; profaner la décence & la majesté du culte public ; troubler le silence & la sainte gravité des mystères redoutables ; faire du Temple saint, du Temple de la paix & de la réconciliation, un théâtre de haine & de fureur ; & par ces scandaleuses profanations, ne compter pour rien de perdre les ames & de dèshonorer la Religion, pour conserver des droits qui ne sont établis que pour la gloire de la Religion & la sanctification des Fidéles. Eh ! qu'importe à l'Eglise des droits insensés qui la couvrent de confusion & d'opprobre, qui renversent l'ordre & la discipline, qui troublent les fonctions du saint ministère, qui profanent son culte & ses autels, & qui sont un sujet de scandale & de chûte à

ſes enfans dont l'édification & le ſalut eſt le ſeul objet de tous les droits qu'elle nous confie ?

Nous ne parlons qu'avec une profonde douleur d'un abus preſque univerſel dans ce Diocèſe. Plus les Prêtres ſe multiplient dans les Paroiſſes, plus le ſcandale de la diſſenſion augmente : la multitude des ouvriers devient un obſtacle à l'ouvrage de la foi ; & ce qui devoit être un nouveau ſecours pour les peuples eſt une nouvelle conſolation pour l'Egliſe, eſt un nouveau piége pour eux, & un nouveau ſujet de douleur & de confuſion pour elle : & ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'eſt qu'on voit la plûpart de ces Prêtres vivre, pour ne rien dire de plus, dans une oiſiveté indigne du Sacerdoce ; n'avoir ni goût, ni amour pour les fonctions ; être inſenſibles aux beſoins des Egliſes & à la perte des ames ; & ne montrer de zèle & de vivacité que pour de vaines prérogatives, dont leurs mœurs ſeules devroient les dégrader, quand les loix de l'Egliſe & l'ordre de la hierarchie ne les rendroient pas inſoutenables.

En attendant que nous ayons remédié à un déſordre ſi commun & ſi honteux à notre miniſtère, ſouvenez-vous, vous mes Freres, que vos exemples font tout le ſuccès de vos fonctions. Souvent dans les Egliſes où le Paſteur eſt ſeul, & où la concurrence des Prêtres ne trouble pas ſes fonctions, il trouve avec ſes Paroiſſiens mê-

mes des sujets de trouble, de procès & de querelle : l'esprit de douceur & de désintéressement sur-tout est la grande vertu que vous devez montrer à vos peuples : rendez vous aimables, si vous voulez vous rendre utiles ; ayez pour les Fidéles, dont vous êtes chargés, une tendresse de pere, & ils vous aimeront comme des enfans. L'humeur, la hauteur, la dureté que vous leur laissez souvent paroître, leur rend vos instructions odieuses, comme vos personnes : l'âprêté pour vos intérêts si ordinaire & si messéante à des Pasteurs : fait que vous croyant plus touchés d'un gain terrestre, que du gain de leurs ames, ils pensent plus à vous contester vos droits, qu'à se défaire de leurs vices ; tout devient un obstacle dans l'esprit de ces peuples grossiers au fruit de votre ministère ; & n'est-il pas affligeant pour un Pasteur à qui il reste encore de la foi, de voir que sa conduite anéantit toutes ses fonctions ; que l'éloignement qu'on a pour lui, éloigne de Dieu tout son peuple ; & qu'il est lui-même le grand écueil de son ministère ?

C'est ce que nous avons vû souvent avec douleur dans le cours de nos visites ; les brebis soulevées contre le Pasteur, & le ministère sans fruit, parce qu'il étoit sans confiance. Eh ! pourquoi ne souffrez-vous pas le tort qu'on vous fait, plutôt que de scandaliser l'Eglise de Dieu ? *Quare non magis fraudem patimini* ? C'est ce que saint Paul disoit à des simples fidéles ; que n'au- 1. Cor. 6. 7.

roit-il pas dit à des Pasteurs ? Ce saint Apôtre vouloit être anathême pour ses freres, & vous ne voudriez pas souffrir la plus légère lézion pour les empêcher de périr, & ne pas leur rendre vos fonctions inutiles. On a beau dire qu'on est obligé de soutenir ses droits : eh ! quels sont vos droits les plus précieux & les plus sacrés, que le salut de vos freres ? édifiez-les ; & ils respecteront vos droits comme votre personne : ne paroissez touchés que de leur salut ; & ils remettront même entre vos mains leurs intérêts, comme à leur pere : donnez-vous tout à eux ; & loin de vous ôter ce qui vous appartient, ils se donneront à vous eux-mêmes : ayez pour eux le zèle & la tendresse d'un Pasteur ; & vous aurez bientôt sur eux l'autorité d'un maître : l'amour & le respect des peuples est toujours le prix de la piété d'un bon Pasteur. Je sais qu'il se trouve toujours des pécheurs scandaleux qui le haïssent : mais en le haïssant, il sont forcés de le respecter en secret ; & la haine qu'ils ont pour le Ministre, honore alors le ministère. Ne vous rendez odieux qu'aux méchans ; ne faites éclater votre zèle que contre les scandales : en un mot, aimez le salut de vos peuples ; & vous saurez bientôt comment il faut s'y prendre pour les sauver. Souvenez-vous qu'un Pasteur occupé à plaider son peuple, est un pere barbare qui loin d'élever & d'instruire ses enfans, ne s'étudie qu'à les dépouiller & à les perdre ; & ce qui rend

cet abus plus honteux à notre caractère, c'eſt que preſque toujours ces procès & ces conteſtations roulent ſur des intérêts ſi légers, qu'il faut avoir une idée bien baſſe de ſon miniſtère, & du prix des ames dont nous ſommes chargés, pour les ſacrifier à des gains ſi minces & ſi ſordides.

Ayons donc, mes Freres, des penſées plus hautes & plus dignes de la ſublimité de nos fonctions : nous tenons la place de Jeſus-Chriſt auprès des Fidéles ; nous continuons parmi eux ſa miſſion & ſon miniſtère ; nous ſommes les Vicaires de ſon amour pour eux, comme dit un Pere ; meſurons là-deſſus nos obligations : quelle tendreſſe, quelle élévation, quel déſintéreſſement, quel zèle peut jamais ſuffire pour les remplir ! Laiſſons aux morts le ſoin de leurs morts ; laiſſons au monde les ſollicitudes, les procès, les conteſtations pour les choſes du monde. Pour nous, mes Freres, nous ſommes appellés à un genre de milice, plus ſaint & plus élevé ; nous n'avons à combattre que les vices ; nous n'avons à aggrandir que le patrimoine & le royaume de Jeſus-Chriſt ; nous ne devons que lui gagner des ames : tous les autres gains, nous devons les regarder avec l'Apôtre, comme de la boue, & comme une véritable perte pour nous. Méditez, mes Freres, ces vérités ſaintes, dont on vous a nourri autrefois dans cette maiſon de retraite ; venez les y puiſer encore, & les faire revivre dans votre cœur ; ajoûtez

cette nouvelle consolation à toutes les autres que nous recevons dans nos visites de votre bonne conduite ; que les Fidéles, loin de se plaindre de vous, trouvent en vous une ressource toujours sûre & une consolation à leurs peines ; soyez leurs secours & leur appui, & non pas leurs concurrens & leurs parties ; vainquez par votre charité pour eux la dureté que leur donne une basse naissance & une éducation agreste ; & ayez pour vos peuples les mêmes sentimens de paix, de douceur, d'affabilité, enfin de tendresse, que nous avons pour vous.

CINQUIÉME

DISCOURS

Suite des divisions entre les Curés & les Prêtres des Paroisses.

UNe réflexion, mes Freres, que je suis obligé d'ajouter aux avis édifians qu'on vient de vous donner, c'est que ceux d'entre vous en qui nous remarquons moins de régularité dans les mœurs, moins d'amour pour les fonctions, moins de zèle pour le salut des ames, dont on vous demandera un compte si rigoureux, sont toujours les plus vifs & les plus ardens pour soutenir de vaines prétentions qu'un long abus avoit introduites : c'est le seul point de leur ministère qui les intéresse. Peu occupés d'ailleurs d'honorer le Sacerdoce par la sainteté de leur vie, qui seule honore un Ministre de Jesus-Christ, ils cherchent à l'honorer par des prérogatives usurpées, & dont même ils seroient indignes, quand elles seroient attachées à leur état. Ainsi 1727.

l'oiſiveté, l'orgueil, pour ne rien dire de plus, ſont de la part des Prêtres les ſeules ſources de ces diſputes ſcandaleuſes : les devoirs eſſentiels ſont négligés ; l'honneur du Sacerdoce & le ſcandale des Fidéles ne ſont comptés pour rien : & dans un tems ſur-tout où le Clergé de ce Diocèſe vient de recevoir une humiliation (a) ſi publique & ſi douloureuſe ; où nous devrions nous réunir & nous ranimer pour effacer par un ſaint concours de piété, de zèle, de concorde, d'édification, le ſouvenir d'un événement ſi triſte & ſi honteux, nous les réveillons tous les jours par des diſſenſions & des animoſités ſi publiques, qu'elles partagent même & troublent les Villes & les Paroiſſes, & qu'on les porte devant des Tribunaux laïques, où la honte du Sacerdoce & du miniſtère n'ont déjà que trop éclaté.

Notre intention, mes Freres, a été de rétablir l'ordre & la paix dans nos Egliſes : l'ordre qui y étoit renverſé : le Paſteur n'étoit plus le pere de ſon peuple, ni le chef des Miniſtres ſubalternes, établis pour travailler ſous ſes yeux : la paix qui ne peut ſubſiſter que dans l'ordre, y étoit ſans ceſſe troublée ; & dans cet état de confuſion, les fonctions étoient ſans fruit, le Miniſtère ſans honneur, les Fidéles ſans ſecours, & tous nos ſoins, pour remédier à un abus

(a) *Un Curé venoit d'être condamné au feu par Arrêt du Parlement.*

si universel, inutiles. Il étoit donc essentiel d'y pourvoir par un réglement général, où l'autorité du Prince a concouru avec la nôtre : mais le même esprit qui l'a dicté doit le faire observer; c'est-à-dire, comme on vient de vous le représenter avec tant de zèle, que les Pasteurs qu'il rétablit à leur place, ne doivent pas en abuser; que les Prêtres auxquels il assigne celle que les régles de la hiérarchie leur donnent, doivent penser qu'elle leur sera plus honorable, à mesure qu'ils se rendront plus utiles aux peuples; & qu'ils seroient inexcusables s'ils perpétuoient encore des divisions, dont le scandale retomberoit sur eux seuls, & dont ils porteroient aussi seuls la confusion & la peine.

Nous serions bien plus consolés, si à la place de ces dissensions si messéantes aux Ministres de la paix & de la charité, nous voyions par-tout, comme nous l'avons vû dans différens cantons de ce Diocèse; les Prêtres & les Curés de plusieurs Paroisses voisines, s'unir ensemble par une sainte association, s'assembler une fois l'année pour s'animer à la pratique de leurs devoirs, & s'obliger par des déréglemens que nous approuverons toujours avec plaisir, à se donner des avis mutuels & charitables, à exclure même ceux qui se feront dans la suite rendus indignes d'une si édifiante société, à se sécourir dans leurs maladies, à veiller sur les besoins temporels & spirituels de leurs confreres mourans, à mettre à cou-

vert de l'avidité & de l'uſurpation de leurs proches, & leurs propres effets, & les Titres & les Regiſtres de leurs Egliſes, & enfin à les aider dans ce dernier moment, où pluſieurs meurent ſans ſecours & ſans conſolation, de tous les ſoins que la charité & l'unité du même miniſtère doivent inſpirer.

Si ces aſſociations édifiantes s'établiſſoient dans tout le Diocèſe, nous n'aurions pas beſoin de faire des Ordonnances, comme nous en allons publier, pour prévenir la diſſipation & l'enlévement des Titres & des Regiſtres des Egliſes après la mort des Curés; tout demeureroit dans l'ordre requis; les parens ne ſe regarderoient pas comme héritiers des monumens publics des Egliſes, d'où dépend la tranquillité publique & la ſûreté des mariages, des baptêmes & des familles; & les Paroiſſes n'ajoûteroient pas à la douleur d'avoir perdu leur Paſteur, celle de voir diſparoître avec lui tous les Titres autentiques & tous les témoignages ſacrés de leur état & de leur Religion.

Mais, mes Freres, afin que ces Titres puiſſent ſe conſerver & ſe tranſmettre à vos ſucceſſeurs, vous devez veiller vous-mêmes pendant votre adminiſtration à les mettre en état d'être tranſmis & conſervés. Nous avons été, dans nos viſites, ſcandaliſés de la négligence de pluſieurs Curés ſur un point auſſi eſſentiel: les Statuts du Diocèſe, les Ordonnances de nos Rois,

les peines rigoureuſes qui y ſont portées contre les contrevenans, l'intérêt même public ne les touchent point : les Baptêmes, les Mariages, les Certificats mortuaires ; c'eſt-à-dire, tout ce qu'il y a de plus ſacré, & qui fait toute la ſûreté de l'Etat & de la Religion, tout cela n'eſt écrit que ſur des feuilles volantes, ſans ordre, ſans ſoin, ſans précaution ; des Titres ſi auguſtes & ſi ſaints ſont diſperſés à l'aventure comme des papiers de rebut : & tandis qu'il n'y a point de pere de famille qui ne tienne les Titres de ſa maiſon & de ſes enfans, & l'état journalier de ſes affaires temporelles, dans un ordre ſcrupuleux & dans des Regiſtres ſûrs, qui ſubſiſteront après ſa mort, des Curés, les peres des Fidéles, laiſſent dans un déſordre affreux la filiation ſpirituelle de leurs enfans ſelon la foi ; les témoignages publics de leur origine chrétienne, & tous les Titres qui leur donnent droit à l'héritage des enfans de Dieu. Il faut être bien peu touché, mes Freres ; de la grandeur & de la ſainteté de la Religion, bien peu pénétré des devoirs de ſon miniſtère, bien inſenſible même au ſalut & à l'intérêt des Fidéles, pour être capable d'une négligence ſi criminelle, & y perſévérer même, après en avoir été averti. Et en effet, qu'eſt-ce qui peut intéreſſer un Paſteur, ſi la majeſté de la Religion, ſi le reſpect dû à ce qu'elle a de plus ſaint, ſi la ſûreté publique, la tranquillité des familles, & ſon propre honneur, le trouvent inſenſible ?

Que pourrois-je ajoûter à cela pour vous, mes Freres, que ces avis ne regardent point, que vous adreſſer les belles paroles que ſaint Paul adreſſoit autrefois aux Prêtres & aux Fidéles de l'Egliſe de Philippes ? elles renferment tout ce que je pourrois vous dire de plus utile & de plus touchant. Au reſte, mes Freres, conſervez le dépôt de la foi & de la vérité qui vous a été confié ; puiſez dans les ſources pures, dans l'Ecriture & dans les Peres les principes des mœurs, ſuivant leſquels vous devez vous conduire & conduire vos peuples ; banniſſez les pratiques ſuperſtitieuſes de vos Egliſes ; ne vous départez jamais des régles de la vérité, ſans laquelle tout ce qui porte le nom de piété, eſt toujours un abus, ou un ſcandale : *De cætero, Fratres, quæcumque ſunt vera.* *Philip. 4. 8.*

Montrez de la retenue dans vos mœurs & dans vos diſcours ; qu'il ne vous échappe jamais rien d'indécent à la ſainteté de votre miniſtère ; portez ſur votre viſage une ſainte pudeur, & cette gravité ſacerdotale, qui fait reſpecter la Religion de ceux même qui ne l'aiment pas ; évitez les familiarités ſuſpectes ; & ſouvenez-vous que le ſoupçon ſeul là-deſſus pour un Prêtre, eſt un crime que l'innocence même ne peut juſtifier : *Quæcumque pudica.*

Faites paroître une équité inviolable dans votre conduite, du déſintéreſſement dans vos fonctions, de la prudence & de la charité dans votre zèle, une égale affection

pour tous les fidéles qui vous ſont confiés, puiſque vous êtes également le pere de tous; point d'animoſité que contre le vice, point de prédilection que pour la vertu, point d'acception de perſonnes, & que les beſoins ſeuls de vos ouailles réglent les ſoins & les attentions du Paſteur : *Quæcumque juſta.*

Inſpirez aux peuples du reſpect pour les choſes ſaintes, en les traitant vous-mêmes ſaintement : paroiſſez aux pieds des autels comme les vieillards devant le trône de l'Agneau, frappés de la majeſté du Dieu qui y réſide; & que la modeſtie, la terreur, la profonde Religion, dont vous accompagnerez ces fonctions redoutables, apprennent aux Fidéles avec quelles diſpoſitions ſaintes ils doivent y aſſiſter : *Quæcumque ſancta.*

Rendez-vous aimables à vos peuples, ſi vous voulez leur devenir utiles; aimables, non par des familiarités indécentes, en partageant avec eux leurs excès; & devenant les compagnons de leurs plaiſirs; mais en partageant leurs afflictions, & devenant les conſolateurs de leurs peines : commencez par gagner les cœurs, pour attirer les ames à Jeſus-Chriſt; ne rendez point le ſaint miniſtère odieux par la rudeſſe & la bizarrerie de vos humeurs, ou mépriſable par la baſſeſſe de vos ſentimens; ne refuſez pas aux Fidéles, qui vous ſont commis, votre aſſiſtance & vos conſeils, puiſque vous leur devez même votre vie;

soyez leur consolation, & ils seront la vôtre ; aimez-les comme vos enfans, & ils vous aimeront comme leur pere *Quæcumque amabilia.*

Ne négligez rien de tout ce qui peut conserver votre réputation pure & sans tache dans l'esprit des Fidéles ; abstenez-vous des choses mêmes les plus permises dès qu'elles peuvent devenir un sujet de scandale à vos freres ; souvenez-vous que tout le fruit de votre ministère est attaché à la bonne opinion qu'ils ont de vous ; n'avilissez pas la Religion, en vous avilissant vous-mêmes ; que vos exemples préparent le succès à vos instructions ; qu'on ne puisse rien vous reprocher de ce que vous êtes obligé d'interdire aux autres ; & que la bonne odeur de votre vie répandue dans vos Paroisses, devienne toute seule une censure continuelle des vices de vos Paroissiens : *Quæcumque bonæ famæ.*

Enfin, mes Freres, continue l'Apôtre, si le souvenir de ces premiers Ministres qui nous portérent la foi, & dont le sang devint la semence de tant de Fidéles, vous touche ; si l'exemple même de tant de saints Pasteurs que la miséricorde du Seigneur conserve encore à ce Diocèse, & qui portent le joug avec vous, ne vous trouve pas insensibles ; s'il vous reste encore quelque desir de vertu, & que toute foi & tout principe de bien ne soient pas éteints dans vos cœurs : *Si qua virtus* : si les éloges que l'ancienne Eglise d'Auvergne a tou-

jours mérités par une discipline plus exacte & par l'observation plus régulière des anciennes Loix, vous inspire une sainte émulation ; s'il vous paroît honteux de dégénérer de la vertu de vos peres & de déshonorer une Eglise, de tant de monumens illustres ont publié les louanges dans tous les siécles & les publient encore de nos jours : *Si qua laus disciplinæ* : reparez par de nouvelles mœurs & par une nouvelle application à vos devoirs les défauts passés de votre ministère ; occupez-vous sans cesse des avis que nous venons de vous donner ; sanctifiez par eux toutes vos fonctions : vous honorerez votre ministère ; vous sanctifierez vos peuples, & le Dieu de paix sera avec vous : *De cætero, Fratres, quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ ; si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate, hæc agite, & Deus pacis erit vobiscum.*

SIXIÉME

DISCOURS

Des suites funestes du déréglement des Pasteurs.

1728. RIen de plus édifiant, mes Freres, que les vérités que vous venez d'entendre : & nous avons cette confiance, que ces vérités ont toujours été une régle de conduite pour la plûpart de ceux qui nous écoutent ; mais nous ne pouvons aussi dissimuler, que parmi tant de Pasteurs fidéles, & qui sont l'exemple & l'édification de leur troupeau, il ne s'en trouve qui déshonorent leur caractère ; & qui scandalisent leurs peuples, par des mœurs profanes & fort éloignées de la sainteté de leur état. Ce désordre si affligeant pour l'Eglise, si honteux pour le Sacerdoce, est d'autant plus digne de notre douleur & de nos attentions, qu'il a toujours été la source de la dépravation générale des mœurs & de l'extinction de la foi parmi les Fidéles.

Oui, mes Freres, vous le savez, tant que les Ministres ont été saints, l'Eglise a vû avec joie l'innocence & la sainteté régner parmi les Fidéles : la pureté du Christianisme n'a commencé à décheoir, qu'avec la décadence du ministère : les mœurs publiques n'ont commencé à se corrompre, qu'avec la corruption des Prêtres ; & le désordre, comme dit l'Esprit saint, a commencé par la maison de Dieu. Ainsi, c'est nous seuls qui décidons, pour ainsi dire, de la perte ou du salut des peuples ; c'est sur nous seuls, que roule l'aggrandissement ou la diminution du regne de Jesus-Christ sur la terre, la consommation ou la destruction de son œuvre, le fruit ou l'inutilité de son sang & de sa mission, la gloire ou l'opprobre de la religion, le progrès ou l'affoiblissement de la foi, & tout le succès des desseins de Dieu sur le salut des hommes.

Dès que nous sommes établis dans le saint ministère, nous devenons ou des colonnes saintes pour soutenir les foibles, ou des pierres de scandale, où les forts mêmes viennent se briser ; nous devenons ou des serpens d'airain élevés pour guérir les playes de la multitude, ou des veaux d'or placés dans le camp du Seigneur pour lui être une occasion de chûte, de dissolution & d'idolâtrie : nous ne pouvons plus ni tomber, ni demeurer fermes tout seuls : & la destinée des ames sur lesquelles nous sommes prépposés, est attachée à la nôtre.

Or, mes Freres, quoi de plus intéressant pour nous rappeller aux devoirs de notre état, si nous étions assez malheureux que de nous en être écartés? Quelle affreuse situation pour un Pasteur infidéle, de pouvoir se dire sans cesse à lui-même: Je ne suis établi dans l'Eglise que pour détruire, & non pour édifier: je deviens le tentateur & le meurtrier des ames dont j'aurois dû être le sauveur & le pere: je ne suis chargé de la dispensation du sang de Jesus-Christ, & des graces de l'Eglise, que pour faire servir à la perte des Fidéles tout ce qui devoit leur faciliter le salut; je ne suis devenu dépositaire de la doctrine, de la foi, de la piété, que pour les anéantir & les corrompre; & j'employe contre la Religion tout ce que la Religion m'avoit confié de plus saint pour la maintenir & pour la défendre.

Voilà cependant, sans outrer le discours, voilà l'état d'un mauvais Pasteur: il est d'avance cet homme de péché, dont parle S. Paul, assis dans le temple de Dieu pour déclarer la guerre à Jesus-Christ, & venir lui enlever les ames jusqu'aux pieds des autels élevés pour les sanctifier.

Car de bonne-foi, mes Freres, que peut devenir au milieu des campagnes un pauvre peuple grossier & ignorant, conduit par un Prêtre scandaleux & corrompu? cette seule image me touche & me fait horreur. Ce peuple ne connoît point d'autre Evangile que vos mœurs, point d'autre

Religion que votre respect pour les choses saintes, point d'autre devoir que vos exemples ; vous êtes pour eux leur loi, & tout leur christianisme. Hélas ! les Pasteurs les plus fidéles, à force de zèle & d'instruction, ont encore bien de la peine à ramener leur ignorance & leur grossiereté à l'esprit de la vie chrétienne, à les désabuser d'un culte indécent & superstitieux, à les rappeller d'une vie toute animale & sauvage à des mœurs plus saintes, ou du moins plus raisonnables : il faut qu'ils travaillent à en faire des hommes, pour ainsi dire, avant que d'en former des Chrétiens.

Que deviendra donc ce peuple grossier & infortuné entre les mains d'un Curé scandaleux ? toutes les ressources de la Religion lui deviennent inutiles, & même pernicieuses. Plus d'instruction ; car comment instruire un peuple que vous scandalisez tous les jours ? Plus de Sacremens ; car comment leur apprendrez-vous à approcher saintement des choses saintes que vous profanez sans cesse à leurs yeux? plus de foi ; car comment croiront-ils ce que vous paroissez ne pas croire vous-même ? plus d'horreur pour le vice ; car que peuvent-ils voir de criminel à ce que vous autorisez par vos exemples ? Il faudroit des miracles de la grace pour préserver une seule ame dans une Eglise si malheureusement partagée. N'êtes-vous donc né que pour le malheur de vos freres ? & ne vous avons-nous appellé à notre secours &

saint ministère, que pour mettre le loup dévorant dans une portion du troupeau qui nous a été confié ? Non, mes Freres, un mauvais Prêtre est un des plus grands fléaux que la colère de Dieu puisse faire naître sur la terre.

Mais, mes Freres, plus la situation d'un Pasteur infidéle est déplorable, plus la fidélité d'un Ministre irrépréhensible est pleine de consolation. Il continue sur la terre la mission & le ministère de Jesus-Christ : il coopére avec lui à la consommation des Saints ; à l'édification de son Corps mystique, à l'accomplissement de tous ses desseins de miséricorde sur les hommes ; il est ici-bas, en un sens, comme Jesus-Christ, le sauveur de son peuple, le réconciliateur du ciel & de la terre ; il pourra avec confiance, en paroissant un jour devant le Pere céleste accompagné de tous les siens, lui dire, comme Jesus-Christ : Voilà les Fidéles que vous m'avez confiés ; je n'en ai perdu aucun : ils étoient à vous avant la naissance du monde ; & je vous les rends, parce que vous ne me les aviez donnés que pour les sanctifier dans la vérité, & afin qu'ils pussent chanter avec tous vos Elus les louanges éternelles de votre grace.

Que notre vocation est sublime, mes Freres ! mais nos devoirs le sont autant que notre vocation. Animons-nous donc tous ensemble, & par l'éminence de nos fonctions & par les fruits consolans qui y sont attachés : ne négligeons aucun des moyens

que les loix de l'Eglise, & celles en particulier de ce Diocèse, nous fournissent pour nous conserver dans l'esprit de notre vocation.

Pour cela, souffrez que je vous recommande :

Premiérement, une assistance plus régulière à nos Synodes : ce doit être une consolation pour vous de venir nous confier vos difficultés & vos peines ; de vous retrouver ici avec vos freres, & puiser dans la source des régles de conduite, afin que ce soit le même esprit qui fasse mouvoir tout ce grand corps.

Secondement, plus d'exactitude pour les Conférences que nous avons établies : elles maintiennent parmi vous l'union, le goût de l'étude, l'amour des fonctions, & préviennent l'ignorance, l'oisiveté, la vie solitaire & sauvage, & bien d'autres inconvéniens à craindre dans les campagnes.

Troisiémement, enfin les retraites annuelles dans notre Séminaire ; nous vous les recommandons, & vous y exhortons autant qu'il est en nous.

Nos fonctions entraînent toujours avec elles une dissipation inévitable ; en travaillant pour les autres, nous dépérissons nous-mêmes ; nos forces, notre ferveur s'épuisent, ce semble, & se rallentissent à mesure que nous les employons pour nos freres ; l'usage même journalier des choses saintes nous en fait une espèce d'habitude qui ne réveille plus notre foi & notre piété ;

les actions les plus redoutables de la Religion deviennent insensiblement pour nous, par une longue accoutumance, comme les actions les plus communes & les plus ordinaires de la vie.

Ainsi peu à peu le premier esprit de ferveur s'éteint, le zèle se relâche, le goût des fonctions se perd, la piété s'endort ; & nous tombons dans un état d'indolence, de paresse, de dégoût, de dissipation, de familiarité avec l'Autel saint & les fonctions les plus terribles du ministère ; dans un état, dis-je, qui n'est jamais loin de la profanation & du précipice.

Nous avons donc besoin de ressusciter, de tems en tems cette premiére grace du Sacerdoce ; de venir nous recueillir dans une maison sainte pour réparer nos pertes, pour y reprendre de nouvelles forces, pour y rappeller ces protestations de fidélité que nous y avions faites aux pieds des autels dans ces premières années où nous nous y disposions au saint ministère ; enfin, pour y nourrir & rallumer ce feu sacré dont nous étions alors embrasés, & qui est si nécessaire pour le succès de nos fonctions. Nous espérons que ces avis ne vous seront pas inutiles : & nous vous conjurons de faire encore moins d'attention à l'autorité, qu'à la tendresse de celui qui vous les donne.

SEPTIÉME

DISCOURS

De l'excellence du Ministère.

VOus attendez de moi sans doute, mes Freres, quelque parole d'instruction & de consolation : je me contenterai cependant aujourd'hui de vous conjurer de méditer souvent ces paroles de l'Apôtre dans son Epitre aux Romains ; elles renferment tout. Les Pasteurs fidéles, & ceux qui ne le sont pas, y trouveront également les uns de quoi s'édifier, & les autres de quoi se confondre. 1729.

Tu qui gloriaris in Deo, & nosti voluntatem ejus, & probas utiliora, instructus per legem, confidis te ipsum esse ducem cæcorum, lumen eorum qui in tenebris sunt, eruditorem insipientium, magistrum infantium.... qui ergo alium doces, te ipsum non doces, & le reste. Revenons, mes Freres, sur ces paroles que nous ne saurions jamais trop méditer devant Dieu. Rom. 2. 17. & suiv.

Tu qui gloriaris in Deo. Nous donc,

mes Freres, dont la plus grande gloire ici-bas même est d'être les Ministres de Dieu ; nous qui devons à la Religion toute seule les distinctions dont nous jouissons parmi les hommes ; nous que l'honneur du Sacerdoce tout seul a tirés la plûpart d'un état vil & obscur, selon le monde, & rendus respectables aux peuples ; nous qui sommes si jaloux des honneurs & des prérogatives attachées à notre état, & qui nous en glorifions tous les jours : *Tu qui gloriaris in Deo* ; n'affoiblissons donc point par nos mœurs la vénération dûe à notre consécration : n'accoutumons point les peuples à séparer notre personne de notre caractère, ou plutôt à faire retomber sur la sainteté de notre caractère les mépris & les opprobres qui ne devroient être attachés qu'à notre personne. Honorons en nous le Sacerdoce, si nous voulons qu'il nous honore : l'onction sainte qui nous a consacrés, doit, il est vrai, nous attirer du respect ; mais la piété toute seule peut nous rendre respectables ; & dès que les peuples ne la retrouvent plus en nous, leur mépris augmente à proportion du respect qui nous étoit dû ; & ce qui devoit nous attirer leur vénération & leurs hommages, ne sert plus qu'à aggraver notre honte & notre opprobre. Le monde ne connoit rien, & il n'est rien en effet, de plus méprisable qu'un mauvais Prêtre.

Tu qui gloriaris in Deo, & nosti voluntatem ejus, & probas utiliora, instructus per legem.

Nous qui avons été nourris depuis notre enfance des plus saintes vérités de la Loi ; nous qu'une éducation ecclésiastique a instruits de bonne heure, non-seulement des régles communes de la Religion, mais des devoirs sublimes attachés à la sainteté de notre état, que répondrons-nous à Dieu, si nos mœurs n'ont pas répondu à nos lumières ; si avec plus de connoissance que le peuple, nous sommes peut-être moins religieux, moins charitables, moins désintéressés, moins tempérans, moins modestes, moins respectueux pour tout ce qui regarde les choses saintes, que lui ? Une seule vérité annoncée à un simple Fidéle lui ouvre souvent les yeux, le touche, le rappelle à Dieu ; & nous qui les annonçons toutes, nous perseverons dans notre léthargie & notre endurcissement : notre aveuglement semble croître & s'affermir au milieu de nos lumières ; & nous nous égarons en portant le flambeau qui montre la voie, & nous périssons en sauvant nos freres.

Et probas utiliora, instructus per legem. Nous qui savons jusqu'où l'Evangile pousse la perfection de la vie chrétienne, la mortification des sens, la haine du monde, le détachement & le mépris de tout ce qui passe, le désir continuel des biens éternels, nous sommes plus attachés à la terre, à des intérêts sordides, plus avides, plus esclaves de nos sens ; nous vivons moins de la foi & de l'esprit, que le peuple gros-

ſier qui diſcerne à peine le bien du mal, mais à qui un fonds de religion & de crainte de Dieu tient lieu de ſcience & de lumière. Hélas! mes Freres, nous regardons quelquefois ce pauvre peuple, & ſa groſſièreté ſur les choſes de la Religion, avec une ſorte de mépris: l'ignorance, il eſt vrai, les méne aiſément à la ſuperſtition; mais du moins cette ſuperſtition elle-même n'eſt qu'un excès de religion: la ſimplicité de leur foi en excuſe devant Dieu les pieuſes crédulités; ils en feront trop faute de lumières, mais par une abondance de foi; & nous faute de foi, & abuſant de nos lumières, nous ne faiſons jamais qu'en partie & fort imparfaitement le bien que nous connoiſſons, & que nous ſavons que Dieu demande de nous. Ainſi, l'ignorance des peuples les conduit à des excès de dévotion; & nous, avec nos prétendues connoiſſances, nous vivons la plûpart ſans être même touchés des choſes de la Religion, ſans aucun ſentiment de piété véritable.

Confidis te ipſum eſſe ducem cæcorum, lumen eorum qui in tenebris ſunt, eruditorem inſipientium, magiſtrum infantium, habentem formam ſcientiæ & veritatis in lege.

C'eſt-à-dire, mes Freres, que ce qui fait notre confiance, devroit devenir le motif continuel de nos plus juſtes frayeurs. Nous ſommes les conducteurs des aveugles, *ducem cæcorum*; mais les guidons-nous? Paroît-il dans la conduite de ces peuples qui nous ſont confiés, qu'ils ont

un chef & un conducteur ? ne sont-ils pas comme des brebis qui errent sans Pasteur ? les instruisons-nous ? nos exemples soutiennent-ils nos instructions ? ne sommes-nous pas des aveugles qui en conduisons d'autres ? ne les précipitons-nous pas avec nous dans la même fosse, soit par la négligence avec laquelle nous les instruisons, soit en contredisant nos instructions par nos mœurs ? nos titres les plus glorieux ne deviendront-ils pas eux-mêmes le sujet terrible de notre condamnation & de notre ignominie ? *Lumen eorum qui in tenebris sunt.* Sans doute que nous sommes la lumière de ceux qui sont dans les ténébres ; mais si cette lumière, comme dit Jesus-Christ, devient ténébres elle-même, tout le corps, continue Jesus-Christ, tout un peuple, toute une Eglise, deviendra ténébreuse : *Tantus corpus tuum tenebrosum erit.* Dieu nous avoit établis les seuls canaux des graces & des lumières pour ce pauvre peuple : mais le canal bouché, infecté, corrompu, il n'en sortira plus que la puanteur, l'infection & les ténébres, qu'une contagion qui infectera tout le troupeau ; & la mort coulera sur ce pauvre peuple, de la même source d'où devoit couler sur eux le salut & la vie. Nous sommes la lumière de ceux qui sont dans les ténébres, *lumen eorum* ; mais c'est la priére & l'étude, qui nous rendent la lumière des Fidéles ; la priére est la science du cœur, qui seule rend utile l'étude, qui est la science de Matth. 6. 23.

l'esprit. Or, comment allier le goût & l'usage de la priére avec la vie dissipée que ménent la plûpart d'entre vous ? A l'égard de l'étude, les premiéres années y sont employées ; le Sacerdoce obtenu, les livres & les études tombent & disparoissent ; dès qu'on est chargé d'un ministère public qui nous oblige d'instruire les peuples, on cesse de s'en rendre capable ; & l'on oublie même le peu qu'on avoit appris, dès qu'on est parvenu à une place où il ne s'agit plus que d'en faire usage.

Eruditorem insipientium. Les Livres saints appellent des insensés ceux qui mettent toute leur application aux choses présentes & qui oublient les éternelles. C'est donc à nous à leur apprendre que la crainte de Dieu est la seule sagesse de l'homme, *eruditorem*, *&c.* que tout le reste n'est que folie & affliction d'esprit ; que n'avoir de la raison, de la prudence, de la conduite, des lumiéres, que pour les choses de la terre, que pour amasser des biens périssables, que pour se faire ici-bas une fortune douce, commode, & y établir sur le sable une cité permanente, sans penser à celle qui nous est préparée dans le Ciel ; que cette prudence est la prudence des insensés, & la derniére & la plus grossiére de toutes les folies. Cependant loin de les en détromper, nos soins, notre application à amasser, nos inclinations toutes fixées à la terre, notre avarice basse & sordide, ne les confirment-ils pas dans cette erreur déplo-

rable ? l'avarice des Prêtres n'eſt-elle pas devenue ſi commune, qu'elle a preſque paſſé en proverbe ? n'eſt-ce pas un opprobre comme répandu dans tout le Sacerdoce ? & tous les jours la mort des Paſteurs ne confirme-t'elle pas ces honteux ſcandales? & ne manifeſte-t'elle pas avec les tréſors d'iniquité, qu'ils avoient accumulé, & leur dureté envers les pauvres, & la honte du miniſtère, & la juſtice des plaintes & des murmures des peuples ?

Magiſtrum infantium. L'innocence des enfans nous eſt confiée; leur foi & leur religion eſt un dépôt ſacré que Dieu a mis, entre nos mains : nous les y avons aſſociés par le baptême; c'eſt à nous à la cultiver en eux, à l'affermir, à la faire croître par nos inſtructions : ils tiennent de nous le titre qui les a fait Chrétiens; c'eſt à nous à leur apprendre à quoi les engage ce titre auguſte, à cultiver ces jeunes plantes que nous avons plantées nous-mêmes dans le champ de Jeſus-Chriſt : *Magiſtrum infantium.* Nous devons avoir pour eux une tendreſſe de mere, puiſque c'eſt nous qui les avons enfantés à l'Egliſe : c'eſt-là un des devoirs les plus eſſentiels & les plus conſolans de notre miniſtère, celui même dont nous devrions être le plus jaloux. Je ſais que beaucoup de bons Paſteurs le rempliſſent avec fidélité ; & nous avons été nous-mêmes avec conſolation dans nos viſites, témoins là-deſſus de leur application & de leur zèle ; mais combien en eſt-il qui le négligent ; Je le dis

avec douleur ; combien de Paroiſſes où ces pauvres enfans abandonnés connoiſſent à peine le Dieu qu'ils adorent ; où ils ne ſavent de la Religion & de nos myſtères, que ce que l'ignorance & la groſſièreté de leurs parens a pu leur en apprendre ; & où Jeſus-Chriſt par le nom de qui ſeul ils peuvent être ſauvés, eſt un Dieu auſſi inconnu pour eux, que pour ces nations ſauvages, qui n'ont jamais entendu parler de lui ? & comme c'eſt dans l'enfance ſeule, que ces pauvres gens de la campagne peuvent être inſtruits ; & qui dès qu'ils ſont un peu avancés en âge, leurs travaux & les beſoins de la vie ne leur en laiſſent plus le loiſir ; par-là ſe forment des Paroiſſes entiéres, des peuples entiers, ſans réligion, ſans foi, ſans aucune teinture du Chriſtianiſme ; en un mot, tels qu'ils auront beſoin que de nouveaux Apôtres y allaſſent prêcher la Foi, comme les * Auſtremoines la prêcherent autrefois à leurs peres. Cependant il ſe trouve des Paſteurs qui avec des talens pour l'inſtruction, croiroient s'avilir par ce miniſtère ; ils s'en déchargent ſur des Miniſtres inférieurs : l'inſtruction des enfans qui parut à Jeſus-Chriſt lui-même ſi digne de ſon zèle, ne leur paroît pas digne de leurs talens ; ils ſe réſervent pour des miniſtères plus éclatans, mais qu'ils rempliſſent toujours ſans fruit, parce qu'ils n'y recherchent qu'eux-mêmes.

* *Premier Evêque de Clermont.*

Auſſi, écoutez la concluſion de l'Apôtre ; elle nous regarde tous ; & ne perdez jamais

jamais de vûe des vérités qui nous touchent de si près.

Qui ergo alium doces, te ipsum non doces. Vous donc, dont la fonction essentielle est d'instruire les autres, & de leur montrer la voie du salut, vous ne commencez point par vous la montrer à vous-même. Quel fruit pouvez-vous espérer de vos instructions que vous contredisez tous les jours par vos exemples? vos mœurs forment une voie bien plus puissante & plus persuasive que vos discours; elles crient continuellement à ceux qui vous écoutent: Mépriſez ce que nous vous disons, & tenez-vous-en à ce que vous nous voyez faire; & cette instruction mortelle est la seule qui trouve les cœurs dociles.

Qui prædicas non furandum, furaris: Vous qui invectivez si haut contre l'injustice, contre ceux qui font tort à leur prochain, qui oppriment leur foiblesse, qui usent de chicanne & d'industrie pour usurper ce qui ne leur appartient pas, n'avez-vous rien à vous reprocher là-dessus? des chicannes injustes suscitées à ceux dont vous deviez être le protecteur & le pere, ne vous ont-elles pas revêtu de leurs dépouilles? leur bien ne vous a-t-il pas paru plus souhaitable que leur salut? & les plaintes qui nous sont souvent revenues de ces scandaleuses oppressions, en déshonorant votre ministere, ont-elles seulement touché votre cœur.

Qui dicis non mœchandum, mœcharis.

Vous qui apprenez tous les jours aux Fideles, que le corps du Chrétien eſt le temple du Saint-Eſprit ; qui exhortez les perſonnes que vous uniſſez par un Sacrement honorable à reſpecter la ſainteté du lien conjugal ; vos familiarités ſuſpectes, votre habitation défendue par les Canons & par les Loix du Dioceſe, avec des perſonnes d'un ſexe différent ; Loix dont vous vous faites diſpenſer tous les jours, en ſurprenant la charité de vos Supérieurs par mille prétextes frivoles ; la liberté de vos manieres & de vos entretiens, peut-elle inſpirer à vos peuples l'horreur d'un vice dont vous portez tous les ſoupçons juſqu'aux pieds de l'Autel ; & l'amour d'une vertu ſi chere au Sacerdoce, & dont vous êtes ſi peu jaloux d'en ſauver du moins les apparences ?

Qui abominaris idola, ſacrilegium facis. Vous qui regardez comme une abomination dans le lieu ſaint, comme un payen & un idolâtre, un Miniſtre qui ſe rend ſeulement ſuſpect dans ſa foi, vous portez tous les jours à l'Autel une conſcience douteuſe qui vous expoſe au ſacrilege : vous reſpectez la vérité des ſaints Myſteres ; & vous n'en reſpectez pas la ſainteté, & vous les traitez ſans précaution, ſans recueillement, ſans décence & ſouvent ſans gravité : vous avez horreur des dogmes qui bleſſent la pureté de la Foi ; & vous n'en avez point des mœurs diſſipées & peu ſacerdotales avec leſquelles vous venez à l'Autel pro-

ner & crucifier de nouveau Jesus-Christ, auteur & le consommateur lui-même de la foi : vous croyez honorer l'Eglise en demeurant soumis & fidele à ses decisions ; & vous la déshonorez, & vous exposez la Religion à la risée des mondains, en violant à leur vûe ses régles les plus saintes: *Qui in lege gloriaris, per prævaricationem legis Deum inhonoras.*

Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes. C'est par où l'Apôtre finit cette instruction. Oui, mes Freres, avouons-le ici en gémissant: si la foi est presque éteinte parmi les Fideles ; s'il se trouve aujourd'hui tant de ces esprits licencieux qui traitent avec un air de dérision & de blasphême ce que la Foi a de plus respectable ; si la plupart des gens du monde, de ceux même qu'on regarde comme de sages mondains, ne se font pas même de la Religion une affaire sérieuse ; c'est le peu de piété, de modestie, de charité, de régularité, qu'ils remarquent dans notre conduite ; est la vie oiseuse & mondaine des Prêtres, qui les a menés là : la désolation a commencé par le lieu saint.

Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes. Ce sont nos exemples seuls, qui font tous les jours du cœur des Fideles ce qui leur restoit encore de crainte de Dieu ; ils alléguent tous les jours nos passions, vous le savez, pour justifier en eux des passions semblables : nos exemples calment leurs remords, & leur font trouver

dans des mœurs qui nous ressemblent, une sécurité que leur conscience leur auroit refusée : ils croyent qu'il n'y a rien de serieux dans les devoirs d'une Religion que ses Ministres eux-mêmes leur apprennent à mépriser ; & que le vice ou la vertu ne sont que des noms & des leçons qu'on donne à l'usage plus qu'à la vérité. *Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes.*

Et ne croyez pas, mes Freres, pour vous le dire en finissant, que ces réflexions ne regardent que les Prêtres scandaleux, j'ai cette confiance dans le Seigneur, qu'il n'en est aucun parmi ceux qui m'écoutent : elles regardent tous ceux qui ménent une vie tiéde, mondaine, toute commune, qui ne laissent pas paroître de grands vices dans leur conduite, mais aussi qui ne montrent à leurs peuples aucune vertu ; dont les mœurs n'ont rien de criant, mais rien aussi qui inspire la piété ; rien qui scandalise, mais rien aussi qui édifie : ils sont faits comme le commun des hommes ; ils aiment le plaisir, la bonne chere, la dissipation ; ils haïssent la priere, l'étude, le recueillement ; ils cherchent les sociétés mondaines pour se désennuyer de leurs fonctions ; il ne nous revient pas de grandes plaintes de leur conduite ; mais il ne nous revient aussi aucun témoignage du bien qu'ils font dans leurs Paroisses.

Or, mes Freres, pour un Prêtre & un Pasteur sur-tout, ne pas édifier, c'est scandaliser ; ne montrer rien en soi, dans ses

entretiens, dans ses inclinations, dans ses démarches, dans tout son genre de vie qui excite à la vertu, c'est inspirer, c'est autoriser le vice; ne pas confirmer par la sainteté de ses mœurs la sainteté, la sévérité des vérités qu'il annonce, c'est les désavouer: en un mot, n'être pas plus saint que son peuple, c'est être un mauvais Pasteur, & déshonorer son ministere. Que ces grandes réflexion, mes Freres, nous rappellent souvent à nous mêmes: pensons quelquefois que ce ne seront pas les grands désordres, qui damneront la plupart des Pasteurs; & qu'il y en aura infiniment plus qui seront condamnés pour n'avoir fait aucun bien dans leurs Eglises, que pour y avoir opéré de grands maux. L'arbre qui ne porte point de fruit est frappé de malédiction, comme l'arbre mort & déraciné; & l'Evangile condamne aux mêmes ténébres, & aux mêmes tourmens éternels, & le serviteur inutile, & le serviteur infidele.

HUITIEME DISCOURS

De l'inſtruction des enfans.

A Tout ce que vous venez d'entendre
1730. ſur le devoir le plus eſſentiel de votre état, qui eſt l'inſtruction des enfans, j'ajoûterai encore une réflexion que je vous prie de faire avec moi; c'eſt que de votre fidélité à remplir ce devoir, dépend tout le fruit à venir de votre miniſtere & de celui même de vos ſucceſſeurs.

Je dis de votre miniſtere; oui, mes Freres, vous fermez à ces enfans que vous négligez, que vous laiſſez croître dans l'ignorance de nos devoirs & de nos Myſteres, vous leur fermez toutes les reſſources qu'ils pourroient trouver un jour dans vos inſtructions. Ce ſont des plantes que vous avez laiſſé ſécher dès leur naiſſance: vous aurez beau les arroſer, les cultiver dans la ſuite; le mal eſt ſans remède: elles ne ſont plus ſuſceptibles d'aucun accroiſſement. Ce ſont des enfans auſquels vous

avez donné par le Baptême la naissance selon la foi; mais les abandonnant aussitôt; ils deviennent comme ces enfans exposés, ces malheureux fruits de l'inhumanité de leurs parens, qui ignorent pour toujours leurs titres, leur origine, Jesus-Christ leur frere, dont ils sont cohéritiers, & l'Eglise leur mere qui les a enfantés dans son sein; l'abandonnement de leur vie répond toujours à celle de leur état. Or, mes Freres, pouvez-vous les avoir sans cesse sous les yeux, & ne pas vous reprocher votre insensibilité à l'égard de ces innocentes victimes auxquelles vous n'avez donné, ce semble, par le Sacrement de la régénération, la vie de la grace, que pour la leur ravir autant qu'il est en vous, & les étouffer, pour ainsi dire, dans le berceau, en ne les nourrissant pas du lait de la doctrine sainte? Vous avez horreur de la barbarie d'une mere, qui après avoir donné la vie à son enfant, l'expose & l'abandonne; mais n'est-ce pas là l'image naturelle de la dureté d'un Pasteur, lequel après avoir donné la vie de la foi à ses enfans, les expose, les abandonne, & les livre à tous les malheurs de l'ignorance entiere de la foi qu'ils ont reçue, mille fois plus funestes que ceux de l'indigence? Ils porteront devant Dieu le titre auguste & ineffaçable du Christianisme, il est vrai; mais ce titre sera le titre terrible de votre condamnation bien plus que de la leur; il s'élevera contre vous, & demandera vengeance de la profanation &

de l'aviliſſement où vous l'avez laiſſé, après en avoir embelli leur ame : vous auriez fait des Chrétiens ſans Religion, ſans connoiſſance de Jeſus-Chriſt & de ſes Myſteres ; comment pourrez-vous jamais réparer à leur égard le défaut de ces premiers ſoins ? que pourrez-vous élever dans un édifice où vous n'avez jetté aucun fondement que de triſtes ruines ?

Mais ce qu'il y a ici de triſte, c'eſt que vous préparez à vos Succeſſeurs le même ſcandale ; vous laiſſez en mourant au milieu de votre peuple une malédiction, une plaie où leur zèle ne ſauroit jamais trouver de remède. Car je vous prie, quel fruit pourra faire après vous un ſaint Prêtre dans une Paroiſſe où il ne trouvera aucune connoiſſance de la Religion ; où il faudroit ramener aux premieres inſtructions de l'enfance, des Fideles que leur âge ou leurs occupations en rendent déſormais incapables ? La honte toute ſeule de redevenir enfans mettra toujours un obſtacle invincible aux ſoins d'un Paſteur fidele, qui voudroit, comme l'Apôtre, leur donner du lait, au lieu d'une nourriture ſolide : ils mourront ſans connoître Jeſus-Chriſt qui les a rachetés, l'Egliſe qui les a régénérés, l'eſprit ſaint qui les avoit ſanctifiés ; & du ſein du Chriſtianiſme, & du milieu des lumieres de l'Evangile, ſortiront des ames ſemblables à celles qui ſortent des régions infideles, & qui porteront devant Dieu les ténebres & toute l'ignorance des Indiens & des Sauvages.

Souvenez-vous donc, mes Freres, que les enfans sont la portion la plus pure de votre troupeau, & celle par conséquent qui doit vous être la plus chere : n'ayez pas honte de vous abaisser jusqu'à eux : c'est la fonction la plus consolante & la plus honorable de notre ministere : nos autres soins, nous les donnons à des pécheurs ; & en les traitant de leurs plaies, il est toujours à craindre que nous ne contractions quelque souillure : c'est-là où il faut s'abaisser, & descendre dans la profondeur de leur corruption & de leur misere ; mais ici rien ne fait rougir la noblesse & la sainteté de nos fonctions : il n'est rien de si grand & de si digne de nos hommages sur la terre que l'innocence. Respectons dans ces ames tendres & innocentes le trésor précieux de la premiere grace du Baptême qu'elles conservent encore, & que nous avons tous perdue. Nous honorons d'un culte public les Saints, qui après avoir eu le malheur de la perdre, l'ont recouvrée par les travaux de la pénitence ; pourquoi n'aurions nous pas le même respect pour des enfans en qui ce don de justice & de sainteté habite encore ? regardons-les avec une espéce de culte, comme des Temples purs où réside la gloire & la majesté de Dieu, que le souffle de Satan n'a pas encore souillés : entrons dans ces vûes de la foi ; & les soins que leur bas âge demande de nous, loin de nous paroître bas & mépriſables, nous paroîtront

dignes de toute la ſublimité de notre miniſtere. Ce ſont des dépôts précieux à la grace deſquels nous devons veiller; les placer avec reſpect dans nos Temples dont ils honorent la ſainteté, & en être au ſſi jaloux que de ces reſtes précieux des Martyrs qui repoſent ſous nos Autels, & qui s'attirent les hommages & la vénération de nos peuples. Je ne pouſſerai pas plus loin cette réflexion: nous avons été témoins dans nos viſites, de l'exactitude de la plûpart des Paſteurs à remplir ce devoir; & notre deſſein, dans ce que nous venons d'en dire, eſt plutôt d'encourager leur fidélité, que de réveiller leur négligence.

NEUVIÉME
DISCOURS

De l'avarice des Prêtres.

IL vous a peut-être d'abord paru, mes Freres, que l'inſtruction édifiante que vous venez d'entendre ſur l'uſage des biens Eccléſiaſtiques, ne convenoit gueres à la plûpart d'entre vous. La médiocrité de vos revenus qui ſuffit à peine à vos beſoins, ſemble vous mettre à couvert des abus ordinaires dans l'uſage des biens conſacrés à l'Egliſe : vous vous trompez, mes Freres ; c'eſt cette médiocrité qui devroit rendre cet abus plus rares parmi vous, c'eſt elle même ſouvent qui les multiplie, & qui devient tous les jours un prétexte pour les juſtifier à vos yeux. Ce n'eſt pas l'abondance qui fait le crime ; c'eſt la maniere d'acquérir, & de jouir de ce que l'on poſſéde : ce n'eſt pas toujours dans le plus ou le moins de revenus qu'eſt le danger : c'eſt dans l'âpreté & la dureté qui les exige ; c'eſt dans l'attachement & l'avarice

ſordide qui en uſe ; c'eſt enfin dans le ſcandale, qui après les avoir accumulés, laiſſe en proie à des héritiers profanes, des biens conſacrés à des uſages ſaints. Voilà les abus qui ont fait ſouvent dans nos viſites, vous le ſavez, le ſujet de notre douleur & de nos remontrances.

Je dis l'âpreté & la dureté qui les exige. Nous avions cru prévenir ce ſcandale par un Réglement qui fixe & aſſure vos droits ; mais ce Réglement lui-même, cette lettre de la loi, n'a ſervi qu'à multiplier les prévarications, ou par l'infidelité publique de ceux qui paſſent les ſages bornes que nous avions poſées, ou par les interprétations fauſſes & favorables à l'avarice, que quelques-uns y donnent tous les jours. Ce que l'Apôtre exige d'abord d'un Miniſtre, vous le ſavez, c'eſt qu'il ne puiſſe pas même être ſoupçonné de ne ſe propoſer point d'autre prix de la ſainteté & de la ſublimité de ſes fonctions, qu'un gain ſordide : *Non turpis lucri cupidum.* Tout notre miniſtere eſt un miniſtere de charité, de déſintéreſſement & d'édification : quel caractere donc pour un Paſteur & pour un pere, de vendre durement & rigoureuſement ſes ſoins & ſa tendreſſe à ſes enfans ; d'être à leur égard un exacteur dur & inexorable, & un abject mercénaire, tranquille ſur le ſalut ou ſur la perte de ſon troupeau, & uniquement occupé du profit ſordide & temporel qu'il en retire ! Oui, mes Freres, que les inſtructions d'un Paſteur de ce caractere

Tit. 1. 7.

soient sans fruit, ce n'est pas ce qui le touche ; que toute sa vie se soit passée, sans que ses fonctions ayent gagné une seule ame à Jesus-Christ, son zèle le laisse là-dessus fort tranquille ; il ne se plaint pas de l'inutilité de ses peines ; il ne le sent pas : mais que ces fonctions ne lui rapportent pas le prix vil & abject qu'il en avoit attendu ; c'est-là que sa douleur & sa vivacité se réveillent ; qu'il compte ses soins perdus, & qu'il commence à sentir le chagrin d'être un ouvrier inutile. Je sens, mes Freres, que la dignité de notre ministere rougit elle-même de ces reproches ; & c'est à regret qu'ils sortent ici de ma bouche devant un Presbytere si respectable. Mais avec qui pourrois-je me consoler de ces scandales, qu'avec vous, mes Freres, qui ne les ignorez pas, & qui en gémissez tous les jours avec moi ? Si ces plaies, comme tant d'autres, étoient cachées dans le secret du sanctuaire, nous pourrions ici les dissimuler ; mais de cette dureté mercénaire qui exige au-delà des régles, naissent tous les jours de contestations & des procés scandaleux ; & les tribunaux laïques eux-mêmes retentissent de la honte du Sacerdoce. De-là le Pasteur odieux & mépriſable à son troupeau, & la Religion, dans l'esprit d'un peuple grossier, devenue un gain & un trafic sordide : & ce qu'il y a ici de plus déshonorant pour le ministere, c'est que ces Fideles dont vous exigez vos droits avec plus de dureté, vivent dans une mi-

ſere capable de toucher les cœurs les plus barbares ; & loin de trouver dans leur Paſteur un pere qui les conſole , ou qui les ſoulage , n'y trouvent qu'un tyran qui achéve de les accabler.

Je ſais qu'il peut arriver que la groſſiereté ou le peu de religion de quelques-uns d'entre le peuple , aille juſqu'à vous refuſer votre honoraire le plus légitime ; mais outre que ces accidens ſont rares , je dis qu'ils le ſont encore plus à l'égard des Paſteurs que leur zèle , leur piété , leur déſintéreſſement , rend reſpectables à leur peuple ; & qui loin d'exiger au-delà des bornes preſcrites , ſavent relâcher de leurs droits , & compâtir à la miſere de leurs Paroiſſiens , dans les occaſions où la charité , la juſtice , & l'humanité ſeules ſemblent le demander. Je dis que le refus que font quelquefois les Fideles de s'acquiter envers leur Paſteur des droits attachés à ſes fonctions , prend preſque toujours ſa ſource dans l'injuſtice & la dureté du Paſteur lui-même , qui veut exiger ou au-delà de ſes droits , ou au-delà des facultés des pauvres deſquels il les exige. Ce qu'il y a de bien vrai , mes Freres , c'eſt que ces altercations honteuſes qui arrivent tous les jours dans les Paroiſſes entre les Fideles & leur Paſteur à l'occaſion de ſes droits temporels , n'arrivent que dans les Paroiſſes où les Paſteurs ne ſont ni les plus édifians , ni les plus charitables , ni les plus réguliers de ce Diocèſe.

Voilà, mes Freres, le premier abus dans l'usage des biens de l'Eglise, la dureté qui les exige : le second, c'est l'avarice sordide, qui après les avoir exigé avec dureté se les refuse à soi-même, & encore plus à ceux qui sont dans l'indigence. Vous le savez, mes Freres, & une triste expérience ne le confirme que trop tous les jours : les Curés le plus durs, les plus âpres à exiger leurs droits, sont ceux qui vivent d'une maniere plus sordide & plus indécente : ils aviliſſent leur caractère par un genre de vie qu'une avarice basse & outrée toute seule peut leur rendre supportable ; ce sont des entrailles de fer pour eux-mêmes, & pour les pauvres qui vivent sous leur conduite. La frugalité est sans doute une des principales vertus du Sacerdoce : mais elle ne se retranche certaines commodités que pour avoir de quoi soulager ceux qui souffrent. Si ces Pasteurs si avares, si durs pour eux-mêmes, paroissoient ensuite charitables & prodigues envers leurs freres, leur conduite ne seroit que digne de notre admiration & de nos éloges ; ils ajoûteroient au sacrifice de la charité, celui de la pénitence, & nous raméneroient les exemples & le souvenir des temps les plus heureux de l'Eglise : mais c'est une avarice indigne & sordide qui les rendant durs à eux-mêmes, les rend encore plus durs & plus insensibles aux besoins des pauvres qu'ils ont tous les jours sous les yeux.

Oui, mes Freres, il semble que ce vice

eſt une malédiction attachée au Sacerdoce ; & à quels aviliſſemens ne proſtitue-t-il pas tous les jours la ſainte dignité de notre état ? On voit des Prêtres & des Paſteurs avilir leur caractère juſqu'aux trafics les plus bas & les plus honteux ; courir tous les marchés, s'y montrer plus avides de gain, plus inſtruits, plus exercés dans un négoce bas & indigne, que le reſte du peuple ; abandonner leurs Egliſes : laiſſer périr les ames qui leur ſont confiées, pour ne pas perdre une occaſion ſordide de gain, & paroître ſouvent dans ces aſſemblées publiques pour en augmenter le ſcandale, ou par un extérieur profane & indécent, ou en autoriſant par leur exemple les intempérances, les crapules, & les autres abus ſi ordinaires en ces ſortes de lieux. Je n'en ſuis pas ſurpris, mes Freres ; un Prêtre avare & intéreſſé eſt capable de tout : tous les principes ſont éteint dans ſon cœurs ; la charité, la religion, la bienſeance même, & le reſpect qu'il doit à ſon état : c'eſt une ame vile, incapable d'aucun de ces ſentimens nobles qu'inſpirent les devoirs du Sacerdoce. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, & qui nous fait mieux ſentir la juſtice de Dieu contre un vice qui avilit ſi fort, & la Religion, & ſes Miniſtres ; c'eſt que l'âge qui en nous rapprochant du terme où tout cet amas de boue va fondre à nos yeux, & où nous n'allons emporter avec nous que nos œuvres ; l'âge qui devroit nous détromper de cet aveuglement,

l'augmente, fortifie cette malheureuse passion, la fait croître & revivre, pour ainsi dire, sur les débris même d'un corps déjà défaillant, & dont la caducité a déjà fait un cadavre, & ne sert qu'à nous faire rappeller ce qui nous reste encore de desirs & de sentimens, pour nous attacher avec plus de fureur à ce qui va nous échapper en un moment. Vous êtes juste, ô mon Dieu! & vous vengez tous les jours l'honneur de vos Autels, permettant qu'une vile passion qui les déshonore, ne s'éteigne qu'avec ceux qui ont eu le malheur de s'y livrer.

Car enfin, mes Freres, & c'est ici le troisieme & dernier abus dans l'usage des biens de l'Eglise : à quoi aboutit cette vie si pénible, si sordide, si occupée à grossir par de misérables épargnes un bien injuste? à quoi aboutit-elle, vous le savez, à découvrir au public par la manifestation de ces biens si sordidement accumulés; à lui découvrir l'indignité de la vie d'un Pasteur, à dévoiler ce qui ne pouvoit être trop enseveli dans les ténébres pour l'honneur du ministere, & à finir par un scandale plus éclatant & plus durable, tous les scandales de sa vie passée. Des parens avides se disputent le prix des iniquités de ce mauvais Pasteur : ces contestations si honteuses au saint ministere, sont souvent portées devant des Tribunaux laïques; & il arrive que cet indigne Pasteur n'avoit accumulé avec des soins si longs & si péni-

bles cet amas de boue, qu'afin que sa mémoire en soit salie & déshonorée pour toujours. Il laisse la haine & la division parmi les siens, le mépris au milieu de son peuple, le scandale & la dérision dans l'esprit du public, la honte parmi ses confreres, & l'affliction dans le cœur de tous ceux à qui la gloire de l'Eglise & l'honneur de la Religion sont chers. Et voilà ce que l'Apôtre dans son Epître à Timothée avoit prédit à ces Pasteurs mercénaires : *Radix enim omnium malorum est cupiditas : nam qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem & in laqueum diaboli, & desideria multa inutilia & nociva quæ mergunt homines in interitum & perditionem :* ils ménent une vie triste, agitée & méprisable, pour la finir par une misere plus affreuse.

1. *Tim.* 6. 10. & *suiv.*

Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge : Pour vous, mes Freres, qui êtes le secours & toute la consolation de mon Episcopat, vous qui n'avez pas oublié que l'Eglise ne vous a pas établis Ministres pour vous-mêmes ; mais pour être les hommes de Dieu, chargés uniquement de sa gloire & de ses intérêts parmi les peuples ; continuez à éviter ces abus si affligeans pour l'Eglise, & si honteux au Sacerdoce. *Hæc fuge. Sectare verò justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem :* Continuez de donner à vos peuples des exemples de justice, *justitiam :* n'aggravez pas le joug de leur misere, & réglez vos droits sur leurs besoins plutôt que sur les

vôtres : qu'ils apprennent de votre désintéressement, quel doit être leur détachement des biens de la terre : rendez-vous justice à vous-même ; & mettez-vous en état de ne reprendre en eux que les vices que vos exemples eux-mêmes condamnent. *Sectare verò justitiam, pietatem :* Souvenez-vous que la piété est un grand gain : *Quæstus magnus pietas ;* qu'un saint Pasteur qui a l'amour & la confiance de son peuple, a tout, & ne manque jamais de rien ; & que ses droits sont bien assurés, quand ils sont établis sur la tendresse & sur le respect de ses Paroissiens. *Sectare verò justitiam, pietatem, fidem :* Rendez la foi & la religion respectables à ces peuples grossiers, en ne paroissant vous-même priser & respecter que ce qui a rapport à la Religion & au salut : ne connoissez pas de plus grand gain que celui des ames qui vous sont confiées ; & que ce soit-là la récompense & l'honoraire le plus consolant & le plus souhaité de vos fonctions. *Sectare verò justitiam, pietatem, fidem, charitatem:* Soyez tendres & charitables envers vos peuples : tous vos titres annoncent la tendresse que vous devez avoir pour eux : souffrez avec ceux qui souffrent ; courez après ceux qui s'égarent ; soutenez ceux qui sont foibles & qui chancélent ; ne vous lassez point de tendre la main à ceux qui sont tombés : soyez le pere commun de tout votre peuple ; ne vous refusez à aucun de leur besoins : la charité n'excepte rien ; & sou-

venez-vous que tout ce que vous avez, & tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. *Sectare verò, justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam:* Ne vous rebutez pas de l'inutilité de vos soins & de vos instructions envers votre peuple: Dieu ne récompense pas toujours par un succès prompt & visible le zèle de ses Ministres; jettez toujours la semence sainte, cultivez & arrosez; celui qui donne l'accroissement saura bien la faire fructifier en son temps; nous voudrions être payés comptant de nos peines par un fruit soudain & visible; mais Dieu ne le permet pas, de peur que nous n'attribuïons à nous-mêmes & à nos foibles talens, un succès qui ne peut être que l'ouvrage de la grace. Enfin, *Sectare verò justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem:* Que les défauts & la grossiereté des peuples que nous conduisons, n'excusent pas nos emportemens, & n'alterent jamais ce fond de mansuétude, si convenable à notre ministere: que la douceur de nos manieres à leur égard, leur annonce toujours celle de notre cœur: rendons-leur, en nous faisant aimer, la régle & la piété aimables, le zèle qui aigrit & que révolte ceux qu'il reprend, est le zèle de l'homme, ce n'est pas le zèle de Dieu: il faut gagner les cœurs, pour parvenir à les rendre dociles: les manieres dures annoncent plûtôt nos défauts qu'elles ne corrigent ceux des autres: il ne faut jamais ménager les vices;

mais il faut toujours ménager les pécheurs : n'achevons pas de rendre la vérité odieuse aux hommes, en ne la leur montrant que sous des dehors aigres & rebutans. Ce n'est pas l'humeur, la rudesse & l'emportement, c'est la charité qui l'a établie sur la terre ; ce ne furent pas de lions, mais des agneaux que Jesus-Christ y envoya pour l'annoncer : c'est leur douceur & leurs souffrances, qui avancerent l'œuvre de l'Evangile ; & c'est par-là que leurs successeurs doivent le continuer & l'étendre parmi les hommes ; c'est en suivant ces avis, mes Freres, conclut l'Apôtre, que vous assurerez votre salut, en travaillant à celui de vos freres : *Hæc enim faciens, & te ipsum salvum facies, & eos qui te audiunt.*

DIXIÉME DISCOURS

De la Priere publique.

1737. NOUS ne doutons pas en effet, mes Freres, que vous ne receviez avec joie & avec reconnoiſſance le nouveau Bréviaire que nous vous préſentons. C'eſt un ſecours & une conſolation qui manquoit à l'Egliſe de Clermont : elle en étoit d'autant plus digne que nous pouvons dire ici à ſa louange, qu'elle n'a pas dégénéré de cette décence & de cette gravité avec laquelle l'Office public ſe célébroit dans les premiers temps, & que l'Egliſe principale a toujours ſervi de modele là-deſſus à toutes les autres.

La Priere publique, vous le ſavez, eſt le canal le plus ordinaire & le plus fécond de toutes les graces que Dieu répand ſur les peuples ; & on ne ſauroit trop, ou en éloigner tout ce qui peut diſtraire l'eſprit & deſſécher le cœur ; ou y raſſembler tout ce qui eſt le plus capable de fixer l'un, &

d'attendrir & d'enflamer l'autre. C'eſt ce que nous nous ſommes propoſés dans la compoſition de ce nouveau Bréviaire : tout ce qui ne nous a pas paru convenir à la décence & à la dignité de l'Office public, nous l'avons retranché : nous y avons ſubſtitué les endroits des livres ſaints & des Peres, qui nous ont paru les plus propres à nous inſtruire de nos devoirs, ou à exciter en nous ces mouvemens tendres & vifs de repentir, d'actions de graces, d'amour, d'adoration, de ſupplication, qui font devant Dieu tout le mérite de nos prieres.

Nous n'avons rien laiſſé de fabuleux, ni même de douteux, dans la vie des Saints que l'Egliſe nous propoſe pour modeles, & pour l'objet public de notre culte : ils nous ont laiſſé des exemples ſi certains & ſi inconteſtables de toutes les vertus, que l'Egliſe n'a pas beſoin de recourir à des faits ſuppoſés pour nous rendre ces héros de la Religion reſpectable : les Religions humaines ont eu beſoin que l'eſprit humain y ajoutât du merveilleux pour les ſoutenir; mais la vérité n'a beſoin que d'elle-même. Nous avons préferé dans cette multitude de Bienheureux, ceux qui ont ſanctifié cette Province par leur ſang, par leurs exemples, & par leurs travaux apoſtoliques ; ou ceux que cette Province ſi féconde autre fois en ſaints ouvriers, a donnés à d'autres Egliſes. Il étoit juſte de revendiquer un bien qui nous appartenoit, le fruit heureux

de la terre que nous habitons, & de partager avec les lieux qu'ils ont illustrés par l'éclat de leur sainteté, les avantages de leur protection ; ce sont des intercesseurs que notre Eglise a donnés au Ciel, & elle est en droit de les réclamer.

Heureux, si en nous rappellant tous les jours ces saints modeles dans la récitation de l'Office public, nous y trouvons des leçons qui nous corrigent & qui nous animent, loin d'y trouver des exemples domestiques qui nous condamnent.

Ainsi, mes Freres, le renouvellement de l'Office public, le nouveau secours qu'il offre à notre piété, doit-être pour nous un renouvellement de zèle & de ferveur dans l'accomplissement de ce pieux devoir. La priere est comme l'ame du Sacerdoce; elle seule fait toute la force & tout le succès de notre ministere : c'est cette eau sainte qui arrose la semence que nous jettons dans les cœurs, & qui lui donne l'accroissement. Un Pasteur, un Prêtre qui ne prie pas, est un canal aride & une nuée sans eau. Or ce n'est pas prier que de ne prier que des lévres, sans attention, sans aucun attendrissement de piété, sans aucun sentiment de religion : ce n'est pas parler à Dieu; car il n'écoute que le cœur, & ce n'est pas la bouche, mais le cœur qui le prie. Cependant, combien de Prêtres ne connoissent point d'autre priere que les égaremens éternels d'une récitation précipitée & indécente de leur Bréviaire? c'est pour

pour eux un fardeau dont ils cherchent à se soulager promptement, de sorte qu'au sortir de-là, à peine savent-ils qu'ils ont parlé à Dieu; il ne leur en reste du moins ni souvenir, ni sentiment; ils savent seulement qu'ils sont quittes d'une dette & d'un joug qui les embarrassoit. Ils sortent de la priere aussi vuides de Dieu qu'ils s'y sont présentés: il n'en revient rien à leurs peuples pour lesquels ils n'ont rien demandé, & pour lesquels les prieres des Pasteurs sont la source la plus ordinaire des graces: & pour eux-mêmes que pourroit-il leur en révenir; qu'un nouveau dégré d'abandon de Dieu, & de dégoût de leur part, pour tout ce qui a rapport à la piété, à la gloire de Dieu, & à la sainteté de leur ministere?

Cependant, mes Freres, par le Sacerdoce, nous sommes établis sur la terre comme des médiateurs publics dont la principale fonction est d'intercéder sans cesse auprès de Dieu pour les besoins & les iniquités des peuples. L'Eglise qui prie continuellement pour ses enfans, emprunte notre voix, & ne prie que par notre bouche: nous sommes les interprétes de ses vœux & de ses soupirs, & comme ses députés, pour représenter à Dieu les scandales qui l'affligent, les troubles qui la divisent, les plaies qui la défigurent, & obtenir sans cesse des remédes à des maux que la dépravation de ses enfans fait recommencer sans cesse: les graces publi-

ques sont donc attachées aux prieres publiques, que nous offrons tous les jours à Dieu au nom de l'Eglise. Oui, mes Freres, les Princes pieux, les saints Pasteurs, les ouvriers apostoliques : ces hommes extraordinaires que Dieu suscite de temps en temps à son Eglise ; les victoires de la foi, l'extirpation des erreurs, le renouvellement de la piété parmi les Fideles, la tranquillité & l'abondance des Etats & des Empires, tout cela nous ne le devons qu'aux prieres publiques ou particulieres que l'Eglise offre à Dieu par notre bouche : & c'est aussi à l'irrévérence, à l'inattention, au dégoût avec lequel la plupart des Ministres s'acquittent de ce pieux devoir, à l'éloignement que la plupart d'entre eux ont pour tout ce qu'on appelle priere ; que l'Eglise doit les fléaux, les calamités, les troubles, les dissolutions, les maux publics & particuliers, sous lesquels nous la voyons gémir depuis si longtemps.

La destinée publique des Fideles, des Etats & des Empires, est donc, pour ainsi dire, entre nos mains. Jugez, mes Freres, s'il est permis à un Prêtre, à un Ministre public, chargé des vœux & des intérêts des peuples auprès de Dieu ; de regarder la priere publique comme un devoir triste & onéreux ; & la particuliere, comme une œuvre de surérogation dont les autres fonctions, & la récitation de son Bréviaire, le dispensent. Un Prêtre, mes

Freres, eſt un homme de priere : c'eſt-là ſon état, ſa ſûreté, ſon devoir primitif & perpétuel ; & j'ajoute encore, c'eſt-là toute ſa conſolation.

Car hélas, mes Freres, quelle autre conſolation peut avoir un Paſteur au ſortir de ſes fonctions les plus pénibles, ou que d'aller ſe conſoler avec Dieu de l'impénitence de ſon peuple, & du peu de ſuccès de ſes travaux ; ou de lui demander qu'il leur donne lui-même l'accroiſſement ; ou de le flécir envers celles de ſes ouailles que ſa Juſtice ſemble avoir abandonnées ; ou de le remercier, lorſqu'il en retire par ſon miniſtere quelques-unes des voies de l'égarement, & lui en rapporter à lui ſeul toute la gloire ? Non, mes Freres, nos inſtructions ſeront toujours ſtériles, ſi nos larmes & nos prieres ne les rendent fécondes ; on ſe diſpenſe ſouvent de l'inſtruction, parcequ'on ſe plaint qu'on n'a pas reçû de la nature de grands talens pour ce miniſtere : mais, mes Freres, ſoutenez vos inſtructions de la priere ; elle ſupplée à tous les talens ; & les plus grands talens ſans elle, ne ſont jamais qu'une cimbale retentiſſante.

Et de bonne foi, mes Freres, un Paſteur peut-il ou vivre ſans prier, ou prier rarement, ou prier ſans goût & ſans zele, ou borner toutes ſes prieres à la récitation froide, inattentive, & précipitée de ſon Bréviaire, tandis qu'il paſſe ſa vie au milieu de ſes Paroiſſiens, qu'il voit la plupart

vivre dans le crime, & périr tous les jours à ſes yeux? Le Grand Prêtre Aaron voyant une partie de ſon peuple frappée de la main de Dieu, & expirer devant lui, court, dit l'Ecriture, entre les morts & les vivans; il léve les mains au Ciel; il verſe des larmes ſur le malheur de ceux qu'il voit tomber à ſes yeux; il crie, il ſupplie, & ſa priere eſt exaucée, & la plaie ceſſe, & le glaive de la colere de Dieu ſe retire: un bon Paſteur ne prie jamais inutilement pour ſon peuple: *Stans Aaron inter mortuos ac viventes, pro populo deprecatus eſt, & plaga ceſſavit.* *Num.* 15. 43.

Voilà, mes Freres, l'image d'un bon Paſteur. Il marche au milieu de ſon peuple, pour ainſi dire, entre les morts & les vivans; il voit à ſes côtés des brebis mortes, & d'autres prêtes à expirer, & qui ne donnent plus que quelques ſignes de vie; il voit le glaive inviſible de la colere de Dieu ſur ſon peuple, par les crimes qui y régnent, & qui en précipitent un grand nombre dans la mort; il le voit, & c'eſt un ſpectacle qu'il a tous les jours ſous les yeux. S'il n'en eſt pas touché: ce n'eſt pas un Paſteur, c'eſt un mercénaire qui voit de ſang froid périr ſon troupeau; c'eſt un Miniſtre déchu de la grace du Sacerdoce, ou qui ne l'a jamais reçue. Mais s'il en eſt touché, eh! quel doit être le premier mouvement de ſa douleur & de ſon zele? c'eſt de s'adreſſer à celui qui frappe & qui guérit; c'eſt de lui offrir les larmes ſecret-

tes de sa douleur & de son amour pour son peuple ; c'est de faire souvenir un Dieu irrité, de ses anciennes miséricordes ; c'est d'émouvoir par ses soupirs ses entrailles paternelles, & de s'offrir lui-même d'être anathême pour ses freres : *Stans Aaron inter mortuos ac viventes, pro populo deprecatus est, & plaga cessavit.*

Non, mes Freres, un Prêtre, un Pasteur qui ne prie pas, qui n'aime pas la priere, il n'appartient plus à l'Eglise qui prie sans cesse ; il n'est plus lié à son esprit de priere & de charité. C'est un arbre sec & aride, qui occupe en vain le champ du Seigneur ; c'est l'ennemi, & non le pere de son peuple ; c'est un étranger qui a pris la place du Pasteur, & à qui le salut du troupeau est indifférent. Ainsi, mes Freres, soyez fideles à la priere, & vos fonctions seront plus utiles, & vos peuples seront plus saints, & vos travaux vous paroîtront plus doux, & les maux de l'Eglise diminueront.

ONZIÉME DISCOURS.

De la décence dans les Cérémonies.

1733. ON vient de vous annoncer le nouveau Rituel, attendu depuis si long-temps dans ce Diocèse : les nouveaux secours que nous vous offrons pour l'exercice de vos fonctions, doivent réveiller en vous de nouveaux desirs de les exercer d'une maniere encore plus digne de leur sainteté. Oui, mes Freres, rappellons-nous souvent devant Dieu toute la grandeur & la sublimité de nos ministeres : paroissons aux pieds des Autels pénétrés, effrayés de la puissance que Jesus-Christ nous confie sur des ames qui sont le prix de son sang, & destinées à ne former avec lui qu'un même Christ, pour glorifier Dieu durant toute l'éternité : nourrissons-nous de ces grandes vérités qui sont comme l'ame & la substance du Sacerdoce : alors la décence, le désintéressement, l'esprit de zele & de piété sanctifieront toutes nos fonctions.

Je dis la décence ; helas ! mes Freres, devrions-nous avoir besoin d'exhorter des Prêtres que les Anges regardent avec respect, à respecter eux-mêmes leur ministere ? Comme il n'est rien de plus grand & de plus auguste sur la terre que d'exercer à la place de Jesus-Christ les fonctions de son Sacerdoce éternel ; rien aussi ne doit être accompagné d'une modestie & d'une gravité plus sacerdotale, & d'un respect plus religieux, que l'exercice de ces divines fonctions. On nous a nourris dans cette maison sainte de ces grandes maximes : nous savons que dans toutes nos fonctions, nous revêtons, pour ainsi dire, la personne de Jesus-Christ ; nous sommes les médiateurs entre Dieu & les hommes, & nous continuons à sa place le ministere de leur réconciliation. Quoi de plus capable de nous pénétrer d'une sainte frayeur, pour peu que nous retombions sur nous-mêmes, & que nous fassions attention à ce que nous sommes, & au ministere céleste que nous rempliſſons ?

Mais ces vûes de la foi s'affoibliſſent par le long usage. Si nous n'avions à dispenser les Sacremens, & exercer les autres fonctions de l'Eglise, qu'une seule fois durant tout le cours de notre Sacerdoce ; ah ! nous serions frappés d'une sainte terreur : nous sentirions tout ce que ce ministere a de divin, & tout ce qui rend des hommes paîtris de miseres & de foiblesses comme nous, indignes de les rem-

plir. Mais comme ſi ces fonctions divines perdoient quelque choſe de leur ſainteté par leur fréquent uſage, ou que nous en devinſſions plus dignes à meſure que nous les adminiſtrons avec moins de décence & de précaution, elles ne réveillent plus notre foi, hélas ! pas même notre attention ; elles ne ſont plus pour nous comme une œuvre de religion, mais comme une ſervitude de notre état, que rien par nos diſpoſitions extérieures & intérieures ne diſtingue des autres actions ordinaires qui entre dans le détail de notre vie ; ſi ce n'eſt peut-être que l'indécence, l'ennui, la précipitation, forment la ſeule différence déplorable que nous y mettons. Le Grand Prêtre de la Loi n'entroit qu'une fois l'année dans le Saint des Saints : auſſi quels préparatifs auguſtes, quelles précautions infinies, quelles attentions pour ne pas manquer à la plus légere des cérémonies qui devoit accompagner une action dont le ſang groſſier d'une victime charnelle faiſoit toute la majeſté ! Nous entrons tous les jours, mes Freres, dans le véritable Saint des Saints, dont le premier n'étoit que l'ombre, le ſang de Jeſus-Chriſt entre les mains ; nous l'offrons à ſon Pere, & dans la diſtribution des Sacremens, nous le diſpenſons aux peuples ; mille fois plus reſpectables par les fonctions de notre Sacerdoce, que le Grand Prêtre de la Loi. Cependant, comparez la majeſté, les précautions infinies & religieuſes qui accom-

pagnoient son ministere, avec la maniere dont vous exercez tous les jours les fonctions bien plus redoutables du vôtre : hélas ! mes Freres ; le dirai-je ? nous les rempliſſons ſouvent ſans même aucun retour à Dieu, ce que la Religion nous recommande dans les actions même les plus communes ; nous les rempliſſons ſans dignité, ſans bienſéance, avec un air de précipitation que nous n'oſerions montrer dans les devoirs de pure ſociété que nous rendons aux hommes. Nous ſommes par-tout ailleurs plus attentifs, plus réſervés : ce n'eſt qu'en traitant avec un Dieu ſaint & terrible, que nous paroiſſons ſans contrainte : ce n'eſt qu'en exerçant les fonctions divines dont il nous charge ; que nous nous livrons ſans bienſéance à notre humeur, à nos caprices, à des dehors indécens & peu compoſés ; que nous aviliſſons la Religion, & que nous accoutumons les peuples à ne reſpecter ni le miniſtere, ni le Miniſtre. Ce qui me touche, mes Freres, eſt que ce ſcandale n'eſt commun que parmi les Miniſtres de la ſeule Religion, que Dieu ait établie ſur la terre. Car liſez dans les hiſtoires avec quel reſpect les Prêtres des Idoles rempliſſoient les cérémonies d'un culte extravagant & ſacrilége : on auroit cru l'Empire menacé des plus grandes calamités, s'il avoient, faute de decence ou d'attention, profané le vain appareil de leurs ſuperſtitions, ou omis la plus légere circonſtance. Allez dans ce

contrées où un faux Prophéte se fait rendre depuis long-temps les hommages qui ne sont dus qu'à Jesus-Christ ; & voyez si vous trouverez dans ses Ministres, au milieu de leurs mosquées, cette dissipation, cette indécence, que nous déplorons parmi nous : *Transite ad insulas Cethim, & videte ; & in Cedar mittite, & considerate vehementer, si factum est hujusce modi.* Jerem. 2. 10.

Non, mes Freres ; nous seuls qui sommes les Ministres de l'Alliance éternelle ; nous seuls qui rempliſſons à la place de Jesus-Christ les fonctions de son Sacerdoce éternel ; nous seuls chargés de la dispensation des seuls remédes établis sur la terre pour le salut de l'univers ; nous seuls dont un Dieu fait chair, devient lui-même sur nos Autels la victime qui consacre nos offrandes, & qui sanctifie nos fonctions ; nous seuls ne paroiſſons point touchés de la sublimité de nos miniſteres ; nous seuls, au lieu de ce saint appareil, de cette gravité sacerdotale, qui répandue sur toute notre perſonne, devroit inſpirer au peuple un reſpect religieux pour les Miniſtres & pour le miniſtere ; nous seuls, on nous trouve dans nos fonctions les mêmes que dans les autres actions de la vie. La seule Religion qui fait les Saints, est confiée à des Miniſtres qui la déshonorent ; & le Temple de Dieu ne nous voit pas différens de ce que nous sommes dans des maiſons profanes : *Transite ad insulas Cethim, & vidite si factum est hujusce modi ;*

premiere disposition, la décence.

Mais, mes Freres, le respect religieux que nous devons à la sublimité de nos fonctions, doit être non-seulement écrit, pour ainsi dire, sur tout notre extérieur, mais encore dans la pureté & l'élévation de nos intentions. Nous ne scandalisons pas les peuples, quand nous les exerçons avec décence; mais nous attirons sur eux & sur nous la colere de Dieu lorsque nous les exerçons par des motifs bas, sordides, & indignes de leur sainteté; seconde disposition, le désintéressement.

Hélas! mes Freres, nous appliquons aux peuples dans nos fonctions les remédes divins des maux de leur ame: quel autre motif pourroit-il nous animer que la charité de Jesus-Christ qui nous les confie; que le desir & le zele du salut de nos freres? Seroit-il possible qu'en distribuant les graces & les trésors du Ciel, un Pasteur indigne pût se proposer un gain sordide & terrestre? se pourroit-il que peu touché du succès de ses fonctions, & des fruits inestimables que les Fideles peuvent en retirer, il ne fût occupé que d'un misérable avantage temporel qui lui en revient à lui-même? se porroit-il encore qu'il disputât avec son peuple du prix du sang de Jesus Christ; qu'il eût l'indignité de s'en assurer d'avance un profane salaire; & que le pauvre pour qui Jesus Christ est mort, n'eût pas le même droit & la même facilité d'y participer que le riche? s'il se

trouve un Pasteur de ce caractere dans cette respectable assemblée ; que son argent périsse avec lui : c'est l'anathéme, & comme l'excommunication que nous prononçons avec tout ce vénérable Presbitere contre cet infortuné, à l'exemple du premier des Evêques.

Non, mes Freres, le désintéressement d'un Pasteur, est de tous ses devoirs celui qui lui assure le plus le succès de ses fonctions, & l'amour de son peuple. Et ne croyez pas que ce désintéressement l'expose à l'indigence ; un Pasteur respecté & aimé de son peuple, est toujours riche. Je ne dis pas que distribuant à ses peuples des richesses & des bénédictions spirituelles, il ne lui soit pas permis d'en recevoir de temporelles ; mais je dis que c'est un opprobre pour le ministere & pour le Ministre, de les exiger avec dureté : je dis que c'est un scandale d'en traiter comme on traiteroit d'un service terrestre, & de prendre des précautions pour s'en assurer un salaire & une récompense sordide ; je dis que nos réglemens qui ont fixé cette récompense doivent fixer l'avarice d'un Pasteur, & non pas mettre des bornes à sa charité : je dis qu'il doit la recevoir comme un pere reçoit un gage de la piété & de la tendresse de ses enfans, & nos pas comme un mercénaire sollicite le prix de son travail, ou comme un exacteur barbare arrache un tribut forcé d'un peuple accablé de misére : je dis enfin qu'il est rare que le peuple le

plus pauvre, ne trouve par un motif de religion, dans son indigence même, de quoi reconnoître les soins & les assistances d'un charitable Pasteur; & qu'on ne trouve des Fideles durs & ingrats, que dans les Paroisses où le Pasteur est avare ou mercénaire.

Otons cet opprobre du milieu de nous, mes Freres: vous savez que c'est la tache d'infamie la plus universelle dont le monde tout entier se réunit pour flétrir la sainteté de notre ministere. Ses jugemens sur tout le reste sont injustes: seroit-il possible qu'il n'eût raison que contre nous, & que notre conduite devint tous les jours une apologie publique de sa malignité à notre égard? c'est l'écueil le plus triste de succès de nos fonctions. Un Pasteur avide & mercénaire n'aime pas son troupeau; il n'en aime que la toison: & son troupeau qui le connoît, le regarde comme un ennemi & un loup dévorant, & non comme un pere; & d'autant plus, mes Freres, que quelque modique que soit le revenu de la plupart d'entre-vous, il est toujours vrai que vous vivez au milieu d'un pauvre peuple qui regarde votre situation comme digne d'envie, & aux yeux de qui votre modicité comparée à son état malheureux, paroît un état d'opulence. Adoucissez donc par un caractere de charité & de désintéressement, ce que cette différence peut inspirer à vos peuples de dégoût, & pour la Religion & pour ses Ministres: n'achevez pas de les aigrir par

une dureté qui leur fait blasphémer souvent la sainteté du ministere, & dont la malédiction retombe toujours sur vous : montrez à vos peuples, à l'exemple de l'Apôtre, que soit que vous soyez dans l'abondance, c'est pour eux ; soit que vous soyez dans la pauvreté, c'est pour l'amour d'eux ; que s'ils souffrent, vous souffrez avec eux ; s'ils sont consolés, vous l'êtes comme eux ; & qu'enfin tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Versez dans nos cœurs, ô mon Dieu, ces sentimens de tendresse & de charité sacerdotale ; & rendez nous dignes de porter devant votre peuple, le nom respectable de pere & de Pasteur dont vous nous avez honorés.

Il est vrai, mes Freres, qu'il n'y a qu'une piété sincère qui puisse nous faire entrer dans ces dispositions, & remplir nos fonctions avec décence & avec désintéressement ; derniere disposition, la piété.

Voilà le principe qui régle tout le reste. Conservez comme le plus précieux de tous les trésors, l'esprit & la grace de votre vocation : n'approchez pas des fonctions saintes avec une conscience, je n'ose pas dire, criminelle ; car je parle à des Ministres du Seigneur, & non à des profanateurs ; mais avec une conscience douteuse, c'est-à-dire, agitée de mille remords secrets qu'on ne peut ni calmer, ni se justifier à soi-même : alors l'indécence & le vil intérêt ne profaneront pas la sainteté de vos fonctions ; on ne tombe dans ces abus

publics devant les hommes, que lorsqu'on est déjà déchu en secret devant Dieu, de l'innocence & de la grace de sa vocation. Souvenez-vous qu'ayant sans cesse entre les mains les mysteres de la Religion, & les graces de l'Église; toujours occupés, ou à offrir la Victime adorable, ou à communiquer aux Fideles dans les fonctions, le prix de son sang; il n'est pas de milieu pour un Prêtre entre la piété & le sacrilége, & que s'il n'est pas un saint, il est bien près d'être un profanateur.

Hélas! mes Freres, les gens du monde se perdent pour passer leur vie dans un cercle perpétuel de jeux, de plaisirs, & d'occupations profanes, incompatibles avec le salut, & qui leur font perdre de vûe les vérités de la Religion: & nous, mes Freres, nous nous perdons au milieu des occupations & des fonctions les plus saintes, & qui nous rappellent sans cesse les plus grandes vérités de la foi; nous contractons de nouvelles souillures, en appliquant aux autres les remédes du salut. Le monde se damne, parce qu'il n'est occupé que d'œuvres mondaines; & nous nous damnons en ne paroissant occupés que d'œuvres saintes. Quelle ressource peut-il rester à un Prêtre infidele, si tout ce que la Religion a de plus saint & de plus terrible, l'endurcit ou le souille?

Rappellez l'histoire des enfans d'Héli. Honorés du sacerdoce, ils trouvoient dans la sainteté de leurs fonctions l'écueil de leur

innocence : les offrandes des peuples multiplioient leurs profanations ; chaque sacrifice étoit pour eux un nouveau crime : Dieu les frappa ; il vengea la gloire de son nom, & la sainteté de son culte : la succession du Sacerdoce s'éteignit dans une race criminelle ; quarante mille Israëlites furent immolés par le glaive des Philistins, pour servir d'expiation à leurs sacriléges ; la lampe d'Israël s'éteignit, le culte tomba, & l'Arche sainte devint la proie des incrédules & des incirconcis. Il semble qu'un Dieu irrité n'avoit pás assez de châtimens pour punir les profanations d'un autel vuide : & d'un culte figuratif ; pour venger le sang des boucs & des taureaux offert sur ses autels, & souillé des Ministres infideles.

Quels châtimens les profanations de l'autel où son Fils est immolé, les souillures & les irrévérences qui profanent le sang adorable de la nouvelle Alliance, ne doivent-ils pas attirer sur nous ? Et que sai-je, mes Freres, si les tristes fléaux dont nos peuples sont tous les jours affligés ; si nos campagnes désolées ; si les evénemens les plus terribles & les plus singuliers qui semblent se réunir en nos jours pour achever d'accabler un peuple déjà languissant & misérable ; que sai-je, si la décadence & l'extinction presque de toute foi & de toute piété dans le monde ; que sai-je, si l'Eglise, si l'Arche sainte tous les jours en péril par les disputes, les contentions, &

les entrepriſes téméraires qui la menacent ; ſi l'affreuſe incrédulité croiſſant tous les jours, & s'élevant ſur les débris de la foi dont l'Egliſe de France avoit toujours été une ſi ſûre & ſi vénérable dépoſitaire ; que ſai-je, ſi tous ces fléaux ne ſont pas les châtimens d'un Dieu outragé dans ſes myſteres & dans ſes bienfaits ? que ſai-je, s'ils ne nous en annoncent pas encore de plus terribles ? Ce ſeroit à nous, comme les médiateurs entre Dieu & les hommes, à les prévenir & à les ſuſpendre : & peut-être c'eſt nous ſeuls qui les attirons ; peut-être le bras de la colere de Dieu n'eſt levé que pour venger nos profanations & nos irrévérences ; peut-être nous qui devrions être les Miniſtres de la réconciliation de Dieu avec les hommes, nous ſommes le ſeul objet de ſes fureurs & de ſes vengeances. Non, mes Freres, liſez les Livres ſaints ; les péchés des Prêtres ne demeurent jamais impunis : Dieu venge toujours la gloire de ſon culte outragé : & ou il frappe les peuples & les Provinces des plus triſtes calamités ; ou, ce qui eſt encore plus terrible & plus ordinaire, il frappe les Prêtres eux-mêmes d'endurciſſement & d'impénitence.

Entrons, mes Freres, dans ces ſentimens de terreur & de religion ; & quoique par la miſéricorde de Dieu, de tous les Miniſtres vénérables qui m'écoutent, nous ayons cette confiance & cette conſolation, qu'il n'y en ait pas peut-être un

seul qui ne dispense d'une maniere digne de Dieu les mysteres de la foi, & les graces de l'Eglise; qu'ils redoublent cependant de zele & de ferveur; qu'ils gémissent sans cesse devant Dieu sur l'infidélité de leurs confreres, sur l'opprobre dont ils couvrent la majesté de la Religion, & sur les calamités qui en sont toujours une triste suite. Arrêtons, mes Freres, par nos prieres & nos gémissemens secrets, le bras de la colere de Dieu, toujours levé pour venger les profanations de son Sanctuaire: rendons à l'Eglise par une conduite soutenue & édifiante, l'honneur & la gloire que les Ministres infideles lui ôtent tous les jours; rendons par nos mœurs sacerdotales, la Religion respectable à ceux même qui ne l'aiment pas: forçons le monde de changer son langage profane à l'égard des personnes consacrées à Dieu; que la présence seule d'un Prêtre devienne la censure de ses désordres, & non un prétexte & une autorité qui les lui justifie. Le vice, mes Freres, regnera bientôt moins dans le monde, quand nous leur prêcherons la vertu par nos exemples.

DOUZIÉME DISCOURS

De la néceſſité de la Priere.

RIen de plus ſolide, mes Freres, que les Réflexions édifiantes que vous venez d'entendre. On vous l'a dit, & je le répéte; la Priére eſt le devoir le plus intime & le plus inſéparable du miniſtere: c'eſt l'ame, pour ainſi dire, du Sacerdoce; c'eſt l'unique ſûreté du Paſteur; elle ſeule adoucit les dégoûts, & prévient les dangers de vos fonctions; elle ſeule en aſſure le ſuccès.

Oui, mes Freres, la priere fait toute notre ſureté dans le cours de notre miniſtere. Nous avons nos miſeres & nos foibleſſes; hélas! & elles ſont même d'autant plus à craindre pour nous, qu'elles ſubſiſtent toujours avec les fonctions les plus ſaintes. Cette ſituation, qui d'un côté demanderoit qu'en traitant tous les jours les myſteres terribles, notre vie imitât celle des Anges; & qui de l'autre fait que nous nous retrouvons toujours foibles, ſujets

aux mêmes infidélités ; toujours péſans dans la pratique de nos devoirs ; toujours donnant trop à nos ſens, à notre pareſſe, à notre humeur ; cette ſituation, dis-je, qui nous place tous les jours entre nos foibleſſes & l'autel ſaint, entre la ſainteté d'un Dieu terrible & les ſouillures de l'homme, doit effrayer & réveiller notre foi : car je ne parle ici qu'à des Paſteurs irrépréhenſibles devant les hommes, & qui n'ont rien à ſe reprocher de groſſierement criminel devant Dieu. Or dans ces retours ſur notre ſituation, ſi capables de jetter le trouble & l'incertitude dans notre ame, la priere ſeule peut nous calmer & nous raſſurer : elle eſt le ſeul reméde de ces plaies journalieres, qui négligées, corrompent inſenſiblement tout l'intérieur & toute la beauté de l'ame. Nous devons donc, proſternés aux pieds de Jeſus-Chriſt, lui expoſer ſouvent avec douleur & avec confiance nos miſeres ſecrettes ; le conjurer de nous rendre dignes du miniſtere qu'il nous a confié, & d'anéantir en nous tout ce qui peut encore en bleſſer la ſainteté.

Il n'eſt rien de plus dangereux pour notre état, mes Freres, que de ſe faire une ſituation tranquille & habituelle de pareſſe, d'immortification, d'amour de ſes aiſes, de tranſgreſſion de mille devoirs qu'on ne croit pas eſſentiels ; & de ne pas recourir ſouvent à la priere, la ſeule reſſource que la religion nous offre pour nous réveiller de cet engourdiſſement. Le danger de cet

état pour nous, eſt qu'il nous expoſe à tout moment, ou à profaner les choſes ſaintes, ou à les traiter d'une maniere qui déplaît à Dieu, & qui par conſéquent éloigne de nous ſes graces, & fortifie toutes nos foibleſſes : car vous le ſavez, mes Freres, les fonctions divines de l'autel, ſi elles ne font pas croître chaque jour notre foi & notre piété, elles aggravent notre corruption & notre miſere ; premiere réflexion.

En ſecond lieu, les fonctions du miniſtere ont pour nous, vous l'éprouvez tous les jours, leurs peines & leur dégoûts, quand on veut les remplir avec fidélité. Il faut prendre ſur ſoi, ſur ſes aiſes, ſur ſa pareſſe, ſur ſon ſommeil, pour y fournir : on ne peut pas diſpoſer à ſon choix de ſon temps & de ſes momens : c'eſt une ſervitude ſainte, qui fait que nous ne ſommes plus à nous-mêmes, mais à nos peuples : nous devons pouvoir dire avec l'Apôtre, que le chaud, le froid, la laſſitude, les chemins, les rivieres, la faim, & la ſoif, ſont les fruits de notre miniſtere, & les ſignes de notre Apoſtolat. Nous travaillons même ſouvent pour des ingrats : nos peines ne ſont payées ſouvent que d'indifférence, & même d'indocilité & de murmure : elles nous attirent ſouvent l'averſion même de ceux dont nous ne cherchons que le ſalut. Le dégoût & le découragement ſont à craindre : on ſe laſſe d'un travail dont on ne voit ni la fin ni le fruit ; on ne s'y prête

plus avec le même zele ; l'amour propre n'y étant pas soutenu par le succès, réclame ses droits, & nous insinue en secret que des soins pénibles & inutiles ne sauroient être des devoirs. Or comment se soutenir contre cette tentation de dégoût, si ordinaire & si dangereuse dans des fonctions laborieuses, si nous ne venons pas prendre de nouvelles forces aux pieds de Jesus-Christ; si nous n'avons pas la consolation de venir lui confier nos peines & nos dégoûts, comme au premier Pasteur dont nous occupons la place ? C'est-là que nous nous confondrons devant lui de compter pour quelque chose les peines légeres de nos fonctions, en nous comparant à nos saints Prédécesseurs qui livrerent leur ame pour sa doctrine : c'est-là que nous rougirons d'être tentés de poser les armes avant d'avoir commencé le combat, & d'être rebutés & découragés par des travaux si légers, tandis que ces saints Ministres défioient les tribulations, les angoisses, la faim, la nudité, les persécutions, les feux, les gibets, & toute la fureur des tyrans, de les séparer de la charité de Jesus-Christ : c'est delà, mes Freres, que nous sortirons toujours avec un nouveau goût pour nos fonctions avec un nouveau zele pour le salut de nos peuples : c'est au sortir de-là que ce qui nous paroissoit pénible, nous deviendra doux & léger; & que les fatigues & les contradictions inséparables de nos fonctions, seront pour nous la preuve la plus

consolante de notre vocation au saint ministere. Non, mes Freres, désabusons-nous, sans la priere nous sentons à chaque moment tout ce que nos fonctions ont de rebutant & de triste ; nous traînons un joug qui nous accable ; nous portons avec répugnance le poids du jour & de chaleur : avec la priere tout s'adoucit ; le joug ne pese plus ; nos travaux augmentent, & les peines & les dégoûts s'évanouissent. Vous vous plaignez quelquefois, mes Freres, de l'accablement où vous jette la multitude & la difficulté de vos fonctions, & de l'impuissance où vous êtes d'y fournir : adressez-vous souvent à celui qui change en force notre foiblesse ; soyez fidele à la priere ; ces difficultés disparoîtront ; ces montagnes s'applaniront ; vous vous trouverez un nouvel homme, & vous ne vous plaindrez plus que de n'avoir pas assez à travailler & à souffrir pour Jesus-Christ ; seconde réflexion.

Mais si la priere seule peut nous adoucir les peines & les dégoûts de nos fonctions, elle seule aussi peut en prévenir les dangers. Car, mes Freres, quand il n'y auroit de dangereux pour nous, que la dissipation inévitable dans les fonctions extérieures ; j'aurois raison de vous dire que la priere seule peut nous en préserver. Il n'est que trop vrai en effet, mes Freres, que l'homme intérieur s'affoiblit & s'éteint insensiblement, au milieu des mouvemens, & de l'action continuelle qu'exigent nos fonc-

tions. On perd pour soi-même, en se livrant sans cesse aux besoins d'autrui ; on y perd cette vie secrette & cachée de la foi, qui est l'ame & toute la force de la piété ; on s'accoutume d'être tout au-dehors, & jamais dans son propre cœur ; on approche de l'autel avec un esprit dissipé, & partagé par mille images étrangeres & tumultueuses qui l'occupent : ce silence des sens & de l'imagination si nécessaire pour nous rappeller toute la sainteté de la victime que nous offrons, & toute notre indignité secrette, on ne le connoît plus. Ainsi en travaillant toujours pour les autres, & jamais pour soi, les forces de l'ame s'usent ; nous devenons des hommes tout extérieurs ; on se fait à cette vie d'agitation ; on n'est plus capable d'être un instant avec soi ; on cherche même des occasions & de pieux prétextes de se dissiper & de se produire ; on ne peut plus se passer des hommes : on s'ennuie avec Dieu seul. Or cet état qui n'offre d'abord rien que de louable aux yeux des hommes, a ses dangers devant Dieu : nous nous épuisons sans jamais aller réparer nos forces aux pieds de Jesus-Christ : toutes nos sollicitudes se bornent au-dehors ; & nous ne nous rappellons jamais à nous-mêmes : nous agissons extérieurement pour Dieu ? mais nous n'agissons pas en secret avec lui : nous courons ; mais nous courons tout seuls. Le Seigneur que nous n'avons pas appellé à notre secours, nous laisse à nos propres foiblesses ; & d'ordi-

naire l'humeur, la vivacité, le tempérament; la vanité, l'inquiétude, entrent plus dans nos fonctions, que l'amour du devoir, & la charité pour nos freres. Il n'eſt que la fidélité à la priere, qui puiſſe nous garantir de ces écueils; & ſans nous détourner de nos fonctions, nous y faire porter cet eſprit de piété & de recueillement, qui les régle, qui les ſanctifie, qui les modere, & qui au ſortir de-là, & de ces diſſipations extérieures, fait que nous ſommes encore plus en état de nous aller recueillir devant Dieu.

Mais la diſſipation n'eſt que le moindre danger de nos fonctions. Que de dangers infiniment plus à craindre dans la ſeule fonction du tribunal! Hélas! mes Freres, ſi la priere ne nous y conduit, & ne nous y ſoutient, comment des hommes foibles pourront-ils s'y ſoutenir eux-mêmes? Je ne dis pas comment y porteront-ils les lumieres néceſſaires pour diſcerner la lépre de la lépre: la fermeté pour être au-deſſus des égards humains; ne pas ſacrifier la régle à des complaiſances baſſes, & faire plus d'attention au rang des pécheurs, qu'à la qualité de leurs crimes: la prudence pour ne dire que ce qui convient, c'eſt-à-dire, ne pas décourager le pécheur par trop de ſévérité, & ne pas l'endormir auſſi par une exceſſive clémence; être pere & être juge; ſauver la régle & le pécheur; ne rien rabattre des intérêts de Dieu, & n'être pas dur & inſenſible à la foibleſſe de

l'homme ; en un mot, ne point flâtter la plaie, & ménager pourtant le malade ? je ne dis pas comment un Confeſſeur trouvera-t-il ce point ſi difficile, ce milieu ſi ſage, s'il n'a puiſé aux pieds de Jeſus-Chriſt & dans l'uſage de la priere, cette ſobriété de ſageſſe dont parle l'Apôtre, qui fait toujours mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force ; &, comme le charitable Samaritain, tempérer la ſéchereſſe & la rigidité du zele, par les mouvemens tendres de la compaſſion & de la clémence ? Mais je vous dis, comment un Confeſſeur, s'il n'eſt pas un homme intérieur, & accutumé dans la priere à connoître ſes propres beſoins, & approfondir les plaies ſecrettes de ſon ame ; comment connoîtra-t-il les beſoins ſecrets des ames qui s'adreſſent à lui ? comment y appliquera-t-il les remédes convenables & uniques ? comment fera-t-il connoître le pénitent à lui-même, lui qui ne ſe connoît pas, & entrera-t-il dans l'intérieur où eſt la ſource du mal, lui qui n'eſt jamais entré dans l'intérieur de ſon propre cœur ? Non, mes Freres, un Confeſſeur qui n'eſt pas un homme de priere, un homme intérieur, ne connoît jamais que la ſurface des conſciences. Il entend des confeſſions ; mais il ne connoît pas les pécheurs : il abſout ; mais il ne délie pas : il traite des malades ; mais il ignore leurs maux : il impoſe des pénitences ; mais il ne forme jamais un vrai pénitent. Et d'où croyez-vous, mes Freres, que vienne

l'inutilité de la plupart des confessions ? d'où vient que le remède de la pénitence autrefois si rare, ne s'appliquoit presque jamais inutilement à un pécheur ; & qu'aujourd'hui devenu plus commun & plus facile, il ne guérit presque plus de malade ? d'où vient qu'il s'opere si peu de véritables conversions aux pieds de nos Tribunaux ? c'est que la plupart des Confesseurs, contens d'écouter les fautes de leurs pénitens, n'approfondissent pas les dispositions intimes de leur cœur ; ne leur prescrivent que des remèdes extérieurs qui ne vont pas à la source du mal ; ne s'appliquent point à réformer cet homme intérieur qui leur est inconnu ; c'est, en un mot, que des Confesseurs qui ne voyent que la surface de la conscience, ne sauroient jamais former que des pénitens superficiels.

Je ne parle pas des autres dangers de ce ministere, où la priere seule peut faire toute notre sûreté. Hélas ! mes Freres, nous y sommes dépositaires des fragilités d'un sexe foible : les images funestes qui nous en restent ; souillent du moins l'imagination, si elles ne souillent pas le cœur : c'est une étincelle fatale qui reste en dedans de nous, & qui souvent est la source d'un grand incendie. L'usage de la priere seul peut dissiper & purifier ces phantômes, & éteindre ces étincelles dans leur naissance : de pieuses intentions ne suffisent pas même pour nous mettre à couvert des dangers de ce ministere. On

eſt d'abord touché des foibleſſes d'un ſexe fragile ; mais il eſt à craindre qu'on ne le ſoit bientôt encore plus de ſa confiance : on ne ſe prête d'abord qu'aux beſoins, enſuite aux inutilités ; on commence par le zèle, & on finit ſouvent par l'attachement ; on eſt entré Miniſtre dans le Tribunal, & on n'eſt plus qu'un homme quand on en ſort. Mais ne pouſſons pas plus loin un ſujet ſi triſte à traiter ; & reſpectons le vénérable Presbitere qui nous écoute. Vous ſentez vous-mêmes, mes Freres, tout ce que je pourrois vous dire là-deſſus ; les ſcandales & les inconvéniens, dont la foibleſſe ou l'imprudence des Miniſtres dans les fonctions du Tribunal ont ſouvent affligé l'Egliſe, & les dériſions impies qu'elles attirent tous les jours au ſaint miniſtere. Le fruit eſſentiel que nous en devons retirer, & qui nous regarde chacun en particulier, c'eſt, que ſi la priere ne nous ſoutient dans une fonction ſi périlleuſe ; ſi nous nous y préſentons ſans précaution ; ſi nous nous expoſons témérairement à des dangers d'autant plus à craindre, que nous y ſommes les ſeuls juges & les ſeuls témoins de nos chûtes ; ſi ce ſont des motifs de curioſité, d'affection humaine, de complaiſance en la confiance qu'on a pour nous, qui nous y conduiſent : le Tribunal ſacré où nous devrions purifier les ſouillures d'autrui, ne ſera plus pour nous que le lieu fatal où nous en contracterons tous les jours de

nouvelles ; troiſieme réflexion.

Enfin, mes Freres, & cette quatrieme & derniere reflexion n'eſt pas moins digne de votre attention ; non-ſeulement la priere nous eſt indiſpenſable pour nous préſerver des dangers de nos fonctions, mais encore pour nous en aſſurer le fruit & l'utilité : ce n'eſt pas aſſez que nous n'y courions point de riſque pour nous-mêmes, il faut de plus que nous y ſoyons utiles aux autres. Or, mes Freres, vous le ſavez, nous cultivons, nous arroſons ; mais Dieu ſeul donnent l'accroiſſement ; & comment pouvons-nous l'attendre, ſi nous ne ſommes pas fideles à le demander, & ſi nos prieres ferventes & continuelles, n'attirent ſur nos fonctions ces bénedictions viſibles qui les font fructifier ? Nous travaillons la plupart ſans fruit & ſans ſuccès, parce que nous travaillons tout ſeuls, & comme ſi le ſuccès dépendoit de nous ſeuls, nous l'attendons de nos talens, de nos ſoins, de nos lumieres ; nous n'appellons pas à notre ſecours celui ſeul qui peut rendre nos ſoins utiles. Je le répéte, mes Freres, le défaut de priere eſt la grande ſource de peu de fruit que la plupart des Paſteurs font dans leurs Paroiſſes, quoiqu'ils rempliſſent d'ailleurs exactement toutes les fonctions de leur miniſtere. Ils croyent être quittes de tout, quand ils ont rempli ces devoirs extérieurs : mais par le peu de fruit qui les accompagne, ils devroient ſentir qu'il y a un vice ſecret qui les rend inutiles ; & que

tandis que leurs prieres n'intéreſſeront pas la bonté de Dieu au ſuccès de leurs fonctions : qu'il les commenceront ſans s'être adreſſé à lui, afin qu'il prépare lui-même les cœurs de ceux qu'ils vont inſtruire, ils paſſeront les nuits & les jours comme les Apôtres à jetter leurs filets, & à ne rien prendre ; ils fourniront une carriére longue & pénible, & ils mourront ſans avoir rien fait, c'eſt-à-dire, ſans avoir gagné une ſeule ame à Jeſus Chriſt.

Et de bonne foi, mes Freres, quel ſuccès peut ſe promettre de ſes inſtructions un Paſteur peu accoutumé à la priere ; à venir ſe remplir aux pieds de Jeſus-Chriſt, de l'amour des vérités qu'il doit annoncer, & de l'eſprit d'onction qui les rend aimables ; y puiſer ce zele touchant, cette grace, cette force à laquelle on ne réſiſte pas ? quel ſuccès peut ſe promettre à parler de Dieu, un Paſteur qui ne parle preſque jamais à Dieu ? Quelle ſéchereſſe dans ſes diſcours ! il annoncera des vérités ; mais elles ne ſortiront que de ſa bouche, & non de ſon cœur ; & ce ne ſeront pas celles que le Pere lui aura révelées en ſecret : il inſtruira avec eſprit ; mais ce ſera l'eſprit de l'homme, & non l'eſprit de Dieu, il montrera la vérité ; mais il ne la rendra pas aimable : quelques mouvemens extérieurs qu'il ſe donne pour perſuader, il ne paroîtra pas perſuadé, touché, pénétré lui-même ; on ſentira que c'eſt un langage étranger qu'il parle, un langage qu'il

ne tire pas du fond de ſes entrailles & de ſon cœur. Salomon, au langage ſeul de deux meres, reconnut la véritable : hélas ! mes Freres, au langage & aux inſtructions de deux Paſteurs, il ſeroit encore moins difficile de diſcerner quel eſt le véritable pere ; quel eſt celui qui parle le langage de l'amour paternel, qui nourrit ſes enfans de ſon propre fond, qui les porte dans ſon cœur, qui s'en occupe ſans ceſſe devant Dieu, & qui eſt plus jaloux de leur conſervation & de leur ſalut, que de ſon titre de Paſteur & de pere. Et j'en appelle à vous-mêmes, mes Freres ; n'eſt-il pas vrai qu'un ſaint Paſteur, homme de prieres, avec des talens même médiocres, fait plus de fruit, laiſſe ſes auditeurs plus touchés de ſes inſtructions, que tant d'autres leſquels avec plus de talens extérieurs, n'ont pas puiſé dans la priere cette onction, ce goût tendre de piété qui ſeul fait parler au cœur ? On parle bien autrement des vérités que l'on aime, & que l'on eſt accoutumé de méditer & de goûter tous les jours aux pieds de Jeſus-Chriſt : le cœur a un langage que rien ne peut imiter. Un Paſteur diſſipé aura beau tonner en chaire, & mettre les mouvemens & les clameurs à la place du zele & de la piété ; on y reconnoîtra toujours l'homme ; on ſentira toujours que c'eſt un feu qui ne deſcend pas du Ciel ; & tout ce bruit véhément n'annoncera jamais la deſcente de l'Eſprit de Dieu ſur les cœurs des Fideles aſſemblés pour l'écouter.

Mais, mes Freres, quand la priere ne nous seroit pas aussi indispensable qu'elle l'est, pour assurer le succès de nos fonctions; ne la devons-nous pas à nos peuples? ne sommes-nous pas chargés par notre caractere de Pasteur & de Ministre, de prier sans cesse pour eux? n'est-ce pas le devoir le plus essentiel du Sacerdoce même qui nous établit médiateurs entre Dieu & les peuples? C'est aux prieres d'un Pasteur, que Dieu attache d'ordinaire les graces destinées à son troupeau; c'est à nous, mes Freres, à lui exposer sans cesse les besoins de nos peuples, à solliciter pour eux les richesses de sa miséricorde, à désarmer sa colere sur les fléaux & les châtimens dont leurs prévarications sont souvent punies: c'est à nous, à gémir devant lui sur les vices dont nous voyons nos peuples infectés, & dont nos soins & notre zèle ne peuvent les corriger: c'est à nous, à lui demander la force pour les foibles, la componction pour les pécheurs endurcis, la persévérance pour les Justes. Plus les besoins de nos peuples sont infinis, plus nos prieres doivent être vives & fréquentes: nous ne devons jamais paroître devant lui, comme le Pontife de la Loi, sans y porter écrits sur notre cœur les noms des Tribus, c'est-à-dire, les noms du peuple qui nous est confié; ce doit être-là toujours le principal sujet de notre priere. Tel est l'ordre de la dispensation de la grace: les Pasteurs sont comme les canaux

publics par où elle doit couler sur les peuples ; c'est une ressource publique, que la bonté de Dieu laissa aux désordres publics qui regnent parmi les hommes.

Ainsi un Pasteur qui ne prie pas, ou qui ne prie que pour satisfaire rapidement, & du bout des lévres, aux prieres publiques que l'Eglise lui impose, n'est pas un Pasteur ; c'est un étranger, que tout ce qui regarde le troupeau, n'intéresse point : ce n'est pas un pere ; les Fideles qui lui sont confiés ne sont pas ses enfans ; ce sont des pupiles qui n'ont point de pere : *Pupilli facti sumus absque patre* : son cœur, ses entrailles ne lui disent rien pour eux : il aime le titre qui les lui assujettit ; il n'aime pas celui qui doit les sauver, & les soumettre à Dieu : il n'aime que la place de Pasteur ; il n'aime pas le troupeau ; car s'il l'aimoit, pourroit-il être témoin de ses désordres, & des malheurs éternels qu'il se prépare, sans s'adresser sans cesse à celui qui seul peut changer les cœurs, & ne rien oublier en sa présence par ses soupirs & ses gémissemens secrets, afin qu'aucun de ceux que le Pere lui a confiés ne périsse ? Que dis-je, mes Freres ? non-seulement un Pasteur qui ne prie pas pour son peuple, ne l'aime point ; il lui refuse même ce qui lui est dû : il le prive, en le privant de ses prieres, d'une ressource à laquelle la bonté de Dieu avoit attaché les graces & les secours qu'il préparoit à ses paroissiens ; il refuse ce que son peuple est en *Thren.* 5.

droit d'exiger de lui ; il occupe la place d'un saint Pasteur, dont les prieres auroient attiré mille bénédictions sur ce pauvre peuple, & il est coupable de tous les crimes que ses prieres auroient pu prévenir. Hélas ! mes Freres, nous vous entendons souvent plaindre sur les désordres de vos peuples, sur l'indocilité & l'endurcissement de vos paroissiens, & sur l'inutilité de vos soins à leur égard ; mais ce n'est pas devant nous qu'il faut en gémir & vous en plaindre, c'est devant Dieu. Examinez si vous êtes fidele à lui représenter leurs besoins & leurs miseres : si vous sollicitez, si vous importunez, pour attirer sur eux les regards propices d'un Dieu, qui semble les avoir abandonnés : les prieres d'un Pasteur sont rarement inutiles ; Dieu qui nous a chargé de prier pour nos peuples, nous a promis aussi de nous exaucer. Hélas ! mes Freres, c'est une réflexion qui doit nous faire trembler sur notre ministere : nous nous plaignons du déréglement de nos peuples ; & les désordres de nos peuples sont presque toujours nos propres crimes.

Mais comment, direz-vous, au milieu d'un détail infini de soins qu'exige une Paroisse, trouver encore le loisir de vaquer long-temps à la priere ? Hélas ! mes Freres, au milieu de tous nos travaux & de nos soins prétendus, que de momens vuides & inutiles ! que des jours consacrés à la paresse, à des commerces inutiles, à des occupations, à des amusemens peut-

être peu décens à la sainte gravité de notre ministere ! que de momens, où l'oisiveté elle-même nous est à charge, & ou nous nous sommes à charge à nous-mêmes ! Mon Dieu ! & un Prêtre, & l'homme de Dieu sur la terre, & son Ministre chargé de lui offrir les vœux des peuples, n'auroit pas le temps de lui offrir ses vœux pro pres & de le prier ! & le dispensateur de ses graces & de ses misteres, n'auroit aucun commerce avec celui qui lui a confié ce glorieux ministere, & au nom duquel il parle & agit ! & il ne lui rendroit jamais compte de ses dons & de ses richesses célestes qu'il est chargé de distribuer, & de l'usage qu'en font les ames qui lui sont confiées !

Mais d'ailleurs, mes Freres, ce n'est pas une partie de votre vie passée en oraison, que nous vous demandons ; c'est le privilége & la consolation de ces ames retirées, uniquement occupées à méditer les merveilles de la Loi du Seigneur, & à goûter loin du monde & dans le secret de son tabernacle, combien il est doux à ceux qui n'aiment que lui, & qui se communiquent sans cesse à lui. Ce qui nous est essentiel, mes Freres c'est plutôt un esprit de priere que nous devons porter par-tout au milieu de nos fonctions, qu'un temps considérable que nous devions leur retrancher, pour vaquer plus à loisir à la méditation des choses saintes : ce qui nous convient, c'est, avant de commencer nos fonctions, de nous aller remplir aux pieds de

Jesus-Christ, de cet esprit qui nous les fait exercer saintement pour nous, & utilement pour nos peuples ; c'est au sortir de nos fonctions de nous aller délasser quelque moment devant Dieu, & y reprendre de nouvelles forces pour les recommencer avec un nouveau zèle ; c'est de nous accoutumer à ce commerce secret, & presque continuel avec Dieu ; le trouver par-tout ; nous trouver par-tout avec lui, & prendre de tout, occasion de nous élever à lui. Voilà comment un Prêtre & un Pasteur doit être un homme de priere. Si cet esprit de priere n'anime pas toutes nos fonctions, nous sommes bien à plaindre, mes Freres, de remplir tout ce qu'il y a de pénible dans nos devoirs, & d'en omettre l'unique chose qui peut les adoucir, les rendre utiles, & nous consoler nous-mêmes.

TREIZIÉME DISCOURS

De la compassion des Pauvres.

NOus ne devrions pas avoir besoin, mes Freres, de vous inspirer des sentimens de compassion & de charité pour les pauvres, dont vous êtes les peres & les Pasteurs : c'est à vous à reveiller sur leurs besoins l'indifférence ou la dureté des personnes du siécle qui habitent vos Paroisses; & il semble qu'étant par votre caractere les tuteurs de vos Paroissiens indigens, & les seuls dépositaires de leurs besoins & de leurs peines, il devroit être inutile de vous exhorter à y être sensibles vous-mêmes. Cependant puisqu'on a commencé à vous représenter avec zèle là-dessus les devoirs attachez à votre état, je vais y ajoûter quelques réflexions. 1755.

Je sais, mes Freres, que le malheur des temps & le dérangement des saisons, en multipliant les pauvres dans vos Paroisses, n'y multiplient pas les ressources des Pas-

teurs, & qu'ils peuvent se sentir eux-mêmes des calamités publiques : je sais encore que la modicité de vos revenus ne permet pas à la plupart d'entre vous de fournir à vos pauvres tous les soulagemens que demanderoit leur misere ; & ce n'est pas aussi ce qu'on exige de vous. Mais, mes Freres, quelle que puisse être la modicité de vos revenus, & le malheur des temps ; il est toujours vrai qu'au milieu de vos Paroisses, vous vous trouvez encore plus à votre aise, & plus en état de fournir à vos besoins, que presque tous ces Laboureurs, & ces pauvres gens de campagne, qui les habitent. Aussi avons-nous eu la consolation dans nos visites, d'y trouver beaucoup de Pasteurs charitables, touchés comme des peres doivent l'être, de la misere de leurs enfans : donnant selon leurs forces, & au-delà, comme dit l'Apôtre ; adouciſſant du moins par leurs soins & par leur sensibilité, les maux de leurs pauvres paroissiens, & souffrant avec ceux qu'ils ne pouvoient soulager : mais d'un autre côté, nous avons souvent gémi à la vûe de beaucoup de Pasteurs uniquement occupés du soin honteux d'amasser ; durs pour eux-mêmes, & encore plus durs & plus insensibles aux besoins & aux calamités de leurs peuples ; des Pasteurs bassement avares, qui ne croiyent jamais en avoir assez, & qui semblent n'avoir été revétus d'un caractere saint, que pour le faire servir à leur honteuse avarice. Voilà, mes Freres,

il faut le dire ici, la plaie la plus universelle du Sacerdoce : voilà le vice qui souille presque toute la sainteté & la bonne odeur du sanctuaire : tous ne le portent pas à un certain excès ; mais il en est peu que cette lépre ne salisse ; & si les pauvres sont abandonnés dans plusieurs Paroisses, ce n'est pas toujours la modicité des revenus de leurs Pasteurs, c'est le plus souvent la dureté & l'avarice, qui ferme leurs entrailles aux cris & aux besoins de leur peuple.

Oui, mes Freres, disons-le ici & disons-le avec douleur, puisque l'occasion s'en présente : depuis que par le partage des biens Ecclésiastiques, nos titres dans le ministere sont devenus fixes & perpétuels pour nous ; nous les avons regardés comme notre bien & notre patrimoine : nous nous y sommes attachez : nous les avons fait valoir comme on fait profiter un fonds profane ; & souvent plus notre portion temporelle s'est trouvée modique, plus notre cœur s'y est attaché ; & plus sans partager avec les riches du monde le crime de leur luxe & de leur molleſſe, nous avons partagé avec eux, & poussé même plus loin qu'eux, le crime de leur attachement & de leur avarice. Il semble même que ce vice est devenu une malédiction attachée au Sacerdoce ; on se le dissimule à soi-même ; on le couvre du prétexte frivole d'une sage précaution ; on ne voit dans cette sordide passion, que le devoir indispensable de ne pas laisser per-

dre les droits de son Eglise ; & plus on est saisi & possédé de ce vice, plus on se le donne à soi-même comme une vertu.

Cependant, mes Freres, rien ne souille & n'avilit plus la noblesse & la sainteté de notre ministere, que cet indigne panchant. Nous ne sommes sur la terre, vous le savez, que les Ministres des biens futurs : les trésors qu'ouvrent & ferment les clefs qui nous sont confiées, sont les trésors du Ciel ; les richesses que Dieu verse sur les peuples par notre ministere, sont les richesses de la grace : l'Evangile que nous annonçons, est cette parole de la vie éternelle qui maudit les richesses, & qui n'appelle heureux & riches, que les pauvres de cœur & d'esprit ; en un mot, tout ce que nous sommes comme Ministres, c'est-à-dire, comme dispensateurs des biens éternels, n'annonce aux peuples que le mépris de tout ce qui se passe, & le desir tout seul des biens qui ne doivent jamais passer. Quelle indignité donc, mes Freres, lorsque le dispensateur des biens éternels devient lui-même l'esclave d'un tas de boue qui le salit & le couvre d'opprobre ! lorsque le Ministre établi de la part de Jesus-Christ pour détromper les hommes de l'amour des faux biens, leur en inspirer le mépris, les maudire avec Jesus-Christ, ne paroît vivre, & n'avoir de desirs, de soins & de penchans que pour se les accumuler à lui-même !

Mais ne faut-il pas distinguer, dira-t-

on, une ſage prévoyance qui met en réſerve pour des beſoins qui peuvent arriver, de cette avarice baſſe & ſordide, qui croit n'en avoir jamais aſſez, & toute précaution là-deſſus, ſeroit-elle un crime? Non, ſans doute, mes Freres; & ſi ce miſérable prétexte de l'avarice méritoit une reponſe, nous vous dirions qu'un Paſteur avare, qui ne vit que pour amaſſer, & un Paſteur fidele & prudent, qui ſe ménage quelque reſerve pour des cas imprévus, ne ſe reſſemblent guères. L'un eſt tranquille dans ſa prévoyance; il ne prend rien ſur ſes fonctions, ſur ſes devoirs, ſur l'amour & les ſoins qu'il doit à ſon peuple, ſur la décence de ſon caractere; & il y entre plus de confiance en Dieu, que dans le peu qu'il ſe réſerve. L'autre n'amaſſe que pour amaſſer: ce n'eſt pas pour fournir à ſes beſoins; il ſe les refuſe: ſon argent lui eſt plus précieux que ſa ſanté, que ſa vie, que ſon ſalut, que lui-même: toutes ſes actions, toutes ſes vûes, toutes ſes affections, ne ſe rapportent qu'à cet indigne objet. Perſonne ne s'y trompe; & il ne prend aucun ſoin de dérober aux yeux du public le miſérable penchant dont il eſt poſſédé; car tel eſt le caractere de cette honteuſe paſſion dans un Prêtre, de ſe manifeſter de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne ſoit marquée de ce maudit caractere, & de n'être un miſtere que pour celui ſeul qui en eſt poſſédé. Toutes

les autres passions sauvent du moins les apparences : on les cache aux yeux du public : une imprudence, un abandon de Dieu peut quelquefois les dévoiler ; mais le coupable cherche, autant qu'il est en soi, les ténébres ; mais pour la passion de l'avarice, un Prêtre ne se la cache qu'à lui-même : loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert ; il la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, & pour ainsi dire, sur son front.

Or, mes Freres, quel caractere de réprobation pour un Prêtre & pour un Pasteur, que l'indignité de ce vice ! caractere de dureté, d'avilissement pour lui, d'opprobre & de scandale pour le saint ministere. Caractere de dureté ; il est pere, il est Pasteur ; il est à la place du souverain Pasteur, qui a donné sa vie pour ses brebis, & qui continue après sa mort, à les nourrir de sa chair & de son sang ; il est ici bas le vicaire de son amour pour les hommes : or quel monstre d'horreur sera-t-il dans l'Eglise, si se dépouillant de ces titres si glorieux & si aimables, de ces titres aussi ineffaçables que son caractere, il n'a que des entrailles de fer pour son peuple ? voilà pourtant la situation réelle & affreuse d'un Pasteur avare. Comment soulageroit-il les besoins de ses pauvres ? Il se refuse ses propres besoins à lui-même ; il n'aime & n'estime de ses fonctions que

le gain malheureux qui lui en revient ; il l'exige avec dureté : le pauvre n'eſt pas plus à couvert de ſes barbares exactions que le riche ; il paſſe ſans pudeur les bornes que des régles ſages ont preſcrites à ſon avarice ; il foule aux pieds ces barrières ſacrées, ſi honteuſes au ſaint miniſtere, & qu'une triſte néceſſité, c'eſt-à-dire, l'avidité ſeule de certains Miniſtres nous a forcé de poſer ; il ne connoît de frein & de régles que celles de ſon inſatiable avarice. Les plaintes & les murmures d'un pauvre peuple vexé & opprimé par l'excès & la dureté de ſes exactions, l'endurciſſent, loin de le toucher & de l'attendrir : ſon cœur devient plus dur & plus inſenſible, à meſure que les cris des malheureux augmentent ; & il redouble de barbarie envers ceux qui ont oſé même nous en porter leurs plaintes. Qu'il voye ſon peuple frappé de mortalité, ne croyez pas qu'il ſoit occupé ſi leur mort ſera précieuſe devant Dieu ; le profit infâme qui lui en revient eſt l'unique objet qui l'occupe, le ſeul qui le conſole de leur perte ; j'ai horreur de le dire, le ſeul peut-être qui fait le ſujet de ſa barbare joie : diſpoſé à laiſſer le corps précieux d'un Fidele, d'un membre de Jeſus-Chriſt, en proie aux oiſeaux du ciel, & aux animaux de la terre, ſi une famille indigente ne capitule avec ſon avarice, & n'aſſure d'avance par un prix exceſſif à ce pauvre défunt la conſolation de ſe voir réuni par la ſepulture

à ses freres : auxquels la foi l'avoit uni sur la terre.

Quel monstre encore une fois qu'un tel Pasteur ! & plût à Dieu qu'ils fussent aussi rares dans l'Eglise & dans ce Diocèse, que les êtres monstrueux le sont sur la terre ! Mais ce n'est pas assez encore de faire de leurs fonctions, & du sang adorable de Jesus-Christ, un profit infâme ; ce n'est pas assez de rendre par leurs exactions la Religion onéreuse, accablante, odieuse à leur pauvre peuple ; ils lui suscitent de procès injustes ; ils achétent même des droits litigieux ; ils se prévalent de leur honteuse abondance, pour usurper & se faire adjuger des biens qu'un pauvre possesseur n'a pas le moyen de défendre : sous prétexte d'avancer quelques secours à ceux qui s'adressent à eux, ils le leur font acheter à des conditions usuraires & tyranniques ; ils n'offrent que des secours barbares & meurtriers ; & en soulageant les opprimés, ils ne veulent que se hâter de les écraser, & achever de les mettre au désespoir. Je me lasse, mes Freres, d'exposer ici ces horreurs devant tant de Ministres fideles : mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que je ne fais que reprocher un spectacle d'infamie, dont vos yeux ont été plus d'une fois témoins ; que votre piété & votre zèle pour le ministere, ont encore plus souvent détesté ; je ne fais que rappeller des plaintes qui nous sont mille fois revenues, & qui ont autant de fois

léchiré nos entrailles, & aggravé le joug le notre Epiſcopat.

A la dureté ajoutez, mes Freres, l'aviliſſement & l'opprobre où cette paſſion légrade & le miniſtere & le Miniſtre; les oins bas, indécens & publics qui l'occuent: ſuivez toute ſa conduite; c'eſt un vil égociateur; il entre dans les trafics & les commerces les plus bas; tout ce qui lui offre quelque gain ne lui paroît indigne, ni de ſes empreſſemens, ni de la ſainte décence de ſon miniſtere; il paroît plus ſouvent dans les marchés publics, que dans ſon Egliſe, & dans les fonctions de ſa Paroiſſe. Plus inſtruit des moyens ſordides l'amaſſer, & des régles obſcures d'un vil commerce, que des régles de l'Egliſe, il oublie qu'il eſt pere, qu'il eſt Paſteur, qu'il eſt honoré du titre ſublime de Miniſtre de Jeſus-Chriſt. Le ſeul titre qui le touche, & dont il fait uſage, eſt celui de vil commerçant: ne lui parlez pas du gain & du ſalut des ames, dont il doit répondre; c'eſt un langage inconnu qu'il n'entend pas, & tout ce qui ne groſſit pas ſon infâme tréſor, eſt pour lui une vaine ſpéculation & une chimere. Il avilit la dignité de ſon caractere par des mœurs baſſes & ſordides; & il devient par ſa vile épargne, & par la craſſe même de ſes vétemens, & l'indécence de tout ſon extérieur, un ſpectacle de dériſion pour ſon peuple, & de honte pour ſes Confreres; c'eſt un pauvre du monde & de l'enfer. Hélas! mes Fre-

res, nous excusons souvent sur la modicité de nos revenus notre peu de charité pour nos pauvres ; nous craignons toujours de manquer pour nous-mêmes : retranchons pour Jesus-Christ une partie seulement de ce que ce malheureux se retranche pour le démon ; & nous trouverons nos revenus abondans. Il se refuse tous ses besoins ; il se dispute même jusqu'à la simple décence des vêtemens : sacrifions à la charité une partie du moins des aises & des commodités, que cet infortuné sacrifie toutes à son avarice ; mettons en réserve, & épargnons pour le Ciel, quelque chose du moins de ce qu'il réserve tout entier pour la terre ; & nous trouverons de quoi fournir à nos besoins & à ceux de nos pauvres. Est-ce que la noblesse de la charité ne seroit pas capable de soutenir les mêmes retranchemens & les mêmes privations, que soutient tous les jours l'infamie d'un vice ? un Pasteur avare auroit le courage de se refuser tout pour grossir un trésor de boue ; & un Pasteur charitable & fidele n'auroit pas la force de se refuser du moins quelque chose pour soulager son peuple, & amasser un trésor dans le ciel ? le démon auroit ses pauvres : & Jesus-Christ ne seroit pas assez puissant pour avoir les siens ? & seroit-il possible que l'épargne basse & sordide d'un Prêtre avare, après nous avoir fait rougir pour lui devant les hommes, nous couvrît encore de confusion, & s'élevât en témoignage contre nous devant Jesus-Christ ?

Mais ce qu'il y a ici de plus déplorable pour ce vice dans un Prêtre; c'eſt que l'âge & les réflexions guériſſent d'ordinaire les autres paſſions, au-lieu que celle-ci ſemble ſe ranimer, & reprendre de nouvelles forces dans la vieilleſſe. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas ſordide doit diſparoître & nous être enlevé, plus on s'y attache: loin de ſe dire alors, du moins à ſoi-même; *Inſenſé, on va demain te redemander ton ame; & tout ce que tu amaſſes avec tant de peine, de quoi te ſervira-t-il?* plus la mort approche, plus on couvre des yeux ſon miſerable tréſor; plus on le regarde comme une précaution néceſſaire pour un avenir chimérique. Ainſi l'âge rajeunit, pour ainſi dire, cette indigne paſſion: les années, les maladies, les reflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'ame; & elle ſe nourrit & s'enflamme par les remédes mêmes qui guériſſent & éteignent toutes les autres. On a vû des Paſteurs dans une décrépitude où à peine leur reſtoit-il aſſez de force pour ſoutenir un cadavre tout prêt à retomber en pourriture; ne conſerver dans la défaillance totale des facultés de leur ame le reſte de ſenſibilité, pour ainſi dire, de ſigne de vie, que pour cette indigne paſſion; elle ſeule ſe ſoutenir, ſe ranimer ſur les débris de tout le reſte; le dernier ſoupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers momens la regarder encore: & par une punition terrible de Dieu, l'infortuné qui meurt jette

Luc. 12. 20.

encore des regards mourans qui vont s'éteindre sur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

Allez paroître devant Dieu, Pasteur barbare & mercénaire : quelle misericorde pourrez-vous vous promettre dans ce moment, du souverain Pasteur de nos ames ? Reclamerez-vous son amour & sa tendresse pour les hommes, vous qui n'avez jamais eu que des entrailles de fer pour vos enfans & pour vos freres ; vous un loup enfermé dans le bercail, & un fléau de la colere de Dieu sur son peuple ? Vos cris & vos gémissemens, si vous en poussiez au lit de la mort, toucheront-ils un Juge irrité, vous qu'il a vû jusqu'à la fin d'une dureté barbare à la misere & à tous les gémissemens d'un peuple dont il vous avoit établi le pere & le consolateur ? oserez-vous lever vers son Tribunal terrible vos mains défaillantes, ces mains qu'il verra encore toutes souillées de vos rapines, du sang de son peuple, & de la profanation des choses saintes, dont vous avez fait toute votre vie un trafic infâme ? Grand Dieu ! quels foudres ne sortiront-ils pas alors de vos yeux & de votre bouche, contre un misérable que vous aviez établi le Pasteur de votre peuple, & qui ne s'est servi de l'autorité sainte dont vous l'aviez revêtu, que pour en être l'oppresseur & le tyran barbare ?

Quel scandale, mes Freres, & quel opprobre pour le saint ministere, que cette infâme

infâme paſſion dans un Paſteur ! c'eſt ſon dernier caractere. Scandale pendant ſa vie, ſcandale à ſa mort : c'eſt alors que ce vil tréſor, amaſſé depuis ſi long-temps avec tant de ſoins & de baſſeſſes, ſi enterré, ſi ſecret, reſſerré avec tant de précaution, ſe manifeſte enfin : cet amas infâme caché juſques-là ſous les plus viles apparences de la pauvreté, ſort enfin de ſe ténébres : ce ſecret honteux ſe dévoile enfin, & ſe dévoile aux yeux de ſes pauvres, qu'il avoit toujours laiſſé languir dans une affreuſe miſere ; aux yeux de ſon peuple, qu'il avoit vexé, & dont il avoit toujours exigé avec dureté, juſqu'au dernier denier dans ſes fonctions ſous prétexte de ſa propre indigence. Quelles malédictions cet infâme myſtere découvert n'attirera-t-il pas à ſa mémoire ? quel opprobre pour tout le ſaint miniſtere ! des proches avides viennent ſe diſputer cet argent d'iniquité ; le ſcandale de leurs diſputes en eſt ſouvent porté avec la honte du Sacerdoce juſques dans les Tribunaux profanes, obligés de décider & de regler les diſſenſions que cet amas criminel fait naître entre les prétendans. On a entendu plus d'une fois le Barreau retentir de ces infamies ; & ce tréſor que le ſang des peuples a groſſi & cimenté, porte bientôt avec lui l'anathême dans ces familles avides ; il y porte le déſordre, la miſere, & l'enfer où il a précipité ce miſérable Paſteur.

Mais, mes Freres, ce qui nous regarde dans ces exemples ſcandaleux, & qui doit

nous toucher davantage, c'eſt qu'ils confirment dans l'eſprit des gens du monde le préjugé univerſel ſur l'avarice des Prêtres; car vous le ſçavez, le monde fait au Sacerdoce une tache générale, & comme incurable, de ce vice. Il nous regarde preſque tous comme infectés & ſalis de cette hideuſe lépre, & attachés par de liens plus vifs & plus ſerrés à la modicité de nos revenus, que les gens du monde eux-mêmes ne le ſont à l'abondance de leurs richeſſes: un Prêtre & un homme avare, eſt pour eux la même choſe. D'où vient un préjugé ſi univerſel, & ſi ignominieux à la ſublimité & à la ſainteté du Sacerdoce? Je ſais que le monde eſt injuſte à notre égard; & qu'il eſt toujours prêt à nous ſuppoſer des vices, pour ſe juſtifier à lui même ſes vices propres. Mais convenons auſſi de bonne-foi, que ſur ce reproche, il n'a pas toujours tort dans les jugemens qu'il forme contre nous: convenons que retirant peu la plupart de l'autel, les frayeurs de manquer nous rendent ce peu ſi cher, nous y attachent ſi vivement, nous jettent dans des inquiétudes & des précautions ſi marquées du caractere de ce vice, reveillent ſi fort nos attentions & nos empreſſemens à exiger nos droits à la rigueur, qu'il eſt difficile que nos mœurs, quelque régulières & pieuſes qu'elles ſoient d'ailleurs, puiſſent nous mettre à couvert du ſoupçon honteux de l'avarice dans l'eſprit de nos peuples: & ce ſoupçon tout ſeul où nos

peuples se trouvent toujours plus attentifs & plus clairvoyans : parce qu'ils y sont intéressés; jette toujours une tache, & une espéce du nuage, sur nos talens & sur notre zèle ; anéantit tout le fruit de notre régularité, & attache à tout notre ministere un reproche secret qui l'énerve, & qui ôte à nos fonctions & à nos instructions cette force & cette efficace, qui console toujours par le succès les travaux d'un Ministre saint & désintéressé.tr

Soyons donc là-dessus, mes Freres, en garde contre nous-mêmes ; contre nos besoins que la cupidité nous grossit ; contre nos frayeurs pour l'avenir qu'elle réalise : l'illusion est ici si déliée & si spécieuse, que la vertu elle-même s'y laisse souvent surprendre. Rabattons plutôt de nos droits temporels, que de nous exposer à scandaliser les foibles ; recevons-les, ces droits, de la piété & de la libéralité des Fideles ; & ne les arrachons pas de leur indigence : ne les exigeons pas comme le prix mercénaire de nos peines ; mais comme un hommage saint que les peuples doivent à la Religion, & un secours de tendresse & de reconnoissance, que des enfans donnent à leur pere. Evitons avec soin tout ce qui peut faire soupçonner nos peuples, que nous cherchons autre chose que leur salut dans nos fonctions : montrons-nous plus empressés à secourir ceux d'entre les Fidéles, que leur pauvreté met hors d'état de reconnoître nos services ; ne les distin-

gons pas par les moyens qu'ils ont de nous récompenser, mais par le besoin qu'ils peuvent avoir des secours de notre ministere ; que le nom des pauvres soit hono-
Ps. 71. rable à nos yeux : *Parcet pauperi & inopi....*
13. 14. *& honorabile nomen eorum coram illo.* N'ayons pas la dureté d'ajoûter à la tristesse de leur état, celle de notre oubli & de notre indifférence quand ils ont besoin de notre ministere : consolons-les par nos soins plus assidus & plus empressés, si nous ne pouvons pas les soulager par nos largesses : faisons leur sentir que leur pauvreté devient pour nous un titre qui nous les rend plus chers ; que c'est par-là qu'ils nous appartiennent de plus près, & que nous leur sommes plus redevables qu'aux autres Fideles : regardons-les comme la portion la plus privilégiée de notre troupeau, & la plus capable d'attirer par leurs souffrances, des bénédictions sur tout notre ministere. Estimons-nous heureux de les avoir pour intercesseurs auprès de Jesus-Christ ; c'est la voix de la colombe qui gémit, & qui est toujours exaucée : souffrons avec eux en compatissant à leur peines ; souvenons-nous que notre mission, comme celle de Jesus-Christ, est presque
Luc. 4. uniquement pour eux : *Evangelizare pauperibus misit me.* Ne trouvons pas notre sort
18. plus à plaindre de nous voir établis sur un peuple où la misere paroît générale ; c'est-là où les graces se répandent abondamment sur nos fonctions : nous retirons peu

pour nous de leur indigence ; mais que la moiſſon eſt toujours riche pour Jeſus-Chriſt ! N'ayons pas aſſez peu de foi pour regarder comme plus heureux ceux de nos Confreres, qui ne comptent preſque parmi leurs Paroiſſiens que des perſonnes riches & aiſées : leurs fonctions ſont mieux payées : mais ſont-elles plus utiles ? ils trouvent des Fideles plus en état de fournir à leurs beſoins ; mais les trouveut-ils plus diſpoſés à profiter de leurs inſtructions ? les épines & les ſollicitudes des richeſſes y étouffent la parole ſainte : le champ eſt plus décoré ; mais la terre eſt ingrate & ſtérile : & tandis qu'un Paſteur établi ſur un pauvre peuple, inſtruit des ames ſimples & dociles, pénétrées de vérités les plus communes de la foi, ſoumiſes dans leur miſere à la main qui les frappe, à la conſolation de voir tous les jours ſon miniſtere abondant en fruits pour le Ciel, l'autre ne le voit preſque jamais fructifier que pour lui même. Ne comptons, mes Freres, nos peines bien récompenſées, que lorſqu'elles rapportent des fruits de vie & de ſalut ; & n'eſtimons de nos places & de nos fonctions, que les gains que nous pouvons y faire pour Jeſus-Chriſt.

QUATORZIÉME

DISCOURS

De l'insensibilité dans les voies de Dieu.

1736. IL est vrai, mes Freres, & nous ne saurions trop nous le redire à nous-mêmes : rien de plus essentiel pour nous dans l'exercice continuel de nos fonctions, que cet esprit intérieur de religion & de piété qui les anime, & peut-être rien de plus rare parmi nous : rien de plus dangereux que l'insensibilité d'un Prêtre & d'un Pasteur dans les fonctions de son ministere ; & cependant rien de plus commun. Graces à la misericorde de Jesus-Christ, nous ne vivons plus dans ces siécles ténébreux, où l'ignorance & le déréglement du Clergé couvroient d'un opprobre public le saint ministere, & ne sembloient plus laisser à l'Eglise de son ancienne beauté, que la science & la ferveur des cloîtres. L'esprit du Sacerdoce s'est renouvellé, il y a plus d'un siécle, parmi nous, par l'établissement

de ces Maisons de retraite, où ceux qui aspirent aux saints Ordres viennent de bonne heure se former à l'esprit de leur état, & comme y sucer dès leur enfance le lait de la doctrine & de la piété sacerdotale. Les scandales ne sont plus ni communs, ni tolérés comme autrefois, dans le Clergé; les fonctions du ministere ont repris dans les Paroisses la forme & la décence prescrites par les saints Canons; l'instruction autrefois si rare & si grossiere y est devenue plus frequente & plus éclairée: en un mot, l'Eglise a recouvré ces dehors de décence, de dignité, de piété, dont la licence & les malheurs des siécles précédens l'avoient, pour ainsi dire, dépouillée. Cependant si la face de l'Eglise, de cette fille du Roi, est plus belle, sa gloire qui est toute au-dedans, n'en est pas plus digne d'elle: *Omnis gloria filiæ Regis ab intus;* *Ps.* 44. & nous pouvons dire encore avec l'Apôtre, qu'il faut chercher parmi nous un dispensateur fidele, & qu'il est difficile de le trouver. D'où vient cela, mes Freres? ce n'est pas le déréglement public des mœurs, qui les rend aujourd'hui comme autrefois si rares: graces à Jesus-Christ, ces scandales affligent rarement notre sollicitude & notre tendresse pastorale. Non, mes Freres, ce ne sont pas les vices crians, qui nous dégradent la plupart du titre auguste de dispensateurs fideles; ce sont les vertus qui en sont inséparables, & qui nous manquent: c'est cet esprit intérieur de religion

& de piété; c'eſt ce cœur tendre, religieux, touché dans l'exercice de nos fonctions; c'eſt cette ſenſibilité, ce reſpect, cette ſainte frayeur pour tout ce qui regarde les occupations du ſaint miniſtere, qui s'affoiblit & s'éteint en nous par l'uſage journalier lui-même des choſes les plus ſaintes. Voilà, mes Freres, le malheur le plus commun & le plus à craindre pour nous: ce ne ſont pas les déſordres groſſiers; c'eſt une inſenſibilité & une eſpéce d'engourdiſſement pour tous les objets les plus terribles de la Religion, de ſorte que tout ce qui touche & ranime tous les jours la foi & la piété du commun des Fideles, augmente, pour ainſi dire, notre létargie, & réveille à peine notre attention: c'eſt-à-dire, & cette vérité me fait trembler en vous l'annonçant & en me l'annonçant à moi-même, mes Freres; c'eſt-à-dire, que toutes les reſſources de la Religion dont la grace ſe ſert tous les jours pour ranimer la foi de nos peuples, toucher & changer leur cœur, nous affermiſſent nous dans une inſenſibilité qui eſt la malédiction la plus générale & la plus terrible attachée aux ſaintes fonctions du miniſtere. En voici les preuves qui ne ſont que trop journalieres, & bien triſtes pour nous, mes Freres.

La participation aux choſes ſaintes eſt une premiere reſſource de Religion où le commun des Fideles trouvent tous les jours ou un renouvellement de piété, ou le remède de leurs déſordres. Le Fidele qu

approche rarement de l'Autel, eſt frappé d'un ſainte terreur, quand il faut ſe préſenter à une action ſi redoutable : l'approche d'une ſolemnité qui lui impoſe ce devoir le rappelle à lui-même ; il ſent toute ſon indignité ; il vient ſe jetter à nos pieds pénétré de crainte & de componction ; il tire du tréſor de ſon cœur & de ſa conſcience l'ancien & le nouveau ; il forme mille projets & mille réſolutions d'une vie plus chrétienne ; il prend toutes les précautions poſſibles pour ne pas aller manger & boire ſon jugement ; & ces réſolutions ſaintes fortifiées par la participation au Corps de Jeſus-Chriſt, où le ſoutiennent quelque temps dans la pratique d'une vie plus fidele, ou l'y affermiſſent pour toujours. Pour nous, mes Freres, la participation au Corps & au Sang de Jeſus-Chriſt eſt-elle une reſſource de ſalut pour nous ? Hélas ! avec des mœurs au-dehors irréprochables, nous approchons pourtant tous les jours de la Table ſainte, comme d'une table commune : cette action terrible devient pour nous comme une de ces actions réglées & ordinaires qui doivent entrer dans le détail de notre journée ; l'heure de la Meſſe n'y eſt pas autrement marquée que celle de nos affaires, de nos repas, & peut-être de nos plaiſirs ; c'eſt une tâche journaliere & accoutumée, attachée à la ſervitude de notre état ; elle ne réveille rien en nous, ni ferveur, ni terreur des choſes ſaintes, ni douleur de nos fautes, ni projet d'une vie

plus sacerdotale & plus fidele : ce Pain du Ciel est pour nous comme le pain de la terre ; ce Vin adorable qui purifie le cœur & qui réveille la piété, est un vin qui nous appésantit, qui nous endort, & qui augmente notre létargie : on ne voit pas qu'au sortir de l'Autel nous sentions plus de zèle pour le salut des ames qui nous sont confiées, plus de goût pour la priere, plus de fidélité dans le détail de nos actions : nous nous étions présentés à l'Autel sans aucun sentiment vif de foi, de piété, de terreur, sans aucune resolution d'une vie plus fidele ; nous en sortons les mêmes ; si ce n'est que n'en devenant pas meilleurs, le peu de fruit que nous en retirons est un abus des choses saintes qui nous rend plus coupables, une espéce de profanation de tous les jours dont nous ne sentons pas le crime, dont nous ne nous repentons jamais, & par conséquent un anathême qui demeure jusqu'à la fin sur nos têtes sans nous effrayer, qui augmente de jour en jour notre insensibilité, & nous conduit enfin à une tranquille impénitence ; c'est-à-dire, que l'Autel saint endurcit tous les jours beaucoup de Prêtres, & n'en a pas encore converti un seul. Le simple Fidele, ô mon Dieu, trouve tous les jours un accroissement de vie & de salut en participant aux dons adorables que nous offrons sur l'Autel ; & nous, qui en sommes les Ministres & les Distributeurs, nous n'y trouverions qu'une augmentation de létargie & d'insensibilité

qui rend nos mœurs plus incurables ? Ne sommes-nous donc Prêtres, grand Dieu ! que pour nous faire de nouveaux crimes en usant plus souvent du remède divin lui-même qui auroit dû les expier, & nous renouveller chaque jour dans la grace du Sacerdoce qui nous a consacrés à vos Autels? Premiere ressource de salut, utile au commun des Fideles, & premiere source de notre insensibilité : la participation aux choses saintes.

La seconde ressource de salut que la Religion offre aux Fideles, & le ministere de la parole. Elle n'est pas encore liée, cette parole sainte, & tous les jours des ouvriers Evangéliques ont la consolation de la voir fructifier au milieu des villes & des campagnes ; des ames simples y ouvrent leur cœur à des vérités que l'on ne connoît bien que lorsqu'on a le bonheur de les avoir aimées ; des pécheurs endurcis frappés de la terreur des Jugemens de Dieu, renoncent à leur égarement, & édifient ensuite par leur pénitence ceux qu'ils avoient scandalisés par leur crimes : en un mot, malgré la dépravation des mœurs publiques, les vérités de l'Evangile enfantent tous les jours des Elus à Jesus-Christ parmi les Fideles. Pour nous, mes Freres, nous ne sommes point touchés la plupart de ces vérités que nous annonçons aux peuples ; c'est un devoir pénible & extérieur que nous rempliſſons souvent à regret : ce ne sont pas des vérités méditées, goûtées &

tirées du fonds de notre cœur : elles ſont l'ouvrage de notre travail & de notre étude ; elles ne ſont pas le fruit de nos prieres & de notre piété : dans les lectures & les études qui nous préparent au miniſtere de la parole, nous n'y cherchons que ce qui peut nous aider à inſtruire les autres ; nous n'y cherchons rien pour nous ; nul retour ſur nous-mêmes : il ſemble que les Livres ſaints que nous parcourons, ne ſont pas faits pour nous : que les vérités les plus terribles de l'Evangile que nous deſtinons aux autres, ne nous regardent pas ; & que les annoncer aux Fideles, eſt un privilége qui nous en affranchit nous-mêmes. Ainſi, l'étude elle-même des vérités & les inſtructions publiques que nous préparons aux peuples, achévent de nous deſſécher le cœur, & augmentent notre inſenſibilité : au lieu d'étudier ces grandes vérités dans un eſprit de priere & d'application à nous-mêmes, de demander à Jeſus-Chriſt en parcourant les Livres ſaints, qu'il commence à embraſer notre cœur du feu divin de ſon amour, afin que de notre abondance, il ſe répande avec plus de ſuccès ſur les cœurs de ceux qui nous écoutent, nous ne ſommes occupés que de l'impreſſion que ces vérités pourront faire ſur eux ; & il eſt vrai, par une malédiction attachée au défaut de cet eſprit de piété avec lequel nous rempliſſons notre miniſtere, que perſonne n'eſt moins touché des vérités de l'Evangile, que ceux qui les annoncent. Cepen-

dant nous sommes contens de nous-mêmes, quand ces vérités terribles que nous annonçons, en nous laissant à nous toute notre insensibilité, ont fait quelque impression & opéré quelque changement sur ceux qui nous écoutent ; nous croyons que Dieu répand sa bénédiction sur nos travaux. Il est vrai qu'il montre la vérité à ceux qui nous écoutent ; mais il la cache à celui qui l'annonce : il ouvre le cœurs de nos Auditeurs à sa voix ; mais il y ferme le nôtre : il se sert de nos talens pour arroser & faire croître les plantes que son Pere lui a données ; mais il nous laisse dans une affreuse sécheresse : en un mot, bénit notre ministere ; mais il maudit le Ministre. Grand Dieu ! vous nous condamnerez donc un jour par notre bouche ; en écrivant nos instructions, nous écrivons donc notre jugement & notre condamnation : les talens mêmes, les succès qui nous flattent, nous couvriront devant vous d'une confusion éternelle ; ces ames touchées par nos instructions, s'éleveront contre nous devant votre Tribunal ; elles déposeront contre notre insensibilité ; elles paroîtront surprises que des vérités si touchantes, si intéressantes dans notre bouche, n'ayent jamais rien opéré sur notre cœur : Vous qui enseigniez les autres, nous diront-elles avec l'Apôtre, vous ne vous enseigniez pas vous-mêmes : vous nous appreniez qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant ; & vous le teniez tous les jours entre vos mains

ſans l'aimer ni le craindre : vous nous annonciez qu'il faut le ſervir en eſprit & en vérité ; & vous ne l'honoriez que du bout des lévres : la vérité que vous nous avez fait connoître, nous a délivrés ; & pour vous qui en étiez le Miniſtre, elle n'eſt plus qu'un feu dévorant qui va ronger un cœur qu'elle n'a pu toucher, & un anathême éternel qui va demeurer juſqu'à la fin ſur votre tête. Seconde reſſource de ſalut que la Religion fournit aux Fideles, & qui augmente encore notre inſenſibilité : le miniſtere de la parole.

Que dirai-je encore, mes Freres ? le Tribunal de la pénitence lui-même, où tant d'ames touchées expient tous les jours à nos pieds par une douleur ſincere & par l'abondance de leurs larmes, les égaremens qu'elles viennent nous découvrir, où tant d'autres trouvent un remède qui réveille leur foi & leur piété languiſſante : le Tribunal de la pénitence, troiſiéme reſſource de ſalut que la Religion offre aux Fideles : cette piſcine ſacrée où tant de malades trouvent tous les jours leur guériſon, n'eſt preſque plus pour nous qu'un bain ſec & ſtérile, qui nous laiſſe toutes nos infirmités. Il ne s'agit pas ici des dangers qui accompagnent ce miniſtere, ni de ces écueils qui font que ſouvent le Juge en ſort plus coupable que le ſexe criminel lui-même qu'il vient d'abſoudre. Je crois parler à des Miniſtres qui n'on rien de ſemblable à ſe reprocher dans un miniſtere ſi dangereux :

d'ailleurs, ce n'eſt pas comme Miniſtres de la pénitence, que je vous conſidére ici, mes Freres, c'eſt comme pénitens vous-mêmes ; & je dis avec douleur que le Tribunal de la pénitence, ſi utile aux Fideles, n'eſt preſque d'aucune utilité pour nous. Familiariſés avec les crimes qu'on nous y révéle, nous y portons nos propres fautes, qu'à peine regardons-nous ſouvent comme telles, ſans aucune émotion de grace & de repentir : loin d'y porter ces réſolutions ſincères d'une vie plus ſacerdotale, plus intérieure & plus fidele ; ce repentir vif ſur la molleſſe de nos mœurs, & ſur la tiédeur & l'inſenſibilité de notre foi dans l'exercice de nos fonctions : loin d'y ſentir ces déchiremens de cœur & ces douleurs vives de l'enfantement, qui annoncent toujours un changement, & comme la renaiſſance de Jeſus-Chriſt dans un cœur, nous n'y ſentons pas même cette honte & cette confuſion ſecrette qui accompagne toujours l'aveu de nos foibleſſes. Juges ſouvent & pénitens tour à tour les uns des autres, l'appareil ſérieux lui-même de la pénitence, qui fait tant d'impreſſion ſur les ſimples Fideles, perd pour nous toute ſa terreur & ſa majeſté, & n'eſt plus qu'un commerce mutuel & familier de miniſtere, qui ne nous touche pas plus que nos autres fonctions : ouvrant preſque toujours notre conſcience à des Miniſtres auſſi peu intérieurs, auſſi tiédes, auſſi peu animés d'un eſprit de foi & de religion, auſſi peu ſenſibles, & auſſi

aveugles que nous ſur leur inſenſibilité dans l'exercice de leurs fonctions, ils n'ont garde de connoître, d'approfondir & d'appliquer les remédes convenables à une plaie qu'ils portent dans le cœur ſans la ſentir, & qu'ils ne regardent pas comme un mal pour eux-mêmes: ils dorment eux-mêmes profondément; comment nous réveilleroient-ils de notre létargie? Ainſi cette reſſource de ſalut ſi utile au commun des Fideles, n'eſt pour nous qu'un reméde émouſſé qui ne touche point à nos maux: nous n'y cherchons qu'à dépoſer vîte ce qui nous péſe de plus ſur la conſcience, & qui pourroit, ſi nous approchions de l'Autel ſans cette précaution, nous rendre à nos yeux même des profanateurs & des ſacriléges: mais nous n'y dépoſons jamais cette vie ſi peu intérieure & ſi peu ſacerdotale; cette vie toute humaine & toute naturelle; ce fonds d'indolence & d'inſenſibilité pour toutes les choſes les plus auguſtes de la Religion & les plus capables de réveiller notre foi; cet état de létargie où rien ne nous touche, qui nous fait pourtant paroître aux yeux de Dieu devant qui nous allons nous préſenter témérairement à l'Autel, comme des corps ſans ame & ſans vie, & plus dignes d'être rejettés de ſa bouche, que la boiſſon tiéde & dégoûtante deſtinée à être vomie: c'eſt-à-dire, qui fait que ne ſentant rien ſur la conſcience de groſſier & d'énorme, qui doive nous éloigner de l'Autel, & ſentant encore moins notre inſenſibilité, & ce mal-

que de foi & d'esprit intérieur de piété dans nos fonctions, qui nous rend également indignes de monter à l'Autel saint, nous y allons manger & boire notre condamnation; c'est-à-dire, accumuler par l'abus des choses saintes de nouvelles ténébres & un nouveau cahos sur notre cœur, & nous mettre de plus en plus hors d'état de comprendre qu'un Ministre qui exerce tous les jours tant de fonctions saintes, sans cet esprit extérieur de religion & de piété, n'est qu'un phantôme de Ministre; qu'il ne suffit pas d'être exempt de vice grossier & honteux; & que c'est un grand crime pour un Prêtre, de n'avoir point de vertu. Troisieme ressource de salut que la Religion fournit aux Fideles, & qui ne nous est presque d'aucune utilité: le Tribunal de la pénitence. O mon Dieu! il suffit donc, ce semble, que nous soyons les Ministres & les Dispensateurs de tous vos dons & de toutes les ressources de la Religion, pour nous les rendre inutiles à nous-mêmes.

Quelle ressource peut-il donc nous rester encore pour ranimer notre foi? quoi? le souvenir, la vûe même de la mort? Il est vrai que le souvenir & la vûe, sur-tout de la mort, frappe tous les jours des pécheurs endurcis qui en sont témoins: pour nous, mes Freres, non-seulement le souvenir, mais le spectacle lui-même de la mort; ce moment affreux qui décide de l'éternité; cette dissolution entiere du corps terrestre

où tout périt pour nous, où Dieu seul & l'ame reste pour être à l'instant jugée : ce spectacle si effrayant pour quiconque n'a pas encore perdu la foi & l'espérance, ou la crainte d'un avenir, nos fonctions nous familiarisent avec lui. Quatrieme ressource que la Religion fournit aux Fideles, & qui nous laisse toute notre insensibilité : le souvenir ou la vûe même de la mort. Oui, mes Freres, on nous appelle tous les jours pour secourir un Fidele dans ce dernier combat, pour le munir des derniers remédes de l'Église, & le soutenir dans son agonie par le souvenir des miséricordes du Seigneur, & par l'espérance que nous donne le bienfait de notre rédemption, dont nous lui présentons l'objet consolant; nous fortifions son ame tremblante & accablée alors sous le poids de ses maux & de ses crimes, par les prieres de l'Église destinées à la soutenir dans cette derniere heure ; nous appellons les saints Anges pour la conduire dans le sein d'Abraham ; nous lui disons avec l'Église : Partez, ame chrétienne : *Proficiscere, anima christiana :* ce n'étoit pas ici votre patrie ; retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, dépouillez-vous de ces restes de mortalité, & allez jouir avec Jesus-Christ & tous ses Elus, de cette vie nouvelle qui ne doit plus finir, & qui est promise à tous ceux qui l'ont aimé sur la terre : le mourant expire sous nos yeux & comme entre nos mains nous laissons tous les spectateurs effrayés,

attendris du spectacle ; il n'en est pas un qui ne rentre en lui-même, qui ne fasse des réflexions sur la brièveté de la vie, sur le bonheur d'avoir prévenu ce dernier moment par des mœurs plus chrétiennes ; il n'en est pas qui ne se les propose : nous seuls en sortons aussi tranquilles, aussi insensibles, que nous y étions entrés ; nous seuls familiarisés avec un spectacle si instructif & si terrible, n'y voyons rien de nouveau qui nous réveille ; nous retournons froidement au sortir de-là à nos œuvres ordinaires, & peut-être lassés de la durée, de la contrainte & de la tristesse de cette fonction, nous cherchons des délassemens pour en effacer le souvenir, supposé qu'il nous en restât encore quelque trace légere. Que dis-je, mes Freres ? nous voyons quelquefois ce spectacle accompagné des circonstances les plus effrayantes : des morts soudaines qui ne laissent pas un instant à un pécheur public & dissolu, frappé de la main de Dieu, entre le jugement de Dieu & une vie toute criminelle : nous accourons ; mais il n'est plus temps ; Dieu dans sa colere l'a refusé à un pécheur qui en avoit toujours abusé : nous faisons retentir à ses oreilles des paroles de salut ; nous l'appellons à haute voix ; mais il n'entend plus, & il n'a plus de réponse à nous faire ; c'est Dieu qui l'appelle, & auquel seul il va répondre : on le secoue, on l'agite, comme pour rappeller, s'il étoit possible, son ame de l'empire de la mort ; mais tout

eſt inutile ; elle eſt déjà entre les mains des anges des ténébres qui ne lâcheront pas leur proie : il inſultoit, il n'y a qu'un moment, comme s'il avoit dû être immortel, au Dieu qui avoit déjà le bras levé ſur lui ; & il n'eſt plus, & il eſt jugé, & ſon ſort ne changera plus : c'eſt comme un coup de foudre qui conſterne toute une Ville, toute une Paroiſſe ; c'eſt une leçon frappante que chacun prend pour ſoi : mais c'eſt encore là une leçon qui ne dit rien pour nous ; c'eſt un coup de foudre qui ſe perd pour nous dans les nuées : nous exhortons peut-être par bienſéance les ſpectateurs conſternés à profiter de cet exemple ; mais nous ne penſons pas à nous le dire à nous-mêmes : nous allons raconter tranquillement ailleurs toutes les circonſtances de cette mort ; nous rappellons tout ce qu'elle a eu de terrible & de ſingulier ; & nous ne rappellons pas la circonſtance étonnante de notre inſenſibilité, plus terrible & plus ſinguliere encore que l'événement lui-même ; & peut-être, ce qui fait horreur à dire, nous ſommes plus occupés du gain honteux des funérailles de cet infortuné, que du malheur éternel d'une ame qui vient de mourir à nos yeux dans ſon péché. O mon Dieu ! les prodiges même les plus effrayans de votre juſtice qui jettent des terreurs ſalutaires dans tous les autres cœurs, nous laiſſent donc à nous toute notre inſenſibilité ; le cœur d'un Prêtre tiéde & indolent, eſt donc un cœur

endurci qui ne peut être touché de rien ; & toutes les ressources de salut que la Religion offre par notre ministere aux Fideles, ne seront pour nous que de nouveaux sujet de condamnation.

Ainsi s'écouleront, mes Freres, les jours de notre ministere, sans scandale & sans désordres grossier aux yeux des hommes ; mais sans cet esprit intérieur de religion, de piété, de Sacerdoce aux yeux de Dieu : plus nous avancerons dans notre carriere, plus cet état d'indolence & d'insensibilité augmentera. Car l'âge du moins devient tous les jours une ressource pour les gens du monde : il éteint les passions ; il les rend inhabiles aux plaisirs ; il leur montre la mort de plus près ; il leur fait sentir le vuide de tout ce qu'ils ont vû passer sous leurs yeux, & les rappelle au seul objet solide, c'est-à-dire, au soin de leur salut ; quatrieme & derniere ressource pour les Fideles, l'âge. Mais pour un Prêtre & un Pasteur qui a vieilli dans cet état d'indolence & d'insensibilité au milieu des fonctions les plus saintes, plus la vieillesse augmente, plus il devient insensible ; l'âge achéve de l'endurcir : plus familiarisé alors avec les fonctions les plus terribles, à mesure que ses années s'accumulent ; il les exerçoit autrefois sans aucun sentiment de foi & de piété, il les exerce alors sans dignité même & sans décence. Nous le voyons tous les jours, mes Freres, & nous en gémissons ; des Pasteurs accablés

sous le poids des années administrer les choses saintes, & y participer eux-mêmes, avec une indécence & une familiarité qui déshonore la Religion; qui avilit le saint ministere, & leur attire des dérisions même de la part de leurs peuples. On a beau les avertir qu'il faut traiter saintement les choses saintes: ils regardent ces indécences comme le privilége de leur âge; ils laissent aux jeunes Prêtres cet air respectueux & attentif au milieu des fonctions; ils se persuadent que le long usage qu'ils en ont, les dispense de cette observance scrupuleuse des rites prescrits par l'Eglise, & les autorise à une célérité & à une familiarité qui retranche de la majesté & de la sainteté du culte, non-seulement la piété, mais même la gravité & la simple décence. Nous traitons de simplicité, & d'une raison affoiblie par la vieillesse, ces manieres si peu dignes de nos Mysteres; mais nous nous trompons: ce n'est pas l'âge qui les a jetté dans ces inconvéniens scandaleux d'indécence; c'est l'insensibilité dans les fonctions qui a commencé de bonne heure, & qui arrivée à son comble, finit enfin par le mépris: ce n'est pas la vieillesse, qui a affoibli leur raison; c'est la justice de Dieu, qui lassée d'être depuis long-temps outragée par un ministere exercé sans aucun esprit intérieur de foi & de piété, a enfin achevé d'endurcir leur cœur. C'est-à-dire, que l'âge lui-même dont Dieu se sert tous les jours pour rappeller les Fideles à une vie

plus chrétienne, consomme l'endurcissement d'un Prêtre ; c'est-à-dire, que la Religion offre, par notre ministere, à un Fidele qui a eu le malheur de s'égarer, mille ressources pour retourner à Dieu ; & qu'un Prêtre qui a le malheur d'exercer ce ministere sans ferveur & sans un esprit intérieur de foi & de piété, se rend toutes ces ressources inutiles à lui-même ; c'est-à-dire, mes Freres, que nous nous perdons par les mêmes voies par où les autres se sauvent ; qu'un pécheur dans le monde revient tous les jours de ses désordres ; mais qu'un Prêtre ne revient presque jamais de son insensibilité ; & qu'ainsi il y a infiniment plus à espérer de la conversion d'un Fidele ouvertement déréglé, que de celle d'un Prêtre & d'un Pasteur indolent & insensible au milieu de tout ce qui est capable de réveiller la foi & la piété. Ce n'est pas ici une simple impression de zèle, mes Freres ; c'est la vérité la plus réelle & la plus frappante qui puisse nous regarder, & que je ne vous annonce qu'en étant frappé & effrayé moi-même. Car pour vous rassembler en peu de mots tout ce que je viens de vous dire ; surquoi, je vous prie, un Prêtre qui exerce ses fonctions sans cet esprit intérieur de religion & de piété, peut-il compter pour se promettre un changement ? La participation aux choses saintes ? la foi du Fidele est réveillée ; elle nous appesantit & nous endort. Le ministere de la parole ? il montre la vérité à nos peu-

ples, & nous la cache à nous-mêmes. Le Tribunal de la pénitence? c'eſt un reméde que nous appliquons aux autres, & qui par-là perd pour nous toute ſa vigueur & toute ſa force. Le ſouvenir ou la vûe de la mort? des pécheurs endurcis en ſont tous les jours frappés & changés; pour nous, à force de la voir de près, nous ceſſons non-ſeulement de la craindre, mais même d'y penſer. Enfin, l'âge du moins? hélas! il amortit les paſſions des perſonnes du monde, & les diſpoſe à un changement de vie: mais il met comme le dernier ſceau à l'indolenſe & à l'inſenſibilité d'un Prêtre.

Grand Dieu! quelles reſſources nous laiſſez-vous donc pour notre ſalut, à nous que vous avez choiſis pour le ſaint miniſtere? les Fideles aidés des ſecours que vous avez laiſſez à votre Egliſe reviennent tous les jours à vous; & nous qui en ſommes les diſpenſateurs, n'y trouverons-nous que de nouvelles occaſions de vous oublier & de nous perdre? Grand Dieu! le Sacerdoce ſaint, ce caractere divin que nous partageons avec Jeſus-Chriſt ſeroit-il donc devenu un caractere de réprobation pour nous? cette onction ſainte qui nous a conſacrés à vos Autels, ne ſeroit-elle pour nous que comme une huile bouillante allumée par votre juſtice, qui auroit pénétré juſqu'aux os & deſſéché juſqu'à la moelle, juſques dans nos cœurs les principes d'amour, de zéle, de charité, qui forment toute la vie ſacerdotale? Non, Seigneur, vous

vous ne nous avez pas choisis pour nous perdre, mais pour coopérer au salut de vos Elus : nos cœurs sont appesantis & accablés d'un sommeil dangereux ; mais ils sont encore entre vos mains : si les morts entendent votre voix, ceux qui ne sont qu'assoupis & languissans n'y fermeront pas leurs oreilles. Parlez, Seigneur, à nos cœurs appesantis ; mais parlez-leur de cette voix puissante qui fait se faire entendre ; ranimez notre langueur comme vous ranimâtes autrefois des os arides pour en former une armée toute prête de combattre pour votre gloire ; rallumez le feu divin de votre amour & de votre zéle presque éteint dans la boue de nos cœurs, comme vous rallumâtes autrefois dans la boue même le feu sacré que les enfans des Prêtres emmenés captifs, avoient caché sous les entrailles de la terre. Souvenez-vous, grand Dieu, qu'en ne permettant pas que nous nous perdions, vous prevenez la perte des ames qui nous sont confiées ; qu'en nous préparant les graces qui vont nous rendre des Ministres fervens & fideles, vous préparez le salut de tant de brebis qui s'égarent toujours sous des guides foibles & infideles. Nous sommes indignes, il est vrai, des regards de votre miséricorde : mais regardez du moins vos peuples ; ayez pitié de tant d'ames qui ont coûté tout le sang de votre Fils, & qui éviteroient un malheur éternel sous des Ministres dont vous auriez renouvellé la piété & le zéle : si les Paf-

teurs ont attiré votre colere, ce pauvre peuple régéneré dans le sein de votre Eglise, qu'a-t-il fait pour partager nos châtimens ? *Isti qui oves sunt, quid fecerunt ?* Souvenez-vous, Seigneur, du ministere dont vous nous avez chargés à leur égard ; & que notre salut vous soit toujours cher & précieux, puisque dans vos desseins vous l'avez lié à celui des peuples que vous nous avez confiés. Sauvez-nous, grand Dieu ! renouvellez-nous, afin que le Pasteur & le troupeau renouvellés, ne fassent plus qu'un nouveau bercail & un nouveau peuple, que vous êtes venu former sur la terre.

2. *Reg.* 24. 17.

QUINZIÉME
DISCOURS

De la douceur néceſſaire aux Miniſtres.

LA douceur dans le miniſtere ſur laquelle M. le Promoteur vient de vous entretenir, me paroît un ſujet ſi important, que je ne ſaurois m'empêcher d'ajouter quelques réfléxions à tout ce qu'il vous a dit là-deſſus d'édifiant & de ſolide. 1737.

Sans doute, mes Freres, dès que nous ſommes peres & Paſteurs, la douceur, la tendreſſe, la charité, doivent former notre principal caractere, & devenir comme l'eſprit dominant de toutes nos fonctions: cependant, il n'eſt que trop vrai que nous ſubſtituons ſouvent l'humeur, l'eſprit de domination, le faux zéle, à cette charité tendre & prudente, qui ſeule peut aſſurer le ſuccès de nos fonctions. Au reſte, mes Freres, cette douceur dont nous vous parlons aujourd'hui ne regarde pas proprement la conduite des Paſteurs dans le Tribunal; nous en avons aſſés ſouvent ailleurs

établi les regles ; mais leur douceur dans les fonctions extérieures, & dans la conduite ordinaire de la vie avec leurs Paroissiens.

Or, je dis premierement, que nous mettons souvent l'humeur à la place de cette douceur si nécessaire dans nos fonctions. Hélas ! mes Freres, si la grace du Sacerdoce, en nous consacrant au saint ministere, changeoit nos inclinations, comme elle change notre état; si elle donnoit à nos sentimens la même élévation qu'à notre caractere; si l'onction sainte qui coule sur nos mains en les consacrant, se repandoit aussi dans nos cœurs, en les adoucissant, il seroit inutile de vous recommander ici une vertu qui seroit née en nous avec le Sacerdoce : mais malheureusement nous portons dans cet état saint tous les défauts de l'éducation & de la naissance ; le caractere sacré qui fait le Prêtre, ne change rien à celui qui a formé l'homme ; & un Prêtre né avec un esprit rude, impétueux, grossier, bizare, se voyant établi sur une Paroisse, loin de trouver dans sa nouvelle qualité de pere & de Pasteur, un frein à son humeur, & de nouveaux motifs de douceur & de tendresse, n'y trouve presque toujours que de nouvelles occasions de rudesse, de bizarrerie & d'emportement. On étoit doux & paisible dans un état dépendant & subalterne ; le desir d'être en place étoit plus fort que l'humeur, & la contraignoit ; on obéissoit avec do-

cilité : à peine eſt-on placé, que l'on commande avec rudeſſe, & que l'on ne ſe contraint plus dans une nouvelle ſituation où l'on auroit dû trouver mille nouveaux motifs d'adoucir l'humeur & de la contraindre. De-là tant de plaintes qui nous reviennent tous les jours ſur le caractere bruſque & groſſier des Paſteurs ; ce n'eſt pas le peuple ſeul qui ſe plaint ; les Seigneurs eux-mêmes des Paroiſſes, qui avoient cru trouver dans leur Curé une ſociété douce & édifiante, un conſeil dans leurs perplexités, une conſolation dans leurs peines, un ami ſolide & chrétien dans l'éloignement où iis vivent des Villes & de tous les autres ſecours de la Religion & de la ſociété, n'y trouvent ſouvent qu'un Paſteur féroce, livré à lui-même, à ſon humeur bruſque & ſolitaire, ſans communication, ſans prévenance, ſans aucune autre attention que de n'en avoir aucune pour le premier de ces Paroiſſiens; de le chicaner, de le contredire, & par-là de le révolter, & contre le Miniſtre de la Religion, & contre la Religion elle-même. Mais quand il n'auroit qu'à gouverner ſon peuple ſeul, quel fruit peut ſe promettre dans une paroiſſe, un Paſteur bruſque & groſſier, établi ſur un peuple encore plus agreſte & plus féroce que lui-même ? tout le révoltera contre les mœurs dures & groſſieres de ſes Paroiſſiens ; & tout à ſon tour révoltera ſes Paroiſſiens contre ſon caractere dur & féroce : ſon miniſtere

ne ſera plus qu'une ſcène éternelle de trouble & de querelle ; ſon humeur profane même la parole ſainte ; ſes inſtructions ne feront plus que des invectives publiques contre les Paroiſſiens ; & l'Evangile, cette parole de paix & de réconciliation, ne ſera plus dans ſa bouche qu'un ſignal de diſſenſion & de guerre : ce ne ſont point là de ſimples conjectures ; & les plaintes qui nous en ſont très ſouvent revenues, ne confirment que trop là-deſſus nos juſtes craintes.

Non, mes Freres, c'eſt à nous qui ſommes les peres, à ſouffrir les défauts de nos enfans : un Paſteur qui ne ſait rien prendre ſur lui, ne ſera jamais rien d'utile. Je conviens que ſa patience & ſa douceur ſont miſes tous les jours à de fréquentes épreuves : un peuple groſſier ne connoît preſque jamais ni les bienſéances, ni les précautions de circonſpection à prendre, en s'adreſſant à ſon Paſteur : s'il vient pour ſe plaindre, il ſe plaint ſans ménagement ; s'il demande, il n'a égard ni au temps, ni aux lieux, ni aux occupations, ni à mille autres circonſtances qui rendent ſa demande déplacée & importune : il ne connoît pas les contre-temps, & il eſt difficile que le Paſteur ne les ſente pas lui-même : il s'impatiente, il rebute ; & une éducation agreſte qui cache au peuple ſon propre tort, ne lui découvre que celui de ſon Paſteur. C'eſt donc à nous, mes Freres, à n'oppoſer qu'une douceur paternelle à la

rudeſſe de nos peuples, & à les corriger & les adoucir en les ſupportant ; il ſeroit inutile que ſaint Paul nous eût recommandé à nous principalement, d'être patiens envers tous les hommes : *Patientes eſtote ad omnes*, ſi nous trouvions par-tout cette politeſſe & ces attentions qui ne laiſſent plus rien à faire à la patience. Non, mes Freres, ce qui fait que nous nous livrons ſouvent à notre impatience, expoſés tous les jours aux manieres agreſtes & importunes de nos peuples, c'eſt que nous ne penſons pas aſſez qu'ils uſent de leur droit en s'adreſſant à nous ; que nous ne ſommes point à nous, mais à eux : *Non eſtis veſtri* : qu'en les rebutant, & refuſant de les écouter, nous leur refuſons un temps qui leur appartient, & qui n'eſt plus à nous, mais à eux ſeuls : ce n'eſt qu'une dette qu'ils nous redemandent : il ſe peut faire qu'ils ne prennent pas bien leur temps, ou qu'ils demandent mal ; mais nous ne leur en ſommes pas moins redevables ; & leurs contretemps peuvent exercer notre patience, mais ils ne diminuent rien à nos obligations. Ainſi, mes Freres, plus nos peuples ſont groſſiers & féroces, plus la patience & la douceur ſont néceſſaires à un Paſteur pour les adoucir. Malgré toute leur rudeſſe, il en eſt d'eux comme des vents impétueux : un peu d'eau, une ſeule parole douce les calme : l'impatience & l'humeur ne corrigent pas leurs défauts ; elles ne font que manifeſter les nôtres : elles ne

1. *Theſſ.* 5. 14.

nous mettent pas à couvert de leurs importunités ; mais elle nous font perdre leur amour & leur confiance.

Or, mes Freres, un Pasteur touché du salut des ames qui lui sont confiées, peut-il ne pas sacrifier quelques momens d'humeur & d'impatience pour se les attacher, & se faciliter auprès de son peuple le succès de ses fonctions ? Les premiers Ministres de l'Eglise furent envoyés comme des agneaux au milieu des loups ; mais quels loups, mes Freres, qui les déchiroient, qui les dévoroient, & dont la rage ne pouvoit s'assouvir que par leur sang ? cependant leur douceur & leur patience adoucirent la férocité de ces loups, & leur sang même fit de ces persécuteurs barbares, des agneaux simples & dociles. Nous avons succédé à leur mission, comme à leur ministere ; nous sommes envoyés à leur place comme des agneaux au milieu des loups. Si nous avions encore, comme nos saints Prédécesseurs, à craindre leur barbarie, & que les tourmens les plus cruels fussent l'unique prix que nous dussions nous promettre de nos travaux & de notre zéle, il faudroit, ou renoncer à Jesus-Christ & au ministere dont il nous a honorés, ou les aller affronter avec une sainte joie : & ici où nous n'avons plus à supporter que les manieres agrestes d'un peuple rude & grossier ; ici où toute notre patience & tout notre courage le plus héroïque se borne à passer à nos peuples quel-

ques légers défauts de respect, de déférence & d'attention pour nous; ici où toute la rage de ces loups prétendus se réduit à n'être pas assez instruits de toutes les marques extérieures de soumission qui pourroient flâter notre orgueil, nous leur en ferions un crime? nous croirions être en droit de les traiter avec rudesse? leur grossiere simplicité seroit pour nous un outrage qui autoriseroit l'aigreur de nos rebuts? & nous deviendrions nous mêmes des loups envoyés au milieu des agneaux? Hélas! mes Freres, sommes-nous excusables de perdre à de si légéres épreuves la patience & la douceur de notre ministere? comment aurions-nous soutenu, comme nos peres, les tourmens les plus affreux, & glorifié Jesus-Christ par notre mort, nous qui ne pouvons pas souffrir la moindre importunité, & honorer notre ministere, en sacrifiant un moment d'humeur & d'impatience? Ce qui nous trompe, mes Freres, c'est que nous nous accoutumons à dominer sur nos peuples, à exiger pour nous le respect qu'ils doivent à notre ministere: nous nous regardons comme leurs maîtres, & nous ne sommes que leurs serviteurs & leurs Ministres.

Et voilà, mes Freres, le second défaut opposé à la douceur dans les fonctions du ministere; l'esprit de domination: il n'en est pas de plus opposé à l'esprit d'un ministere de charité & d'humilité. Les Princes de la terre, disoit Jesus-Christ à ses

Disciples, exercent avec empire l'autorité qu'ils ont sur leurs peuples: l'orgueil, la terreur, le faste & l'éclat environnent leur dignité; pour vous, la modestie, l'humilité & la douceur seront les priviléges & les ornemens les plus éclatans de la vôtre; ils se regardent comme les maîtres de leurs sujets; vous vous regarderez vous comme leurs serviteurs & leurs freres: ils les gouvernent en dominant; pour vous, vous ne dominerez sur eux qu'en les aimant & les servant: *Principes gentium dominantur eorum, vos autem non sic.* Quel orgueil, mes Freres, pourroit donc nous inspirer une dignité qui nous soumet à tous ceux sur qui nous sommes prépposés, qui nous rend redevables à tous & responsables de tous? Qu'y a-t-il qui puisse nous enfler le cœur dans des places dont l'unique avantage est de multiplier nos travaux, nos devoirs, nos dangers & nos peines? Il faut avoir oublié que nous sommes les Envoyés, & que nous tenons la place d'un Dieu humble, patient, chargé d'opprobres, & les Ministres d'une Eglise ici-bas étrangere & gémissante, pour tourner en orgueil les fonctions saintes du ministere dont elle nous a chargés.

Matth. 20. 25.

Cependant, sous prétexte de soutenir l'honneur & l'autorité de ce ministere, nous sommes inexorables aux plus légéres inadvertances qui semblent y déroger; nous exigeons des égards & des déférences, moins pour faire respecter la Reli-

gion, que pour nous faire reſpecter nous-mêmes; les moindres atteintes données à nos droits, nous revoltent, & ne s'effacent plus de notre eſprit; nous faiſons de notre autorité un joug qui accable nos peuples, & non un ſecours deſtiné à les défendre, & à les ſoulager: nous oublions que nos droits ne doivent nous être précieux qu'autant qu'ils leur ſont utiles; qu'ils ne nous ont été confiés que pour faciliter le ſuccès de nos fonctions, & non pour y mettre un obſtacle; pour attirer plus de reſpect à la Religion, & non plus de faſte & de terreur à notre dignité; pour rendre nos exemples de vertu plus publics & plus utiles, & non notre autorité plus hautaine & plus fiere. Je l'ai déjà dit, & on ne peut trop le répéter, les Miniſtres d'un Dieu crucifié & raſſaſié d'opprobres, peuvent-ils trouver dans leur miniſtère des droits qui autoriſent le faſte & l'orgueil? & peuvent-ils ſe perſuader qu'ils ſoutiennent l'honneur d'une dignité humble & modeſte, en la rendant altiere & faſtueuſe? Je ſais que les loix de l'Egliſe & de l'Etat exigent des Fideles un reſpect de Religion pour ſes Miniſtres; mais il faut nous attirer ce repect plutôt que l'exiger nous-mêmes. La crainte des loix peut nous faire rendre des honneurs extérieurs; mais la vertu ſeule nous attire un reſpect véritable. Le peuple n'eſt déjà que trop porté à regarder avec des yeux d'envie les avantages temporels qui environnent nos places; nos

droits ne tardent pas de lui paroître douteux, dès qu'il commence à douter de notre vertu : plus il nous voit attentifs & rigides à les faire valoir, plus il se défie qu'ils nous soient dûs à juste titre ; plus nous les exigeons avec rigueur, plus il nous les refuse ; & quand nous parviendrions à les augmenter à force de contestations & de poursuites, qu'y gagnons-nous, si nous perdons l'amour & la confiance de nos peuples ? Est ce honorer notre ministere, comme nous le recommande saint Paul, que de le rendre odieux & inutile ?

Mais il faut soutenir, dit-on, les droits du ministere qui nous sont confiés, & ne pas souffrir qu'ils s'avilissent entre nos mains. Oui, mes Freres, soutenons-les par la supériorité de nos vertus ; c'est par-là que nous les rendrons toujours respectables : dominons sur nos peuples en les aimant, en les secourant, en les édifiant ; c'est ainsi que nous en serons plus sûrement les maîtres : ne cherchons que les intérêts de leur salut ; & ils ne nous disputeront plus ceux de nos places : nous n'avons reçu l'autorité que pour eux ; n'en usons que pour eux, & non sur eux, & ils en deviendront eux-mêmes les plus zélés défenseurs : ce n'est pas pour nous que nous sommes Pasteurs & Ministres, c'est pour nos peuples ; livrons-nous à eux sans réserve, sans intérêt, sans aucune vûe que celle de leur salut : que ce motif seul adou-

ciſſe nos peines, récompenſe nos travaux, devienne le droit & la prérogative la plus honorable & la plus utile de notre miniſtere : porportionnons nos talens, nos caracteres, nos inclinations aux beſoins de nos peuples : ſoyons foibles avec les foibles ; pleurons avec ceux qui pleurent ; ſouffrons avec ceux qui ſont dans l'indigence ; encourageons les puſillanimes ; donnons la main à ceux qui ſont ſur le point de tomber ; ſupportons ceux qui nous réſiſtent, & vainquons par la patience leur obſtination ; corrigeons avec douceur les eſprits inquiets ; en un mot, ſoyons tout à tous ; & nous ſerons, dit Jeſus-Chriſt, les premiers & les maîtres de tous. Non, mes Freres ; ce n'eſt pas le peu de reſpect qu'ont les peuples pour la Religion, qui avilit dans leur eſprit l'autorité & les droits du miniſtere, c'eſt l'abus qu'en font les Miniſtres. Il y a dans un Paſteur vertueux une modeſtie noble & ſimple, un déſintéreſſement paternel, qui imprime plus de vénération, & aſſure plus ſes droits, que l'ardeur & l'habilité d'un Miniſtre mondain à les ſoutenir. Nos droits, mes Freres, ſont toujours plus en ſûreté dans les cœurs de nos peuples, que dans les titres mêmes qui nous les conſervent.

On convient, direz-vous, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un Paſteur livré ou à une humeur bizarre, ou à un eſprit de domination, conſerve cette douceur paſtorale, ſi néceſſaire pour s'attirer l'amour & la

confiance de ſon peuple : mais comment corriger les déſordres qui y régnent ſans une certaine ſévérité, incompatible preſque toujours, & avec la douceur du Paſteur, & avec l'amour de ſon peuple pour lui? & voilà, mes Freres, le troiſiéme défaut oppoſé à la manſuétude paſtorale, le faux zéle.

On ne veut pas ſouffrir les déſordres ; & on a raiſon : mais ſouvent en voulant les corriger, on les aigrit, & on les rend incorrigibles par la hauteur & la vivacité de la correction elle-même. C'eſt le caractere, dit ſaint Grégoire, de beaucoup de Paſteurs : ils ne ſavent parler que d'un ton de maître aux pécheurs qu'ils ſe croyent obligés de reprendre ; ils ne peuvent leur parler comme des peres ; & on diroit qu'ils veulent plutôt leur commander l'amandement du vice, que leur inſpirer & leur perſuader l'amour de la vertu : *Nunquam clementer admonent ; ſed paſtoralis manſuetudinis obliti, jure dominationis terrent.* En effet, mes Freres, la charité qui ſeule doit former notre zéle, n'agit pas en vain, dit l'Apôtre ; elle ne ſe propoſe pas l'oſtentation de l'autorité dans le reméde de la correction qu'elle emploie, mais le ſalut du malade ; elle ne s'enorgueillit point des fautes de ſon frere ; loin de le mépriſer en les lui reprochant, elle ſe regarde comme plus criminelle que lui aux yeux de celui qui ſonde les ſecrets des cœurs : elle ne s'irrite point, continue l'Apôtre ; ſa

S. Greg.

colere eſt la colere d'une mere tendre ; lors même qu'elle ſemble emprunter la voix du lion, elle l'adoucit par les gémiſſemens de la colombe. Non, mes Freres, il faut paroître aimer le pécheur en le blâmant, & témoigner plus de tendreſſe pour lui que nous ne lui témoignons d'horreur pour ſes vices; il faut lui faire ſentir toute l'injuſtice de ſa conduite par la peine même que nous avons à l'en reprendre. Si nous paroiſſons triompher, pour ainſi dire, de ſes égaremens, être bien aiſes d'exercer ſur lui l'autorité du miniſtere, & charmés d'avoir trouvé une occaſion de le couvrir de confuſion & de l'humilier, il nous regardera plutôt comme les ennemis de ſa perſonne, que de ſes déréglemens; il ſe révoltera contre la main qui paroîtra levée plutôt pour le frapper, que pour le guérir; il ſe perſuadera que nous en voulons à la perte de ſa réputation, plutôt qu'à celle de ſon ame; & nos corrections loin de le retirer de ſes déſordres, l'éloigneront du ſeul remède qui auroit pu le guérir. Paroiſſons affligés, mes Freres, quand notre miniſtere ne nous permet pas de diſſimuler à un pécheur ſes égaremens publics; qu'il ſoit perſuadé par la douceur & la charité de nos remontrances, qu'il nous en a plus coûté de les lui faire, qu'à lui-même de les entendre. Souvenons-nous que Jeſus Chriſt paſſoit pour être l'ami des pécheurs par la douceur divine avec laquelle il les recevoit, par la familiarité

sainte dont il les honoroit, par la joie dont il les assuroit que la conversion d'un seul d'entreux rempliroit les Anges du Ciel. Souvenons-nous de ses larmes sur Jérusalem infidele; il pleuroit plus souvent sur les péchés de ses peuples, qu'il ne les en reprenoit; ses prieres pour eux préparoient toujours le succès à ses instructions: n'attribuons qu'à nous seuls le peu de succès des nôtres: ne nous en prenons point à l'endurcissement des pécheurs, mais à l'orgueil, à la sécheresse, à la dureté, & aux autres défauts qui souillent notre zéle; à la tiédeur de nos prieres pour nos peuples; que dirai-je? à l'infidélité de toute notre vie, qui ne mérite pas que Dieu donne à nos paroles cette force, cette vertu, qu'elle ne trouve que dans les Pasteurs animés de son esprit: gémissons-en, & humilions-nous-en devant Dieu; multiplions nos prieres à mesure que les vices de nos peuples se multiplient: touchons le cœur de Dieu par nos gémissemens pour nos freres, si nous ne pouvons pas toucher les leurs par nos remontrances; & loin de nous aigrir davantage contre eux par leur obstination, ne redoublons notre haine que contre nous-mêmes.

Ce n'est pas, mes Freres, qu'en vous recommandant la douceur dans l'exercice du ministere, je prétende autoriser l'indolence & l'insensibilité criminelle d'un Pasteur au milieu des désordres de son peuple: la douceur sacerdotale a des entrailles de charité pour les pécheurs; mais elle n'en a que

d'indignation & d'horreur pour leurs vices. Un Pasteur que les déréglemens de sa Paroisse, dont il est témoin, ne touchent point, n'intéressent point; qui vit tranquille & content au milieu de toutes ces prévarications; qui les autorise même par son silence: un Pasteur de ce caractere n'est pas un Pasteur charitable & débonnaire; c'est un meurtrier & un barbare; c'est le présent le plus funeste que Dieu puisse faire à un peuple dans sa colere: ce n'est pas un Pasteur; c'est une idole qui a des yeux & ne voit pas, une langue & ne parle pas, un cœur & ne sent pas: *Pastor & idolum.* Ce n'est pas un Prêtre chargé d'offrir des dons & des victimes pour les péchés du peuple; c'est une victime de malédiction lui même, couverte & souillée de toutes les iniquités de la multitude; & plût-à-Dieu qu'il n'use pas d'une indulgence criminelle envers les déréglemens de son peuple, afin que son peuple ait la même indulgence pour les siens! Dieu veuille que s'il n'ose entreprendre de guérir les malades, ce ne soit de peur qu'on ne lui dise: Commencez par vous-même; & qu'il n'affecte de fermer les yeux aux scandales publics, de peur qu'on ne commence à les ouvrir au scandale secret de sa conduite! Non, mes Freres, un Pasteur qui voit d'un œil tranquille & indifférent la dépravation des mœurs de ses Paroissiens, ou il a perdu la foi, ou il est plus dépravé lui-même que les pécheurs qu'il tolère. *Zachar.* XI. 17.

Je me confie, mes Freres, qu'il ne s'eſt trouve point de ce caractere au milieu du reſpectable Presbytère qui m'écoute; mais il eſt une autre ſorte de fauſſe douceur dans un Paſteur, moins odieuſe: il eſt vrai, & peut-être auſſi dangereuſe: ce ſont des Paſteur mous & timides; plus amoureux de leur repos, que du ſalut des ames qui leur ſont confiées; plus attentifs à s'attirer l'amour & les ſuffrages de leurs peuples, qu'à corriger leurs déſordres: ils ſouffrent tout, ils diſſimulent tout, pour ne pas aigrir les eſprits & aliéner les cœurs, pour s'attacher leurs Paroiſſiens & non pour les attacher à Jeſus Chriſt; pour en faire leurs panégyriſtes dans le public & auprès des Supérieurs; pour ſe faire une fauſſe réputation de bonté, & non pas pour rendre meilleurs ceux qu'ils conduiſent: en un mot, pour jouir plus tranquillement d'une place dont une vigilance & une exactitude plus rigoureuſe, auroit pu troubler le repos: ce ſont ceux dont parle ſaint Grégoire, qui ne croyent être Paſteurs que pour eux-mêmes, & qui cherchent plus à ſe faire aimer, qu'à faire aimer la vérité à leur peuple.: *S. Greg. Ne ſe magis à ſubditis diligi quàm veritatem ament.* Or, mes Freres, ce n'eſt point là la douceur eſtimable d'un Paſteur; c'eſt la lâcheté & la baſſeſſe rampante du mercénaire; c'eſt ſe mettre ſoi-même à la place de Jeſus-Chriſt. Et qu'y a-t-il, mes Freres, de plus honteux à un Paſteur, que de s'applaudir d'être aimé & comblé d'éloges

au milieu d'un peuple dissolu, où Jesus-Christ est haï, oublié & mépriſé ! Ne peut-il pas dire alors avec le Prophete, que les louanges qu'on publie de lui sont de véritables opprobres dont on le couvre : *Et qui laudabant me, adversùm me jurabant ?* Ps. 101. 9. Et que lui aura servi de plaire aux hommes, s'il a eu le malheur de déplaire à Dieu ? si Dieu le condamne, les hommes pourront-ils le justifier ? & ne sait-il pas qu'il n'est pas possible de plaire d'une certaine façon aux hommes, & d'être serviteur de Jesus-Christ ? *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* Galat. 1. 10. Bien plus, nous sommes toujours punis dès ce monde même, de cette lâche condescendance dont nous usons pour nous concilier l'estime & l'affection de nos peuples : ils prennent occasion de notre molleſſe même, pour garder moins de ménagement avec nous ; plus ils nous voyent empressés à leur plaire, & timides à les corriger & à les contredire, moins ils craignent de nous chagriner & de nous mépriser nous-mêmes. C'est la conduite ordinaire de Dieu, dit le Prophete, sur les Pasteurs sur-tout qui sacrifient les régles & les devoirs aux vaines louanges & à l'amitié de leurs peuples ; l'ingratitude de ces mêmes peuples les punit bientôt de leur lâche condescendance : Dieu brise les os de ces foibles Pasteurs ; il souffle au milieu de leurs peuples un esprit de révolte contre eux, qui leur fait éprouver des chagrins amers, qui leur suscite tous les jours

de nouveaux embarras, & trouble ce repos injuste qu'ils avoient voulu se ménager aux dépens des regles dans l'affection & l'estime de leur Paroissiens. Dieu démasque aux yeux même de leur peuple ces lâches Pasteurs ; il les couvre de confusion ; il les rend mépriſables aux yeux de leurs Paroissiens ; & il permet qu'ils laissent enfin éclater par des discours publics & outrageans le mépris secret qu'ils avoient depuis
Ps. 52. 6, long temps pour lui : *Quoniam Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent ; confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos.* Désabusons-nous : mes Freres : les peuples mêmes les plus grossiers n'aiment & n'estiment au fond en nous que la vertu véritable. Ils savent que Dieu nous a établis pour être le sel de la terre ; pour les purifier, pour les corriger, pour prévenir en eux, ou pour guérir la pourriture & l'infection des vices : si loin d'appliquer à leurs plaies le sel de la correction & du zéle, nous les ménageons, nous n'y appliquons que des lénitifs, ils nous regardent eux-mêmes comme un sel affadi ; ils se louent tout haut de notre indulgence, mais ils nous mépriſent en secret ; ils sont charmés de vivre sous notre conduite, mais ils ne voudroient pas y mourir ; ils nous aiment mieux que d'autres Pasteurs zélés nos voisins, mais ils les respectent davantage ; par nos affoibliſſemens nous perdons même de notre autorité auprès de nos peuples, ce qui seroit nécessaire pour notre seul repos : nous souf-

frons tout d'eux ; nous leur paſſons leurs vices, & ils ont de la peine à nous paſſer même nos vertus. Aaron condeſcent par foibleſſe à la conſtruction du Veau d'or, aux hommages criminels & aux réjouiſſances profanes d'un peuple qui l'adore ; & pour prix de ſa lâche complaiſance, ce même peuple lui diſpute peu de temps après le ſouverain Sacerdoce ; & il faut qu'un miracle lui corfime l'honneur du Sanctuaire où Dieu l'avoit déjà appellé. Nous perdons plus que nous ne gagnons dans l'eſprit de nos peuples, en voulant les gagner aux dépens de nos devoirs.

Ainſi, mes Freres, la tendreſſe paſtorale eſt douce pour les pécheurs ; mais elle n'eſt pas indulgente pour leurs vices : elle ne cherche pas à rebuter les pécheurs par un excès de ſévérité ; mais elle cherche encore moins à ſe les attacher par un excès d'indulgence : elle ne veut point rendre la ſainte autorité du miniſtere odieuſe par l'aigreur ou l'importunité de ces cenſures ; mais elle veut encore moins la rendre commode & aimable par un criminel ſilence. Ne cherchons qu'à édifier & ſauver nos peuples ; c'eſt uniquement par-là que nous devons leur plaire : ne nous propoſons de leur devenir agréables qu'en leur devenant utiles ; ce n'eſt pas ſur l'amour & l'eſtime de nos peuples, que nous ſerons jugés, mais ſur l'utilité qu'ils auront rétirée de notre miniſtere : en un mot, ne nous cherchons pas nous-mêmes dans nos fonctions ;

n'y cherchons que les intérêts de Jesus-Christ, & nous trouverons sans peine ce sage tempérament de la charité pastorale qui fait également éviter & les excès d'un zéle outré, & ceux d'une indulgence criminelle. La verge d'Aaron & la manne étoient à côté du Livre de la Loi dans l'Arche sainte : méditons sans cesse, mes Freres, ce Livre divin; gardons-le en dépôt dans notre cœur comme dans une arche formée de la main de Dieu même; & nous nous trouverons toujours à ses côtés, d'une part la verge mysterieuse, c'est-à-dire, le zéle sacerdotal, qui ne se lasse point de corriger & de reprendre, & de l'autre la manne céleste, c'est-à-dire, cette douceur divine, cette tendresse pastorale, qui gagne, qui attire, qui attendrit les cœurs qu'elle ne peut encore changer, & qui sans flatter le malade, sait lui adoucir & lui faire aimer le reméde.

Voilà, mes Freres, le seul zéle véritable & la seule douceur pastorale que nous avons prétendu vous recommander : toute autre douceur, toute autre sagesse; qui n'est qu'un ménagement de fausse prudence & d'amour propre, qui cherche plus à plaire aux pécheurs qu'à les porter à se déplaire à eux-mêmes, & qui, de peur de troubler son propre repos : n'ose troubler celui de leurs passions injustes, n'est pas la sagesse, dit un Apôtre, qui vient d'en-haut, & qui descend du Pere de lumieres; c'est une sagesse de chair & de sang : *Non est ista*

Jacob. 3. 15. *& seq.*

ſapientia deſurſùm deſcendens de cœlo à Patre luminum, ſed terrena, animalis, diabolica. La ſageſſe de la charité, continue le même Apôtre, la véritable douceur paſtorale eſt marquée à des caracteres bien différens. Premierement, elle eſt noble & pure : *Primùm quidem pudica.* Ce n'eſt pas un intérêt tout humain qui la fait agir ; elle ne cherche ſon repos & ſon bonheur, que dans ſon devoir, l'amitié des hommes ne lui eſt chere qu'autant qu'elle les rend amis de Dieu ; peu occupée des ſentimens qu'ils ont pour elle, elle n'eſt touchée que de ceux qu'ils ont pour leur ſalut : elle auroit horreur de plaire aux dépens des régles ; & les louanges que lui donneroient le pécheurs déclarés & endurcis, ſeroient pour elle comme des opprobres : *Primùm quidem pudica.*

En ſecond lieu, elle eſt pacifique : *Deindè quidem pacifica.* Ce n'eſt pas en favoriſant les paſſions, c'eſt en troublant par ſes remontrances leur paix funeſte, qu'elle porte la paix véritable au milieu de ſon peuple ; ſon zéle allarme les pécheurs, mais ne les aigrit que contre eux-mêmes, en portant la guerre dans les cœurs, il rétablit le calme & la tranquillité dans les familles : le glaive de la parole dans ſa bouche, qui perche les plus ſecrets replis des cœurs, qui trouble, qui agite toute ſa Paroiſſe, la change en une demeure de paix & de charité ; la douceur pacifique calme les diſſenſions, concilie les cœurs aigris, & leur apprend à pardonner les injures,

en comblant elle-même de bienfaits ceux dont elle a reçu des outrages : *Deinde quidem pacifica.*

Sa douceur eſt modeſte, ſans être baſſe & rampante : *Modeſta.* Elle ne fait pas une vaine parade de ſon autorité ; elle ne la fait ſentir que par ſa tendreſſe & ſes empreſſemens pour ſon peuple : loin de porter avec fierté ſur ſon front le titre qui l'éléve, elle ne porte dans ſon cœur que celui de Paſteur & de pere, qui la rend redevable à tous : loin d'exiger des diſtinctions & des prééminences, elle ſouffre avec peine celles que ſa vertu & ſa modeſtie lui attirent, & inſpire d'autant plus de reſpect pour la Religion, qu'elle en exige peu pour elle-même : *Modeſta.*

Ce n'eſt pas encore aſſez ; elle eſt aiſée à perſuader, & par-là inſinuante & perſuaſive elle-même : *Suadibilis.* Elle ſe defie de ſes lumieres : la vérité, de quelque part qu'elle lui ſoit montrée, a toujours ſur elle les mêmes droits : pourvû que la vérité triomphe, elle croit avoir triomphé elle-même, en lui ſacrifiant ſes propres lumieres : elle ne veut pas dominer ſur les eſprits ; c'eſt aſſez pour elle de les éclairer & de les inſtruire : elle ne veut rien devoir au ton & à l'autorité ; mais elle attend tout des douceurs de la perſuaſion & de la tendreſſe : c'eſt un lion que le zéle anime ; mais c'eſt un lion ſemblable à celui de Samſon, qui porte toujours le miel de la douceur dans la bouche : *Suadibilis.*

Que

Que dirai-je encore ? Elle s'attache aux gens de bien ; elle recherche leur société, pour animer les pécheurs à se rendre dignes de la même confiance : *Bonis consentiens.* Elle ne distingue ses Paroissiens que par leur vertu, & non par leurs biens & par leur naissance : elle respecte les Grands & les Puissans, & leur rend les honneur que la Religion autorise ; mais en respectant leur rang, elle ne respecte pas & ne flatte par leurs vices ; & les seuls véritables Grands aux yeux de sa foi, sont les gens de biens & les serviteurs de Jesus-Christ : *Bonis consentiens.*

Enfin, pour finir tous ces caracteres, cette sagesse a des entrailles de miséricorde pour son peuple : *Plena misericordiâ & fructibus bonis.* Touchée de leurs calamités & de leurs miseres, elle leur tend une main secourable : elle ne se contente pas de les plaindre ; elle joint les secours à la compassion : elle souffre même que la modicité de ses largesses ne puisse pas suffire à leurs besoins ; elle s'oublie & se refuse tout à elle-même, pour ne pas manquer à ses enfans qu'elle voit dans l'indigence : loin d'exiger d'eux ses droits avec rigueur, elle partage avec eux son nécessaire ; aussi elle voit tous les jours croître les fruits de son ministere avec ceux de la miseri-corde : *Plena misericordiâ & fructibus bonis.*

Méditez sans cesse ces caracteres divins, mes chers Freres ; ne les perdez jamais de vûe dans l'exercice de votre ministere, afin

que les fruits & les succès publics de vos fonctions deviennent la gloire de l'Eglise, l'édification de ce grand Diocèse, les monumens éternels de votre zele dans vos Paroisses, & la consolation du Pasteur principal que Dieu souffre depuis si long-
1. *Tim.* 6. 15. temps à votre tête : *Hæc meditare, in his esto, ut profectus tuus manifestus sit omnibus.*

SEIZIÉME DISCOURS

De l'étude & de la ſcience néceſſaires aux Miniſtres.

HElas ! mes Freres, devrions-nous avoir beſoin de venir vous annoncer ici, comme M. le Promoteur vient de le faire avec tant de zele, que l'étude & la ſcience ſont indiſpenſables aux Prêtres & aux Paſteurs ; que c'eſt par nous ſeuls que la Religion ſe conſerve & ſe perpétue parmi les peuples ; que c'eſt ſur nous ſeuls que l'Egliſe ſe repoſe de la conſervation du dépôt ; que c'eſt nous qu'elle établit pour empêcher que les erreurs ne gagnent, & n'alterent la pureté de la doctrine ſainte ; que les maximes corrompues de la morale du monde, à force d'être univerſelles, ne prévalent ſur celles de l'Evangile, & que les peuples ne redeviennent tels qu'ils étoient, c'eſt-à-dire, auſſi généralement corrompus, auſſi peu inſtruits des vérités du Chriſtianiſme, que lorſque ſaint Auſtremoine & les autres hommes Apoſto- 1738.

liques vinrent ici la premiere fois les leur annoncer.

Sans doute, mes Freres, vous avez prévenu sur cette vérité tout ce qu'on a pu vous en dire de plus frappant : mais il en est de ce devoir comme de tous les autres, essentiels au saint ministere ; l'évidence seule semble rendre toutes les preuves dont on veut les autoriser inutiles : parmi les devoirs des autres états, il se trouve quelquefois des conjonctures, des situations, des obscurités qui peuvent adoucir la Loi, & donner lieu à des interprétations favorables ; mais les devoirs du saint ministere sont tous évidens, inconteſtables, attachés essentiellement à la premiere notion du Sacerdoce, avoués & reconnus pour tels de ceux mêmes qui les transgressent. Cependant, permettez-moi de vous le faire remarquer ici ; c'est cette évidence même de nos devoirs avec laquelle nous sommes comme familiarisés, qui ne nous touche plus ; sur quelque obligation de notre état qu'on entreprenne de nous entretenir, on ne nous apprend rien de nouveau ; nous devinons tout ce qu'on va nous dire ; nous nous le disons d'avance tranquillement à nous-mêmes, & nous l'écoutons ensuite avec la même insensibilité quand on nous [illegible].

[illegible] vous saviez déjà tout ce qu'on vient [illegible] exposer sur la nécessité de l'étude [illegible] science dans un Prêtre & dans un [illegible] vous saviez que nous sommes la

lumiere du monde, les yeux du corps de l'Eglise, & que si cet œil est ténébreux, tout le reste ne sera plus que ténébres; que l'Eglise en nous imposant les mains, nous a dit: Allez & enseignez; que nous sommes ces arches de la nouvelle alliance, dépositaires de la Loi & de ses préceptes, & qu'établis pour en instruire les autres, nous devons en être instruits nous-mêmes; que des Prêtres & des Pasteurs sans science & sans lumieres, sont des guides aveugles qui en conduisent d'autres, & vont se précipiter avec eux dans le même gouffre; & en un mot, qu'un Prêtre & un Pasteur ignorant n'a plus de droit de porter l'auguste titre du Sacerdoce, & qu'il n'est plus que l'opprobre & le rebut de l'Eglise & du monde même. Vous le saviez déjà, mes Freres; & ce sont-là de ces vérités fondamentales dont vos premieres années furent imbues dans ces pieuses retraites : nous en fûmes d'abord touchés, pénétrés; mais depuis les retrouvant sans cesse partout sous nos yeux & dans les Livres saints, & dans les prieres mêmes dont l'Eglise nous fait un devoir journalier, ces grandes vérités, pour être devenues trop familieres, sont devenues pour nous comme triviales : leur éclat toujours présent n'a plus fait d'impression sur nous; elles n'ont plus été pour nous que comme ces objets familiers & de tous les jours qui n'arrêtent plus nos regards. Il en a été de même de tous nos autres devoirs les plus essentiels; nous en

avons été frappés la premiere fois qu'on nous les a montrés dans ces maisons d'épreuve & de retraite ; mais au sortir d'ici, tout ce qui nous environne nous les répétant & nous les mettant sans cesse sous les yeux, l'éclat toujours présent n'a plus servi qu'à nous endormir : la lumiere de la vérité toujours présente, toujours sous nos yeux, a fait notre malheur & notre crime : semblables à ces Prêtres & à ces Lévites qui conduisoient l'Arche d'Israël dans le désert, la premiere fois qu'au sortir de la Mer rouge, la colomne lumineuse parut à la tête du camp, pour diriger leurs campemens & leur route, la nouvelle apparition de cette lumiere les frappa pendant quelque temps d'une sainte terreur, d'un nouveau respect pour les ordres de Moyse & pour les devoirs de leur état : tout promettoit de leur part une fidélité persévérante ; mais revoyant ensuite chaque jour cette lumiere miraculeuse, qui ne cessa point de leur apparoître dans le désert, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle accoutumé, qui ne fit plus d'impression : le respect pour Moyse, le zele pour les fonctions du Sacerdoce s'affoiblit ; & on les vit bientôt confondus avec les murmurateurs & les adorateurs du Veau d'or, dégénérer la plupart de la sainteté de leur ministere.

Voilà, mes Freres, l'histoire de notre défection, & sur-tout de notre refroidissement pour l'étude : nous avons conservé quelque temps un desir sincere d'avancer

dans les connoissances indispensables au succès de nos fonctions ; mais insensiblement la paresse, la dissipation, l'exemple de plusieurs de nos confréres a rallenti ce premier zele : nous avons cru en savoir assés, & loin de nous servir de nos foibles commencemens d'étude, pour acquérir les nouvelles lumieres qui nous manquoient, nous avons laissé éteindre celles qui nous restoient de nos premieres études, & oublié le peu même que nous avions appris. Et plût-à-Dieu qu'une expérience de tous les jours n'autorisât pas là-dessus notre plainte ? Le Sacerdoce est pour la plupart le terme fatal de leurs études : on ne s'étoit proposé que d'en savoir assés pour soutenir ces épreuves pénibles de doctrine & de capacité par où il faut passer pour être admis aux saints Ordres : est-on revétu du saint & dernier caractere, on est charmé de n'avoir plus de compte à rendre aux hommes de son ignorance ou de sa capacité ; on ne compte pour rien celui qu'il faudra rendre devant le Tribunal de Jesus-Christ, ni le déshonneur de l'Eglise dont on n'a voulu que surprendre le consentement, en se présentant à la Prêtrise : on en demeure là. Ainsi le Sacerdoce devient le titre unique & universel qui autorise l'ignorance & la cessation de toute étude : mais c'est alors qu'entrant dans les fonctions du saint ministere, la science & les lumieres deviennent plus nécessaires ; mais on n'est Prêtre que pour servir l'Eglise ; mais le

caractere saint ne donne pas les lumieres, il les suppose, ou c'est un nouvel engagement pour les acquérir; mais vous posez les armes de la milice sainte, le bouclier de la foi & la glaive de la doctrine & de la parole, précisément lorsque l'Eglise vous fait entrer dans le combat: n'importe, le Sacerdoce qui devoit nous mettre ces armes saintes à la main, les en fait tomber; on n'a plus de goût pour l'étude; on ne lit plus; les Livres sont devenus des meubles de rebut, souvent même on n'en a pas; & c'est beaucoup quand le Presbitère de certains Pasteurs est décoré du moins de la présence d'une seule Bible.

Ce n'est pas qu'on exige que l'étude devienne votre unique occupation, & qu'attachés sans cesse sur vos Livres, vous perdiez de vûe les besoins de vos peuples: c'est uniquement pour leur être utile que vous devez vous instruire: c'est pour leur rendre en public des richesses que vous amassez en secret. Ainsi quand nous vous exhortons à l'étude, ce n'est pas à une étude qui vous rende invisibles à vos Paroissiens; mais qui leur rende votre présence & vos soins plus utiles: ce n'est pas à une étude & à des recherches spéculatives & curieuses, qui n'ont aucun rapport à leur salut; vous consumeriez mal-à-propos un temps qui n'est point à vous & que vous devez à votre peuple: on n'exige pas que vous vous proposiez d'approfondir ce que les sciences mêmes ecclésiastiques ont de

plus sublime & de plus difficile ; ces talens extraordinaires sont réservés à un petit nombre de génies rares que Dieu suscite de siecle en siecle pour les opposer aux ennemis de la Foi, & dissiper par leurs lumieres les nuages que l'orgueil & la témérité de l'erreure ntreprend de temps en temps de répandre sur la pureté & l'ancienneté de sa doctrine. Tous ne sont pas Prophetes, & les dons de l'Esprit saint ne se communiquent pas à tous avec le même éclat & la même abondance ; mais tous doivent connoître Jesus-Christ, & avoir acquis la science de ses Sacremens & de ses Mysteres : nous devons tous être instruits de la sainteté de ses maximes & de ses loix, les méditer sans cesse, en faire, comme le Prophete, notre nourriture & la plus douce occupation de notre vie, & y puiser des lumieres qui deviennent des remedes toujours sous notre main, pour être appliqués aux besoins & aux divers maux des Fideles qui nous sont confiés.

Hélas ! mes Freres, les Scribes & les Prêtres de la Loi, persuadés que la connoissance de ses préceptes & de ses Ordonnances étoit inséparable du Sacerdoce, affectoient de porter attachés à leurs vêtemens, & étaloient avec ostentation leurs philacteres qui n'étoient que de rouleaux amples de la Loi, dont ils bordoient le bas de leurs robbes : *Dilatant philacteria sua, & magnificant fimbrias.* C'étoit à la vérité une affectation pharisaïque & ridicule ; *Matth.* 23. 5.

mais ils nous apprenoient du moins qu'un Prêtre ne doit jamais marcher & paroître nulle part sans porter avec lui la Loi, non pas attachée à ses vêtemens, mais gravée profondément dans son esprit & dans son cœur. Dans le Paganisme même, les Prêtres des idoles n'avoient point d'autre occupation qu'une étude assidue des fables & des extravagances de leur mythologie; ils vivoient retirés dans l'obscurité de leurs Temples, pour répondre aux peuples abusés qui venoient les consulter sur leurs Mysteres impurs & insensés, avant de s'y faire initier. Et nous, mes Freres, établis pour nous instruire à fonds d'une Religion si sublime & si divine, chargés de nous remplir sans cesse d'une doctrine si sage, si consolante, que Jesus-Christ nous a dictée & apportée du sein de son Pere, nous ne sentons aucun goût pour nous en instruire, pour la méditer & l'approfondir: nous regrettons les momens où nous sommes quelquefois obligés de la consulter: nous ne nous faisons pas une honte d'en ignorer non-seulement les points les plus sublimes & les plus difficiles, mais les plus essentiels à notre ministere: nous nous contentons d'une connoissance grossiere & superficielle: nous n'entrons point par une application sérieuse dans l'esprit & dans le fond de la doctrine sainte dont nous sommes les interprétes; comment pourrions-nous y faire entrer ceux dont l'instruction nous est confiée?

Auſſi, mes Freres, nos peuples connoiſſent-ils le fond de la Religion, l'eſprit du Chriſtianiſme, & les régles d'une piété intérieure & ſincere? ils ne connoiſſent la plupart de la Religion que quelques pratiques extérieures, certaines dévotions populaires, plus utiles ſouvent au Paſteur, qu'au peuple même, mais pour le véritable eſprit de la Foi, de ſes Myſteres & de ſes devoirs intérieurs & eſſentiels, ils ne le connoiſſent pas; & comment le connoîtroient-ils, puiſque les Paſteurs obligés de les en inſtruire, n'ont jamais eu aucun ſoin de les étudier eux-mêmes?

Mais la plupart des Curés de campagne, dit-on, ſont pourvûs d'un revenu ſi modique, qu'ils ne ſont pas en état de ſe donner tous les Livres néceſſaires. Hélas! mes Freres, s'ils aimoient ces Livres, s'ils en étoient avides, s'ils ſentoient le beſoin qu'ils en ont, la modicité de leur revenu ſuffiroit bientôt pour ſe donner ce ſecours. Et d'ailleurs faut-il tant de Livres pour s'inſtruire des régles? ce n'eſt pas la multitude des Livres qu'on exige: les plus néceſſaires ſe réduiſent à peu; c'eſt le goût de l'étude; c'eſt le deſir de ſe rendre utile à ſa Paroiſſe; c'eſt de puiſer dans la priere des lumieres que l'étude elle-même ne donne pas; c'eſt de goûter les vérités du ſalut, & de chercher tous les moyens d'avancer dans leur connoiſſance, pour les faire connoître: & goûter à ſon peuple: en un mot, c'eſt une volonté ſincere de remplir ſes de-

voirs ; mais vous mettriez les Prêtres & les Pasteurs dont nous parlons, au milieu de tous les Livres sur la doctrine sainte qui ont été écrits depuis la naissance de l'Eglise, qu'ils en seroient plus embarrassés que curieux d'en lire un seul.

Mais tout le monde, dit-on encore, n'est pas né avec certains talens, ni avec beaucoup d'ouverture pour les sciences. C'est pour cela même, vous qui nous tenez un pareil langage, que vous devez redoubler votre application, afin qu'un peu plus d'étude & de travail supplée au défaut des dispositions, & à la facilité que la nature vous a refusée. De plus, faut-il des talens si singuliers pour s'instruire des regles & des devoirs du saint ministere ? Enfin remplacez par une vie sainte & occupée le défaut de ces talens que la nature vous a refusés : vos exemples acheveront ce qui pourroit manquer à l'élevation de vos instructions & à la singularité de vos lumieres : le serviteur le plus mal partagé, & qui n'avoit reçu que le moindre talent, est-il excusé pour n'en avoir fait aucun usage ? Je le repete, mes Freres, faut-il des talens si distingués aux yeux des hommes, pour gouverner saintement & utilement un pauvre peuple ? Hélas ! il faut l'aimer, & desirer sincérement son salut ; il faut avoir pour lui un cœur de pere & de Pasteur, touché de ses miseres, & encore plus de ses vices ; il faut souhaiter sans cesse que le regne de Dieu s'étende & s'accomplisse

& que le sang de Jesus-Christ ne soit pas répandu envain sur le champ qu'il nous a confié. Qu'un Pasteur, mes Freres, est savant & éclairé, quand il est dans ces dispositions si dignes du Sacerdoce! & qu'un peuple est heureux d'avoir pour conducteur un Pasteur si simple, si humble, si peu habile en apparence; mais si rempli de l'esprit de Dieu! Donnez-en souvent à votre Eglise, ô mon Dieu, des Pasteurs de ce caractere.

Mais malheureusement, mes Freres, parmi les Prêtres & les Pasteurs qui, pour justifier leur paresse & leur ignorance, nous alléguent ou le défaut de Livres, ou leur peu de disposition aux sciences, non-seulement on ne trouve dans leur vie ni application, ni étude; mais on n'y trouve encore ni piété; ni zele pour leurs devoirs, ni amour de la priere & de la retraite, ni aucune de ces vertus pastorales, plus utiles souvent à l'Eglise, plus édifiantes, que la science même qui enfle: l'ignorance, l'oisiveté, la dissipation, & l'oubli des devoirs, vont toujours ensemble. Et en effet, mes Freres, je souffre de le dire ici; mais dites-le vous-mêmes à ma place, vous qui le voyez tous les jours; quelle vie menent d'ordinaire ces Pasteurs sans nulle étude, ignorans, oiseux & désœuvrés, au fond de leur campagne? une vie aussi basse, aussi terrestre, & presque toujours moins innocente, que celle du peuple qu'ils gouvernent: peu touchés de faire fructifier le

champ de Jesus-Christ qu'ils laissent en friche, les soins de faire valoir les fonds temporels de leur bénéfice forment toute leur occupation : l'oisiveté, l'avidité les jette bientôt dans des contestations & des procès avec leurs peuples, dont ils devroient être les tuteurs & les peres, & au milieu desquels l'Eglise les avoit placés comme des Anges de paix. Dès que les soins temporels n'occupent plus leur oisiveté, aucun Livre, aucune étude ne les attachant à leur Presbitere, le séjour leur en devient insupportable : sans cesse errans, ou pour dissiper leur ennui, ou pour aller dissiper celui de quelques-uns de leurs confreres qui font profession de la même oisiveté qu'eux ; si quelque obstacle les retient dans leur Paroisse, ce n'est que pour y traîner leur inutilité de maison en maison, & se montrer trop souvent à leurs Paroissiens, pour pouvoir espérer de leur être jamais utiles. Quelle vie, mes Freres, pour un Prêtre qui tient la place de Jesus-Christ au milieu de son peuple, pour un dispensateur de ses Sacremens, de ses graces & de ses Mysteres.

Voilà pourtant, mes Freres, la suite inévitable de l'oisiveté & du défaut d'étude, dans un Prêtre & dans un Pasteur. De là encore ces Conférences si sagement établies par nos Prédécesseurs dans ce grand Diocèse, si religieusement observées dans le reste du Royaume ; ces saintes Assemblées si utiles pour entretenir une

union ſacerdotable entre les Miniſtres, un ſaint concert pour s'animer mutuellement à la pratique uniforme des devoirs du ſaint miniſtere, & un ſecours pour en éclaircir les doutes & les difficultés; ces Conférences que nous avons vû d'abord fréquentées avec tant de zele, nous avons la douleur, ſur la fin de notre Epiſcopat, de les voir déſertes, & preſque tombées dans pluſieurs cantons de ce Dioceſe. D'où pourroit donc venir, mes Freres, une déſertion ſi peu édifiante & ſi douloureuſe pour nous? N'en doutons pas: l'ignorance, l'oiſiveté & le defaut d'étude en ſont la principale raiſon pour ceux qui s'en abſentent: peu capables la plupart d'aider de leurs lumieres ces pieuſes ſociétés, & encore moins empréſſés de profiter des lumieres de leurs confreres, ils auroient honte d'y aller faire montre de leur oiſiveté & de leur ignorance; & ce qui devroit leur rendre ce ſecours plus néceſſaire, les en éloigne & le leur rend odieux. Il s'en trouve même qui croyent en ſavoir aſſés, & n'avoir pas beſoin d'aller perdre leur temps à ces aſſemblées: mais en ſavent-ils plus que ſaint Paul, qui élevé juſqu'au ciel où il avoit puiſé dans le ſein de Dieu des lumieres & des ſecrets ineffables qu'il n'étoit pas permis à l'homme de révéler, ne dédaignoit pas cependant d'aller à Jéruſalem conférer avec Pierre, Jacques, & les autres Miniſtres, & de s'aider de leurs lumieres; [illegible] conduire plus ſûrement

dans les fonctions du ministere, persuad
que ce saint concert des Ministres pouvoi
seul avancer l'œuvre de l'Evangile? E
vous qui croyez en savoir assez pour vou
passer de ces pieuses Assemblées, seuls a
fond de vos campagnes, sans secours
vous vivez en sûreté dans une solitude fa
rouche, au milieu des périls & des doute
dont toutes nos fonctions sont sans cess
environnées; vous fuyez les secours qu
vous pourriez trouver, en vous réunissan
avec vos confreres; vous vous privez mê
me des douceurs d'une société sainte &
sacerdotale; les liens de la doctrine & d
la charité qui devroient vous unir, vou
séparent; vous faites une espece de schisn
dans un Diocese où la miséricorde de Je
sus-Christ a conservé jusqu'ici la paix &
l'union; & vous encourez l'anathême qu
l'Apôtre prononce contre ceux qui se sépa
Judæ. rent eux-mêmes: *Qui segregant semetipsos.*
V. 19. Je vous conjure donc, mes Freres, d
lever ce scandale qui nous afflige: rende
à ce grand Diocese la gloire dont il a tou
jours joui par la pratique universelle d'un
discipline si utile: ma carriere est déjà bie
avancée; ne me la laissez pas finir avec l
chagrin de voir un usage si saint prêt à tom
ber; épargnez cette douleur à ma vieil
lesse; ranimez-là plutôt d'une joie nou
velle en ranimant votre zele pour vos de
voirs, & en particulier pour les Confé
rences ordonnées: *Implete gaudium meum*
l'amour de l'étude se réveillera avec elles

Secondez donc, mes Freres, là-dessus les desirs d'un Pasteur qui vous a toujours aimés, qui n'a jamais usé qu'à regret de son autorité envers ses freres, & qui par-là a lieu d'espérer que sans employer des menaces, il suffira pour vous toucher, de ses seules remontrances.

DIX-SEPTIEME

DISCOURS

De l'obſervance des Statuts & des Ordonnances du Dioceſe.

1739. SAns doute, mes Freres, les Ordonnances des premiers Paſteurs dans le gouvernement de leurs Dioceſes, ne ſont que vous rappeller les anciens Canons. Ce ne ſont pas des Loix nouvelles que nous vous impoſons; ce ne ſont que les anciennes regles de diſcipline conſacrées de ſiecle en ſiecle par la déciſion de tant de Conciles; & loin d'y ajouter de nouvelles rigueurs, nous ſommes forcés d'en adoucir la ſévérité, pour nous accommoder au relâchement des mœurs publiques du Clergé: de ſorte que nos Ordonnances ſe propoſent plutôt de maintenir dans le ſaint miniſtere cette décence & cette régularité extérieure qui prévient le ſcandale & le déſordre, que d'y rétablir cette rigidité de diſcipline, qui a annoncé pendant ſi long-temps le zele & la ferveur; c'eſt ce qui m'engage à ajouter encore quelques réfle-

xions aux remontrances édifiantes qui vient de nous faire M. le Promoteur, au ſujet de l'oubli où du non-uſage où la plupart de nos Ordonnances & de celles de nos Prédéceſſeurs tombent inſenſiblement dans ce Dioceſe. Il ſe peut faire que la rareté des exemplaires de ces Ordonnances, & la difficulté qu'ont les nouveaux Curés d'en recouvrer, ait donné lieu à cet inconvénient ; car nous cherchons plus à vous excuſer, qu'à vous reprendre : mais enfin, afin que l'inobſervance n'ait plus d'excuſe, nous allons les raſſembler toutes, & les faire réimprimer dans un recueil ; & nous eſpérons que ce nouveau ſecours renouvellera & l'obſervance & l'amour des régles ſaintes de l'Egliſe, parmi ſes Miniſtres.

En effet, mes Freres, quel prétexte pourroit-il reſter encore après cela à ceux qui croiroient pouvoir ſe diſpenſer de ſe conformer à la diſcipline preſcrite par ces Loix ſacrées ? Les regarderoient-ils comme de ces Loix arbitraires & indifférentes, que chacun peut obſerver ou négliger à ſon gré ? l'illuſion ſeroit trop groſſiere. Car, mes Freres, l'Egliſe, ce Royaume ſpirituel dont Jeſus-Chriſt eſt le Chef & le Roi éternel, n'auroit donc établi ſon gouvernement que ſur des loix vaines & inutiles, incapables d'y maintenir l'ordre, la ſûreté, la décence que les loix humaines maintienne depuis ſi long-temps dans les ſociétés civiles ? Quoi ! mes Freres, l'Egliſe

n'auroit donc assemblé de siecle en siecle tant de Conciles vénérables, & formé tant de Canons de discipline sur les mœurs des Clercs, que pour nous prescrire des regles frivoles, & qui laissent à chacun de ses Ministres la liberté de les mépriser? ces Canons si vénérables, ces monumens si précieux du zele des âges les plus florissans du Christianisme, que chaque siecle a toujours respectés, que l'Eglise conserve comme son dépôt le plus cher & le plus sacré, & qui font toute la sûreté & toute la gloire de son gouvernement; ne renfermeroient donc que des décisions puériles, que des regles inutiles, peu dignes de la gravité de ces saintes assemblées qui nous les ont laissées; de l'esprit de Dieu qui y présidoit; du zele & de la science de tant de grands Evêques qui y assistoient, dont les noms & les ouvrages sont encore aujourd'hui le canal le plus sûr & le plus respectable de la Tradition? Eh! qu'y a-t-il sur la terre d'inviolable & de sacré, si ces loix ne le sont pas? Et les peines mêmes, & les censures dont elles menacent les transgresseurs, peuvent-elles les laisser au rang des choses arbitraires & indifférentes?

Aussi, mes Freres; tandis que ces regles saintes ont été religieusement observées; le monde lui-même, tout monde qu'il est, a respecté l'ordre, la paix, la piété, l'unanimité qui regnoit dans le saint ministere; l'Eglise, comme une armée re-

doutable par sa sainteté, & toujours rangée dans un bel ordre, n'offroit rien au-dedans que d'édifiant à ses enfans, & au-dehors que de respectable aux étrangers, & de terrible à ses ennemis: *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* Mais dès que ces regles si saintes; toujours vivantes dans les saints Canons, & toujours rappellés sous nos yeux par les Statuts & les Ordonnances des Evêques, ont été négligées, ou par l'infidélité des Ministres du second ordre, ou par le peu de soin des premiers Pasteurs à les faire observer; toute la face de l'Eglise en a paru peu à peu défigurée; & enfin l'ignorance, l'indécence, le déréglement avoient changé & infecté à un point le Clergé dans les deux derniers siecles, que des esprits superbes en prirent occasion de se séparer du sein de l'Eglise, comme si les portes de l'enfer avoient prévalu contre elle, ou que Jesus-Christ eût promis la perpétuité de la piété à chacun de ses Ministres, comme il a promis celle de la vérité au saint ministere. *Cant. 6. 3.*

Ce n'est donc que l'observance unanime de saints Canons, & des anciennes Loix de l'Eglise, renouvellées par nos Ordonnances, & par celles de nos Prédécesseurs, qui puisse conserver au corps du Clergé cette bonne odeur de Jesus-Christ, qu'il doit répandre dans ce grand Diocese.

Mais l'usage, dites-vous, a prévalu; & la plûpart de ces Ordonnances ne sont plus observées. Et voilà précisement, mes Fre-

res, ce qui fait aujourd'hui le ſujet de notre douleur, de nos plaintes ; & permettez-moi d'ajouter, ce qui devroit le faire auſſi de votre confuſion. Quoi ! vous ne nous alléguerez pour vous juſtifier que la juſtice mêmes des reproches que nous avons à vous faire ? L'uſage commun, dites-vous, ſemble en autoriſer l'inobſervance ; mais des miniſtres de Jeſus-Chriſt chargés d'inſtruire les peuples, peuvent-ils nous tenir un pareil langage ? Eh ! que répondrez-vous donc à ces mêmes peuples, quand pour juſtifier les abus infinis du monde contre leſquels vous vous élevez ſi fort dans la chaire, ils vous diront que l'exemple commun les autoriſe ; que l'uſage a prévalu ; & que les maximes de l'Evangile & les ordonnances de Jeſus-Chriſt oppoſées à ces abus, ne ſont preſque plus nulle part obſervées ? vous leur répondrez ſans doute, que l'uſage ne ſauroit jamais preſcrire contre la loi ; que Jeſus-Chriſt ne nous a pas laiſſé les uſages, mais l'Evangile pour notre regle ; & que malgré la corruption générale, il reſte encore des gens de bien répandus par-tout, qui ont appris de Jeſus-Chriſt, que la voie que ſuit le grand nombre eſt toujours cette voie ſpacieuſe de perdition qui conduit à la mort, pour qui l'exemple commun devient une raiſon même de ne pas s'y conformer, & qui regardent comme des crimes, les choſes autoriſées par la multitude. Et voilà, mes Freres, ceque vous devez-vous ré-

pondre à vous-mêmes ; que l'abus, quelque commun qu'il ſoit, n'autoriſe jamais la tranſgreſſion de la regle ; & que malgré l'exemple de ceux de vos Confreres qui ne ſe font aucun ſcrupule de ne pas ſe conformer aux Statuts du Dioceſe, & aux loix de l'Egliſe, Dieu conſerve à ce Dioceſe, & vous y connoiſſez vous-mêmes, des Miniſtres fideles qui ſont notre gloire & notre conſolation, & qui regardent comme une apoſtaſie le mépris des regles ſaintes que l'autorité de l'Egliſe a de tout temps impoſées au Sacerdoce.

Vous nous direz peut-être que vous en convenez ; mais que vous laiſſez cette grande exactitude à ces Miniſtres fervens, & qui ſe piquent d'une régularité plus rigide. Mais, mes Freres, de quoi donc doit ſe piquer un Prêtre, que d'être ſaint, régulier, & fidele ? Y a-t-il des dégrés différens de vocation au Sacerdoce ? En connoiſſez-vous dans le ſaint miniſtere, dont les uns ſoient appellés à une vie ſainte, édifiante, toute conſacrée au zele, au travail, à la charité, aux bonnes œuvres, à l'amour des regles & des obligations de leur état ; & d'autres à une vie molle, ſenſuelle, indolente, & ennemie des regles qui la contraignent ? La diſtinction que vous mettez entre les Miniſtres Fideles & vous, eſt l'arrêt terrible de votre condamnation ; & vous en faites votre excuſe ?

Mais d'ailleurs ces regles dont vous renvoyez l'obſervance à ceux qui ſe piquent

d'une grande régularité, n'ont été faites que pour ceux, qui comme vous, ne s'en piquent pas. Ce ne sont pas les saints Prêtres qui ont obligé l'Eglise à former tant de Canons de discipline, & à menacer de ses censures ceux de ses Ministres qui refuseroient de se conformer à ces regles saintes : ç'a été uniquement pour corriger les abus qui commençoient à se glisser dans le Clergé, en prévenir de plus grands, & ramener les Prêtres peu fideles à une conduite plus édifiante & plus convenable à la sainteté de leur état. Hélas ! mes Freres, si l'Eglise n'avoit vû dans le ministere que des Prêtres saints & fervens, ses Canons n'auroient été que des avis tendres & paternels pour régler leur zele, & pour modérer leur ferveur : elle ne s'est donc cru obligée de faire des loix, que pour remédier à des abus, & en prévenir de plus grands : ses réglemens ne regardent donc que ces Ministres peu fideles à leur devoir, à qui ces précautions étoient nécessaires, & non les Prêtres pour qui elles étoient inutiles : ce n'est donc pas pour eux que l'Eglise a multiplié ses Canons, & que nous les renouvellons par nos Ordonnances ; c'est pour vous seuls, & pour ceux qui vous ressemblent, & qui, comme vous, en renvoyent l'observance aux Ministres saints, & qui font profession d'une régularité plus rigide : car la loi, dit l'Apôtre, n'a pas été établie pour les Justes, mais pour ceux qui ne le sont pas, & qui ne se piquent pas même

même de l'être : *Lex justo non est posita, sed injustis.* 1. Tim. 1. 9.

Mais ces prétextes vagues & généraux que nous venons de combattre, ne sont pas les plus à craindre ; ce sont-là de ces discours vulgaires que l'ont tient, & dont on sent soi-même l'injustice : ce qui paroît plus dangereux, sont les prétextes personnels que chacun se fait pour se dispenser de quelqu'une de ces Ordonnances. Nous en avons publié sur l'obligation où sont les Curés, conformément aux saints Canons, d'instruire leurs peuples, de résider dans leurs Paroisses, d'éviter un gain sordide dans leurs fonctions : arrêtons-nous aujourd'hui à ces trois regles ; nous trouverons une autrefois occasion de parler des autres. Or, mes Freres, qu'un Curé, malgré l'obligation rigoureuse que lui impose son titre de Pasteur d'instruire son peuple, se dispense de ses prônes, & laisse les années entieres, sa Paroisse sans instructions ; il nous répondra qu'il n'a aucun talent pour parler en public ; & que soit timidité, ou faute de mémoire, il n'a jamais pu parvenir à y réussir. Mais, mon cher Frere, vous vous êtes senti du talent pour vous revêtir du titre de Pasteur ; & vous n'en sentez point pour instruire votre troupeau ? vous vous êtes donné pour Pasteur à votre peuple ; & vous vous trouvez incapable de l'enseigner ? l'Eglise a cru consacrer vos lévres, pour être les dépositaires & les interpretes de la doctrine & de la vérité ; &

vous ne sauriez les ouvrir, & loin de publier sur les toîts l'Evangile dont vous êtes le héraut & l'Apôtre, vous êtes un chien muet? ce n'est donc pas l'Eglise qui vous a établi Pasteur; c'est donc vous mêmes qui vous êtes appellé; vous vous déclarez donc vous-même un intrus & un usurpateur; & en souscrivant nous-mêmes votre titre, sans vous connoître, nous avons souscrit au titre de votre réprobation, si vous vous obstinez à le conserver en vous trompant vous-même, comme vous avez trompé l'Eglise en l'usurpant.

Mais vous êtes né, dites-vous, avec une mémoire ingrate, & qui vous met hors d'état de parler en public. Mais le cœur est-il aussi ingrat & aussi rebelle que la mémoire? le grave, le saint ministere de l'instruction dans un Pasteur, n'est pas un exercice sec & puérile de la mémoire; c'est le cœur, ce sont les entrailles qui doivent parler. Ah! mes chers Freres, si nous méditions les vérités de la Religion dans les Livres saints; si nous les aimions; si nous nous en nourrissions; si nous en faisions notre occupation la plus ordinaire & la plus délicieuse, nous ne serions pas si fort en peine, quand nous serions obligés d'en entretenir notre peuple. On a bientôt appris à parler de ce qu'on aime: le cœur fournit bien plus abondamment que la mémoire, & a même un langage qu'elle ne connoît pas. Un saint Pasteur touché de Dieu & du salut des ames qui lui sont confiées, trouve

dans la vivacité de ſon zele, & dans l'abondance de ſon cœur, des expreſſions formées par l'Eſprit-ſaint, Eſprit d'amour & de lumiere, mille fois plus capables de toucher, de ramener les pécheurs, que toutes celles que peut fournir le travail & le vain artifice de l'éloquence humaine. Ne nous dites donc plus que vous ne ſentez point de talent : ce n'eſt pas celui d'un Orateur qu'on vous demande, c'eſt le talent d'un pere : & de quel talent un pere peut-il avoir beſoin pour parler à ſes enfans, que de ſa tendreſſe pour eux, & du deſir de leur être utile ? premier prétexte, le défaut de talent.

D'autres conviendront avec nous que l'inſtruction eſt ſans doute le devoir le plus indiſpenſable d'un Paſteur ; qu'à la vérité ils le rempliſſent rarement ; mais qu'une ſanté foible & languiſſante ne leur permet pas d'y être plus fideles. Nous n'avons d'abord qu'à renvoyer ces prétendus infirmes à leur propre conſcience, & demander à la plupart d'entre eux : Pouvez-vous de bonne-foi alléguer à Dieu ce prétexte de défaut de ſanté, dont vous vous ſervez devant les hommes ? & votre conſcience eſt-elle là-deſſus bien d'accord avec vous-même ? l'infirmité dont vous vous couvrez, vous rend-elle inhabile à quelqu'autre choſe qu'à vos fonctions ? ne vous laiſſe-t-elle pas aſſez de force pour vaquer à vos intérêts temporels, à des affaires, à des mouvemens plus difficiles à ſoutenir pour la ſanté, que le

travail d'une simple instruction ? que dirai-je? à des plaisirs peut-être, à des dissipations, à des courses toujours suivies d'excès & d'intempérance, & capable de ruiner la santé la plus robuste? êtes-vous malade dans quelqu'autre circonstance que dans celle où il faut faire votre devoir? & vous osez nous alléguer après cela une foiblesse de santé, capable de tout soutenir, hors la fidélité à vos obligations ? Ah ! ce n'est donc pas votre corps, c'est votre cœur qui est foible, languissant, & malade; ce n'est pas la force, c'est la piété seule qui vous manque. Renouvellez-vous dans l'esprit de votre vocation ; & votre force se renouvellera comme celle de l'aigle ; &, comme l'Apôtre, vous ne serez jamais plus fort, que lorsque vous paroîtrez plus foible : *Cùm infirmor, tunc potens sum.* Allez à la source du mal, guérissez la langueur de votre ame, & celle de votre corps disparoîtra bientôt : croissez en foi, en charité, en zele ; & vous croîtrez aussitôt en santé : perdez le goût de vos aises, de vos plaisirs, d'une vie inutile & paresseuse; & vous recouvrerez en même temps celui de vos fonctions : aimez l'Eglise qui vous a placé si honorablement au rang de ses Ministres ; & vous ne trouverez de plaisir qu'à vous sacrifier à son saint ministere : soyez un bon Pasteur ; & vous vous estimerez heureux de donner vos soins & votre vie pour vos brebis ; & loin de prétexter de fausses infirmités pour vous dispenser de

1. Cor. 12. 10.

les ſecourir, celles-mêmes qui ſeront réelles ne pourront arrêter votre zele : vous prendrez de votre foibleſſe même de nouvelles forces ; & la charité paſtorale vous fera une ſainte illuſion : *Fortis eſt ut mors dilectio;* comme l'indifférence & la pareſſe vous en font aujourd'hui une très-criminelle ; ſecond prétexte, le défaut de ſanté. *Cant.* 8. 6.

Mais enfin, & c'eſt encore ici un nouveau prétexte, & un troiſieme ſorte de Curés ; il y a ſi long-temps, diſent-ils, qu'ils prônent, qu'ils inſtruiſent exactement leur peuple ; n'eſt-il pas juſte à un certain âge de ſe donner un peu de relâche ? J'en conviens, mes Freres ; & rien n'eſt plus reſpectable que le repos d'un ancien Paſteur, que l'âge & ſes longs travaux ont mis hors d'état de continuer ſes fonctions. Mais ce ſont ces Paſteurs fideles & vénérables eux-mêmes, qui ſeuls refuſent de ſe repoſer ; nous avons beau leur offrir un azile & un lieu de repos, & les exhorter de ménager une caducité ſi chere & ſi précieuſe à l'Egliſe ; ils ſont ſourds à nos remontrances : leurs forces ſemblent ſe renouveller avec leurs années ; & plus ils vieilliſſent, comme le Prophete, plus ils ſentent rédoubler leur tendreſſe paternelle pour leur cher troupeau qu'ils enfantent depuis tant d'années à Jeſus-Chriſt, & qu'ils ne peuvent ſe réſoudre d'abandonner : *Et ſenectus mea in miſericordia uberi.* *Pſ.* 91. 15.

Tandis que tant d'autres, après quel-

ques années de travail, & encore presque à la force de l'âge, se lassent, se rebutent, regardent derriere eux ne font plus que se traîner dans la carriere, se dégoûtent de leurs fonctions, croyent en avoir déjà trop fait, semblent, comme ces ouvriers injustes de l'Evangile, vouloir compter avec le Pere de famille, & exiger à la rigueur leur salaire, comme s'ils avoient porté le poids du jour & de la chaleur; & perdent dans le dégoût & dans l'indolence, non-seulement tout le fruit de leurs travaux passés, mais encore celui que les soins dont ils sont encore capables, & que leur expérience rendroit plus utiles, pourroit leur promettre.

En vain on se flatteroit que la Paroisse qu'on instruit depuis si long-temps avec exactitude, ne sauroit souffrir faute d'instruction; que les devoirs & les mysteres de la Religion n'y sont ignorés de personne, & qu'on n'a plus rien de nouveau à leur apprendre. Mais les lumieres qui ont montré la vérité aux pécheurs ne s'effacent-elles jamais de leur esprit & de leur cœur? les passions toujours naissantes, n'y forment-elles pas sans cesse de nouvelles ténébres qu'il ne faut pas se lasser de dissiper? les foibles que les vérités entendues n'ont fait qu'ébranler, n'ont-ils pas besoin d'un nouvelle lumiere qui les détermine? ceux qui après quelques démarches de conversion sont retournés à leur vomissement, ne faut-il pas leur tendre encore une main charita-

ble pour le relever de leur chûte ? les endurcis qui jusques-là ont résisté aux vérités annoncées, faut-il les abandonner à leur endurcissement, se croire quitte de tout à leur égard, & les laisser périr tranquillement ? les ames lâches n'ont-elles pas besoin d'être animées & fortifiées au milieu des tentations du dehors & du dedans ; les justes, d'être affermis contre les accidens fâcheux de la vie humaine, & les difficultés mêmes de la vertu? Vous croyez que tout est fait ; & tout vous reste encore affaire : votre peuple n'est il plus votre peuple, depuis que vous lui avez consacré quelques années de travail? n'êtes-vous plus vous-même Pasteur, depuis que vous en avez rempli quelque temps les fonctions? c'est parceque vous avez semé & cultivé long-temps, que vous êtes moins excusables de vous rebuter & d'interrompre votre travail, lorsque vous êtes à la veille de recueillir le fruit de vos peines. Vous commencez à négliger votre Paroisse, dans le tems précisement où la connoissance qu'une longue expérience vous a donnée des besoins de votre peuple, pourroit lui rendre vos soins plus utiles; dans un temps où notre autorité plus affermie, la confiance & la docilité de vos peuples mieux établie, pourroit vous autoriser à établir dans votre Paroisse, certains biens essentiels ; à corriger certains abus invétérés ; en un mot, à entreprendre mille choses utiles auxquelles un commençant n'oseroit pas même penser. Non, mes Freres,

un Pasteur encore en état de travailler, peut-il croire avoir acquis par ses travaux, le privilege de croupir désormais dans une indigne paresse ? les besoins journaliers de son peuple, ne reclament-ils pas contre son indolence & ses dégoûts? ses obligations ne subsistent-elles pas toujours avec ses forces ? Jesus-Christ le grand modele des Pasteurs prononça-t-il que sa mission étoit finie & le ministere dont son Pere l'avoit chargé, consommé, que lorsqu'il le consomma lui-même, en consommant son sacrifice sur la croix ? *Consummatum est.* Et un Curé se croiroit quitte de son ministere, tandis que l'ouvrage dont l'Eglise l'a chargé, est à peine commencé ? Pourra-t-il dire un jour, comme Jesus-Christ à son Pere, que de tous ceux qui lui avoient été confiées, aucun n'a péri par sa faute? *Non perdidi ex eis quemquam.* Ne doit-il pas mesurer son zele sur les besoins de son peuple, & non sur le temps qu'il a déjà employé à le secourir; aller jusqu'au bout, & s'immoler s'il le faut, avec joie, comme l'Apôtre, sur le sacrifice de son zele, de sa foi, & de celle de son peuple: *Sed et si immolor supra sacrificium & obsequium fidei vestræ, gaudeo & congratulor* : troisieme prétexte, l'ancienneté du service.

Joan. 19. 30.

Joan. 18. 9.

Philipp, 2. 17.

Mais si l'on se forme des prétextes pour se dispenser du devoir de l'instruction, il n'est pas surprenant qu'on s'en forme sur le devoir de la résidence, aussi indispensable que celui de l'instruction.

Je ne parle pas de ces abſentes fréquentes & preſques journalieres, qui n'ont pour but que l'amuſement, la diſſipation, la crapule, dans leſquelles un Paſteur oiſeux, dégouté de ſes devoirs, cherche à remplir le vuide d'une vie inutile par l'agitation éternelle d'une vie errante & tumultueuſe, toujours accompagnée d'un oubli criminel de tous ſes devoirs; d'un ſcandale perpétuel pour une Paroiſſe, témoin des courſes continuelles de ſon Curé; & d'un exemple contagieux pour tout ſon voiſinage, où il va troubler la ſolitude de ſes Confreres, & les engager de venir à leur tour troubler la ſienne: de ſorte que dans certains cantons, les chemins ſont plus fréquentés par les Curés, que les Paroiſſes elles mêmes.

Et quand je dis que je ne parle pas d'un abus ſi déplorable, c'eſt parce qu'aucun prétexte, ni de délaſſement néceſſaire, ni d'honnête ſociété ne peut l'excuſer. Car d'ailleurs c'eſt un abus & un ſcandale d'autant plus digne de nos larmes, qu'on ne ſauroit ſe le juſtifier à ſoi-même. Je n'ajoûte pas qu'un Curé n'eſt en ſûreté contre ſa foibleſſe, qu'au milieu de ſon peuple: c'eſt-là comme le rampart le plus ſûr de ſa fragilité; c'eſt-là que Dieu le trouvant à ſa place, le protége, l'aſſiſte contre toutes les attaques que lui livrent ſes propres paſſions. Mais dès qu'il s'éloigne de ces lieux de ſûreté; que la pareſſe, la diſſipation, l'amour du plaiſir, le dégoûts de ſes devoirs l'appellent ailleurs Dieu ne

le connoît plus; il le laisse tout seul entre les mains de sa propre foiblesse. Et de-là, mes Freres, vous le savez, tant d'excès d'intempérance; de-là, la modestie & la décence même oubliées dans les discours au milieu des joies indécentes d'une table; de-là, un Ministre de Jesus-Christ, dont la langue est consacrée tous les jours par les paroles saintes qu'il n'est pas permis aux Anges de prononcer, & par le participation des mysteres adorables, se fait un honneur souvent d'être moins réservé & plus licentieux dans le langage qu'un homme même du monde; de-là enfin, tant de chûtes encore plus tristes, & tout ce qui éteint l'esprit du Sacerdoce dans de jeunes Curés, dont les commencemens nous avoient promis plus de consolation & plus d'édification à ce Diocese.

Vous nous direz peut-être que ce n'est ni le goût du plaisir, ni le dégoût de vos fonctions, qui vous oblige de vous absenter si souvent de votre Paroisse; que c'est uniquement pour soutenir les droits de l'Eglise & ceux de votre Cure, & vous défendre contre des procès injustes que vos Paroissiens mêmes vous suscitent.

Je pourrois d'abord, avant de répondre à un prétexte aussi triste pour un Curé, que malheureux pour son peuple; je pourrois, dis-je, examiner d'abord, si vous n'êtes pas vous-même l'aggresseur; si une cupidité basse & insatiable, si un caractere contentieux si éloigné de l'esprit d'un Mi-

niſtere de paix & de charité, ne vous groſſit point des droits chimériques ignorés par vos prédeceſſeurs, & qui n'ont de réalité que dans votre malheureux goût pour la chicane, & dans le deſir d'augmenter votre bien & vos aiſes.

Je n'examine pas encore ſi votre dureté à exiger d'un pauvre peuple vos droits avec une rigueur barbare, ne l'a pas porté à vous refuſer ce qu'il n'avoit accordé à votre prédeceſſeurs que par reſpect pour ſa piété & ſon déſintéreſſement, & par reconnoiſſance pour ſon zele, & ſon application infatigable à leurs beſoins.

Mais quand ces réflexions ne vous condamneroient pas d'avance, je me contente de vous demander : la privation de ces droits légers que vous pourſuivez avec tant d'acharnement, ſous prétexte de défendre les droits de l'Egliſe, forment ils un inconvénient plus affligeant pour elle, que l'abandon où vos abſences laiſſent votre peuple ſans ſecours & ſans inſtruction; ſans compter même l'eſprit de la haine, de révolte & de mépris, que vos chicanes lui inſpirent contre vous, & qui vous mettent hors d'état de lui rendre jamais votre miniſtere utile? Comparez ces deux inconvéniens : & voyez s'il eſt plus avantageux aux droits de l'Egliſe que vos revenus augmentent un peu; qu'il ne lui eſt douloureux, que tout un pauvre peuple racheté du ſang de Jeſus-Chriſt ſoit abandonné & périſſe. Ah! mes Freres, les droits les

plus chers d'un véritable Pasteur doivent être ceux qui lui facilitent le succès de ses fonctions. Il a beau couvrir son avarice sous le prétexte de l'obligation où il est de défendre les droits de l'Eglise : les droits les plus précieux de l'Eglise sont, que les Fideles qu'elle a enfantés à Jesus-Christ, soient instruits des vérités du salut; qu'en les pratiquant, ils parviennent à l'héritage céleste que son Epoux leur a acquis; que le corps de ses Elus s'acheve & s'accomplisse, & arrive à cette plénitude qui doit l'unir éternellement à Jesus-Christ son chef divin. Voilà l'unique fin de ses prieres, de ses Sacremens, de ses fonctions, de son culte, & de tous ses droits les plus sacrés? tout ce qui ne conduit pas à cette fin unique & sublime de son établissement sur la terre; encore plus tout ce qui le retarde, le recule, ou y met un obstacle essentiel, non-seulement elle n'en est pas jalouse, & ne le regarde pas comme ses droits, mais elle le déteste comme sa honte & son opprobre.

Et ne nous dites pas que vous ne vous trouvez pas dans ce cas odieux; que vous n'avez rien à démêler avec vos Paroissiens; & que si vous ne résidez pas aussi assidument que vous le devriez dans votre Paroisse, c'est que vous êtes chargé de niéces & de neveux orphelins, qui tomberoient dans la mendicité par les mauvaises chicanes qu'on leur fait, si vous ne vous mettiez à la tête de leurs affaires; second

prétexte contre le devoir de la réſidence.

Je pourrois d'abord, avant d'y répondre, examiner ſi dans ces abſences que vous ſuppoſez ſi eſſentielles à la fortune de vos proches, il n'y entre pas plus de goût pour le mouvement & la diſſipation ; plus de dégoût pour l'ennui de la réſidence & l'aſſiduité pénible des fonctions ; plus d'oſtentation à vous rendre néceſſaires, & à faire valoir votre crédit ou vos talens ; peut-être auſſi plus d'attention à vos intérêts particuliers, que de néceſſité à ſoutenir ceux de vos proches. On transforme ſi aiſément en devoirs les démarches de notre goût, quand elles ſemblent nous diſpenſer de nos devoirs réels & toujours onéreux & triſtes : mais quand vous n'en ſeriez pas là, & que vos proches auroient beſoin de votre ſecours ; vous croriez-vous diſpenſés pour cela de ceux que vous devez à votre Paroiſſe ? Vos proches, dites-vous, tomberoient dans la mendicité ſi vous ne vous mettiez à la tête de leurs affaires ; mais ſi vos abſences font tomber votre peuple dans le déſordre & dans l'ignorance, vous croirez-vous bien excuſé devant Dieu ?

La réſidence d'un Curé dans ſa Paroiſſe, c'eſt un devoir inſéparable de ſon titre : ainſi les ſoins que vous croyez devoir à vos proches ne peuvent pas s'allier avec ceux que vous devez à votre Paroiſſe ; il faut opter, ou renoncer à un titre ſacré dont vous ne pouvez remplir les fonctions, ou renoncer à des ſoins qui vous rendent

ces fonctions impraticables. Ce n'eſt pas ici un conſeil & une maxime de perfection; c'eſt un précepte rigoureux, & la morale la plus indulgente d'aucun auteur, n'a jamais entrepris de l'adoucir par une déciſion même équivoque; c'eſt la doctrine invariable de l'Egliſe. Vous ſavez que ſaint Cyprien, ce Pere ſi doux & ſi indulgent, dépoſa du Sacerdoce un Prêtre qui avoit accepté la tutelle de ſes neveux, & qu'une tendreſſe trop humaine pour ſes proches, avoit arraché du repos & des fonctions ſaintes du Sanctuaire, pour le rengager dans les ſoins tumultueux & profanes du ſiecle. L'Egliſe en vous établiſſant Paſteur d'un troupeau, vous a ordonné de lui conſacrer tous vos ſoins & de ne pas le perdre de vûe: elle ne vous a permis de vivre de l'autel, qu'en ſervant l'autel: elle regarde comme un crime de faire ſervir des biens qui ne ſont que le prix & la récompenſe de vos fonctions, de les faire, dis-je, ſervir à des ſoins & à des conteſtations pour vos proches, qui vous détournent de vos fonctions mêmes. Le ſalut de votre peuple eſt bien plus cher à l'Egliſe, que la fortune de vos proches: on ne vous rendra pas reſponſables du dérangement de leurs affaires; mais on vous demandera un compte rigoureux & terrible de celui de votre Paroiſſe: des parens que la Providence laiſſe dans la pauvreté ne changeront rien à votre deſtinée éternelle; mais un peuple dont vous êtes chargé, laiſſé

par votre négligence pauvre & dépourvû de tous les biens de la foi & de tous secours spirituels, criera éternellement vengeance contre vous, en un mot, vos devoirs sont tous décidés par votre titre. Aussi quand l'Apôtre défend à celui qui s'est enrôlé dans la milice sainte du ministere, de s'immiscer dans les soins tumultueux du siecle; ce n'est pas un simple avis qu'il nous donne, c'est un précepte qu'il nous prescrit. Nos proches sont devenus des étrangers pour nous, dès que l'Eglise en nous retirant du siecle, en nous consacrant à son service par l'onction sacerdotale, & en nous établissant Pasteurs, nous a donné de nouveaux enfans & une nouvelle famille : un Pasteur, un Prêtre selon l'Ordre de Melchisedech, comme nous en avertit le même Apôtre, n'a plus de généalogie; il n'a plus selon la chair ni pere ni mere, ni freres ni neveux : *Sine patre, sine matre, sine genéalogia;* c'est un homme tout céleste, tout spiritnel; & tous les liens qui l'attachent, ne sont plus que des liens spirituels & célestes. Aussi quand on vint avertir Jesus-Christ, occupé à instruire les peuples & aux autres fonctions de sa mission divine, que sa mere & ses freres l'attendoient & avoient besoin de la consolation de sa présence, *Nuntiatum est illi, Mater tua & fratres tui stant foris, volentes te videre*: Il répond que les peuples que son Pere l'a chargé d'instruire, sont sa mere & ses freres : *Qui respondens*

Hebr. 7. 3.

Luc. 3. 20.

Ibid. V. 21.

dixit ad eos : Mater mea & fratres mei hi sunt qui verbum Dei audiunt & faciunt.

Voilà, mes Freres, notre parenté la plus intime & la plus indissoluble; les peuples dont Dieu nous a chargés, & à qui il nous a donnés pour Pasteur. C'est la chair & le sang qui nous a donné nos proches ; & nous leur devons, à la bonne heure, des conseils & des secours charitables, compatibles avec nos fonctions : la grace du Sacerdoce n'éteint pas les sentimens de la nature ; elle les regle & les sanctifie. Mais c'est l'Eglise ; c'est Dieu même qui vous a donné le peuple de votre Paroisse ; ce sont les enfans dont il vous a établi le pere ; c'est à eux que vous vous devez tout entier: vous n'êtes plus libres ; vous n'êtes plus à vous, dit l'Apôtre : *Non estis vestri ;* vous ne pouvez pas disposer à votre gré de votre temps, de vos soins, de vos talens : loin qu'il vous soit même permis de les partager ; vous n'en sauriez jamais avoir assez pour remplir toute l'immensité des devoirs sublimes du ministere; & quelle que puisse être la mesure des talens & des autres dons que vous possédez, tout appartient à l'Eglise, & au peuple à qui elle vous a attaché : elle seule peut rompre ce lien sacré, & vous lier à d'autres ministeres ; mais tandis qu'il subsiste, c'est une servitude qui ne vous laisse plus le maître de vous-même. Le titre qui vous éleve sur vos peuples, vous assujettit à eux; en devenant leur ministre & leur

Pasteur, vous êtes devenu l'esclave & le serviteur de tous ; tous ont droit sur votre temps, sur vos soins & sur vos talens : ils sont à eux ; c'est leur bien propre, ce n'est plus le vôtre : c'est un vol & une injustice que vous leur faites, en l'employant ailleurs ; & où il faut renoncer au titre dont vous êtes revêtu, ou à tout ce qui est incompatible avec les soins qu'il exige.

La véritable source de ces abus & de ces prétextes, est que la plûpart en prenant possession d'une Cure, loin de regarder ce nouvel état comme un nouveau joug & une véritable servitude, le regardent comme un état fixe, indépendant, où ils vont commencer à être maîtres d'eux-mêmes, & à sortir d'une situation changeante, incertaine, subordonnée, jamais sûre, toujours dépendante, ou du caprice de ceux que nous aidons dans le ministere, ou des vûes de ceux qui gouvernent. Les avantages de ce nouvel état fixent d'abord toute notre attention ; les devoirs, les travaux, les assujettissemens, les peines nous occupent peu, & par conséquent nous effrayent encore moins : il semble que nous n'allons devenir Pasteurs que pour nous-mêmes, pour jouir d'un revenu assuré & d'une place stable : tout le reste qui peut concerner la multitude, la difficulté, & le péril de nos nouveaux devoirs ; en un mot, tout ce qui regarde le salut du peuple dont nous allons nous charger, c'est-à-dire, le seul objet essentiel, n'est pour

nous qu'un acceſſoire dont il n'eſt pas même queſtion. Mais ce qui nous regarde, nos aiſes, notre liberté, notre indépendance ; voilà l'eſſentiel qui nous touche, qui nous occupe ; voilà comme nous regardons le miniſtere le plus formidable dont un Prêtre puiſſe être chargé ſur la terre ; & voilà pourquoi les mêmes vûes humaines qui ont ſouillé notre vocation & notre entrée dans ce ſaint miniſtere, en ſouille enſuite toute la carriere : les plus légeres difficultés, nous les regardons comme des raiſons plus que ſuffiſantes pour nous diſpenſer des devoirs les plus eſſentiels attachés à notre place, & auſquels nous n'avons pas même fait attention en y entrant. Comme nous ne l'avons enviſagé que par rapport à nous, & à nos avantage ; tout ce qui nous gêne, nous incommode, trouble notre repos, s'oppoſe à nos goûts, à nos intérêts, à nos vûes, l'emporte toujours ſur tout le reſte : & delà tant de prétextes frivoles que ſe font tous les jours tant de Curés pour ſe diſpenſer des devoirs de l'inſtruction, de la réſidence dans leur Paroiſſe, & du déſintéreſſement dans l'exercice de leurs fonctions.

C'étoit le dernier abus que je m'étois propoſé de combattre, ſi les autres ne m'avoient mené trop loin ; mais je ne puis me diſpenſer d'en dire un mot en finiſſant, & de vous rappeller mon Réglement ſur l'honoraire des Paſteurs dans leurs fonc-

tions. Oui, mes Freres, cette Ordonnance si peu honnorable au saint ministere, & que le désintéressement si recommandé aux Pasteurs, auroit dû m'épargner le chagrin de publier : cette Ordonnance publiée, moins pour prescrire aux Fideles ce qu'ils doivent à leurs Pasteurs, que pour mettre des bornes à l'avarice & à la dureté des Pasteurs envers les Fideles ; moins pour apprendre aux peuples, qu'ils ne doivent pas refuser des bénédictions temporelles à ceux qui leur en dispensent de spirituelles, que pour apprendre aux dispensateurs des choses saintes à les dispenser saintement, & non par le motif indigne d'un gain honteux : cette Ordonnance que je voudrois pouvoir effacer du nom de celles que j'ai publiées, parce qu'elle rappellera toujours la sordidité & la basse avarice des Ministres, l'oppression & les justes plaintes des peuples qui en ont été l'occasion; je suis pourtant encore forcé malgré moi d'en parler, & d'en perpétuer même le souvenir, en la distingant des autres par les peines plus séveres dont il faudra punir les transgresseurs.

Oui, mes Freres, c'est avec toute la tristesse & l'amertume de mon cœur, que j'apprends qu'il se trouve encore dans ce Dioceſe des Curés assez mercénaires, assez peu touchés de la sublimité de leurs fonctions, de la misere de leur peuple, & de leur caractere auguste & tendre de pere & de Pasteur, pour oser franchir les bar-

rieres sages, mais honteuses pour eux, que nous avons cru devoir mettre par notre Ordonnance, l'excès de leur avarice & de leur indigne dureté. Loin d'être honteux d'une loi qui les deshonnore, & de la faire oublier par une nouvelle conduite paternelle & désintéressée, ils forcent eux-mêmes en la violant, leurs pauvres peuples à leur remettre sans cesse devant les yeux; à la reclamer comme leur sauvegarde, & à la porter même devant les Tribunaux laïques pour se mettre à couvert des entreprises de l'avarice infâme, & de la tyrannie de leurs Pasteurs. Quel opprobre pour le saint ministere! quel scandale pour la Religion, & pour la foi toujours chancelante des peuples! Mais que pourrions-nous dire ici à des Prêtres si dignes de tous les anathêmes de l'Eglise, si parmi ceux qui m'écoutent, il s'en trouvoit qui fussent capables de cette infâmie? leur rappeller les regles saintes de l'Eglise, sur le désintérement & la charité ordonnée à ses Ministeres? sur la sainteté de nos fonctions, & le don inestimable de Dieu, qui ne se vend & ne s'achette pas à prix d'argent? sur le prix du sang de Jesus-Christ, ce gage précieux de son amour, dont nous ne sommes que les dispensateurs honorables, & non, comme Judas, les vendeurs exécrables & perfides? Mais comment seroient-ils sensibles à ces grandes vérités de la foi, eux qui ne sont pas même susceptibles des senti-

mens les plus communs de l'humanité, de la pudeur, & de la bienséance? ce ne sont pas même des hommes; comment en pourroit-on faire des Ministres de Jesus-Christ? la nature elle-même a perdu ses droits dans leur cœur; comment les sentimens sublimes de la Religion & du Sacerdoce y pourroient-ils conserver les leurs? Je sens la dureté de ces expressions; mais elles ne rendent pas encore toute l'indignation que merite un scandale qui couvre d'opprobre la gloire du Sanctuaire, & qui fait du Temple de Dieu l'infâme retraite des voleurs, & des vendeurs des choses saintes.

L'unique ressource pour empêcher que ce mal honteux n'infecte le Diocese, est que vous, mes Freres, qui en partagez la douleur avec nous & avec l'Eglise; vous qui honorez votre ministere au milieu des peuples dont le soin vous est confié; qui êtes notre gloire, notre consolation, & dans vos Paroisses les dignes coopérateurs de notre Episcopat; vous manifestiez au-dehors toute l'horreur que vous cause un scandale si honteux au saint ministere; vous déposiez tout ménagement, toute tolérance, tout respect humain envers ceux de vos Confreres, que vous connoissez flétris d'une tache si hideuse. Ne gardez aucune mesure de société avec des Prêtres qui n'en gardent aucune avec vous, non-seulement du Sacerdoce, mais même d'humanité & de Christianisme: ce ne sont pas là vos freres; ce sont des ennemis & des

étrangers, qui ſont entrés dans l'héritage pour le diſſiper, l'avilir & le perdre. Après les avoir charitablemens avertis, s'ils perſiſtent dans leur infamie, publiez-là vous-mêmes; déteſtez-là hautement; ſollicitez contre ces mercénaires notre juſte indignation : qu'un ſilence de timidité, qu'une diſſimulation de fauſſe prudence ne vous rendent pas en nous cachant ce déſordre, participans vous-mêmes d'un ſcandale ſi ignominieux à l'Egliſe, dont la gloire vous eſt ſolidairement confiée : que votre indignation publique contre ces indignes Confreres, votre ſéparation déclarée de toute ſociété avec eux, annonce aux peuples l'horreur qu'à l'Egliſe de ces mépriſables mercénaires : *Si is qui frater nominatur, eſt aut avarus aut rapax, cum ejuſmodi nec cibum ſumere.* Uniſſez-vous à votre zele : c'eſt-là un de ces ſcandales où les Anges de l'Egliſe ne doivent pas attendre le temps de la moiſſon pour l'arracher; & le Dioceſe en ſeroit bientôt purgé, ſi le zele des bons Curés venoit à notre ſecours, & ſi par un ſoulévement public & digne de la fermeté ſacerdotale contre un abus ſi monſtrueux, ils couvroient ceux qu'ils en connoiſſent coupables, de la même confuſion & du même opprobre, dont leur infâme avarice ne ceſſe de couvrir l'Egliſe.

1. *Cor.* 5. 11.

DIX-HUITIEME
DISCOURS

De la néceſſité de la Priere.

LA fidélité à la priere, que M. le Promoteur vient de vous recommander avec tant de zele, n'eſt pas, mes Freres, une de ces obligations qui ſont particulieres à la ſainteté de notre état. C'eſt le devoir le plus eſſentiel du Chriſtianiſme : tout Chrétien, doit être un homme de priere ; ſes vûes, ſes déſirs, ſes eſpérances, ſes affections, ſa converſation même, comme s'exprime l'Apôtre, tout eſt pour lui dans le Ciel : tout Chrétien eſt un citoyen du ſiecle à venir, & étranger ; tous les objets extérieurs qui l'environnent ici-bas, ne doivent être pour lui que des liens & des obſtacles qui retardent ſa courſe & ſon exil, doivent enflammer ſes deſirs vers ſa patrie; toutes les ſéductions que le monde lui offre, tous les combats ſecrets que les paſſions lui livrent ſans ceſſe, & où il fait preſque chaque jour de triſtes expériences de 1740.

sa fragilité, tout cela doit l'avertir de lever continuellement les yeux au ciel : y faire monter ses gémissemens & ses prieres, & s'adresser en secret & en tous lieux, au témoin fidele & invisible qui est dans le ciel, de ses dangers & de ses peines, & au seul protecteur dont il attend sa consolation & sa force. Tout Chrétien est donc un homme de priere ; & un Chrétien qui ne prie pas, est un homme sans Dieu, sans culte, sans religion, sans espérance ; & cette vérité si inconteſtable établie, quelles instructions ne devons-nous pas à nos peuples pour leur inspirer l'amour & l'usage de la priere?

Mais, mes Freres, si la priere est l'ame du Christianisme ; si toute la Religion n'est proprement qu'un hommage d'amour que nous rendons à Dieu pour publier ses bienfaits & ses grandeurs, ou pour solliciter son secours & ses miséricordes ; si toutes les pratiques extérieures du culte ne sont que les secours & les facilités de la priere ; si tout le culte n'est établi lui-même que pour former de tout simple fidele un homme intérieur & un homme de priere ; si un Chrétien qui ne prie pas est un homme sans Dieu, sans religion, & sans espérance, quel monstre, ô mon Dieu ! peut-être un Prêtre, un Ministre de cette religion ; un interprete de ses loix, un dépositaire de son esprit, un dispensateur de ses graces, un intercesseur public auprès de Dieu pour les Fideles, un médiateur entre Dieu & le peuple, s'il n'est pas lui-même un homme de

de priere ; s'il n'eſt pas fidele à ce devoir ; s'il n'en connoît pas même l'uſage, c'eſt-à-dire, s'il ne prie que de bouche, & des inſtans rapides, ſans attention, ſans décence même, ſans aucun ſentiment de piété, & avec ſi peu de reſpect, que ſa priere eſt plutôt une inſulte faite à Dieu, qu'un hommage de religion rendu à ſa Majeſté ſuprême. Hélas ! mes Freres, ſi vous ne ſentiez pas cette vérité, & s'il falloit des preuves pour vous en convaincre ; que vous ſeriez à plaindre, & que je le ſerois moi-même d'avoir à parler à de tels Prêtres, & à de tels Paſteurs de l'Egliſe, cette chaſte colombe qui gémit & prie ſans ceſſe par la bouche de ſes Miniſtres ! Auſſi ce n'eſt que pour nous édifier enſemble, & nous animer mutuellement à la pratique d'un devoir ſi conſolant dans nos fonctions, & ſi inſéparable d'elles ; que je me ſuis déterminé à ajoûter un mot à tout ce qu'on vient de vous en dire.

Oui, mes Freres, plus que le reſte des hommes, nous Prêtres, nous Paſteurs, nous avons beſoin ſans ceſſe du ſecours de la priere. Plus nos fonctions nous produiſent au milieu du monde, plus elles nous expoſent à ſes périls & à ſes ſéductions. Hélas ! que pourrions-nous nous promettre de la fragilité de nos penchans, ſi l'eſprit de priere ne nous y ſoutient & ne nous fortifie ? Ce n'eſt pas même aſſez pour nous, de ne pas nous laiſſer infecter ou affoiblir par l'air contagieux qu'on y reſpire ; il faut

que nous y paroissions revêtus de plus de force, de plus de modestie, de plus de vertu, de plus de sainteté, que le commun des Fideles, au milieu desquels nous nous trouvons sans cesse; nous y devons être partout la bonne odeur de Jesus-Christ. Or qu'il est difficile à un Prêtre & à un Pasteur, si l'usage de la priere ne l'a pas établi dans une certaine solidité de vertu, de se trouver sans cesse au milieu des abus, des séductions, des dissipations du monde, d'entendre tous les jours l'apologie que le monde en fait, & de n'en être pas ébranlé & affoibli! Il y porte un cœur vuide de ces sentimens profonds de religion que l'usage de la priere seul grave dans le cœur, & rempli de tous les penchans qui nous rendent le monde aimable, & qui nous en justifient les abus. La vertu elle-même se laisse quelquefois séduire & y chancéle; que peut donc se promettre un Ministre qui n'y porte que sa foiblesse & ses fragilités? Et quand même la bienséance le retiendroit encore dans certaines bornes; dès que le respect humain tout seul, & un reste de décence l'arrêtent, le monde n'y prend pas le change; il l'adopte, il le compte pour sien, & il n'y voit plus ces dehors de piété, de fermeté, de majesté sainte, qui annoncent un Prêtre & un Pasteur: ce n'est plus qu'un sel affadi, qui non-seulement ne préserve plus rien de la corruption, mais qui se change bientôt lui-même en pourriture.

Mais d'ailleurs, mes Freres, quand no-

tre sûreté seule au milieu du monde où nos fonctions extérieures nous engagent, n'exigeroit pas de nous cette fidélité à la priere, seule capable de nous y faire soutenir la dignité & la sainteté du ministere ; notre Sacerdoce seul, notre consécration au Sanctuaire, qu'est-elle qu'un état tout consacré à la priere ? nous sommes les médiateurs entre Dieu & le peuple ; les intercesseurs publics, ou pour appaiser sa colere, que leurs crimes irritent sans cesse, ou pour détourner les fléaux, & les calamités publiques que ces crimes leur attirent. C'est notre voie & notre ministere, que les peuples viennent alors reclamer ; ils nous supposent du crédit & de l'accès auprès de Dieu : mais quel accès pouvons-nous y avoir, si l'usage de la priere ne nous a jamais unis & comme familiarisés avec lui ? comment intercéderons-nous pour nos peuples, si nous n'avons jamais sû intercéder pour nous-mêmes ? comment serons-nous les médiateurs & les réconciliateurs entre Dieu & les peuples ; si Dieu ne nous connoît pas ; si le défaut de la priere ne nous a jamais donné aucun accès auprès de lui ; si nous n'avons pas contracté par notre fidélité à la priere, cette sainte familiarité avec lui qui nous autorise à lui exposer avec confiance les besoins de son peuple ; qui nous met en état de fléchir sa colere, & de l'attendrir sur les malheurs qui menacent les ames confiées à nos soins ; en un mot, de faire violence à sa miséricorde, & de

lui parler ce langage de tendreſſe, de piété, de foi, de zele, de profonde ſoumiſſion à ſes ordres adorables ; ce langage que l'uſage de la priere ſeul peut nous apprendre.

Cependant, mes Freres, dans l'ordre général de la Providence, & dans la diſtribution ordinaire des graces, Dieu attache le ſalut du peuple aux prieres du Paſteur ; le fruit de toutes ſes fonctions eſt preſque toujours lié à ſes prieres. Ce ſont elles qui obtiennent aux Fideles ces diſpotions ſaintes, qui leur rendent les Sacremens qu'il leur adminiſtre utiles ; aucune des fonctions que nous exerçons ne doit être exercée ſans une priere & un retour ſecret à Jeſus-Chriſt, auteur & principe des graces que le Miniſtre diſtribue en ſon nom. Ainſi, s'il imprime le caractere ineffaçable de la foi ſur les fonts ſacrés, il doit demander que la grace d'innocence & d'adoption qui en eſt le fruit, ne s'efface auſſi jamais de l'ame de ce nouvel enfant qu'il vient de donner à l'Egliſe. S'il réconcilie un pécheur au Tribunal de la pénitence, ſes gémiſſemens ſecrets ſur les chûtes de ce pécheur, ne doivent-ils pas obtenir que ſa pénitence ſoit ſincere & durable, & que Jeſus-Chriſt délie dans le ciel ce qui vient de délier lui-même ſur la terre ? S'il offre la victime de propitiation, ne doit-il pas s'unir à l'Egliſe qui demande alors par ſa bouche au Pere céleſte & très-clément, que ce ſang précieux, qui va couler ſur l'autel, & qui a

reconcilié le genre humain, ne coule pas envain, & acheve de purifier & de sanctifier le peuple qui assiste à la célébration des saints mysteres? S'il distribue aux assistans cette victime adorable, ses desirs, ses vœux ardens & secrets pendant cet auguste ministere, ne doivent-ils pas monter devant Dieu, afin que ce pain des Anges devienne un pain de vie pour ceux qui le reçoivent, & qu'il n'ayent pas le malheur de boire & de manger leur condamnation en le recevant dignement? Enfin, s'il applique à un mourant les derniers remedes de l'Eglise; que peut-il faire dans une occasion si touchante, que de fléchir par ses prieres secrettes la sévérité du Juge redoutable devant qui cette ame va paroître, le faire souvenir de ses misericordes, & le conjurer de la recevoir dans ses tabernacles éternels? Parcourez toutes les fonctions saintes du ministere; & voyez ce qu'elles peuvent devenir entre les mains d'un Ministre, qui ne les accompagne pas de cet esprit de recueillement & de priere.

Je ne parle pas du ministere de l'instruction qu'il doit à son peuple. Hélas! mes Freres, quel succès pourroient avoir ses instructions, si l'usage de la priere n'attire pas sur ses discours, cette grace, cette onction, qui seule les rend utiles à ceux qui les écoutent? Il ne sera plus qu'un airain sonnant, & une cimbale retentissante; il ne parlera plus qu'aux oreilles de ses auditeurs, parce que l'Esprit de Dieu, qui seul

ſait parler au cœur, & qu'il n'a pas attiré au-dedans de lui par l'uſage de la priere, ne parlera plus par ſa bouche. Non, mes Freres, ce ne ſera pas cet eſprit d'onction, de feu, de force, qui répandu, comme autrefois ſur les eaux, ſur les paſſions d'un cœur tranquille dans le crime, les trouble, les agite, & en débrouille le cahos, qui animera la langue d'un tel Paſteur; c'eſt l'homme ſeul qui parlera par ſa bouche: il aura beau tonner & emprunter les dehors du zele; il ne fera, comme dit l'Apôtre, 1. *Cor.* 9. 16. que battre l'air: *Quæſi aerem verberans.* Son langage ſera auſſi froid, auſſi ſtérile, auſſi inſipide que ſon cœur: & le miniſtere de la parole ne ſera plus pour lui, ou qu'un devoir forcé, qui le degoûtera, qui l'accablera, & dont il ſe diſpenſera le plus qu'il pourra; ou qu'un théâtre de vanité, où il cherchera plus les vifs applaudiſſemens de ceux qui l'écoutent, que leur converſion & leur ſalut.

Et en effet, mes Freres, comment pourroit-il faire goûter des vérités ſaintes qu'il n'a jamais goûtées lui-même aux pieds de Jeſus-Chriſt? comment inſpireroit-il l'amour & la néceſſité de la priere à ſon peuple, lui qui n'en a jamais connu ni les douceurs ni les beſoins, qui en rendent à tout Fidele l'uſage ſi néceſſaire? comment formeroit-il des Chrétiens, c'eſt-à-dire, des hommes ſpirituels & intérieurs, lui dont toute la vie eſt une vie toute hors de lui, & que l'uſage de ſes prieres n'a jamais fait

rentrer dans son propre cœur? Non, mes Freres, dépouillez un Prêtre & un Pasteur de l'esprit de priere; vous le dépouillez de son ame, de sa force, de sa vie: ce n'est plus qu'un cadavre qui se ment encore, & qui infectera bientôt ceux qui l'approchent.

Les prieres mêmes publiques qu'il est obligé de réciter, ou de chanter, ces Psaumes divins, ces prieres si consolantes pour un bon Prêtre & pour un bon Pasteur, si capables de le délasser du travail pénible & tumultueux de ses fonctions; de réveiller en nous les sentimens de reconnoissance, d'amour, & de confiance que nous devons à Dieu; de confusion, de douleur, & de repentir que nous nous devons à nous-mêmes: ces Prieres publiques que l'Eglise régarde comme les sources générales des graces que Dieu répand sur les peuples & sur les Empires, ne sont plus pour un Prêtre & pour un Pasteur de ce caractere, qu'une obligation séche & forcée, qu'un assujettissement qui le fatigue; un joug & une tâche dont il ne cherche qu'à abréger les momens par la précipitation, & en soulager l'ennui par l'indécence du maintien, ou par les images profanes & mondaines, qui occupent alors son esprit; qui lui rendent aussi étranger que le langage des peuples inconnus, ce langage divin, & ne lui laissent pas prendre plus de part qu'eux, à ces prieres solemnelles que l'Eglise met dans notre bouche, pour attirer

sur nous & sur tous les Fideles, les bénédictions toujours attachées aux gémissemens de cette chaste colombe. Non, mes Freres, encore une fois, & je ne saurois trop le redire; un Prêtre & un Pasteur sans l'usage de la priere, sans la fidélité à la priere, fut il d'ailleurs irrépréhensible aux yeux des hommes, n'est plus qu'un phantôme de Prêtre & de Pasteur: *Pastor & idolum*: il n'en est que la représentation; il n'en a pas l'ame & la réalité; & son Sacerdoce n'est plus qu'un titre vuide, & qui ne le lie ni à Dieu avec lequel il n'a aucune communication, ni à l'Eglise à laquelle il n'est plus d'aucune utilité.

Zachar. 11. 17.

Et quand je parle de la nécessité de la priere pour un Prêtre & pour un Pasteur; je n'entends pas que ce saint exercice occupe la plus grande partie de ses journées; il se doit au dehors à son peuple; & ses fonctions ne doivent jamais souffrir de la durée de ses prieres. J'entends que la priere doit précéder ses fonctions & les sanctifier: j'entends que l'esprit de priere doit l'accompagner par-tout; qu'il doit montrer par-tout, & dans les actions même les plus indifférentes, cet homme intérieur, ce commerce secret avec Dieu qui annonce tout seul la religion & la piété, lorsqu'il se montre à son peuple; qu'il rende son ministere en ce lieux respectable, & fasse de sa présence seule une instruction pour ceux qui l'approchent: voilà ce que j'entends par l'usage de la priere, si essentiel à un Ministre de l'Eglise.

Nous devons laisser à regler à ces pieux solitaires, à ces ames choisies & cachées dans de saints asyles, le bonheur de pouvoir sans cesse gémir & répandre leur cœur aux pieds des autels : s'y nourrir des vérités éternelles ; y contempler les merveilles & les grandeurs ineffables du Dieu qui se communique à elles, & goûter d'avance dans les consolations qui naissent de la méditation de ses mysteres, de ses bienfaits & de ses promesses, les prémices de cette joie qu'on ne goûtera pleine & entiere que dans le ciel ; elles ont sans doute choisi le meilleur partage ; mais ce saint & délicieux repos n'est pas fait pour nous ; le Seigneur ne nous a pas appellés à cet état anticipé de la vie céleste des bienheureux. Nous sommes destinés à combattre les vices & les passions, à détruire l'empire du démon parmi les hommes, à établir & étendre celui de Jesus-Christ : notre ministere nous arrache au repos, & nous met les armes à la main ; mais nos armes seules sont la priere, & la foi animée de la charité ; c'est de ces armes divines, que toutes nos instructions, tous nos travaux, & tous nos efforts tirent tout leur succès & toute leur force ; sans elles nous ne sommes plus que des hommes foibles & téméraires, exposés sans défense au milieu des ennemis que nous devions combattre, & bientôt les tristes jouets de leurs séductions, & des pieges qu'ils ne cessent de nous tendre ; c'est-à-dire, bientôt devenus semblables

nous-mêmes à ceux que nous aurions dû changer & acquérir à Jesus-Christ : *Sicut populus, sic sacerdos.* Et plût à Dieu que ce ne fût là qu'une de ces prédictions des malheurs qu'un zele trop timide prévoit toujours, & inspire ! Une longue épreuve du gouvernement ne nous laisse pas cette consolation ; & l'expérience de tous les jours, ne nous a que trop mis dans la triste certitude, qu'un Pasteur sans cet esprit de recueillement & de priere, ne se soutient pas long-temps. se dissipe, néglige ses fonctions, les remplit sans piété, sans aucun sentiment intérieur de religion, sans respect souvent, & sans cet e décence que le monde lui-même exige de nous, & devient bientôt le scandale de son troupeau, & l'opprobre de l'Eglise.

Quel malheur, mes Freres, pour une Paroisse gouvernée par un tel Pasteur ? quand même avec une vie toute dissipée, sans priere & sans récueillement, un reste de bienséance & de crainte toute humaine, l'auroit empêché jusqu'ici de tomber dans des désordres scandaleux ; quels secours un peuple infortuné peut-il se promettre d'un tel Pasteur ? Calmera-t-il la colere de Dieu dans les calamités qui affligent ce pauvre peuple ? Hélas ! c'est peut-être lui-même qui les attire ; & il n'est propre qu'à lui en attirer de nouvelles. Les consolera-t-il dans leur misere, & dans tous les autres maux dont elle est toujours suivie ? mais où prendra-t-il ces paroles de piété, d'onction,

de consolation, qu'on ne puise qu'aux pieds de Jesus-Christ dans la priere ? Combattra-t-il les vices & les désordres publics qui infectent sa Paroisse? mais il faut un zéle sacerdotal pour en être touché; mais il faut sentir la perte des ames qui nous sont confiées; mais pour avoir un cœur capable de ce zele & de cette douleur si digne d'un Pasteur, il faut qu'il se soit attendri souvent aux pieds de la croix, en méditant ce que ces ames ont couté à Jesus-Christ. Montera-t-il à l'autel ?mais que peuvent auprès de Dieu les offrandes saintes entre des mains profanes; que consommer l'iniquité de celui qui les offre, & éloigner les regards favorables du Ciel sur l'Eglise & sur le peuple au milieu du quel elles sont offertes ? Que malheur encore une fois pour un peuple infortuné, à qui le Seigneur a donné un tel Pasteur dans sa colere ! il auroit dû être, selon le langage de l'Esprit saint, comme une nuée salutaire, placée entre, le ciel & le champ précieux qui lui est confié; il auroit dû par l'usage de la priere recevoir d'en haut ces influences saintes dont il n'auroit cessé d'arroser, d'enrichir & de rendre féconde en fruits de salut, la terre qu'il est chargé de cultiver; mais n'ayant aucune communication avec le ciel par la priere, il n'est plus qu'une de ce nuées sans eau qui flottent au gré des vents? *Nubes sine aqua, quæ à ventis circumferuntur.* Aucune rosée céleste ne coule de son sein; elle ne répand rien, parce *Judæ. v.* 12.

qu'elle ne reçoit rien; & s'il en sort quelque chose, ce n'est plus que l'éclat funeste, la puanteur, & le bruit public de ses scandales & de sa chûte : *Nubes sine aqua, quæ à ventis circumferuntur.*

Recueillons, mes Freres, ces saintes vérités que je n'ai fait que parcourir rapidement : ne les perdons jamais de vûe. L'esprit de priere est l'esprit essentiel du Christianisme; mais il est comme l'ame, la substance, & la vie unique du Sacerdoce & du saint ministere. Tout dans nos fonctions extérieures nous unit à Dieu, nous éleve à Dieu; tout y éleve du moins nos mains, nos regards, notre langue; quoi, notre esprit & notre cœur seroient les seuls à ne s'élever jamais jusqu'à lui par la priere, au milieu de tant d'objets sacrés qui nous rappellent sans cesse à lui; de tant de graces & de bienfaits que nous dispensons dans l'administration des Sacremens, & qui ne découlent que de lui; de tant de désordres que nous voyons croître chaque jour parmi les peuples dont nous sommes chargés, & qui nous avertissent d'implorer ses miséricordes, & de recourir à lui? nous regarderions comme une peine, un commerce saint avec lui, & il seroit pour nous comme autrefois au milieu d'Athenes, un Act. 17. 23. Dieu inconnu : *Ignoto Deo.*

O mon Dieu! donnez à vos Ministres un cœur tendre & paternel pour leurs peuples : alors ils sauront vous parler pour eux; ils n'auront pas besoin de nos exhor-

tations pour les animer à prier; leur cœur tendre & paternel sera comme une priere continuelle, & vous parlera par-tout en secret pour les besoins d'un peuple qui leur sera cher. Un Pasteur, ô mon Dieu, qu'un moment de commerce secret avec vous, ennuie & rebute, & qui n'a jamais sû vous parler pour ses brebis, n'est pas un Pasteur & un pere; c'est un étranger, un usurpateur, & un intrus dans une famille, dont les enfant ne réveillent ni ses soins, ni sa tendresse. Cependant, ô mon Dieu, nous avons souvent la douleur de voir ces usurpateurs, ces Pasteurs indignes, en possession de votre héritage, & l'abomination dans le lieu saint. Vos Anges vous sollicitent en vain d'arracher dès à présent ce scandale si affligeant, & cette zizanie si deshonorante, du champ divin de votre Eglise: en vain elle souhaiteroit quelquefois qu'un coup terrible & soudain de votre justice en fît un exemple éclatant qui servit d'avertissement à leurs semblables: vous voulez attendre le temps de vos vengeances: vous paroissez insensible au fond de votre Sanctuaire, & il n'en sort plus de foudres contre les profanations des Dathans & des Corés. Mais du moins, grand Dieu, ouvrez vous-même les yeux des premiers Pasteurs; éclairez notre ministere; conduisez nos choix, afin que nous ne choisissions que ceux que vous avez choisis vous-même; ne permettez jamais que par des complaisances humaines, par des vûes

de la chair & du ſang, nous coopérions nous-mêmes aux malheurs & aux opprobres de votre Egliſe, en y entroduiſant des Miniſtres qui doivent en avilir & en deshonorer la ſainteté. Parlez-nous vous-même en ſecret, grand Dieu, comme vous parlâtes autrefois à Samuël pour nous dire : 1. *Reg.* 16. 8. *Non hunc elegit Dominus* ; ou frappez plutôt nos mains de ſéchereſſe & d'immobilité, quand nous ſerons ſur le point de les impoſer ſur la tête d'un Miniſtre ſur qui votre Eſprit ſaint ne doit pas ſe repoſer.

DIX-NEUVIEME
DISCOURS

Du soin que les Curés doivent avoir pour leurs malades.

IL me paroît presque inutile d'ajouter ici quelques réflexions à tout ce que M. le Promoteur vient de vous dire d'édifiant, sur le soin que vous devez à vos malades. En effet, mes Freres, l'infidélité autres devoirs de votre état, quoique toujours sans excuse devant Dieu, peut en trouver souvent devant les hommes qui ne connoissent pas toute la sévérité des regles ni l'étendue de vos obligations; mais l'oubli & l'abandon d'un seul de vos malades, est une inhumanité qui révolte le public contre un Curé capable d'une négligence si barbare, qui lui attire la haine & le mépris de toute une Paroisse effrayée de se voir exposée au même malheur; qui scandalise même ceux qui auroient pu être les approbateurs & les complices de ses autres désordres, & qui crie vengeance contre lui devant Dieu & devant les hommes, 1741.

Et en effet, mes Freres, un pere peut-il voir ses enfans sur le point de lui être enlevés, sans courir à leurs secours, & leur donner du moins ces dernieres marques de consolation & de tendresse ? est-ce un Pasteur, ou un barbare, qui voit sa brebis infirme, & peut-être mourante, & qui ne daigne pas s'approcher d'elle pour la secourir ? le véritable Pasteur laisse-là toutes les autres pour courir après une seule qui s'est égarée ; & vous laisserez périr tranquillement celle qui meurt sous vos yeux au milieu même du bercail ?

Non, mes Freres, un Curé qui néglige le soin de ses malades ; qui attend que l'extrêmité du mal ne lui permette plus de délais ; qui ne se montre enfin après bien des remises, que lorsque la violence du mal ne peut plus rendre utile au malade, ni la présence du Pasteur, ni les derniers secours de l'Eglise qu'il va lui administrer ; un Pasteur de ce caractere, s'il lui reste encore un cœur capable de quelque sentiment de religion, peut-il sans être saisi d'horreur pour lui-même, voir cette ame aller paroître devant le tribunal terrible de Jesus-Christ ? Que repondra-t-elle dans cet examen rigoureux, où elle va être interrogée au sortir du corps, sur l'usage qu'elle aura fait de sa maladie, sur les impatiences, sur son défaut de soumission à la volonté de Dieu, sur le peu de fruit qu'elle a retiré des derniers remedes de l'Eglise ? que va-t-elle répondre à Jesus-Christ ? Celui que

vous m'aviez destiné, Seigneur, pour soutenir ma foiblesse & mon peu de foi dans les infirmités dont vous m'affligez ; celui qui devoit m'aider à les souffrir avec soumission, comme la juste expiation des crimes de toute ma vie ; celui qui dans ces derniers momens du moins auroit dû m'ouvrir les yeux sur l'aveuglement où j'avois jusques-là vécu ; c'est lui-même, Seigneur, c'est cet indigne envoyé de votre part, qui sur le point que j'étois de venir entendre de votre bouche l'arrêt décisif de mon éternité, m'a laissé toute seule dans le lit de ma douleur & des mes infirmités, livrée à toutes mes passions, à mes maux, à mes ténébres : vous aviez tout souffert pour me sauver ; & il n'a pas voulu se priver d'une inutilité, pour vous conserver une ame qui vous avoit coûté si cher. Voilà ce qu'elle va répondre : un Curé peut-il en être persuadé, & oser négliger le soin d'un seul malade ? Oui, mes Freres, c'est dans cet état d'infirmité, que les ames qui vous sont confiées doivent vous être plus cheres ; votre condamnation, ou votre apologie, va former le premier article du compte rigoureux qu'elles vont rendre à Jesus-Christ. Quelle occasion plus intéressante pour vous empresser de les secourir ! quittant tout pour les aller consoler, leur donner les marques les plus touchantes de votre zele & de votre charité pour elles, & en les attendrissant sur l'intérêt vif & sincere que vous prenez à leurs maux & à leur salut,

les intéresser elles-mêmes à demander à Jesus-Christ pour vous au sortir de leurs corps, la récompense des peines & des soins qui leur ont facilité une mort sainte & chrétienne. Premiere réflexion.

D'ailleurs, mes Freres, quand vous êtes infideles à quelqu'autre devoir du saint ministere, vous pouvez toujours vous flatter que dans une autre occasion vous réparerez votre négligence; mais un malade abandonné, mourant dans cet état, ne vous laisse plus d'espérance de pouvoir réparer l'énormité de ce crime. Vous avez perdu pour cette pauvre ame, ces momens précieux que la bonté de Dieu lui réservoit encore dans les secours de votre ministere: il n'y a plus de ressource; le crime de sa réprobation de meure à jamais sur votre tête; & que pourrez-vous jamais rendre à Dieu qui puisse remplacer la perte d'une ame rachetée d'un si grand prix? vos larmes elles-mêmes pourront-elles jamais laver & expier cet anathême? De plus, mes Freres, le soin de vos Paroissiens malades est la seule occasion qui vous reste, en redoublant votre assiduité & vos soins auprès d'eux, de réparer toutes les négligences dont vous aviez pu pendant leur vie, vous rendre coupables pour leur salut. C'est une conjoncture précieuse pour vous, & que Dieu ne semble vous avoir ménagée qu'afin que vous lui rendiez par de nouveaux soins, & de nouveaux efforts de zele, une ame que votre négligence,

vos dissipations, & votre oubli avoient jusques-là laissé tranquille dans une vie toute mondaine & criminelle. Pouvez-vous alors, quand on vient vous avertir que Dieu l'a frappée d'infirmité, préférer à un devoir si auguste & si pressant, si précieux par tant d'endroits pour vous, & pour cette ame, préférer, dis-je, à ce devoir une visite inutile, une conversation oiseuse, les soins sordides d'une affaire temporelle; que dirai-je? une partie peut-être indécente de plaisir & de dissipation? Faut-il que l'extrêmité du mal vous arrache, comme malgré vous, & vous fasse courir enfin au secours d'un malade à qui votre présence, comme je l'ai déjà dit, & les derniers remedes de l'Eglise, que vous lui administrez, ne sauroient plus être utiles? faut-il pour réveiller votre léthargie, qui rien ne soit plus capable de réveiller celle de votre frere qui expire? Que vient faire alors un Pasteur auprès de cet infortuné mourant? lui inspirer des sentimens de douleur sur sa vie passée? il ne peut plus sentir que la douleur de ses maux. L'exhorter à rappeller dans son souvenir le nombre & la durée de ses péchés? il n'est plus en état de se souvenir même s'il a péché. Lui demander des signes de connoissance? Hélas! il ne se connoît plus lui-même: & un Curé se croira quitte devant Dieu & devant les hommes de tous ses devoirs, quand il accordé à ce phantôme mourant des soins qu'il a rendus inutiles, & sans

doute qu'il a profanés par sa lenteur & sa négligence inexcusable ? pourra-t-il alors, en attendant que cette ame expire, emprunter les prieres que l'Eglise met dans notre bouche, lorsque nous assistons un mourant dans son agonie ? osera-t-il appeller avec l'Eglise les saints Anges au secours de cette ame pour la défendre contre les puissances invisibles des ténébres, lui qui vient de la leur livrer pour toujours, & supplier ces esprits célestes de l'accompagner, & de l'offrir en la présences du Seigneur ? *Subvenite, sancti Angeli Domini, suscipientes animam ejus & offerentes in conspectu Domini.* Que vont-ils offrir à cette présence adorable & terrible ? ils vont lui offrir le spectre affreux d'une ame qui étoit sortie de son sein, & appellée à une gloire immortelle, & dont vous qui en étiez le pere & le Pasteur, venez d'être le barbare parricide : ils vont lui offrir l'oubli scandaleux où vous vivez de tous vos devoirs, solliciter contre vous tous les foudres de sa colere & de sa vengeance, & le conjurer, comme les Anges de l'Evangile conjuroient le Maître de la moisson, de leur permettre d'aller eux-mêmes arracher cette zizanie de son champ divin : *Vis, eamus & evellamus zizania ?* Ils vont solliciter qu'il leur soit permis d'aller frapper eux-mêmes cet infidele Pasteur ? d'aller purger de ce scandale son Eglise qui est ce champ précieux, arrosé du sang de son Fils; & de ne pas souffrir que des ames destinées

à la société immortelle des Anges & des Saints, & qui lui ont coûté si cher: périssent entre les mains d'un si coupable Ministre : *Vis, eamus & evellamus zizania ?* Aussi je vous avoue que je sens déchirer mes entrailles, quand on vient m'annoncer que quelques malades dans une Paroisse sont morts sans secours par la faute & la négligence du Curé : rien ne me paroît plus affreux, plus infâme & plus déshonnorant pour le saint ministere ; & je ne comprends pas qu'un Prêtre & un Pasteur puisse exercer une barbarie dont un Payen & un Samaritain dans l'Evangile ne fut pas capable. Seconde réflexion.

Cependant, mes Freres, comme parmi les Curés même qui n'ont pas encore tout-à-fait oublié leurs devoirs, il arrive souvent que des prétextes plus plausibles les font tomber dans ce triste inconvénient, ajoûtons encore une derniere réflexion qui conviendra même mieux à la plûpart de ceux qui m'écoutent, & qui réveillera plus encore en eux l'attention & les soins qu'ils doivent à leurs malades. En effet, mes Freres, les instructions publiques que vous faites à vos peuples durant le cours de l'année, s'addressent à des Auditeurs qui jouissent encore de toute leur santé ; la mort, l'éternité, les tourmens réservés pour toujours aux ames criminelles, sont pour eux des objets que la santé, que les passions, que l'espérance d'une longue vie ne leur présentent que dans un éloignement

qui les fait aussitôt oublier & disparoître : s'ils sont touchés, ce n'est d'ordinaire qu'une émotion passagere & superficielle, qui ne trouble qu'un instant leur fausse paix. Hélas! une triste expérience ne nous a que trop souvent fait gémir là-dessus du peu de succès de nos instructions ; & nous avons tous les jours la douleur de voir nos peuples, au sortir des vérités les plus terribles que nous venons de leur annoncer, retourner tranquillement aux lieux, aux occasions, aux habitudes qui les damnent. Mais les instructions que vous faites à un pécheur accablé d'infirmités & menacé de la mort, portent rarement à faux : il sent que sa chair pour laquelle seule il avoit toujours vécu en se livrant à tous ses desirs déréglés, est sur le point de tomber en pourriture ; il touche de près la mort, l'éternité, l'enfer, & tous ses tourmens qu'il avoit toujours perdu de vûe ; toutes ces grandes & effrayantes vérités de la foi qui ne lui avoient paru jusques-là que comme des phantômes, se réalisent, le frappent, le pénétrent, fondent tout à la fois, pour ainsi dire, sur son ame allarmée ; une seule instruction alors de zele & de charité, une simple réflexion sur l'oubli de Dieu où il a toujours vécu, & sur le compte qu'il va lui rendre, le touche & l'attendrit : une seule de vos paroles ne retourne pas alors à vous vuide ; ses yeux s'ouvrent ; son cœur jusques-là uniquement occupé de toutes les choses

de la terre qui vont lui échapper, se tourne & se fixe à l'objet seul qui doit être éternel pour lui ; il déplore sa mépriſe & son aveuglement; il reconnoît avec confusion qu'étant né pour Dieu seul, & n'ayant dû vivre que pour lui seul, Dieu seul n'avoit eu aucune part aux diverses occupations qui ont rempli tout le cours de sa vie : il sent toute l'injustice, l'ingratitude, & l'énormité de ses crimes, & la juste punition qu'il ne croit pas pouvoir éviter ; vous le consolez & le soutenez par l'espérance du pardon fondée sur le prix infini du Sang de Jesus-Christ, & sur la miſericorde inépuisable d'un Dieu qui ne rejette jamais le pécheur, lorsqu'il revient à lui avec un cœur sincere & pénitent : vous avez la joie d'être témoin de ses regrets & de ses larmes, & de voir l'humiliation & la componction dont son cœur est pénétré, peintes sur les traits mourans de son visage ; & si le moment qui sépare cette ame de son corps arrive, quelle consolation pour vous de pouvoir lui dire avec l'Egliſe : Partez, ame chretienne : *Proficiſcere*, *anima chriſtiana* ; retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, & allez porter devant son Tribunal vos larmes, qui mêlées avec le sang de Jesus-Christ que vous venez de recevoir, vous feront, comme nous l'espérons, trouver grace auprès de ce Pere clément & miſéricordieux. Or, mes Freres, un Pasteur peut-il n'être pas jaloux d'une consolation si touchante, & si capa-

ble d'adoucir les peines du saint ministere ? un Pasteur peut-il s'en priver, en différant sous quelque prétexte spécieux, le secours qu'un malade lui fait demander? La rigueur de la saison, la difficulté des chemins, le sommeil de la nuit interrompu, une légere indisposition peuvent-elles devenir des raisons pour remettre à un autre temps une fonction pour laquelle il n'y a jamais un moment à perdre, & que la justice de Dieu refuse souvent, lorsqu'on s'y attend le moins, au malade & au Pasteur lui-même ? Oui, mes Freres, voilà les prétextes auxquels les Pasteurs mêmes d'ailleurs irréprochables se laissent souvent séduire. La rigueur de la saison ? Mais, mes Freres, vous empêcheroit-elle d'aller prendre possession d'une place ou d'un titre où la célérité seroit essentielle ? & vous croiriez la diligence moins importante, quand il s'agit d'aller assurer à votre frere une place dans le ciel, & le titre d'héritier d'un Royaume éternel ? Le temps pour vaquer à nos affaires temporelles est toujours prêt & facile, comme Jesus-Christ le reprochoit à ses parens charnels : *Tempus vestrum semper est paratum* ; mais le temps de Jesus-Christ, le temps de remplir nos devoirs, trouve toujours des difficultés & des obstacles: *Tempus autem meum nondum advenit.* Les Ministres Apostoliques auxquels nous avons succédé, observoient-ils les temps & les jours pour aller au secours de leurs freres ? ils y couroient *in frigore*

&

& nuditate. La difficulté des chemins? Mais le bon Pasteur alloit chercher sa brebis à travers les montagnes les plus impratiquables ; & les chemins peuvent-ils paroître difficiles à un Ministre de Jesus-Christ qui va frayer à une ame le chemin du ciel? Le sommeil de la nuit interrompu ? Mais pour ne pas retrancher de votre paresse une heure de sommeil, n'auriez-vous pas horreur de vous-même en vous exposant par vos délais à précipiter votre frere dans un sommeil éternel ? Enfin, une légere indisposition de santé? Mais, mes Freres, souvenons-nous quelquefois que Jesus-Christ le grand modele des Pasteurs dans la défaillance de son agonie, & sur le point d'expirer sous la rigueur des tourmens, ne refusa pas son secours à un pécheur qui expiroit à ses côtés, & qui réclamoit sa puissance & sa miséricorde ; & vous, un léger dérangement de santé vous rendroit insensible aux cris d'un pécheur qui sollicite les secours de votre ministere ? & il vous paroîtroit plus dangereux d'exposer un moment votre santé, que le salut éternel d'une ame qui vous est confiée, & qui va peut être périr ? N'est-ce pas alors que vous devez dire avec l'Apôtre : *Cùm infirmor, tunc potens sum :* Ma foiblesse va se changer pour moi en une nouvelle source de force & de courage. Un Pasteur, vous le savez, doit-être toujours prêt à donner sa vie même pour ses brebis ; & vous ne croiriez pas leur devoir un léger effort qui pourroit tout au 2. *Cor.* 12. 10.

plus reculer de quelques jours le retour de votre santé ? Non, mes Freres, nous ne demandons pas ici de vous ce zele & ce courage des premiers Ministres qui regardoient la mort à laquelle ils s'exposoient tous les jours pour leurs freres, comme un gain & la récompense la plus souhaitable de leurs peines : *Et mori lucrum.* Mais nous demandons que vous regardiez comme un grand crime & une spece d'apostasie dans le saint ministere, d'être plus touchés de la crainte d'aigrir une infirmité passagere, que du danger éternel que va courir une ame qui vous est confiée, & que vous abandonnez. Car enfin, mes Freres, si ce courage héroïque & ce desir du martyre, qui animoit autrefois le Sacerdoce n'est plus nécessaire au milieu du Christianisme : le premier esprit qui est l'esprit du ministere subsiste toujours, & ne sauroit jamais s'éteindre, non plus que l'Eglise elle-même. Il est encore de foi, comme il a été dans le commencement, & il le sera jusqu'à la fin, que ce n'est pas pour nous que nous sommes Pasteurs, mais que nous ne le sommes que pour les ames qui nous sont confiées ; c'est la vérité fondamentale sur laquelle tout le saint ministere est établi : c'est à ces ames ausquelles l'Eglise nous a donnés pour Pasteurs que nous devons non-seulement nos soins, nos forces, nos talens, mais notre vie même : tout ce que nous avons & tout ce que nous sommes est à elles, & quand pour nous

acquitter d'une dette ſi ſainte & ſi honorable, nous aurions épuiſé nos forces, devrions-nous regretter une perte ſi auguſte & ſi glorieuſe? Les infirmités qui ſeroient devenues le fruit de nos travaux & de notre fidélité à nos devoirs, ne ſeroient-elles pas plus conſolantes pour nous & plus reſpectables qu'une longue vie prolongée dans l'inutilité & dans la pareſſe? & pourrions-nous regarder nos jours comme abrégés, quand nous les aurions changés en des jours heureux & éternels?

VINGTIEME

DISCOURS

Réponſe à la réquiſition de M. le Promoteur, contre certains abus gliſſés dans le Clergé.

1742. IL eſt difficile que dans un Dioceſe auſſi vaſte, quoique compoſé d'un Clergé en général ſi édifiant & zélé pour le bon ordre, il ne ſe gliſſe quelques abus. Les premieres Egliſes du Chriſtianiſme naiſſant, ſi ferventes, & où l'on ne comptoit le nombre des Fideles que par celui des Martyrs, n'en furent pas exemptes. Au milieu de tant d'ouvriers Apoſtoliques qui gouvernoient ces peuples nouvellement acquis à Jeſus-Chriſt, le démon ſuſcitoit de faux Apôtres qui abuſoient de ce nom honorable pour cacher leurs déſordres, & qui changoient en luxure & en un gain ſordide, la grace de la Foi, du Sacerdoce & de la piété. Mais ſi ces premiers Paſteurs revêtus du don des miracles, & remplis de tous les dons de l'Eſprit ſaint viſiblement répandus ſur eux, malgré leur vigilance Apoſtolique,

ne pouvoient pas empêcher que des loups ne ſe gliſſaſſent dans le troupeau, que pourrions-nous nous promettre, nous leurs indignes ſucceſſeurs dans l'Epiſcopat, de notre négligence, de la foibleſſe de notre foi, & de notre piété, & de la médiocrité de nos talens & de nos lumieres? Telle eſt la deſtinée de l'Egliſe ſur la terre, l'ivraie & les ſcandales ſe gliſſeront toujours dans ce champ divin; mais s'il n'eſt pas ordonné à ſes Anges, c'eſt-à-dire, à ſes premiers Paſteurs de les arracher tous avant la moiſſon, il leur eſt ordonné du moins d'empêcher qu'ils n'étouffent la bonne ſemence.

C'eſt ſur quoi M. le Promoteur vient de réclamer notre autorité. Sa premiere plainte regarde le relâchement de pluſieurs Curés en certains cantons ſur-tout, ſur la tenue des Conférences ſi utilement établies, & ſi univerſellement continuées juſqu'ici dans ce Dioceſe. Aurois-je la douleur, mes Freres, de voir s'affoiblir & tomber preſque ſous mon Epiſcopat un uſage ſi honorable à mon Clergé, & que j'ai reçu encore comme tout fervent, & comme un dépôt précieux des mains de mes Prédéceſſeurs? N'auriez-vous pas une ſorte de honte vous-mêmes de laiſſer éteindre ſous votre miniſtere, un réglement qui avoit fait tant d'honneur à celui de vos Prédéceſſeurs? & n'en partageriez-vous pas avec moi la confuſion & la triſteſſe? Faut-il donc, mes Freres, ſoutenir cet établiſſement, & ſe rendre l'inobſervance plus rare

par les peines dont elle sera punie ? Mais les peines seroient-elles bien placées pour prévenir l'institution d'un usage qui vous est si honnorable, & dont vous devez vous-mêmes solliciter la continuation ? Quelle peine en effet plus honteuse & plus humiliante pour vous, pourrois-je prononcer ici que de cesser ces assemblées, & défendre au Presbytere respectable de ce grand Diocese de s'assembler, comme indignes & incapables de conférer ensemble sur le devoirs & les fonctions du saint ministere ? Et, qu'a l'Eglise de plus respectable, mes Freres, que l'assemblée de ses Pasteurs ? ceux du premier ordre s'assemblent pour la défendre contre les ennemis du dehors qui osent attaquer l'immutabilité de sa foi, & l'empêcher de se perpétuer dans toutes les Eglises telle que nous l'avons reçue des Apôtres ; & les Pasteurs du second pour conserver au dedans dans chaque Diocese sous la direction du Pasteur principal, l'innocence des mœurs parmi les Fideles, l'union des cœurs, la charité, la miséricorde, la piété, afin que la pureté de leur vie réponde à celle de leur foi. Et quoi, mes Freres, je le répete, ne seroit-ce pas une grande peine & une espece d'ignominie pour vous, si nous défendons dans ce Diocese ces assemblées publiques de Prêtres & de Pasteurs, si nous ne les jugions pas dignes de conférer ensemble sur les regles saintes du ministere, & si nous vous dégradions d'un droit & d'un

honneur qui fait toute la gloire & toute la consolation du College sacerdotal.

Voici donc, mes Freres, la seule peine que nous prononçons en plein Synode contre les Curés qui s'absentent habituellement de la Conférence de leur canton: ils seront d'abord avertis, après une ou deux absences par le Directeur ou le Promoteur de la Conférence; si malgré ces monitions, ils continuent de s'absenter, sans alléguer de raison valable de leur absence, l'assemblée, après nous les avoir dénoncés, les en déclarera de notre part publiquement exclus pour toujours, comme indignes de participer aux droits de leurs confreres dont-ils méprisent la société: elle n'aura plus le pouvoir de les admettre, quand même ils viendroient s'y présenter, & solliciter plusieurs fois leur établissement, à moins qu'un ordre exprès signé de Nous ou de nos Vicaires Généraux, ne permette de les recevoir, & de lever cette espece d'anathême qu'ils avoient encouru, en se séparant eux-mêmes de la société & de la communion de leurs confreres. Ainsi, tandis qu'ils demeureront séparés & rétranchés, pour ainsi dire, du corps respectable des Pasteurs, il ne conviendroit pas que leur voisinage vous fût d'aucun secours: nous leur ordonnons de borner leurs fonctions à leurs seules Paroisses déjà assez malheureuses d'être gouvernées par de tels Pasteurs, supposé même que nous jugeons à propos de les y tolérer encore: nous ré-

voquons tous les pouvoirs qu'ils ont pu avoir reçus de nous ou de nos Vicaires Généraux, pour exercer des fonctions dans les Paroiſſes de leur voiſinage : nous défendons aux Curés leurs voiſins de les appeller, ſous quelque prétexte que ce ſoit, à aucune partie de leur ſollicitude ; il faut les laiſſer jouir de toute la confuſion, & de l'opprobre de leur ſolitude & de leur ſéparation, & regarder comme profanes dans cette milice ſainte les ſecours de ceux qui ne veulent pas venir s'inſtruire avec nous de l'uſage des armes ſpirituelles que l'Egliſe nous met en main pour étendre le Royaume de Jeſus-Chriſt.

Au fonds, mes Freres, je ne ſuis pas ſurpris que ces Paſteurs diſcoles fuient vos aſſemblées & la ſociété honorable de leurs confreres ; votre préſence leur reprocheroit tout bas l'indignité ſecrette, & peut-être publique, de leur conduite : ils ſeroient trop couverts de confuſion de ſe trouver liés par une ſainte ſociété à ceux avec qui ils le ſont ſi peu par les mœurs & par une fidélité édifiante aux fonctions de leur miniſtere : une ſociété de table, de crapule, de diſſipation, de commerces ſuſpects & indécens, a bien plus de charmes pour des Paſteurs & des Prêtres de ce caractere : tout ce qui rappelle à la ſainte gravité du Sacerdoce, gêne des Prêtres qui l'ont entierement bannie de leurs mœurs : il leur paroît inutile d'aller entendre parler dans vos Conférences des regles

faut que nos peuples ne ſentent notre autorité que par nos ſoins & par notre tendreſſe pour eux. Ils doivent retrouver en nous leurs peres & leurs Paſteurs, pour que nous ayons droit de les regarder comme nos enfans & nos brebis : l'humeur, la hauteur, la rudeſſe que nous inſpire ſouvent la groſſiereté de leur éducation & la baſſeſſe de leur état, nous dégradent de la ſublimité de ces titres. Paroiſſons élevés au-deſſus d'eux par la ſainteté de nos mœurs ; c'eſt elle ſeule qui aſſure l'élévation de notre miniſtere : devenons pour eux des modeles de foi, de piété, de déſintéreſſement, de ſobriété, de douceur & de patience ; c'eſt la ſeule ſupériorité que nous devons leur montrer : qu'ils ſoient forcés d'eſtimer notre conduite, & ils le ſeront de reſpecter notre caractere : *Non dominantes in Cleris, ſed forma facti gregis ex animo.* A la vûe de ces vérités éternelles, ſi grandes, ſi immuables, & ſi dignes du premier des Paſteurs, que pourrois-je ajoûter que de finir en vous les répétant ? *Seniores ergo, qui ſunt inter vos obſecro, conſenior ego : paſcite qui in vobis eſt gregem Dei ; providentes non coactè, ſed ſpontaneè, ſecundùm Deum ; neque turpis lucri gratiâ, ſed voluntariè : neque ut dominantes in Cleris, ſed forma facti gregis ex animo ; & cùm apparuerit Princeps Paſtorum, percipietis immarceſcibilem gloriæ coronam. Amen.* *Ibid.*

REMERCIMENT

De *M. l'Evéque de Clermont à l'Accadémie Françoiſe, prononcé le jour qu'il y fut reçu à la place de M. l'Abbé de Louvois.*

MESSIEURS,

IL faut que l'amitié ait ſur le cœur des droits plus vifs & plus intéreſſans que la gloire même; puiſque l'honneur que vous me faites aujourd'hui, me laiſſe encore ſenſible au chagrin de ne le devoir qu'à la perte d'un ami, & d'un de vos plus illuſtres confreres.

23 Fév. 1719.

Vous ne me ferez pas un crime de cet aveu: la vanité eſt aſſez flattée de votre choix; tout annonce ici ma reconnoiſſance, & ma douleur même la rend plus digne de vous.

Au ſortir preſque de l'enfance, & dès que M. l'Abbé de Louvois fut en état de ſe choiſir des amis, il me fit l'honneur de me mettre de ce nombre. Dès lors il laiſſoit déjà voir tout ce qui lui attira depuis l'eſtime publique & les ſuffrages de la Com-

pagnie : une probité au-dessus de son âge, & digne d'un meilleur siecle ; un goût & un amour pour les Lettres né avec lui, & qu'un excellente éducation avoit cultivé ; des talens auxquels il n'a manqué que des places ; une fidélité dans le commerce, encore plus estimable que les talens ; des mœurs douces, le fruit de sa raison & de ses réflexions, & où l'on pouvoit dire que le tempérament n'en avoit pas tout l'honneur ; une maturité d'esprit, capable de remplacer les grands hommes que sa famille avoit donnés à l'Etat : il les vit passer devant lui comme des songes, & ne survêcut à tant de pertes, que pour s'assurer par ses qualités personnelles, ces égards publics, qui ne survivent gueres à la faveur. Sa modestie m'a élevé à une place, que le choix du Prince lui avoit d'abord destinée : * je ne m'attendois pas que sa mort me préparât celle que son merite lui avoit acquis depuis long temps parmi vous. Mais je sens que je passe les bornes ; l'amitié n'en connoît point : je ne pense qu'à rendre un hommage d'estime & de tendresse à sa mémoire ; & c'est un remerciment que je vous dois.

Vous m'associez aujourd'hui, Messieurs, à tout ce que notre siecle a vû & voit encore de plus illustre & de plus respectable : je disparois au milieu de tous ces grands noms : il n'est que la reconnoissance, qui

* Il avoit été nommé à l'Evêché de Clermont qu'il refusa.

puiſſe m'y faire remarquer ; & vous ſouffrez que je la mette ici à la place du mérite.

Vous avez eu égard, en me choiſiſſant, à quelques ſuffrages publics, que mon miniſtere m'avoit attirés ; & vous n'avez pas voulu faire attention, que cette ſorte de réputation, nous la devons moins à l'éloquence de nos diſcours, qu'à la piété de ceux qui nous écoutent.

J'augure trop favorablement des regnes futurs de la Monarchie, pour ſoupçonner même qu'ils ſe réfroidiſſent jamais ſur l'utilité de votre établiſſement : ce Tribunal élevé pour en perpétuer parmi nous le goût & la politeſſe, eſt un ſecours qui avoit manqué aux ſiecles les plus polis de Rome & d'Athenes ; auſſi ne ſe ſauverent-ils pas long-temps de la fauſſe éloquence & du mauvais goût, & on les vit bientôt retomber preſque dans la même barbarie d'autant d'ouvrages fameux les avoient tirés.

Mais le Cardinal de Richelieu, à qui il étoit donné de penſer au-deſſus des autres hommes, ſut ménager à ſon ſiecle un ſecours ſi néceſſaire : il comprit que l'inconſtance de la nation avoit beſoin d'un frein ; & que le goût n'auroit pas chez-nous une deſtinée plus invariable que les uſages, s'il n'établiſſoit des Juges pour le fixer.

Repaſſez ſur les regnes qui précéderent la naiſſance de l'Académie, la naïveté du langage ſuppléoit, je l'avoue, dans un petit nombre d'Auteurs, à la pureté du ſtyle, au choix & à l'arrangement des ma-

tieres ; & toutes les beautés dont notre Langue s'eſt depuis enrichie, n'ont pu encore effacer les graces de leur ancienne ſimplicité.

Mais en général, quel faux goût d'éloquence ! les aſtres en fourniſſoient toujours les traits les plus hardis & les plus lumineux ; & l'Orateur croyoit ramper, ſi de premier pas, il ne ſe perdoit dans les nues; une érudition entaſſée ſans choix, décidoit de la beauté & du merite des éloges ; & pour louer ſon héros avec ſuccès, il falloit preſque avoir trouvé le ſecret de ne point parler de lui.

La chaire ſembloit diſputer, ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de ſéchereſſe avec l'école : & le Prédicateur croyoit avoir rempli le miniſtere le plus ſérieux de la Religion, quand il avoit deshonoré la majeſté de la Paroiſſe ſainte, en y mêlant, ou des termes barbares qu'on n'attendoit pas, ou des plaiſanteries qu'on n'auroit pas dû entendre.

Le Barreau n'étoit preſque plus qu'un étalage de citations étrangéres à la Cauſe; & les Plaidoyers finis, les Juges étoient bien plus inſtruits & plus en état de prononcer ſur le merite des Orateurs, que ſur le droit des Parties.

Le goût manquoit par-tout : la poéſie elle-même, malgré ſes Marots & ſes Regniers, marchoit encore ſans regles & au haſard: les graces de ces deux Auteurs appartiennent à la nature, qui eſt de tous

les ſiecles, plutôt qu'au leur ; & le cahos, où Ronſard, qui ne put imiter l'un, ni devenir le modele de l'autre, le replonga, montre que leurs ouvrages ne furent que comme d'heureux intervalles, qui échapperent à un ſiecle malade, & généralement gâté.

Je ne parle pas du grand Malherbe : il avoit vêcu avec vos premiers Fondateurs ; il vous appartenoit d'avance ; c'étoit l'aurore qui annonçoit le jour.

Ce jour, cet heureux jour s'éleva enfin : l'Académie parut ; le cahos ſe débrouilla : la nature étala toutes ſes beautés, & tout prit une nouvelle forme.

La France ne vit plus rien qu'elle dût envier aux meilleurs ſiecles de l'antiquité : le théâtre, le ſatyre, la poéſies lyrique, la fable, l'hiſtoire, l'éloquence, la philoſophie, le ſtyle épiſtolaire, les traités de piété juſques-là informes, les traductions nobles & hardies eurent parmi vous leurs héros ; dans tous les genres, on vit ſortir de votre ſein des hommes uniques, dont Rome & la Gréce ſe ſeroient fait honneur.

La Chaire elle même rougit de ce comique indécent, ou de ces ornemens bizarres & pompeux, dont-elle s'étoit juſques-là parée ; & ſubſtitua l'inſtruction à une pompe vuide & déplacée, la raiſon aux fauſſes lueurs, & l'Evangile à l'imagination. Par-tout le vrai prit la place du faux.

Notre Langue devenue plus aimable,

à mesure qu'elle devenoit plus pure, sembla nous réconcillier avec toute l'Europe, dans le temps même que nos victoires l'armoient contre nous : un François ne se trouvoit étranger nulle part; son langage étoit le langage de toutes les Cours ; & nos ennemis, ne pouvant vaincre comme vous, vouloient du moins parler comme nous.

La politesse du langage nous amena celle des mœurs : le goût qui régnoit dans les ouvrage d'esprit, entra dans les bienséances de la vie civile ; & nos manieres, comme nos ouvrages, servirent de modele aux étrangers.

Le goût est l'arbitre & la regle des bienséances & des mœurs, comme de l'éloquence ; c'est un dépôt public qui vous est confié, à la garde duquel on ne peut trop veiller : dès que le faux, le mauvais & l'indécent sont applaudis dans les ouvrages d'esprit, ils le sont bientôt dans les mœurs publiques : tout change & se corrompt avec le goût : les bienséances de l'éloquence & celles des mœurs se donnent, pour ainsi dire, la main : Rome elle-même vit bientôt ses mœurs reprendre leur premiere barbarie, & se corrompre, sous les Empereurs, où la pureté du langage & le goût du bon siecle commença à s'altérer ; & le France auroit sans doute la même destinée, si l'Académie dépositaire des bienséances & de la pureté de goût, ne nous répondoit aussi de celle des mœurs pour nos neveux.

Votre gloire eſt donc devenue la gloire & l'intérêt public de la nation : le deſtin de la France paroît attaché au vôtre. Ses proſpérités ont pu éprouver des revers, & en éprouveront peut-être encore : le ſort de la guerre pourra changer encore pour elle ; mais le ſort des Lettres ne changera plus : les âges à venir pourront la voir plus ou moins victorieuſe ; mais tant que votre Tribunal ſera élevé, ils la verront toujours également polie.

Ce ſera à vous & à ceux qui vous ſuccéderont, à publier ſes victoires ; ou à louer ſes reſſources, & ſa conſtance dans les adverſités.

C'eſt par-là, qu'en immortaliſant votre reconnoiſſance, vous avez immortaliſé le regne de Louis-le-Grand, ce Prince magnanime, qui vous reçut des mains d'un Chef célebre de la Juſtice ; & qui au comble de ſa gloire, crut y ajoûter un nouvel éclat, en ſuccédant dans la protection de la Compagnie, à un de ſes Sujets. Ses louanges, qui firent la plus douce & la plus brillante de vos occapations, ſeront auſſi un des plus beaux monumens de l'Hiſtoire des François & de celle de l'Académie : elles n'ont rien à craindre du temps ; ſa gloire ſemble croître & ſe rapprocher de nous, à meſure que le joug fatal de ſa perte s'en éloigne ; & la mort, qui efface d'ordinaire tous les éloges des Princes, en mettant aux ſiens le ſceau de la vérité, y a mis celui de l'immortalité.

C'eſt

C'eſt dans votre école que ſe formerent ces hommes célébres *, qu'il choiſit pour préſider à l'éducation des Princes ſes enfans : il vous confioit la deſtinée de la Monarchie, en vous confiant celle de la Maiſon Royale : perſuadé, que verſés comme vous l'êtes dans l'art de louer les héros, c'étoit à vous à les former.

Heureuſement pour la France, un de vos plus illuſtres Académiciens ** ſe trouve encore chargé du même ſoin : ce ſoin glorieux ſemble ſe perpétuer parmi vous : & ce ſera dans les ſiecles à venir une tradition bien honorable à l'Academie, que celle de l'éducation de nos Rois & de tous les Princes ſortis de leur ſang.

Auſſi l'enfance de l'auguſte Monarque, que nous regardons comme votre protecteur & votre éleve, ſurpaſſe déjà les vœux de toute la nation : les malheurs de la Maiſon Royale le placerent ſur le trône ; le bonheur de la France l'y conſervera ; le Ciel nous l'a fait acheter trop cher pour nous l'enlever ; ſes châtimens ont fini à lui, & c'eſt par lui que doivent recommencer ſes faveurs. David, le dernier de ſes freres, choiſi d'en haut pour régner, devint le plus grand Roi de la Maiſon de Juda : Dieu affermit ſouvent les trônes en renverſant l'ordre des ſucceſſions ; & ne fait précéder

* M. Boſſuet, Evêque de Meaux. de M. de Fenelon, Archevêque de Cambray.

** M. de Fleury, ancien Evêque de Frejus, depuis Cardinal & Miniſtre d'Etat.

ſes vengeances, que pour nous annoncer un plus grand bienfait. Ses dons ſont ſans repentir; mais ils ne ſont jamais ſans amertume : plus cet enfant précieux nous a coûté, plus nous en devons attendre : tout nous montre de loin les grandes deſtinées, & les dons heureux de la nature qui ſe développent tous les jours en lui, & la ſageſſe reſpectable & héréditaire d'un des premiers ſujets de l'Etat qui les cultive.

Que d'éloges vous préparent, Meſſieurs, des eſpérances ſi brillantes : notre tendreſſe va les chercher déjà dans l'avenir ; & nous hâtons les temps, comme ſi nous pouvions hâter notre bonheur.

Qu'il croiſſe ſous les ſoins infatigables du Prince glorieux *, dépoſitaire de ſon autorité : la minorité de nos Rois avoit armé juſqu'ici contre nous les nations jalouſes de notre gloire : la valeur du Prince qui nous régit les arrête ; la ſupériorité de ſes lumieres les éclaire ſur leurs véritables intérêts : ſa bonne foi les raſſure ; les charmes de ſa douceur & de ſon affabilité nous les concilient ; leurs cœurs, en l'approchant, deviennent françois ; c'eſt un hommage d'amour que tous les hommes doivent à ſa bonté.

Et quel Prince le mérita jamais plus juſtement ? Bienfaiſant par goût, il ne paroit déplacé que lorſqu'il faut être ſévere : les

* Le Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

refus ſemblent lui coûter bien plus que les graces ; & l'ingratitude elle-même n'a pu encore le corriger de ſa bonté : toujours affable & gracieux, lors même qu'il ne lui eſt pas permis d'être libéral, ſon accueil devient comme le bienfait même qu'il refuſe.

Il ſait que la fierté a toujours été la foible reſſource & la vaine décoration de la médiocrité ; qu'il n'appartient qu'aux héros & aux génies ſublimes de ſavoir être ſimples & humains ; & que plus on eſt grand, plus on ignore l'art & l'affectation de le paroître.

Voilà, Meſſieurs, des objets dignes des Muſes & de vous. Heureux, ſi ne me ſentant pas capable de partager avec vous la gloire de vos travaux, je pouvois du moins en être ici le témoin & l'admirateur ; & ſi appellé ailleurs par les devoirs de l'Epiſcopat, le regret de ne pouvoir jouir long-temps de l'honneur que vous me faites, n'egaloit le plaiſir que je ſens de l'avoir reçu.

Fin du Tome II.